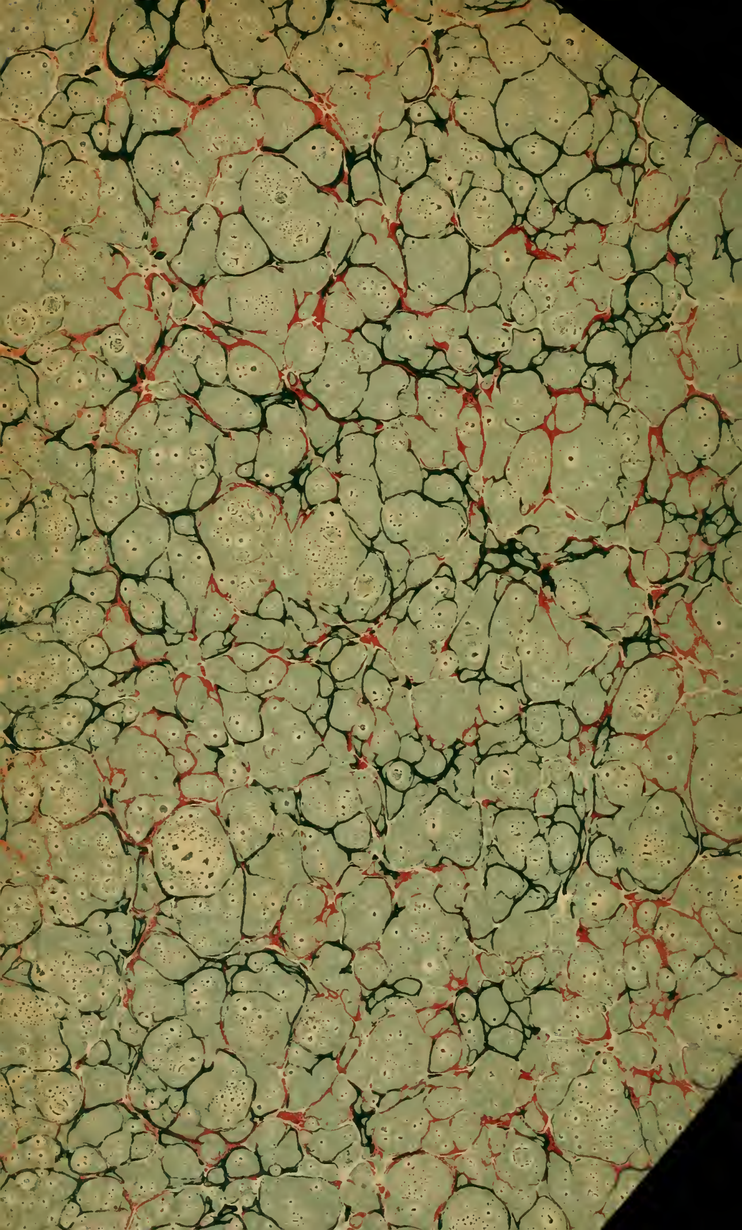
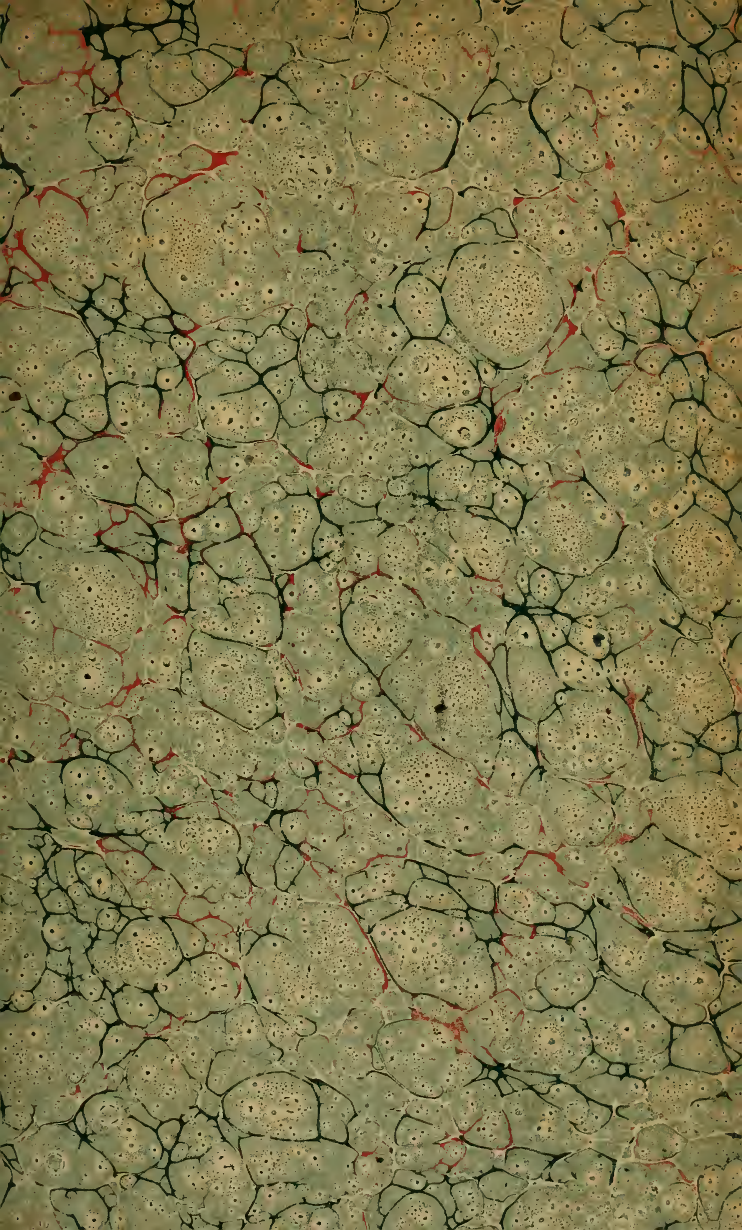






VIE

DU RÉVÉREND PÈRE

JOSEPH BARRELLE.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (direction de la librairie), en décembre 1869.

Tout exemplaire est revêtu de la griffe de l'auteur et de celle de l'éditeur.

Paris. — Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur, rue Garancière, 8.

VIE

DU RÉVÉREND PÈRE

JOSEPH BARRELLE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

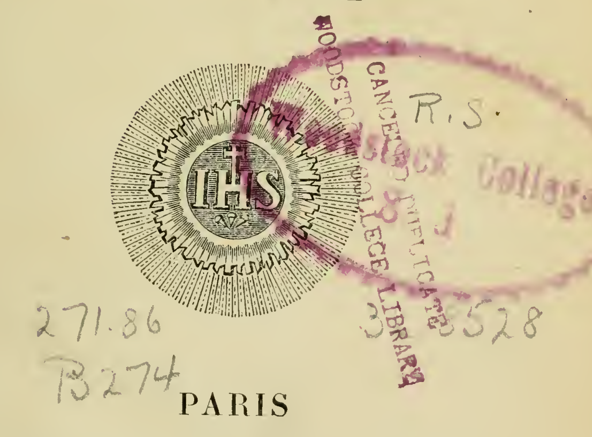
PAR

LE P. LÉON DE CHAZOURNES

DE LA MÊME COMPAGNIE

SECONDE ÉDITION

TOME DEUXIÈME



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE GARANCIÈRE, 10

M DCCC LXX

VIE

DU RÉVÉREND PÈRE

JOSEPH BARRELLE.

CHAPITRE XXI.

RETRAITES ECCLÉSIASTIQUES.

Le P. Barrelle prêche la première retraite sacerdotale du diocèse d'Alger. — Il évangélise le clergé de Marseille. — Retraites à Viviers. — Sa manière dans les retraites pastorales. — En 1849, retraite ecclésiastique à Paris.

Nous avons vu le P. Barrelle appelé, dès 1843, à évangéliser ses frères dans le sacerdoce, honneur difficile qu'il s'efforça vainement de décliner. En présence des responsabilités de ce nouvel apostolat, il se sentait des appréhensions d'humilité et de zèle que sa nature impressionnable ne domina pas sans combat. Réchauffer les âmes sacerdotales, porter le baume dans leurs blessures, il y a là, sans doute, une des meilleures joies de l'apôtre; mais ces blessures, par contre-coup, portaient dans son cœur épris de Jésus-Christ un profond et douloureux ressentiment de l'injure faite au divin Maître. Sa charité se trouvait combattue par de mystérieuses tristesses, qu'il essaya

vainement de surmonter et qu'il ne lui fut pas permis de fuir.

Pendant dix années, ce travail s'ajouta donc de surcroît à des labeurs déjà sans repos. Il ne fut pas sans influence sur le déclin prématuré des forces du saint religieux.

Son début dans cette carrière nouvelle nous paraît avoir été une heureuse fortune. Le premier il fut appelé à évangéliser le nouveau clergé de l'Algérie. L'Algérie, sol véritablement riche et plein de souriantes promesses; l'Algérie, destinée à demeurer longtemps encore, dans la paix comme dans la guerre, une terre de conquête, en était alors aux premiers efforts de son organisation. A cette époque de formation, la religion, elle aussi, comme l'agriculture naissante, comme le commerce et l'industrie, était obligée d'acheter au prix de patientes fatigues sa place au soleil d'Afrique. Le flot d'Européens qu'avait attirés l'espoir de la fortune ne se montraient guère accessibles aux pensées religieuses. Le clergé de son côté, emprunté aux divers diocèses de la France et jeté au milieu d'une création récente, dans des paroisses immenses, sans églises et presque sans fidèles, à peine avait-il pu orienter son zèle parmi des populations formées d'incessantes alluvions, à peine avait-il eu le moyen et le loisir de se fondre en un tout homogène.

N'était-ce pas un coup de Providence pour le nouveau clergé de trouver dans le prédicateur de sa première retraite le zèle et la plénitude de la science

sacrée associés au doux prestige d'une sainteté manifeste? Quant à lui, dans ce clergé obligé de créer à son propre zèle une seconde patrie, dans ce clergé habituellement sevré des ressources de la ferveur sacerdotale, il rencontrait un empressement favorable et quelque chose de la docilité des terres vierges, si libérales et, pour ainsi dire, si prodigues à une première culture.

Sa première retraite ecclésiastique fut pour le clergé d'Algérie une époque solennelle. Un aliment solide fut donné à sa piété, une impulsion commune à son zèle, et, entre tant d'éléments divers, la participation aux mêmes enseignements et aux mêmes grâces resserra les liens de l'amitié fraternelle.

Écoutons M. Banvoy, chanoine de la cathédrale d'Alger et vicaire général.

« Le R. P. Barrelle commença sa retraite à Alger le 9 juillet 1843. Trente prêtres assistaient aux saints exercices dans le grand salon de l'évêché, où j'avais moi-même dressé un bel autel.

« Le Père s'en tenait exactement à la méthode de saint Ignace; c'est pourquoi, désireux de ne rien perdre de sa parole, je l'ai suivi pas à pas, et j'ai voulu recueillir ses pensées. J'avais appris à Rome et plus anciennement à Fribourg, avec le P. Philippon, les avantages de cette méthode; mais personne, à mon avis, n'avait jamais rendu avec autant de cœur, de piété et de talent les intentions et les idées du maître.

» Je n'ai jamais vu personne entrer plus avant dans

la connaissance du cœur humain. Le Père nous a fait l'autopsie la plus savante, la plus complète et la plus délicate de l'âme du prêtre. On ne pouvait nous dire nos défauts plus adroitement, avec une urbanité plus charitable qu'il ne l'a fait, en groupant tous les traits caractéristiques du prêtre autour de quelques mots substantiels.

» Il faisait, à cette époque de l'année, une chaleur exceptionnelle. Cependant personne ne céda au sommeil, et chacun s'étonnait de pouvoir suivre ainsi immobile, pendant une heure chaque fois, la parole du prédicateur. Le R. P. Barrelle nous donna ainsi quatre instructions chaque jour. La retraite dura une semaine entière, elle se termina le dimanche matin à la cathédrale, par un discours remarquable sur les devoirs du prêtre et sur son dévouement aux âmes. L'impression que fit sur les fidèles cette imposante cérémonie fut merveilleuse. Mais elle ne le céda en rien à l'impression que chacun de nous emportait de la sainte et savante retraite qui venait de nous être prêchée.

» Le lendemain de la retraite, une solennité rassemblait tous les prêtres à douze kilomètres d'Alger. Nous allions assister Monseigneur Dupuch pour l'inauguration de l'église de Drariah. C'était depuis la conquête d'Alger la seconde église qui recevait la consécration. Le soir, le P. Barrelle et tout le clergé revinrent dîner à l'orphelinat du Danemark, tenu par les Pères de la Compagnie de Jésus.

» Il ne m'a pas été difficile de me rappeler le sou-

venir du R. P. Barrelle et de sa retraite ecclésiastique. J'ai encore quarante pages in-folio écrites de ma main, impression recueillie de ses discours. Ces pages m'ont servi merveilleusement dans plus de vingt retraites que j'ai données à des maisons religieuses. J'ai eu entre les mains bien des recueils de retraites, celles de Bourdaloue, du P. Nouet, du P. Judde et du P. Saint-Jure ; j'en suis toujours revenu au P. Barrelle, soit pour la méthode, soit pour les sujets et pour la manière de les présenter. »

La retraite pastorale de Marseille suivit de près, précédée seulement de celle du diocèse d'Alby.

Le P. Barrelle allait évangéliser le clergé de son diocèse natal, ce clergé qui l'avait un jour compté dans ses rangs. Devant lui, Mgr de Mazenod, autrefois le guide de sa conscience, à l'heure qui décida la grande question de sa vie et de son avenir ; tout autour quelques-uns de ses maîtres, bon nombre des anciens émules de ses études et de sa piété, beaucoup de ses condisciples dans la cléricature, avides et fiers d'entendre cet apôtre sorti du milieu d'eux. Certes, nul ne fut, par un bonheur exceptionnel, plus véritablement prophète dans son pays.

« Il nous éclaira tous, dit un des membres du chapitre, il nous éclaira par sa parole lumineuse, nous édifia par sa piété profonde, et il nous charma par la solidité, la variété et l'enchaînement de ses instructions. »

« Nous fûmes touchés et ravis, ajoute un autre ; il fit renaître en nous les sentiments de ferveur de nos

premières années, alors que lui et nous, réunis comme élèves du séminaire, nous trouvions dans ses paroles et ses exemples le doux et attrayant épanchement d'une âme tout à Dieu.

» Le jour de la clôture surtout il fut admirable; mais alors que nos cœurs étaient collés au sien, il s'échappa sans attendre nos adieux et sans recevoir l'expression de notre reconnaissance. Il sentait sans doute que sa modestie et son humilité auraient eu trop à combattre contre le cœur de ses anciens condisciples et peut-être contre le sien. »

Oui, il aurait eu à lutter contre son cœur; car tout éloge lui était un supplice, et il éprouvait un irrésistible besoin de s'y dérober.

Toujours est-il que l'impression de sa retraite sur le clergé de Marseille fut profonde et salutaire. « Il dépassa, nous a-t-on dit, tout ce qu'on avait éprouvé jusqu'alors dans les retraites ecclésiastiques. Il n'y eut dans le clergé qu'une voix pour le proclamer. Pourquoi, ajoutaient ces prêtres fervents, pourquoi ne pas entendre la même retraite plusieurs années de suite? Elle serait écoutée avec fruit. »

Ceci nous rappelle la demande que lui fit monseigneur l'évêque de Bayonne lorsqu'il venait de clôturer sa première retraite sacerdotale dans le diocèse. — « Mon Père, je voudrais que tous mes prêtres possédassent par cœur tout ce que vous leur avez dit. Donnez-moi du moins votre promesse écrite que vous viendrez pendant dix ans leur redire la même chose. — Monseigneur, répondit le Père, je suis enfant de l'obéissance;

c'est une excuse que Votre Grandeur ne peut manquer d'agréer; je ne puis prendre de mon autorité privée un pareil engagement. »

Toutefois, l'année suivante, il revint donner les deux retraites habituelles d'Oléron et de Bayonne.

La sainte réussite d'une retraite suscitait naturellement, de proche en proche, les désirs des diocèses voisins, et, faisant écho à de premiers succès, un succès nouveau leur répondait, tout semblable en ses heureux effets; succès plus profond qu'éclatant, peu retentissant, mais exceptionnellement salutaire.

Il faut en lire le témoignage grave et mesuré que nous adresse un des prélats les plus autorisés de l'Église de France, Mgr Guibert, archevêque de Tours.

« Tours, le 26 mai 1868.

« Mon Révérend Père,

» Vous désirez connaître l'impression qui m'est restée des deux retraites ecclésiastiques prêchées par le Père Barrelle au clergé de Viviers, quand j'étais évêque de ce diocèse. Il m'est bien facile de vous satisfaire, car le souvenir de ces retraites est resté profondément gravé dans mon esprit.

» Monseigneur de Mazenod, évêque de Marseille, m'ayant témoigné son admiration pour le grand talent de ce Père, qui venait d'évangéliser son clergé, je priai le Père Barrelle de vouloir bien nous donner la retraite pastorale à Viviers. Le succès fut complet, au point que les prêtres présents, avant de se séparer,

m'exprimèrent le vœu d'entendre de nouveau le digne religieux. Je l'appelai en effet une seconde fois; la satisfaction et l'édification furent aussi grandes que dans la première retraite.

» Le Père Barrelle, dans ces saints exercices, avait un genre à lui. Il ne se bornait pas à prêcher les vérités communes en les appropriant à la situation du prêtre. Il montrait d'abord le sacerdoce comme étant essentiellement un état de perfection, il établissait l'étroite obligation du prêtre de s'appliquer à la sainteté, plus encore que le religieux qui ne serait pas revêtu du sacerdoce; ensuite, pendant tout le cours de ses prédications, il élevait le prêtre dans les hautes régions de la perfection évangélique, il nous exposait les plus grands et les plus solides principes de la théologie mystique et de la vie intérieure.

» On sortait de ses prédications convaincu, non-seulement qu'on devait être des prêtres réguliers, mais encore des prêtres pieux et familiarisés avec tous les secrets de l'union habituelle avec Jésus-Christ.

» L'impression laissée par ces deux retraites s'est conservée dans le clergé de Viviers, et bien des années après, les prêtres m'en parlaient encore comme des plus édifiantes et des plus fructueuses retraites auxquelles ils eussent assisté.

» Voilà, mon Révérend Père, ce que je me rappelle des prédications du Père Barrelle, à la distance de vingt ans écoulés depuis l'époque où j'ai eu la consolation d'entendre ce saint religieux, qui prêchait par l'exemple autant que par la parole.

» C'était un homme de profonde doctrine, très-éclairé dans les voies spirituelles, pour lesquelles il possédait un coup d'œil sûr, une sorte de *criterium* infaillible.

» Agréez, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments dévoués.

» † J. HIPPOLYTE, archevêque de Tours. »

Tel le P. Barrelle se montra au début de ses retraites sacerdotales, tel il fut pendant douze années, sauf la progression croissante de la vertu, sauf le mérite d'une expérience chaque jour plus profonde de cet important ministère. Dans une carrière de cinquante stations pastorales, environ quarante diocèses ont entendu sa parole. Précédé d'une grande réputation de mérite et de vertu, dès qu'il apparaissait, la douce majesté de sa personne, la sagesse surnaturelle de son langage lui donnaient l'empire des cœurs. Ce n'est pas précisément à l'homme de talent que s'adressaient l'admiration et la confiance. Après avoir reconnu dans sa manière un talent de premier ordre, on pouvait regretter que le prédicateur ne se donnât pas l'avantage d'en déployer la richesse. Mais la science sacrée, la connaissance de l'âme humaine et le prestige de la sainteté emportaient tous les suffrages et imposaient la vénération.

En général, le P. Barrelle sortait de la prédication commune, il élevait la prédication, il parlait au milieu des prêtres comme au milieu des parfaits. Quand il s'emparait du texte sacré, il était sur son terrain, et

on le sentait. Il le commentait en maître de la doctrine, en homme éclairé du ciel, et il en faisait le nerf de sa parole ; ou plutôt sa parole se fondait dans celle de l'Esprit-Saint, et celle-ci affluait sur ses lèvres pleine de force et d'à-propos, avec une sorte de prodigalité. De la source des Pères et des saintes Écritures coulaient, comme un fleuve abondant, les leçons de la sagesse surnaturelle, toutes limpides et, pour ainsi parler, toutes vives encore de l'inspiration d'en haut.

Aussi, qui mieux que lui avait le droit d'être écouté des prêtres de Jésus-Christ quand il leur disait : « Ah !
» Messieurs, le livre qui doit être toujours entre les
» mains du prêtre, ai-je besoin de vous le dire? C'est
» la Sainte Écriture, le Nouveau Testament... le livre
» de vie... *Liber sacerdotalis*. Il faudrait que le prêtre
» en fût tellement nourri qu'on pût dire de lui : C'est
» un homme plein de l'Écriture sainte. Les Lettres
» divines sont la moelle et la substance du prêtre,
» *substantia sacerdotis eloquia divina*... Oui, c'est la
» nourriture du prêtre, c'est le plus pur de sa sub-
» stance... en sorte que, permettez l'expression, Mes-
» sieurs, si on le mettait à l'alambic, il n'en devrait
» sortir que l'essence des Ecritures divines. *Substantia*
» *sacerdotis eloquia divina*. Il faut que le prêtre se
» nourrisse de cette parole sortie de la bouche de
» Dieu, et qu'il en nourrisse les autres. »

Au reste, sa parole était imperturbable. Dieu sait cependant ce que lui coûtait de travail cette abondance si sûre d'elle-même. Par respect pour la dignité de

l'auditoire et par défiance de soi, il ne livrait rien au hasard du discours. « Je prêche tout ce que j'ai écrit, et j'écris tout ce que je prêche », ainsi répondait-il aux prêtres qui louaient le naturel et la facilité de son langage.

Ceux qui ont l'expérience de la prédication comprendront quel labeur lui imposa, dans la circonstance que je vais dire, cette loi qu'il s'était faite. Redemandé pour une retraite ecclésiastique, à Bordeaux si je ne me trompe, à peine il en eut fait l'ouverture qu'on vint l'avertir de ne point se servir de ses anciens discours; ce serait en compromettre le succès, car les prêtres, ravis de les entendre, les avaient pris mot pour mot. Le bon Père fut déconcerté; mais il s'arma de constance, et, se confiant en Dieu, chaque nuit il composait les sermons du lendemain. Il fournit ainsi une carrière toute nouvelle. La retraite n'en souffrit pas; l'homme de Dieu accueillait les prêtres qui voulaient s'adresser à lui pour les affaires de leur âme, et aux veilles de ses nuits laborieuses, il ajouta sans trêve les fatigues de ses rudes journées. — « Ah! disait-il ensuite, jamais je n'ai tant souffert, je devais en mourir, mais le bon Dieu m'a guéri. »

Il arrivait quelquefois que l'on disait du P. Barrelle : « Il a dépassé toutes les espérances. » Tel fut, pour ne citer qu'un témoin, le jugement de M. Vrignaud, vicaire général du diocèse de Nantes, homme universellement considéré. En général cependant, le succès du saint religieux dans ses retraites au clergé n'était pas un succès d'éclat; son succès inévitable

était de rendre sensible l'action divine et de laisser partout un parfum du paradis, en sorte que l'on sortait des saints exercices embaumé de sa science et de sa vertu.

A Viviers comme à Nantes, à Tours comme à Bordeaux, à Orléans comme à Nîmes, comme à Reims, comme à Versailles, comme à Toulouse, comme à Lyon ou à Poitiers, comme partout enfin [1], il eut ce vrai succès d'estime, qui ne se borne pas à la stérile appréciation du mérite oratoire, mais qui oblige à reconnaître quelque chose de plus élevé que le talent, de plus puissant sur l'âme que le génie, ce je ne sais quoi qui révèle l'homme de l'éternité et qui, faisant perdre terre aux moins spirituels, ne laisse place qu'à ce sentiment unanime : — C'est Dieu qui parlait par sa bouche! Ah! c'est un saint!

La sainteté, voilà bien ici encore le dernier mot de son éloquence. Au fait, qu'était la dignité de sa personne et de son langage, la sagesse et la solidité de sa doctrine, la vérité prudente et délicate des applications pratiques, qu'était tout cela et d'autres qualités encore, auprès de cette humble et ardente vertu si fort au-dessus de l'opinion et de l'attente?

Et nous ne parlons pas de ce touchant respect

[1] Nous n'avons pas recueilli le nom de tous les diocèses qui entendirent les retraites pastorales de l'homme de Dieu. — Aux noms que nous avons donnés nous pouvons ajouter encore : le Mans et Auch (1844), Autun, le Puy et Cahors (1846), Chartres et Grenoble (1847), Montauban (1847 et 1852), Agen (1849), Périgueux et Blois (1852), Clermont, Avignon, Aix et Angers.

dont il accueillait ses confrères dans le sacerdoce, ou de ces faits exceptionnels qui provoquent la surprise.

Un jour, il arrive d'un lointain voyage, à jeun, excédé de ses précédents travaux et des fatigues de la journée. Quand il se présente au grand séminaire, déjà l'heure approchait où devait s'ouvrir la retraite pastorale; l'affluence des prêtres était nombreuse, et l'économe, occupé de distribuer les cellules, après avoir introduit le prédicateur dans sa chambre, ne songe pas qu'il peut avoir besoin de réparer ses forces. L'heure sonne; le prédicateur fait l'ouverture des exercices avec cette véhémence que nos lecteurs lui connaissent. Je ne sais quelles préoccupations inattendues détournent l'attention de l'économe, le souper du prédicateur est oublié. Il garde humblement le silence : n'y trouvait-il pas le double avantage et de se mortifier lui-même et d'épargner à d'autres une mortification, en évitant de faire remarquer un oubli? Le lendemain, le Père développe longuement le sujet de la méditation; or la matinée s'avance, la bonne foi de l'économe est encore surprise, ses ordres sont oubliés et le prédicateur déjeune comme il a soupé. Il faut cependant monter en chaire pour le discours de dix heures; le Père dissimule son excessive faiblesse, suppléant si bien les forces physiques par l'ardeur de l'âme, qu'on ne put soupçonner sa défaillance. A midi, on s'aperçut enfin de l'inexplicable méprise, où le bon Père ne voulut voir qu'une mortification providentielle qui devait profiter à son

ministère. Pour supporter un pénible voyage et une journée de prédications, trente-six heures d'un jeûne absolu ! Nous aussi, nous serions tenté de condamner ce pieux excès, si on pouvait blâmer l'héroïsme sans s'exposer à le voir glorifier par le Dieu des vertus.

De tels faits sont des exceptions et n'expliqueraient pas ce que nous appelons l'éloquence de sa vertu. Sa présence était une vivante apparition de la perfection sacerdotale ; la candeur angélique et l'humilité composaient sur son front une auréole virginale, et, transpirant de toute sa personne, l'enveloppaient de modestie comme d'un vêtement ; il y avait dans son regard une humble douceur, et ses lèvres ne la démentaient pas. — « O mon Père, lui dit un jour un prêtre ingénu, il faut que vous ayez bien des misères, puisque vous prêchez si bien sur celles des autres. — En effet, répondit-il d'un ton convaincu, vous avez mille fois raison ; j'en suis une fourmilière. »

Si l'humilité de sa personne avait un puissant langage, son amour de Dieu avait un accent encore plus persuasif. Quand il parlait de Jésus-Christ, et il ne parlait pour ainsi dire que de lui, l'offrant au prêtre comme l'universel modèle, comme l'incomparable idéal de sa vie, il semblait avoir dérobé le feu du ciel. Il donnait des lumières neuves sur la connaissance et l'amour de Jésus-Christ. C'était chose ordinaire d'entendre les prêtres, au sortir de ses brûlantes exhortations, se dire entre eux : — « Jamais nous n'avons entendu parler ainsi du divin Maître; enfin, nous

commençons à comprendre ce que nous avions à peine entrevu de l'amour du Sauveur des âmes et de la perfection du divin Modèle. » Beaucoup sortaient de ces retraites comme d'un cénacle, enivrés de la beauté des choses de Dieu. On reconnaissait quelquefois les auditeurs de ses retraites à une manière nouvelle et tout onctueuse de parler de Jésus-Christ.

Après la retraite de Versailles, le clergé vint le saluer au départ. Un des prêtres, vénérable vieillard blanchi dans le soin des âmes, lui prit les mains, et, les serrant avec effusion, les arrosait de larmes. — « Ah! mon Père, soyez béni! Que Dieu vous a bien inspiré! Vous m'avez enfin appris à connaître Jésus-Christ! »

Un prêtre du diocèse de Bayonne, la retraite terminée, eut l'avantage de voyager avec lui. Il aimait à parler du bonheur qu'il eut de passer trois heures en diligence avec ce saint homme et de parler avec lui des choses de Dieu. Rappelant un des Jésuites les plus connus sous la Restauration, le vénérable P. Ronsin : — « Jamais, disait-il, conversations pieuses ne m'ont fait un bien si grand que celles du P. Ronsin et du P. Barrelle. »

Nous ne parlerons de sa première retraite d'Avignon, qui se termina par la plus touchante effusion de gratitude de la part de Mgr Naudot au nom de tout son clergé, que pour citer un trait édifiant. Le P. Barrelle avait commenté ce texte de saint Grégoire, que les richesses sont un lourd fardeau qui retarde la course de l'âme dans son pèlerinage à l'éternité.

Simple et vraie comme toujours, la parole tombait de son cœur avec une communication persuasive. Tout rempli de cette parole généreuse, un bon prêtre va recueillir sa petite épargne, tout ce qu'il possédait en ce monde, puis revenant auprès du prédicateur : — « Tenez, mon père, voilà six mille francs, c'est tout mon avoir. Distribuez-le en bonnes œuvres ;... désormais je serai plus léger pour m'en aller en paradis. »

Terminons ce sujet par la retraite pastorale du diocèse de Paris. En 1826, tandis que le P. Barrelle était *socius* du maître des novices à Avignon, entre les ecclésiastiques qui venaient se mettre sous sa direction pour faire les exercices de la retraite, se présenta un jour un jeune prêtre, né sur la limite du Comtat-Venaissin. Le jeune abbé se livra à la conduite du pieux directeur ; la retraite laissa dans son âme une impression profonde ; le souvenir de son guide éclairé ne s'effaça jamais. Ce jeune prêtre était M. Dominique Sibour. Qui pouvait prévoir alors et l'élévation singulière et la catastrophe lugubre à laquelle il était réservé?

A peine élevé sur le siége de Paris, récemment empourpré du sang d'un martyr, il voulut procurer à son clergé le bonheur d'être évangélisé par un saint. Le P. de Ravignan fut chargé de demander le P. Barrelle pour la retraite ecclésiastique. C'était en 1849. Étonné qu'on eût pu songer à lui, tout à l'humble conviction de son impuissance, le P. Barrelle réclama. Mais la modestie du saint jésuite inclinait d'autant plus les supérieurs contre ses désirs. Il fallut ob-

tempérer à la demande de l'archevêque de Paris.

Désolé, mais soumis, il écrivit : « Priez pour moi ; je vais humilier la Compagnie. J'ai fait mes réflexions à mes supérieurs ; maintenant je m'abandonne. »

Il n'est pas, croyons-nous, de vertu plus sujette aux déceptions que l'humilité. Elle se cache et on la recherche, elle aime l'oubli et on la met en évidence, elle se défie d'elle-même et Dieu lui donne des triomphes. Celui du P. Barrelle auprès du clergé de Paris ne renfermait pas d'enthousiasme et ne ressembla en rien à un succès oratoire. Ce fut le triomphe de la doctrine, de la piété ; ce fut aussi le triomphe du zèle, moins, hélas ! que le saint religieux ne l'avait souhaité, et c'est à quoi s'en prit son humilité. Il n'en avait pas moins conquis un sentiment d'admiration universelle, et sa vertu n'avait pu faire oublier ses autres mérites.

Voici ce qu'on lisait dans l'*Ami de la religion*, le 11 octobre 1849 :

« Il n'est question dans le clergé de Paris que de la » manière saintement admirable dont a été prêchée la » retraite ecclésiastique qui vient de finir. Connaissance » parfaite des saintes Écritures, merveilleuse intelli- » gence de leur sens, applications du texte ingénieuses » et graves en même temps, débit simple et sévère, » rien ne manquait à celui qui remplissait le grand et » difficile ministère de prédicateur des prédicateurs. » C'est le R. P. Barrelle, de la Compagnie de Jésus, » qui a prêché cette retraite. »

La sobriété de cette note mesure exactement les

qualités du P. Barrelle. Elle prouve surabondamment qu'il ne fallait pas le juger sur les appréhensions de sa modestie. Et comment aurait-il pu humilier son ordre, celui dont on disait ce qu'ont répété souvent à ses confrères certains dignitaires du clergé : — « Si tous les membres de votre Compagnie étaient des hommes aussi intérieurs, aussi dévoués, aussi morts à eux-mêmes que le R. P. Barrelle, elle ne renfermerait vraiment que des apôtres, elle serait une société de saints. »

Des deux ou trois retraites pastorales qu'il avait composées avec soin, mesurant son application à l'importance de l'œuvre et à son respect pour la dignité sacerdotale, il ne nous est rien parvenu; sauf les notes incomplètes mais remarquablement exactes d'un de ses confrères. Par quelle industrie d'humilité ou de charité nous a-t-il dérobé ce trésor? Il a, nous le savons, anéanti ce travail, ainsi que tant d'autres écrits précieux, sans doute comme pouvant tourner à son honneur. Ce n'était pas assez pour lui de vivre dans l'humilité, il voulait s'y ensevelir.

CHAPITRE XXII.

LE PÈRE BARRELLE A LYON.

Aperçu général.— Le mois de Marie à Saint-Nizier.—1848 : Dispersion. — Carême à la Charité. — Le P. Barrelle et les Dames du Sacré-Cœur. — Mois de Marie à la Ferrandière : Paraphrase du *Magnificat*.

En 1846, le cercle annuel des retraites pastorales devait s'achever pour le P. Barrelle par la retraite du clergé de Lyon. Cette ville allait être désormais sa résidence. Le départ de Marseille fut ce que l'on put conjecturer de la part d'un homme qui aimait le sacrifice et l'oubli. Il eut lieu discrètement, sans bruit; personne ne fut prévenu. Quelques intimes disciples pressentirent une séparation. Ils furent suppliés de garder le plus entier silence. Le cœur navré, ils comprimèrent l'expression de leur douleur; n'était-ce pas encore un gage d'affection, un dernier témoignage de dévouement d'épargner à leur Père une explosion de regrets, de ménager tout ensemble sa sensibilité et sa vertu? Par quelles paroles aurait-il répondu aux désolations sincères et universelles de tant d'âmes auprès desquelles il avait été l'ange de l'espérance et de la paix?

Ailleurs, en Portugal par exemple, le Seigneur

avait donné plus d'éclat à son ministère; nulle part autant qu'à Marseille, durant ces quatre années d'apostolat, il n'avait répandu sur son zèle une plus riche fécondité. Là le saint homme était devenu, selon la grâce, le père de plusieurs familles spirituelles. Le cercle religieux et les membres qu'il comptait déjà par centaines; la congrégation de Sainte-Anne avec son millier d'associées; le noyau, petit encore mais fervent, de la conférence de Saint-Joseph; la florissante congrégation de la Sainte-Enfance et la couronne de parents qu'elle entraînait avec elle; tant d'âmes placées sous sa direction dévouée; les prêtres qui se confiaient en sa prudence surnaturelle; tous ceux enfin que sa parole avait remués et rendus meilleurs, confirmés et soutenus, voilà ce que le docile instrument de la grâce laissait aux mains de Dieu, premier auteur de tout bien.

Aussi plein du sentiment de son insuffisance que confiant aux soins et aux prévoyances divines, il s'en allait, laissant la succession de ses œuvres à la paternelle Providence. Ce dépôt si bien placé, depuis vingt ans, Dieu l'a gardé prospère et toujours béni.

La maison de Lyon où le P. Barrelle allait se retrouver après quatre ans d'absence, est le chef-lieu de la province. Père spirituel de la communauté pendant les trois années de ce nouveau séjour, et en même temps, à partir de la seconde année, consulteur de la province : telle était la situation du religieux vis-à-vis de ses frères.

Restait vis-à-vis des âmes le rôle de l'apôtre. Il

n'aura guère d'autre variété que celle des personnes auxquelles l'adressera la divine miséricorde. Donner des instructions détachées ou des retraites suivies, dans les pensionnats ou dans les communautés religieuses; en été, évangéliser le clergé; tout le long de l'année, diriger les consciences, de près par le saint tribunal, de loin par une correspondance spirituelle, qui n'est pas la moindre portion de cet apostolat obscur et sans bruit; voilà la vie, active sans agitation et remplie sans événements, menée, trois années durant, par le P. Barrelle, dans l'humble et silencieuse maison de la rue Sala.

Là, jusqu'alors, point d'église qui fût, comme à la Mission de France, le théâtre d'œuvres quotidiennes et de prédications incessantes. Le Père allait là où l'appelaient tantôt les demandes du clergé paroissial, tantôt les désirs des âmes religieuses, semeur vraiment évangélique de la bonne parole et de l'édification.

Les religieuses du Sacré-Cœur à la Ferrandière, à la rue Boissac et aux Anglais; les sœurs de Saint-Charles, notamment dans leur pensionnat de Charly et de Brignais; le couvent des Carmélites de Fourvières; le pensionnat des Dames de Nazareth; voilà quelques-uns des théâtres ordinaires de son zèle.

La première année, à l'époque du Carême, il fut, nous l'avons dit, appelé à Marseille pour prêcher le jubilé à la Mission de France[1]. Mais Saint-Nizier de

[1] C'est le jubilé qui fut accordé par Sa Sainteté Pie IX à l'occasion de son avénement.

Lyon le garda pour les exercices solennels du mois de Marie.

Plusieurs fois déjà Lyon avait entendu le P. Barrelle dans les grandes stations, notamment en 1842, pour la station du Carême, dans l'église de Saint-Louis. Nous n'avons pas appris que son succès y ait eu de l'éclat.

En 1847, le mois de Marie de Saint-Nizier eut plus de retentissement. Par son institution et sa place dans l'année chrétienne, la station de Carême a un caractère doctrinal et un but de conversion. Le mois de Marie tient de son origine, de sa pensée inspiratrice et même de son nom, un caractère de piété qu'il ne faut pas facilement lui ravir. En faisant la part des besoins exceptionnels, indiqués au zèle du prédicateur par la composition de l'auditoire, le mois de Marie, croyons-nous, doit demeurer un secours à la dévotion, un aliment à la piété chrétienne. Il nous paraît s'adresser aux cœurs fidèles plus qu'aux âmes égarées, aux dévots enfants de la Vierge plus qu'aux pécheurs et aux indifférents. Toutefois, s'il a pour but immédiat la sanctification des âmes vertueuses, en les renouvelant dans l'amour et dans la confiance à la Mère des miséricordes, il procure aussi par son influence le retour des âmes qui sont loin de Dieu.

Le P. Barrelle conservait toujours à cette station son caractère spécial. A Saint-Nizier, il prit pour sujet unique la vie de la très-sainte Vierge, modèle de la vie chrétienne. Avec quelle grâce, avec quel

charme d'expression, chaque soir, il déroulait quelque trait de cette céleste et incomparable existence ! avec quel tact il décalquait sur ce modèle idéal la conduite du vrai fidèle dans le mouvement de la vie humaine ! Les industrieux artifices de l'amour-propre féminin, les habiles recherches de la mondanité étaient savamment dévoilés ; les ridicules de la vanité dépeints, déconsidérés, flétris. En regard apparaissaient les chastes beautés et les solides douceurs de la vertu, relevées par des exemples de Marie, la plus parfaite des créatures. Dans la parole de son dévot panégyriste, elle revivait sous les yeux de la piété attentive avec un luxe de pieux détails, avec une précision de vérité qui la faisait suivre pas à pas, aux clartés de l'Évangile et de la tradition.

A ces discours si fervents et si vrais s'ajoutait une certaine saveur caustique, mêlée comme toujours d'une sainte onction. On écoutait sans lassitude, au fond de la conscience on se sentait des désirs meilleurs, des ferveurs de vraie conversion qui renouvelaient l'âme entière.

Disons-le : ce mois de Marie eut un immense succès. Tous les jours, la vaste église de Saint-Nizier vit déborder son enceinte. Les âmes avaient de plus sûrs indices. Telle jeune fille éprise du monde, aujourd'hui éprise de l'Évangile, emporta alors gravées en sa pensée les leçons qui sont devenues la règle de sa vie.

Les événements de 1848 eurent à Lyon un caractère exceptionnel de désordre et d'anarchie. Des

bandes de femmes en délire promenaient dans la ville le dévergondage et la menace. Sous le nom cynique de voraces, des hordes formidables, sortie des bas-fonds de la démagogie socialiste, et traînant après elles des ouvriers trompés, parcouraient les rues en vociférant des hymnes où respiraient le sang et le pillage. L'émeute était partout, partout révélant les instincts triomphants d'une cupidité sanguinaire. Il y avait de l'effroi dans les prévisions les plus sages, des catastrophes dans les calculs des plus avisés.

Or, c'est le fait des natures impressionnables de voir toutes vivantes dans les principes funestes leurs conséquences les plus éloignées. Heureusement la logique des événements est moins soudaine que celle de la pensée, et mille circonstances éloignent ou font avorter les effets qui semblaient éclore du sein de la perversité. Facilement donc, avec son imagination de feu, au milieu des sourds craquements de l'ordre social, parmi les secousses qui renversaient les antiques bases de l'ordre et de la justice, le P. Barrelle pressentait des abîmes. Nous le disons ici une fois pour toutes, car, depuis cette époque, assistant chaque jour à de nouveaux triomphes de l'iniquité, il garda ces noirs pressentiments, justifiés chaque jour davantage, et dont son amour pour la sainte Église lui fit un incessant martyre.

Si vive cependant qu'ait été l'impression produite en son esprit, il conserva toujours une noble constance. Ses confrères dispersés furent obligés de se déguiser, seul il n'y voulut point consentir. Il alla

simplement établir sa demeure dans l'hospice de la Charité, tout auprès de l'habitation religieuse qu'il lui fallait abandonner. Là, vivant avec les aumôniers de l'hospice, il établit son confessionnal dans l'église de la Charité, et il y ouvrit tranquillement les prédications du Carême.

Au confessionnal, c'était toujours la même paix, et il savait transporter à sa suite dans les régions sereines de l'ordre surhumain des âmes qui recouraient à lui. Souvent l'émeute grondait si fort que le bruit s'en élevait jusqu'à la tribune où il confessait; les chants, le tumulte couvraient sa parole, mais ne changeaient en rien la paisible sécurité de ses exhortations. Il arrivait à son heure au confessionnal et ne le quittait qu'au son de l'*Angelus*, pour y revenir deux heures après. Ses avis devaient-ils porter sur quelques points relatifs aux tristes circonstances du moment, sans dissimuler les périls qui lui semblaient imminents, il relevait les courages par les considérations de la foi, et ses conseils étaient toujours empreints de la sagesse d'en haut, d'une prudence pleine de fermeté; on y sentait l'homme de Dieu qui domine tout sentiment humain.

Il prêchait trois fois la semaine. La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ fut le thème de ses discours. « Notre-Seigneur n'est pas connu, disait-il; qui donc » parle à présent de Jésus-Christ, même dans les » chaires chrétiennes? On traite tous les sujets, et » l'on ne dit rien ou presque rien du divin Maître! » Eh! comment serait-il aimé puisqu'on ne le con-

» naît pas? Ah! je veux le faire connaître, afin de le
» faire aimer. »

Le vendredi saint, au moment où il prêchait la Passion, une double émeute éclatait dans les chantiers des travailleurs de Saint-Irénée et dans ceux des Brotteaux. L'émeute roulait en grondant à travers la ville. Tout s'agitait au dehors. Le Père, tout absorbé par les souffrances du Sauveur et par son amour, parut ne pas s'apercevoir du tumulte extérieur qui dominait par moments sa parole. Il ne voyait, il n'entendait autre chose que l'excessif et incomparable amour de Jésus crucifié.

Le Carême achevé, le P. Barrelle se rendit à la Ferrandière, chez les Dames du Sacré-Cœur. C'est dans une occasion semblable, cette même année, mais un peu plus tard, qu'il courut danger de la vie. On l'attendait pour une conférence à la Ferrandière. Lui, si ponctuel d'habitude que le timbre des heures n'était pas plus exact, ce jour-là arriva trop tard. Il entre, récite, absorbé dans son recueillement ordinaire, le *Veni, Sancte Spiritus;* puis il dit d'un air serein : — « J'ai failli prendre un bain dans le Rhône. Une troupe de misérables m'ont sans doute reconnu pour un jésuite; ils parlaient de me faire un mauvais parti, et s'acharnaient après moi en m'appelant voleur. Ils disaient trop vrai : Je suis un grand voleur de la gloire de mon Dieu! »

Cette fois-ci, le P. Barrelle ne venait pas pour une simple apparition de quelques instants et pour un service passager; il venait, à la grande joie de la

communauté, pour lui consacrer ses soins, en attendant que l'apaisement du dehors lui permît de reprendre sa tranquille cellule de la rue Sala.

Pâques, cette année-là, tomba le 23 avril. Il n'y avait donc que huit jours entre le Carême et le mois de mai. Les exercices du mois de Marie furent inaugurés sans retard et saintement célébrés par des prédications quotidiennes.

Avec quel bonheur il entrait dans cette retraite charmante! Un dévouement généreux l'y attendait pour l'entourer de gratitude. Il retrouvait là, pour ainsi dire, sa famille. Parmi les Dames du Sacré-Cœur, il pouvait déjà compter en grand nombre celles que l'Esprit-Saint lui avait donné de diriger dans la suprême résolution de leur vie, dans le choix qui les avait marquées pour être les épouses du Cœur de Jésus. Plusieurs étaient là retrouvant leur père selon la vie parfaite; un plus grand nombre le guide qui si souvent, de la vigueur assurée de sa doctrine et des condescendances de son cœur, avait tantôt affermi leur élan, tantôt éclairé leurs doutes, tantôt soulagé leurs épreuves.

Là, pour gouverner l'importante communauté avec son nombreux noviciat et son pensionnat florissant, la même supérieure d'Amiens qui, il y avait un quart de siècle, lui avait été confiée de Dieu, comme les prémices de son ministère dans la conduite des âmes. Depuis lors, partout où il passait la congrégation du Sacré-Cœur avait profité de ses lumières. Souvent déjà la Ferrandière avait eu ses soins. Cette maison

était devenue comme la halte ordinaire de son zèle, surtout depuis que, fixé à Lyon par la Providence, il se donnait à loisir au ministère évangélique dans les communautés. Sept ou huit fois, sans parler des prédications isolées, il avait donné des *triduum* et des retraites spirituelles, soit à la communauté, soit au pensionnat de la Ferrandière. Aussi les élèves mêmes étaient loin de lui être étrangères. Mais si en le rapprochant de cette maison sainte la bonne Providence servait ses inclinations, elle se montrait bienveillante surtout pour la maison qui lui donnait asile.

Sa joie à lui, en y rentrant, c'était la ferveur singulière qui y régnait, grâce en grande partie à son zèle; sa joie était de se trouver dans la maison du Sacré-Cœur. A l'ombre, pour ainsi dire, du Cœur de Jésus, sa dévotion prenait ses délices. Un instant il se croyait échappé à la terre, au spectacle de ses vanités, à la captivité de ses misères; c'était comme le creux du rocher, comme l'enfoncement caché dans les ruines solitaires [1], où l'amour de Dieu se fait un refuge inviolable. A cause de la sainte ardeur de perfection qu'il y avait admirée et spécialement de la soumission religieuse, il avait surnommé cette maison : *Béthanie,* ou demeure de l'obéissance. C'est sous ce nom qu'il la désigna toujours dans ses lettres et dans ses écrits.

Le P. Barrelle prêcha donc à Béthanie pendant le mois de Marie de cette année 1848. Tous les jours,

[1] In foraminibus petræ, in caverna maceriæ.

le matin, il parlait à la communauté sur Notre-Seigneur Jésus-Christ; le soir, à toute la maison réunie, sur la vie de la très-sainte Vierge.

Il préluda aux prédications du soir par un discours d'ensemble sur l'incomparable grandeur de Marie. Il entra ensuite dans le développement détaillé des mystères de la Vierge, à partir de sa naissance. Il expliqua la gloire de son nom; il dépeignit son enfance. Sa vie dans le temple de Jérusalem lui fournit six discours pleins et abondants. Le mystère de l'Incarnation ne fut pas moins fécond. Arrivé à celui de la Visitation, sa piété s'étendit avec complaisance et s'oublia pour ainsi dire dans la paraphrase du *Magnificat*. Les quatre discours où il s'abandonne aux saintes harmonies de ce cantique le plus divin de tous, devant cet auditoire de jeunes filles, présentent des considérations profondes sur l'humilité, sa vertu de prédilection, mais différentes des élévations que nous retrouvons dans un de ses manuscrits, sous ce titre : *Paraphrase du Magnificat.*

Composée pour l'édification d'une âme confiée à sa conduite, cette paraphrase date de 1825. Le jour de Pâques de cette année-là, la supérieure des Dames du Sacré-Cœur à Amiens se sentit intérieurement pressée de demander au P. Barrelle, qui avait la direction de son âme, l'explication du *Magnificat*. — « Moi-même, répondit le Père, à la même heure j'entendais chanter le *Magnificat,* et je songeais à en écrire le commentaire et à vous l'envoyer. »

Il fit dès lors, tel que nous l'avons aujourd'hui de

sa main, le travail qu'il avait conçu. C'est la grande doctrine de l'humilité et de la confiance, ces deux vertus jumelles, comme il les nomme, exprimée de ce que l'auteur appelle le sublime cantique de l'abjection, et développée avec ampleur pour dissiper les pusillanimités trop communes où de nobles âmes risquent souvent d'ensevelir de grands dons et un grand courage.

L'été de 1848 eut son labeur accoutumé. Le prédicateur des *Saints Exercices* reprit sa course évangélique à travers nos diocèses de France, partageant ses fatigues entre le clergé et les communautés religieuses. Ici, jusqu'en novembre 1849, nous perdons la trace exacte de son itinéraire apostolique; le journal de la résidence de Lyon, par suite des mesures vexatoires du commissaire de la république et de la dispersion plus ou moins complète qui en fut le résultat, ayant été interrompu.

Au surplus, nous n'avions point la pensée de suivre le saint homme pas à pas. Si rapide que fût notre coup d'œil sur cette suite continue de voyages et de retraites, notre marche en serait encore ralentie. Nous aimons mieux étudier sommairement les procédés du prédicateur de retraites lorsque nous aurons à expliquer ce qui caractérisait sa direction spirituelle.

Mais nous ne quitterons pas Lyon sans avoir rappelé une touchante et gracieuse institution de son zèle et de ses prédilections pour l'enfance. Ce sera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE XXIII.

LE PÈRE BARRELLE ET L'ENFANCE.

Congrégation de la *Sainte-Enfance*. — Congrégation de la *Sainte-Adolescence*. — Gracieuse correspondance.

Il semblait que Notre-Seigneur eût communiqué au P. Barrelle sa tendresse pour les petits enfants. C'est au milieu d'eux surtout qu'il était admirable de bonté, se diminuant pour ainsi dire à leur mesure et se mettant aisément au niveau de ces naïves intelligences, parce qu'il sentait vivre Jésus-Christ en ces jeunes âmes, et qu'il lui était doux d'en dilater la connaissance et l'amour dans des cœurs neufs et faciles à la divine grâce.

Il dirigeait, à Charly et à Brignais, dans le pensionnat des Dames de Saint-Charles, une congrégation de la Sainte-Enfance. Puis, pour compléter l'œuvre, il avait commencé des réunions pour les anciennes élèves de ces deux communautés. Chaque mois il leur faisait une instruction chez les religieuses de Saint-Joseph, de la rue de Bourbon. Les événements de 1848 le surprirent même au milieu de la retraite qu'il donnait à cette chère association.

Mais nous devons parler surtout des deux petites congrégations des enfants et des adolescents qu'il éta-

blit en novembre 1848, à la rue Boissac, chez les Dames du Sacré-Cœur.

Il n'est pas possible de rendre compte de ces délicieuses réunions. Le catéchisme des petits enfants avait lieu tous les jeudis. L'âge de cinq ans à dix ans avait été fixé pour les admissions. Mais les instances des mères, trop heureuses de voir leurs jeunes enfants formés à une telle école, avaient obtenu des concessions; et des personnages de trois ans vinrent prendre place dans ce charmant auditoire.

La chapelle était partagée, de droit, entre les petites filles d'un côté et les petits garçons de l'autre; mais derrière eux les mères trouvaient une place réservée, et elles rivalisaient d'empressement avec eux, comme si l'ingénuité de la sainte parole lui donnait un charme plus puissant.

Une gracieuse statue de l'Enfant Jésus, placée sur un fauteuil, faisait face à l'auditoire et semblait présider l'assemblée, tandis que le Père, se promenant au milieu du double rang de petites filles et de petits garçons, adressait un mot à chacun et ne manquait pas de les interroger tous les uns après les autres, de peur de susciter par l'oubli quelque gros chagrin.

Une corbeille était placée devant le petit Jésus. En arrivant, chaque enfant y déposait une note où était inscrit par sa mère ce qu'il avait fait de mieux pendant la semaine en l'honneur du divin Enfant. Le Père dépouillait ces précieux bulletins, et l'émulation stimulait la générosité précoce de ces imitateurs du bon Jésus. Pour plaire au petit Jésus, l'un a fait le

sacrifice d'un joujou afin d'en donner le prix aux pauvres, l'autre s'est privé d'un bonbon, celui-ci a appris sa leçon avec ardeur, celui-là s'est laissé habiller sans pleurer, celui-ci pour se mortifier n'a point voulu de sucre dans son café au lait... Alors, s'approchant de ces petits anges, le bon Père les félicitait l'un après l'autre, les encourageait et leur donnait de tendres conseils pour contenter toujours davantage le petit Jésus.

Le règlement, tracé de la main du Père, portait qu'on écrirait ces actes de vertu sur le *Livre d'or* de la congrégation, afin qu'on pût s'en souvenir plus tard, en remercier le bon Dieu et distribuer de temps en temps des récompenses aux plus sages.

L'aveu des petites fautes avait aussi son tour : une tape échappée à l'impatience, un moment de paresse, une désobéissance, une gourmandise, avoir frappé du pied avec colère, avoir refusé de se lever, avoir dit un mensonge... tout cela, candidement avoué avec regret dans le bulletin hebdomadaire, fournissait matière à réflexions. Le Père montrait la gravité de ces petits méfaits, comment l'enfant Jésus avait fait pour n'en jamais commettre, comment il fallait lui en demander pardon et s'efforcer d'être toujours sage comme lui.

Qu'il était touchant de voir ce prêtre majestueux et vénérable inclinant sa tête blanchie par les années et couronnée de l'auréole des saints, au milieu de ces petites têtes de chérubins, et, avec la même gravité qu'il portait dans les retraites pastorales aux plus su-

blimes enseignements du zèle, parmi ses frères dans le sacerdoce, s'appliquer à façonner les vertus naissantes de ces enfants et hâter en leur cœur la maturité du divin amour!

Racontons naïvement, si on nous le permet, dans un sujet si naïf. Un jour le bulletin d'une petite fille de trois ans portait qu'elle n'avait pas été sage à table. Le bon Père, pour se faire tout petit et moins effaroucher ses aveux, se met à genoux près d'elle; puis il demande comment Laurette a fait pour n'être point sage. — « J'ai fait la moue, répond l'enfant toute confuse. — Je ne sais point ce que c'est, dit le Père; que Laurette me le fasse voir. — Alors Laurette ayant fait une petite grimace enfantine : — C'est bien laid, reprit le Père; le petit Jésus était toujours gracieux, jamais il ne pleurait, jamais il ne faisait la grimace... Si Laurette ne lui ressemblait pas, Jésus ne pourrait point l'aimer. Mais elle lui demandera pardon, et demain et toujours elle sera sage pour l'amour du petit Jésus. »

De quelle admiration on était saisi en voyant l'accomplissement littéral de ces paroles de l'Apôtre : *Omnibus omnia factus sum,* je me suis fait tout à tous afin d'opérer le salut de tous. Cet homme si sérieux, si grave, dont nul n'approchait qu'avec vénération, se faisant enfant avec l'enfance, retrouvant la langue naïve et au besoin les diminutifs dont on use avec le premier âge... c'était un spectacle charmant, qui causait une profonde édification. Mais le Verbe de Dieu ramené ainsi, comme au jour de la crèche, à la

forme enfantine, entrait facilement dans ces âmes candides et y naturalisait sa doctrine et ses vertus.

Quant au jeune auditoire, aisément captivé, il ne sentait point s'écouler les heures, et son attention n'était jamais lassée. Les jeux n'avaient plus de séduction quand approchait l'heure du catéchisme, nulle récompense ne valait le bonheur d'y assister.

Que de paternelles industries venaient, toujours nouvelles, donner l'assaisonnement à ces réunions! Chaque année devaient se faire trois petites neuvaines, composées de trois réunions pendant trois jours, la première en l'honneur de Jésus, la seconde en l'honneur de Marie, la troisième en l'honneur de Joseph. Elles se terminaient par une procession et une consécration. Il y avait aussi une petite retraite, dont le cadre est sous nos yeux.

Aux environs de Noël, il y eut donc neuvaine solennelle à la *bonne Maman du ciel.* — La pureté de Marie, sa sagesse, son amour pour Jésus, la perfection de sa conduite à l'âge de trois ans, ses mérites, son trésor qui fut Jésus, enfin sa bonté, firent le fond des entretiens. Le neuvième jour, on s'occupa de la consécration de tous les cœurs à Marie. Ensuite, à l'occasion du premier jour de l'an, une séance de clôture offrit un intérêt particulier.

Une charmante procession à la crèche commença la séance; on lut selon l'habitude et on commenta quelques-uns des bulletins de la semaine. Vint ensuite la distribution des dons offerts au petit Jésus. — A son tour, le petit Jésus distribua ses étrennes à tous

ses petits frères et ses petites sœurs. C'étaient des bonbons qui contenaient des devises composées par le Père. On y lisait les vertus de l'Enfant Jésus, avec des pratiques pieuses proportionnées au jeune âge.

Enfin les souhaits de bonne année au petit Jésus eurent lieu, en forme de prière, de la manière suivante :

« Nous vous remercions, aimable petit Jésus, des » étrennes que vous nous avez données, et surtout de » la bonne volonté que vous avez mise en notre cœur, » pour vous offrir pendant cette neuvaine beaucoup » d'actes de sagesse et de vertu.

» Daignez maintenant recevoir nos souhaits de » bonne année avec les cadeaux que nous allons vous » offrir.

» Nous vous souhaitons, bon petit Jésus, beaucoup » de joie, beaucoup de consolations sur la terre. Nous » voudrions bien que personne ne vous enfonçât plus » d'épines dans le cœur. Nous voudrions bien que » tous, petits et grands, vous obéissent, vous servis- » sent, vous aimassent beaucoup. Nous voudrions » bien que les mauvaises gens se convertissent et que » tout le monde vous fît plaisir. Nous voudrions aussi » que la très-sainte Vierge, votre mère, fût aimée et » servie encore plus qu'elle ne l'est. — Voilà les sou- » haits de vos petits frères et de vos petites sœurs, » qui vous aiment de toute leur âme.

» Mais ils veulent aussi vous donner leurs étrennes. » Daignez les agréer, aimable petit Jésus.

» Recevez notre cœur tout entier, nous vous le

» donnons. Recevez notre langue, pour qu'elle ne dise
» plus rien de vilain. Recevez notre tête, pour qu'elle
» ne soit plus mauvaise. Recevez notre bouche, pour
» qu'elle ne soit plus gourmande. Recevez nos mains,
» pour qu'elles ne battent plus personne et qu'elles
» travaillent bien. Recevez nos pieds, pour qu'ils ne
» tapent plus de colère. Recevez notre volonté, pour
» qu'elle ne soit plus désobéissante ou paresseuse.
» Recevez notre visage, pour qu'il ne soit plus ni
» boudeur ni grognon.

» Nous faisons la résolution d'être toujours bien
» sages, et nous vous demandons votre bénédic-
» tion. »

C'est dans ces fêtes de la Nativité que, exhortant son petit monde à aimer Notre-Seigneur, il leur montrait ainsi sa tendresse :

— « Chers enfants, disait-il, le bon Jésus vous
» aime tant, qu'il a voulu, lui qui est si grand, se faire
» petit comme vous, plus petit que le plus petit d'entre
» vous. Votre papa vous aime bien, n'est-ce pas? Eh
» bien, dites-lui : — Papa, vous êtes trop grand
» comme ça, faites-vous petit pour me faire plaisir,
» afin que je sois comme vous. Voyez s'il le fera. Il
» vous aime tant, le bon Jésus, que pour se faire sem-
» blable à vous il s'est fait muet; oui, muet pour être
» comme vous, ma toute petite, qui ne parlez pas
» encore. Certes, vos mamans vous aiment bien; mais
» quelle est celle qui, par amour pour vous, consen-
» tirait à devenir muette? »

La fête de la Présentation de Jésus au temple eut

sa procession solennelle. Une salle pompeusement ornée représentait le temple de Jérusalem. Le divin Enfant y fut transporté sur un trône qu'environnaient de plus près ceux qui avaient brillé par la sagesse, ayant en leurs mains des oriflammes. On s'offrit au bon Dieu avec le divin Enfant; consécration touchante, dont le bon Père leur fit sentir l'importance et que plusieurs de cette troupe innocente ratifièrent plus tard par les engagements de la vie religieuse.

Le jeudi saint, la Passion fut racontée au charmant auditoire. Pas un mot qui ne fût compris des plus jeunes, et de leurs cœurs émus s'échappaient les larmes. La chapelle aussi redisait la douleur et le deuil; le trône de Jésus, c'était la croix, et la Mère de Jésus était voilée de noir.

L'instruction de l'Ascension fut le commentaire des quatre derniers versets du psaume XXIII : «Ouvrez-vous, portes éternelles! » Notre-Seigneur se présentait à la porte du paradis, fermée par nos péchés. De sa croix il la frappait à coups redoublés pour la faire ouvrir. Puis le Père leur montrait ce Roi invincible couronné de gloire et faisant, à la tête de l'innombrable armée des élus, son entrée dans le ciel, dont il déroulait à leurs regards les beautés et les joies qui n'auront point de fin.

Prenons au hasard dans les cinquante petits cadres que le Père nous a laissés de ces entretiens ingénus avec l'innocence. Avec elle, écoutons un instant le prêtre vénérable devenu petit avec les petits, à l'aise dans la simplicité du langage enfantin, noblement

descendu au niveau du jeune âge pour lui enseigner Jésus-Christ.

Vingtième entretien : Jésus à Nazareth.

« Je poursuis toujours, chers enfants, l'histoire du
» petit Jésus, parce que je trouve qu'il nous fait très-
» bien la leçon.

» Quand donc ses parents l'eurent trouvé dans le
» temple, comme nous l'avons vu la dernière fois, ils
» lui dirent de venir avec eux dans la petite ville où
» ils demeuraient... et quoique Jésus aimât beaucoup
» à se trouver à l'église, qui est la maison du bon Dieu,
» il ne dit pas : Laissez-moi ici, je suis bien.... Il ne fit
» pas le maussade, et sortit au même instant avec la
» sainte Vierge et saint Joseph, qui partirent pour leur
» pays.

» Je vais vous raconter comment ils firent cette
» longue promenade.

» Il y avait bien loin de la ville de Jérusalem à celle
» de Nazareth. Il fallait plusieurs jours pour arriver.
» Or, Joseph et Marie n'étaient pas riches.... Ils
» n'avaient point de voiture, point de cheval.... Ils
» s'en allaient donc à pied.

» Et le petit Jésus, comment fit-il? — Il marchait
» comme saint Joseph et la sainte Vierge.

» Tout ce qu'ils faisaient, lui aussi le faisait....
» Quand ses parents s'arrêtaient, il s'arrêtait...; quand
» ils entraient quelque part, il y entrait...; quand ils
» sortaient, il sortait avec eux.... Jamais il ne leur
» disait : Vous voulez maintenant ceci... et moi je

» veux une autre chose; il était enfin très-obéissant et » très-soumis.

» Jamais donc ni saint Joseph ni la sainte Vierge » n'avaient à lui faire de reproches... Jamais ils » n'étaient obligés de courir après lui ou de lui crier » de venir; ils étaient sûrs, après lui avoir dit une » chose, qu'il n'en ferait pas une autre. Et c'était » toujours comme cela.

» Je suis sûr que bien des papas et bien des mamans » voudraient que leurs enfants fussent comme le petit » Jésus. Mais il y en a peu qui aient ce plaisir, puisque » beaucoup d'enfants aiment mieux faire à leur tête.

» Est-ce donc qu'ils l'ont meilleure que le petit Jé- » sus?... Lui qui avait plus d'esprit non-seulement que » tous les enfants, mais encore que tous les papas, » toutes les mamans, et que tous les hommes qui sont » au monde.

» C'est égal, ils feront les tétus et ils ne compren- » dront pas qu'alors ils sont comme ceux qui, pouvant » avoir un beau visage... aiment mieux l'avoir laid; » qui, pouvant être riches... aiment mieux n'avoir pas » un sou; qui pouvant se faire les amis d'un grand » prince, d'une grande reine, aiment mieux rester avec » des vilains.

» Vous ne comprenez peut-être pas ça. Mais qui est » beau? — Jésus et tous ceux qui lui ressemblent... » Qui est grand? — Jésus et tous ceux qui lui ressem- » blent.... Qui est roi? — Jésus et tous ceux qui sont » comme lui.

» Et tous ceux qui ne lui sont pas semblables, que

» sont-ils? — Ils sont laids..., petits..., pauvres...,
» vilains...

» Si l'on restait sans lumière la nuit... il ferait noir...
» et l'on aurait peur... Si le soleil ne se levait pas... le
» jour serait la nuit... et l'on aurait peur. Or Jésus
» est la lumière et nous sommes la nuit. Quand nous
» ne ressemblons pas à Jésus, nous sommes noirs
» comme elle. Mais quand nous lui ressemblons, nous
» sommes beaux comme le jour.

» Jésus ne faisait point à sa tête.... Si nous faisons à
» la nôtre, nous ne lui ressemblons pas, et au lieu
» d'être beaux comme lui, nous sommes laids à faire
» peur.

» Eh bien, mes enfants, voulez-vous encore faire à
» votre tête? Non, vous voulez faire comme Jésus.

» Alors, quand vos parents ou vos bonnes vous di-
» ront de partir d'un endroit où vous vous trouvez
» bien...; de laisser une chose qui vous amuse beau-
» coup...; d'aller là où vous ne voudriez pas aller, vous
» ne direz plus : Je veux rester ici...; je ne veux pas
» aller là; laissez-moi encore un peu m'amuser avec ce
» joujou..., avec cette poupée...

» Alors, quand on vous mènera à la promenade, à
» la campagne, chez quelqu'un..., vous ferez non point
» comme vous le voudrez, mais comme voudront ceux
» qui vous conduisent. Vous regarderez papa, ma-
» man..., et vous ferez comme eux, et vous leur obéi-
» rez en toute chose.

» Tant qu'ils voudront rester.... vous resterez; quand
» ils voudront partir..., vous partirez.

» S'ils vous disent : Ne va pas en tel endroit..., vous » n'irez pas; ne monte pas sur cette chaise..., sur ce » sofa..., vous n'y monterez pas; ne touche pas à » ceci, à cela..., vous n'y toucherez pas. Vous serez » soumis, dociles, comme l'était Jésus; gentils et beaux » comme Jésus.

» Vous n'aimez pas les reproches, les grondes, les » pénitences..., on ne vous en donnera pas.

» Vous aimez au contraire à être caressés, chéris...; » on vous caressera, on vous aimera beaucoup.

» Et vous serez heureux, bénis de Jésus et de Ma- » rie..., qui vous donneront ensuite le paradis. »

Cette trame, nue et dépouillée, se remplissait de vie et de beauté quand l'imagination du Provençal et la pieuse sensibilité de l'homme de Dieu la déroulaient devant son innocent auditoire. Telle quelle, elle a du charme encore; combien plus alors pour ce petit peuple ouvrant son âme fraîche et pure aux sympathiques épanchements de la foi et du saint amour! Alors chacun pouvait reconnaître la puissance de ces affinités mystérieuses qui rapprochent la candeur de l'enfance et la sublime ingénuité des saints.

Si les mères prenaient leurs délices à écouter ces naïfs développements de l'Évangile, toujours bon et profitable, même sous une forme enfantine, toujours onctueux dans la bouche d'un saint, et quelquefois émaillé de profondes pensées ; combien plus ces tendres enfants qui, de leur cœur et de leur esprit, suivaient le divin Jésus sous la conduite du religieux vénérable!

Une même affection réunissait en leur âme le petit Jésus et son dévot prédicateur.

Comme autrefois à Marseille, quand il arrivait pour le catéchisme, quelques-uns, tendant leurs bras, lui disaient : « Père, je veux vous faire une caresse... » Et souvent, sans attendre la réponse, ils enlaçaient de leurs petites mains le cou du bon Père. Il était obligé de s'en défendre, de peur d'attrister les petites filles, qui se seraient crues moins aimées.

D'ordinaire, le P. Barrelle se plaçait sur un prie-Dieu retourné vers l'auditoire enfantin. Un jour, il venait de parler avec son ardeur accoutumée sur l'amour que nous devons au petit Jésus. Pour s'assurer qu'il avait porté juste et que ces cœurs innocents l'avaient compris, il s'adresse à un de ses petits auditeurs, enfant de quatre ans, devenu depuis défenseur de l'Église parmi les zouaves pontificaux : — « Voyons, cher enfant, qui est-ce que tu aimes bien? Qui est-ce que tu aimeras toujours? » L'enfant se lève gracieusement et répond : — « Toi, toi! Je t'aime, toi! » Et comme il était près du prie-Dieu, il se jette dans les bras du bon Père. Celui-ci se mit à sourire et reprit d'un ton paternel : — « Allons, allons, il faut aimer le petit Jésus. »

Depuis plusieurs mois florissait la congrégation de la Sainte-Enfance, quand, frappé des périls qui menaçaient leur jeunesse, le P. Barrelle se décida à créer pour les jeunes personnes une organisation analogue. Dans ce but il forma la congrégation de la Sainte-Adolescence de Jésus et de Marie. Elle fut

inaugurée le 25 janvier 1849. Jusqu'à leur quinzième année et à partir de leur première communion, les jeunes filles pouvaient y être admises. Elle avait pour objet de former leur esprit, leur cœur et leur conduite dans l'âge périlleux de l'adolescence. Une direction adaptée à leurs besoins et des instructions appropriées à cet âge de transition et d'inexpérience n'avaient-elles pas une souveraine importance? En rendant un honneur particulier aux jeunes années de Jésus et de Marie, les membres de l'association devaient aussi concourir de leurs prières et de leurs mérites à la sanctification de toutes les personnes de leur âge.

Ce nouveau champ offrait plus d'obstacles à la culture. Parmi ces jeunes filles, les unes étaient encore des enfants, les autres entraient dans le travail de la première maturité, et, déjà raisonnables, demandaient d'autres soins.

Se mettre par une même parole à la portée de toutes, et du même coup faire du bien aux mères et aux institutrices qui étaient présentes, fut au tact expérimenté du Père une tâche facile.

« Il détaillait avec la précision de l'observateur attentif, nous dit une de ces enfants, et avec la délicatesse du cœur, les petites luttes de notre âge. Il nous donnait, sous des comparaisons charmantes, des leçons de générosité qu'il était impossible d'oublier. Pour encourager notre ardeur, il consentait à revoir nos résumés d'instruction, les récompensait par des gravures choisies, et nous formait enfin à la guerre contre nous-mêmes en nous faisant rendre compte de nos

premières victoires. Il fallait les écrire, bien entendu sans signature. Il les commentait en public et nous initiait à l'esprit de sacrifice. Il avait composé une prière pour nos réunions. Par elle, il demandait sur toute chose à Jésus et à Marie de nous délivrer des illusions de notre imagination, de notre cœur et de nos sens. »

Les congréganistes étaient autorisées à lui demander par écrit des éclaircissements sur les points de doctrine, ou des avis conformes à leurs besoins personnels pour éviter les écueils de leur âge ou pour avancer dans la vertu. Le Père répondait en public avec une prudence et une adresse qui, sans laisser soupçonner à qui s'adressait la réponse, éclairaient exactement ses doutes, en instruisant cependant tous les auditeurs.

Ces précieuses réunions s'interrompirent au mois de juin 1849, par le cours accoutumé des retraites. Quand le bon Père revint de sa tournée évangélique, une nouvelle destination l'attendait. Il partit le 10 novembre 1849 pour le noviciat d'Avignon, où il allait exercer la charge de recteur.

Mais nous ne quitterons pas ces gracieuses et si utiles relations du saint religieux avec l'enfance sans en compléter le tableau. Dans un grand nombre de maisons d'éducation qu'a évangélisées son zèle, il s'occupa avec un pieux intérêt de la congrégation du Saint Enfant Jésus. Comme s'il avait pu accomplir à la lettre l'enseignement du Sauveur et redevenir enfant, il ambitionnait d'être comme l'un d'eux, et,

par amour pour l'innocence, il voulait s'unir à leurs mérites et se présenter, ce semble, au divin Maître escorté des candides hommages de cet âge ingénu.

C'est pourquoi à Lyon, à la Ferrandière, à Avignon, à Toulouse et ailleurs, il s'était fait admettre parmi les membres de cette angélique congrégation. Il n'entendait pas être des moins fervents. On le tenait au courant des pratiques saintes, et dans les occasions importantes, la neuvaine de Noël, le mois de Marie, la neuvaine à saint Joseph, etc., il était convenu qu'il mériterait par sa fidélité les priviléges qui en étaient la récompense. C'était, par exemple, un agneau qui s'approchait chaque jour de la crèche selon la sagesse de celui dont il portait le nom, une colombe qui montait d'un échelon vers le trône de Marie, une fleur offerte à la Vierge et placée dans sa main par la sagesse la plus exemplaire, un cierge qu'elle donnait le droit de faire brûler devant le petit oratoire. La fidélité du Père était toujours supposée; que si, par circonstance, il n'avait pu remplir la pratique commune, il avait promis d'en avertir. Mais nul n'était aussi ponctuel, et la colombe du bon Père ne manquait pas d'être la plus rapprochée de la Vierge ou du divin Enfant.

Présidait-il une réunion, il portait, lui aussi, l'insigne du congréganiste, et l'on voyait sur sa poitrine, suspendue au ruban rose, la médaille de l'Enfant Jésus.

Par honneur, on lui avait partout décerné la présidence de la congrégation. Un jour, au renouvelle-

ment des charges, la petite congrégation de la Ferrandière, ne voyant rien au-dessus du saint religieux, avait eu cette naïve pensée. Ces jeunes enfants lui écrivirent donc qu'après avoir bien examiné, elles n'avaient trouvé parmi elles personne qui fût plus digne de la présidence, que la plus sage tiendrait sa place comme assistante. Sa condescendance fut une grande joie. Mais l'exemple donné ne fut point perdu, et d'autres scrutins le nommèrent président. A ce titre, il adressait à ses chères associées de vive voix et par écrit des exhortations délicieuses. Ces petites lettres ne seront pas, entre ses pieux écrits, le joyau le moins précieux. Qu'on en juge par quelques échantillons.

« *Aux enfants de la congrégation de la Sainte-Enfance, à Béthanie*[1].

» Merci de votre souvenir filial et de la présidence dont vous m'honorez, mes bonnes petites sœurs.

» Je suis heureux de vos joies, et j'assiste de cœur à vos fêtes. Si j'étais ange, oh! que je me transporterais souvent au milieu de vous et dans notre petite chapelle! Et savez-vous de quoi nous causerions? De Jésus, de notre frère Jésus, de notre ami Jésus. Puis je vous montrerais encore ce bon saint Stanislas, ce novice de l'amour de Jésus, dès l'âge de quatre ans, et je vous dirais : « Comment ne pourrions-nous pas,

[1] On se souvient que Béthanie désigne le pensionnat de la Ferrandière.

» plus âgés que lui pourtant, aimer Jésus au moins » autant qu'il l'aimait à ses quatre ans? »

» Jésus, il n'était pas alors plus aimable ni plus aimant qu'aujourd'hui, et les cœurs ne sont pas aujourd'hui plus insensibles à l'amour de Jésus qu'ils ne l'étaient alors. Aimons-le donc comme l'aimait Stanislas.

» Et le moyen, mes bonnes petites sœurs, c'est, si vous travaillez, de travailler pour plaire à Jésus; si vous vous récréez, de vous récréer sans déplaire à Jésus; si vous souffrez quelque chose, de le souffrir par amour pour Jésus. Si vous avez quelque joie, de la faire partager à Jésus. Et quoi que vous fassiez, de le faire de manière à contenter Jésus.

» Exercez-vous ainsi, mes petites sœurs, dans le noviciat de l'amour de cet aimable enfant, que nous allons bientôt retrouver sur la paille de sa crèche. Oh! qu'il s'y plaira si vous lui faites d'avance un duvet délicat de vos mille actes d'amour!

» Je vous bénis déjà pour ces beaux jours. Je me rangerai avec vous auprès de la pauvre mais délicieuse crèche de Bethléhem, à Béthanie.

» JOSEPH S. J. »

Et deux mois plus tard :

« *A la sous-présidente de la congrégation de la Sainte-Enfance et à toutes mes petites sœurs.*

» Ainsi tout s'écoule, mes enfants, et ce qu'il y a de plus consolant, et ce qu'il y a de plus triste.

Une seule chose reste à jamais : c'est ce que l'on a fait et que l'on ne cesse de faire pour plaire à Jésus.

» Où sont les beaux jours que vous venez de fêter? où sont ces douces et touchantes cérémonies? Il vous reste bien encore quelque chose à recueillir de leurs débris et un peu de miel à tirer de la crèche.... Puis, adieu, charmant petit enfant! Adieu, délicieuse étable! Adieu, saint Jean, le bien-aimé de Jésus!... Adieu, saints Innocents, dont je dois être l'imitatrice et la copie! Il me faut passer de Bethléhem, où j'étais si bien, là où je ne trouverai plus mes délicieuses jouissances.

» Voilà comment les objets mêmes qui nous font goûter une joie plus pure disparaissent enfin, et laissent à peine quelque lointain souvenir. Mais il n'en est jamais ainsi des actes de vertu que l'on fait pour plaire à Jésus. Aucun d'eux ne passe; tous sans exception restent et vivent dans la mémoire du cœur du bon Sauveur.

» Oui, ce feu que j'ai allumé pour le réchauffer, ce duvet que je lui ai donné pour couche, ces efforts, cette obéissance, cette douceur, ce travail, cette application à la prière, Jésus a tout cela toujours devant les yeux de son Cœur, et il le contemple afin de m'en conserver l'éternelle récompense.

» Qu'il fait bon par conséquent, mes bonnes petites sœurs, à mesure que les fêtes s'envolent loin de nous, d'en retenir les fruits les plus précieux, ceux qui nous rendent plus sages, plus obéissantes, plus amies du silence, plus ferventes à bien prier Jésus!

» C'est à cela que je vous exhorte aujourd'hui. Soyez fidèles à le faire, et vous serez la joie et la couronne non-seulement de votre président, mais encore de Jésus et de Marie.

» Je vous remercie beaucoup des étrennes que vous m'avez envoyées. Pour les miennes, je célébrerai la sainte messe à votre intention le jour de sainte Agnès, cette jeune vierge et martyre qui aimait si ardemment notre bon Jésus. Elle tombe un lundi, 21 de ce mois, le lendemain du Saint Nom de Jésus. Demandez ce jour-là à notre petit Ami tout ce que vous jugerez le plus utile à votre âme. C'est ce que je mettrai sur l'autel; puis, assistez à la sainte messe avec beaucoup de ferveur.

» Je recommande toutes mes petites sœurs à la sous-présidente; qu'elle en ait bien soin. Son ruban et son médaillon [1] m'ont fait beaucoup d'honneur et un grand plaisir. Elle m'en fera encore davantage si elle est toujours humble, et, en même temps, bien, bien aimante envers notre tout aimable Jésus, devant lequel toutes les créatures ne sont qu'une vile poussière.

» Je vous bénis toutes du fond de mon cœur.

» JOSEPH S. J. »

On nous permettra une dernière citation. Quand le bon Père eut quitté Lyon, une petite fille de quatre

[1] Le ruban et le médaillon sont des récompenses de sagesse dans les pensionnats du Sacré-Cœur.

ans et demi, toute pleine de l'amour qu'il avait allumé pour le Dieu enfant dans son âme candide, lui écrivit pour lui dire que depuis son départ elle cherchait toujours le petit Jésus, qu'elle l'appelait la nuit quand elle se réveillait, et qu'elle espérait bien le trouver un jour, comme la petite sainte dont il leur avait raconté l'histoire.

Voici la réponse du Père :

« Ma petite sœur, j'ai été fort content de la jolie lettre que vous m'avez écrite, et je vous en remercie de bien bon cœur. Cherchez toujours le bon Jésus, priez-le bien, obéissez vite, vite à tout ce que demandent vos bonnes maîtresses, et demandez-leur ce qu'il faut que vous fassiez pour que Jésus soit content de vous, et que vous l'aimiez tous les jours davantage.

» Quand vous verrez les poissons du bassin, et que vous entendrez chanter les oiseaux, vous leur direz de ma part : Petits poissons, petits oiseaux, bénissez Jésus qui vous a faits! Vous le direz aussi aux fleurs et aux bonnes choses que vous mangez, parce que c'est Jésus qui a fait tout cela pour vous.

» Adieu, ma petite sœur; ne faites jamais de péché, et aimez toujours Jésus de tout votre cœur.

» Je vous donne une grande bénédiction.

» JOSEPH S. J. »

CHAPITRE XXIV.

RECTORAT A AVIGNON.

Le P. Barrelle recteur du noviciat d'Avignon.—Ce que c'est qu'un supérieur dans la Compagnie. — Le collége Saint-Joseph précurseur de la liberté d'enseignement; sa fondation. — Double rectorat. — La crypte de la rue Saint-Marc.

Le 3 novembre 1849, au moment d'entrer en charge comme recteur du noviciat, dans cette maison d'Avignon où s'écoula le temps fortuné de sa troisième probation, le P. Barrelle écrivait les paroles suivantes :

« La volonté divine me retire de Lyon pour me placer dans une position nouvelle. La chose est maintenant définitivement arrêtée, et je pars samedi. Vous m'aiderez, je l'espère, de vos bonnes prières, pour que dans cette position, si justement appelée par saint Grégoire le lieu de l'humilité, je sois, comme mon maître, le serviteur de tous, et rien autre. »

A qui, mieux qu'à notre humble religieux, pouvait convenir cette position du commandement, ce lieu de l'humilité, ainsi excellemment défini par saint Grégoire, parce que l'humilité, qui seule peut en rendre digne, doit en être le principal exercice et en assaisonner tous les mérites? Si nous l'appelons le lieu

des humbles, sous une expression à peine différente, nous n'aurons fait que traduire la pensée du saint docteur.

Oui, que les humbles seuls puissent dignement occuper la première place et représenter l'autorité de Jésus-Christ, c'est une de ces évidences de la foi qui s'offrent toutes vives aux esprits attentifs. Aussi la règle de saint Ignace, parmi les qualités indispensables que suppose la délégation de l'autorité, marque l'humilité entre les plus nécessaires.

Cette vertu désignait donc le P. Barrelle au choix de la Compagnie; et les répulsions mêmes qu'elle nourrissait en son cœur pour tout ce qui sentait le premier rang, bien loin de l'affaiblir, confirmaient davantage le choix de ses supérieurs. C'est pourquoi, si nous exceptons quelques mois, qui furent moins une interruption que l'attente d'une destination prévue, une fois le fardeau de la supériorité imposé au saint homme, il devra le subir désormais jusqu'à l'heure où il déposera en même temps le fardeau de la vie terrestre.

Le noviciat et le collége d'Avignon, tantôt isolément, tantôt ensemble, la résidence de Lyon, en dernier lieu le noviciat de Clermont, occupèrent les quatorze dernières années d'une vie toute sainte, et cette période admirable fit briller, dans ce supérieur selon l'esprit de saint Ignace, les mérites requis par son institut de tous ceux qui doivent y exercer le difficile devoir de la supériorité.

Pour faire le portrait du P. Barrelle sous ce nouvel

aspect de sa vie, il nous suffirait d'emprunter quelques traits à l'idéal d'évangélique sagesse offert par la Compagnie de Jésus aux religieux qui, à divers titres, exercent dans son sein une portion du commandement.

Quel noble représentant de l'autorité ne serait pas cet homme « dont la première sollicitude est de soutenir de sa prière, de porter pour ainsi dire, par la puissance de ses célestes désirs, la communauté remise en sa garde[1] » ; cet homme « qui fait consister sa prééminence dans une plus grande ardeur pour la vie spirituelle[2] ; dans une obéissance exemplaire à ceux qui lui représentent Jésus-Christ[3] » ; cet homme « qui copie en son gouvernement la charité et la mansuétude du Sauveur, se dépouillant de tout esprit de domination, afin d'être par la vertu le modèle de ses frères, et qui les anime à la perfection plus encore de son exemple que de sa parole[4] » ; qui, « non content d'abonder avec ses inférieurs en paroles et en témoignages de profonde affection, pourvoit avec sollicitude à tous leurs besoins corporels et spirituels[5] » ; cet homme enfin « qui tempère à propos l'une par l'autre la douceur et la sévérité, qui corrobore son autorité par les vertus solides, les tendres soins, la modestie et la circonspection du commandement, en

[1] Reg. rectoris 1.
[2] Reg. provincialis 1.
[3] Reg. rect. 20.
[4] Reg. prov. 3.
[5] Reg. rect. 25.

sorte que, aimable à chacun, il provoque la confiance de tous[1]. »

Ce supérieur prédestiné par saint Ignace à ses enfants, cet idéal fut, dans le P. Barrelle, une réalité vivante pendant les quatorze années qu'il exerça le commandement.

La ferveur de l'esprit, la perfection de l'obéissance, l'amour pratique de ses inférieurs, l'humilité dans le commandement, on trouva tout en lui, et en tel degré qu'il sembla souvent trop parfait pour être imitable; sa vertu allait toujours au delà de ses exhortations; si quelquefois, prenant par devoir la forme de la sévérité, elle paraissait austère, elle était notoirement à l'abri de tout motif humain, si subtil qu'il pût être, et l'on reconnaissait qu'elle s'inspirait exclusivement des convictions surnaturelles.

Outre les ouvriers apostoliques qui composaient la résidence, la communauté d'Avignon comprenait alors un noviciat nombreux et de jeunes religieux qui se perfectionnaient dans les connaissances littéraires. Le P. Barrelle réunit tous les religieux dans la salle commune, et sa première parole de bienvenue fut cette profession de foi : qu'il venait, non pour commander, mais pour servir ; pour être, à l'imitation du Sauveur, le serviteur de tous. Le développement de cette pensée gagna naturellement les cœurs à la confiance.

Une entreprise délicate et d'une haute gravité réclama la première attention du nouveau supérieur. Nous voulons parler de la création du collége catho-

[1] Reg. prov. 4.

lique d'Avignon, œuvre de zèle déjà bien avancée sous l'heureuse influence du R. P. Ribeaux, prédécesseur du P. Barrelle.

Vers les dernières années du règne de Louis-Philippe, une lutte ardente s'était élevée contre l'omnipotence universitaire; l'apparition du *Monopole*[1] avait amené, de la part de l'épiscopat, des réclamations unanimes en faveur de la liberté d'enseignement. La France entière s'émut à leur voix, s'étonnant d'avoir pu porter si longtemps un joug repoussé aussi clairement par la constitution de Juillet que par la religion et le bon sens. Survint la révolution de 1848. De cette révolution et de ses propres luttes, la liberté d'enseignement sortit enfin victorieuse, sinon sans blessure.

Avignon s'était distingué par son initiative. Les pères de famille s'y coalisant pour la cause de l'éducation chrétienne, osent prendre, ainsi s'expriment-ils, la liberté qu'on leur refuse. En janvier 1850, plusieurs mois avant que l'Assemblée nationale rouvrît par une loi les colléges catholiques, ils inaugurent le premier collége libre que la France ait vu naître depuis 1828.

[1] *Le monopole universitaire destructeur de la religion et des lois.* Cet ouvrage puisait ses preuves dans les livres mêmes de l'enseignement officiel. Il y montrait, avec une authenticité irrécusable, l'assemblage compacte de toutes les hérésies, de toutes les erreurs. Ne pouvant répondre à son écrasante logique, on put se plaindre que le rude lutteur se fût servi dans le combat d'un gantelet de fer ; mais il avait préparé une grande victoire à la religion et à la liberté.

C'est à la Compagnie de Jésus que les pères de famille voulurent en confier le soin.

Homme de cœur et de zèle, le R. P. Louis Ribeaux avait chaleureusement embrassé le généreux projet de nos amis. Le P. Barrelle, en entrant en charge, apportait d'autres idées et naturellement moins d'ardeur à un dessein qu'il recevait en héritage et qui avait ses périls. Il n'était pas homme à s'aventurer dans l'inconnu. Tout d'abord il mesura froidement l'entreprise; il confronta les résultats probables avec les ressources et les difficultés du moment. Certes, il n'en était pas à faire ses preuves de dévouement personnel. N'eût-il fallu que se commettre lui-même, il n'aurait pas hésité; mais il n'aurait eu garde, par une démarche précipitée, de compromettre la Compagnie et peut-être même la cause qu'il fallait servir. Quel était donc l'état des choses et des esprits?

Il y avait quelques mois à peine, dans cette même ville, ces mêmes Jésuites qui devaient aujourd'hui se mettre en avant, on les avait brutalement et sans cause arrachés de leur demeure et expulsés sans ressources hors des limites du département. Les orages qui avaient rendu possible une telle violation du droit et de l'humanité n'étaient pas encore bien éloignés; ils grondaient encore, à peine assoupis, dans les agitations de l'Assemblée nationale. Au reste, pourquoi se hâter? La loi était annoncée, promise; elle allait être discutée; l'essai qu'on voulait tenter en la prévenant ne lui deviendrait-il pas fatal? En se mettant en évidence, les Jésuites n'allaient-ils pas réveiller

des animosités mal endormies? ne provoqueraient-ils pas une exclusion directe qui mettrait une fois de plus la Compagnie de Jésus en dehors du bénéfice de la liberté commune? La plus légitime impatience ne pouvait-elle attendre quelques mois encore? Et ces quelques mois disputés à un monopole expirant, était-ce bien là un intérêt assez grave pour justifier une entreprise hasardeuse?

Ces pensées ne manquaient pas de sagesse. Mais le comité des pères de famille avait une confiance inébranlable dans le bon droit. Las de le voir méconnu, il leur tardait de le sauver en l'affirmant avec éclat à la face de la France. Ils pressentaient l'influence décisive que devait exercer leur salutaire impatience sur les délibérations de l'Assemblée. Quant aux Pères de la Compagnie, le comité couvrait leur responsabilité. En cédant au vœu des familles, ils ne faisaient que reconnaître et mériter de plus en plus, par ce nouveau service, l'affection traditionnelle que leur gardent depuis des siècles les habitants d'Avignon.

La joie du peuple à l'ouverture du nouveau collége fut le premier triomphe de ces généreuses prévisions.

Mgr Debelay, archevêque d'Avignon, fit l'inauguration solennelle des classes dans l'église de Saint-Didier, par la messe du Saint-Esprit et par un discours qu'animaient d'éloquentes espérances. Il posait un acte d'une portée incalculable pour l'avenir de la liberté religieuse; et, tout rempli de glorieux pressentiments, son cœur revendiquait avec joie la paternité de l'œu-

vre nouvelle. Nous l'avons entendu souvent rappeler ce souvenir et se plaire à dater de ce jour mémorable la tendresse protectrice dont il couvrit toujours, depuis, le collége Saint-Joseph.

Peu après, les députés de Vaucluse obtenaient du Président de la république l'abolition du certificat d'études; et enfin l'un d'eux, répondant à cette objection que la France n'était pas en mesure de se servir de la liberté d'enseignement, put dire à l'Assemblée nationale : — « Messieurs, ce que vous discutez ici se pratique à Avignon. Nous avons là un externat libre et gratuit d'enseignement secondaire, sous la protection des pères de famille. »

Ainsi avait pris naissance le collége Saint-Joseph, au milieu même des résistances de celui qui devait en être le premier supérieur. Le R. P. Louis Ribeaux, qui avait eu l'avantage de prêter à la commission son concours ardent et efficace, eut aussi la consolation de désigner saint Joseph comme patron du nouvel établissement. Ce patronage fut une des délicatesses de la Providence pour attacher le cœur du P. Barrelle à cette seconde famille qui venait s'abriter à l'ombre de la première.

Les jours de classe, les jeunes professeurs partaient de la maison du noviciat, portant sous le bras le petit bagage des livres classiques, et se rendaient à Saint-Pierre de Luxembourg, où des salles bien modestes recevaient les maîtres et les élèves. Rien de touchant comme ce rendez-vous quotidien, où chacun apportait fidèlement sa part, les maîtres un dévouement affec-

tueux, les élèves une filiale confiance. Rien de simple et de gracieux comme ce naïf abandon des enfants à ces instituteurs qu'ils nommaient leurs pères. Cette première année scolaire eut un charme particulier. Elle a laissé dans le cœur de ceux qui ont eu leur part de ses travaux ou de ses avantages, quelque chose de ce souvenir embaumé qui tient de la fraîcheur du jeune âge.

Pas d'organisation plus simple, pas de mouvement plus facile que celui de cet externat naissant. Le supérieur pouvait se contenter de présider de loin aux intérêts des études et accorder une partie de son temps aux travaux accoutumés du saint ministère. Il visitait quelquefois cette chère jeunesse, et venait aux occasions solennelles prendre part à ses succès naissants. Le 27 mai 1850, il écrit :

« Nous avons eu tout à l'heure séance académique à l'externat. Mgr l'archevêque et la fleur de la ville nous ont honorés de leur présence. Et que pensez-vous que nous ayons fait? Toute la séance a été consacrée à fêter notre bonne Mère. Puisse-t-elle nous bénir du haut des cieux! »

Cependant la loi du 15 mars 1850, en rendant aux familles la liberté de l'éducation, vint changer notablement la face des choses. Il fallut donner du développement à des commencements timides, satisfaire le vœu général en acceptant des pensionnaires, créer une maison nouvelle, improviser, en un mot, tout le matériel d'un grand collége, dans un local disposé jusqu'alors pour un petit nombre de pauvres orphelins.

La loi sur l'enseignement n'avait que huit jours de date, et déjà le P. Barrelle écrivait, le 22 mars 1850 :

« Je vous remercie du vif intérêt que vous voulez bien porter en Notre-Seigneur à l'œuvre commencée ici. Elle va bien ; nos enfants contentent leurs maîtres ; leur front s'éclaire et leur cœur s'ouvre à l'esprit de famille. Point de tracasseries de la part du serpent jusqu'à ce jour, sinon en menaces lointaines qui ne nous font pas grand'peur. Saint Joseph, dont nous avons donné le nom à l'externat, nous défendra, je l'espère, et même nous fera grandir pour la gloire de Jésus et pour le bien des pauvres âmes. C'est une œuvre toute de providence, pour laquelle il nous faut d'abord chercher le royaume de Dieu et sa justice, afin que tout le reste nous soit ajouté. Elle ne nous a point fait défaut jusqu'ici ; c'est ce qui redouble notre confiance. Puissions-nous la conserver intacte dans les jours d'épreuve qui, sans doute, ne manqueront pas d'arriver !

» Nous pensons joindre un pensionnat à l'externat, afin de donner aux villes voisines le moyen de profiter des cours, sans exposer leurs enfants à la corruption qui circule ici comme partout ailleurs. Je recommande tout ceci à vos prières. »

Bientôt affluèrent de toutes parts les demandes d'admission. L'activité des Jésuites fut au niveau des besoins, et l'ouverture des classes réunit dans le collége Saint-Joseph une jeunesse nombreuse accourue de tous les départements environnants.

A ce moment-là même, le 1er novembre 1850, le Très-Révérend Père Général nomma le R. P. Barrelle recteur des deux maisons d'Avignon.

Des devoirs nouveaux, nés de la situation nouvelle, attachèrent plus spécialement le P. Barrelle aux besoins du collége naissant. Il dut sevrer en partie son zèle des fatigues du ministère extérieur, sacrifier ses goûts et ses habitudes, et, après dix années d'apostolique activité, enchaîner toute cette ardeur dans les étroites limites d'un pensionnat, au service des enfants qu'on lui confiait.

Le saint religieux n'hésita pas. Il prit au sérieux sa charge et se dévoua à son œuvre. En sa personne, la Compagnie prenait en main la direction des hommes et des choses; il en revendiqua la responsabilité tout entière. Jusqu'alors un conseil d'administration laïque avait pu s'immiscer dans la direction de l'externat. Mais les circonstances avaient régularisé la situation; le conseil pouvait et devait se retirer. Il avait eu son heure providentielle et bien mérité de la religion et de la Compagnie de Jésus. Mais sa mission protectrice était terminée dès que la Compagnie pouvait se présenter en son propre nom. Pénétré de l'esprit et des traditions de l'Institut, le P. Barrelle tint ferme pour dégager l'autorité dont il était dépositaire. Les membres du conseil d'administration comprirent qu'il n'était pas dans l'ordre que des laïques, même dévoués, se mêlassent de l'administration intérieure d'un établissement religieux. Ils donnèrent, en se retirant sans bruit, une preuve de dévouement et de sagesse non

moins appréciable que lorsqu'ils avaient courageusement patroné la naissance du collége.

Nous aurions à rappeler ici la vénération et la confiance sans égale qui amenait les parents auprès du R. P. Barrelle. Il faudrait prendre sur le fait une de ces scènes charmantes où, placé entre l'enfant et la mère, il fascinait l'un et l'autre par cet air de gravité si affable qui caractérisait son accueil, par ce regard doux et profond qui enveloppait l'âme du petit enfant et l'attirait irrésistiblement. Il possédait à merveille la langue enfantine des mères, ramenait à des formes naïves et imagées les conseils destinés à ces intelligences toutes neuves; et se faisait si bien à leur mesure, que, malgré sa majesté toute patriarcale, leurs cœurs allaient à lui comme à un ami. C'est qu'en effet chacun semblait l'occuper tout entier; nulle occasion n'était oubliée. Un regard expressif, un mot venait à propos stimuler, encourager, relever ces petites âmes et surtout inculquer les souvenirs de foi et les sentiments de la piété.

Aussi quel délicieux esprit de famille il sut inspirer à ces enfants! La simplicité, la piété, la docilité semblaient en eux être la nature. Un Père avait-il parlé? il ne venait pas en pensée au plus étourdi qu'on pût hésiter à obéir; un autre se montrait-il? on courait à lui avec abandon; le collége, en un mot, c'était encore la famille.

Ces jeunes enfants de dix à douze ans, dans ces petits récits naïfs que renfermait leur correspondance, parlaient de leur collége comme d'un autre foyer

domestique, d'une seconde maison paternelle dont ils épousaient les joies et les intérêts. Là se reflétait le bonheur de leur âme s'épanouissant à la charité du saint Recteur, au sein de cette vie de famille dont le souvenir déjà lointain les touche encore jusqu'aux larmes. Que de fois depuis ils ont redit ce candide éloge d'un temps qui leur sera toujours cher : — « Que nous étions heureux alors ! »

Le P. Barrelle en parlait avec simplicité et réserve dans les épanchements de la confidence. A la date du 19 mars 1851, il s'exprimait ainsi :

« Vous me demandez des nouvelles de notre collége. Il va, béni de Dieu, grandissant peu à peu et nous amenant plus d'une espérance. Nous sommes maintenant en bâtisse pour l'an prochain, avec une confiance qui n'a à peu près rien à attendre que de la bonté de notre Père tout-puissant. Mais cela ne vaut-il pas mieux que toute autre chose? La piété, du reste, la simplicité, le travail, le bon esprit, animent nos enfants, et notre cœur en est tout consolé. »

Lorsque le R. P. Maillard, juge expérimenté s'il en fut, vint, en qualité de Provincial faire la première visite du collége Saint-Joseph, il vit s'empresser autour de soi cette jeunesse pure et joyeuse, et il dit avec admiration : — « Le collége Saint-Joseph possède dès le début cet excellent esprit qui est la perfection des autres. »

Présider à d'aussi heureux commencements, c'était avoir beaucoup fait pour l'avenir. Le P. Barrelle comprit que là devait, pour le moment, se borner son

action. L'impulsion était donnée. Pour la suivre et la développer, il fallait un homme tout entier. Pour lui, partagé qu'il était par devoir entre la résidence et le collége, il ne pouvait se donner qu'à demi. Souvent des œuvres importantes l'arrachaient à ses enfants. Il sentait que leur bien devait en souffrir autant que son cœur; il supplia qu'on voulût bien le décharger d'une partie de son fardeau. On finit par se rendre à ses désirs, et le 11 mai 1851, huit mois après l'ouverture des classes, il remit ce collége aux mains d'un Père que, depuis longues années, la ville d'Avignon aimait et estimait pour le charme de son éloquence et pour la prudence de ses conseils. Cinq ans plus tard, nul n'eût su prévoir ce retour, cinq ans plus tard le P. Barrelle reprendra de ces mêmes mains le précieux trésor qu'il vient de leur confier.

A la résidence, son rôle est tout différent. Le supérieur religieux et l'ouvrier apostolique retrouvent en sa personne leur modèle et leur perfection. Placé sur le chandelier pour être la lumière de ses inférieurs, il éclairait encore plus par son exemple que par sa parole. Souvent en course pour des retraites spirituelles, il ne passait que fort peu de mois au milieu des siens; mais quand il revenait des extrémités de la France où sa réputation l'avait appelé, il rapportait toujours plus admirable la vivante personnification du recueillement et de la ferveur, de la douceur et de la gravité, de la régularité et du zèle.

Au dehors, il partageait ses soins entre les communautés religieuses, les pensionnats et le clergé, auquel

il continuait à donner régulièrement chaque année cinq ou six retraites pastorales. Dans la ville, à part les exercices de communauté et les confessions dans la chapelle, il consacrait son temps aux divers couvents qui réclamaient son secours, spécialement au Sacré-Cœur, à la Bienfaisance et à l'Aumône, asile de vieillards et d'orphelins, où il aimait à catéchiser les pauvres et les enfants.

Il était réservé à sa piété d'ouvrir enfin dans notre résidence un petit sanctuaire public, que depuis trente années les circonstances nous avaient réduits à désirer toujours. Dieu! quel sanctuaire ou quel Bethléhem! Une sorte de cave voûtée, emprisonnée dans de vieux piliers massifs qui lui mesuraient quelques mètres d'espace, et dont le goût le plus habile ne pouvait faire qu'une crypte presque funèbre. Aussi l'élégance et le bon goût n'eurent point là leur triomphe. La pauvreté décora ce sanctuaire souterrain dédié au Sacré-Cœur de Jésus.

Tout heureux d'avoir pu offrir à ce divin Cœur, sous son toit, un lieu où venait le chercher la dévotion populaire, la tendre piété du bon Père l'orna de ces mille riens, devises, fleurs et symboles, qui, réunis et groupés, finirent par attacher les regards et par gagner les cœurs. Au fond de la crypte une grande et belle peinture surmontait l'autel. C'était Notre-Seigneur Jésus-Christ présentant son cœur. Ce cœur paraissait faire entendre ses invitations et ses plaintes divines par les inscriptions pieuses empruntées à la sainte Écriture qui parsemaient les murailles. Tout

cet ensemble, dans la demi-clarté du lieu, portait forcément au recueillement et à la prière. Le confessionnal du saint homme se trouvait dans un enfoncement. Tout auprès, et pour exciter les pénitents à la contrition de leurs péchés, il plaça une image douloureuse et sanglante de Jésus crucifié, selon le modèle attribué à la Solitaire des rochers.

L'humble sanctuaire du Cœur de Jésus ne s'honorait pas en vain de ce doux patronage. Que de grâces semblaient attachées à ces pauvres murs, à ces emblèmes naïfs, à cette obscurité recueillie! quels pieux empressements venaient y goûter les purs attraits du saint amour, y recueillir les divines miséricordes! Le P. Recteur convoqua les fidèles à une instruction régulière le premier vendredi de chaque mois. Il s'en acquitta lui-même la première année avec autant de bonheur que de zèle. L'année suivante, il céda la parole au Père maître des novices. Or, il arrivait quelquefois à celui-ci, tout en parlant à la gloire du Sacré-Cœur, d'insister sur certains mystères qui coïncidaient avec le premier vendredi. Le bon Recteur faisait alors de gracieuses doléances au prédicateur et lui reprochait en souriant d'avoir laissé dans l'ombre *son pauvre Sacré-Cœur*. Un jour que, mieux inspiré et plus fidèle à son pieux désir, l'orateur s'était appliqué à bien faire connaître le Cœur divin, le P. Barrelle s'empressa de le remercier avec un sentiment de joie touchante.

La crypte bien-aimée entendit souvent les saintes exhortations de l'homme de Dieu. Il y prêchait les

fêtes et les mystères, il y donnait des retraites et même des stations, laissant sortir des profondeurs de sa foi le trop-plein du zèle qui le dévorait. En 1854, — le Père avait alors soixante ans, — il y donna la station de Carême. Les préoccupations de la sainte Église à cette époque de l'année lui désignèrent son sujet. Le Cénacle, Gethsémani, les tribunaux, Judas et le Sanhédrin, Pilate et la flagellation, se partagèrent les cinq premières semaines; et ce cours de dévotes élévations s'acheva par les douleurs de Marie, la dévotion à la Passion et la dévotion à la Croix. Nous exprimerions mal ce souffle de dévotion brûlante qui emportait sans fatigue le pieux auditoire aux pieds de Jésus crucifié.

La morte-saison se passait ainsi en prédications et en retraites, soit dans la chapelle de la rue Saint-Marc, soit dans les divers couvents de la ville, ou bien dans l'ombre laborieuse du confessionnal. L'été et l'automne ramenaient les retraites lointaines au clergé, aux pensionnats et aux communautés religieuses.

Avant de parler de ce dernier ministère, un instant considérons le supérieur dans sa maison, le Père au milieu de ses enfants.

CHAPITRE XXV.

RECTORAT A AVIGNON.

Le *père* dans la famille religieuse. — Habitudes contemplatives. — La vertu en action. — Supériorité à la rue Sala. — Retour.

Les novices étaient comme les Benjamins de la famille. Mais le prudent Recteur n'avait garde, malgré sa prédilection pour eux à cause de leur ferveur et des espérances qui reposaient en leur vertu naissante, de dépasser les limites d'un haut patronage et de mêler trop directement son action à celle du Maître des novices.

« Je n'ai jamais pu le déterminer, nous dit le Père maître, à faire une conférence à nos novices. Cependant il ne négligeait aucune occasion de les porter à Dieu par quelque bonne parole. Cette parole, dite aux novices ou à d'autres, était presque toujours pour les porter à une plus grande humilité, à une parfaite obéissance, ou au complet détachement du cœur. Tel était également l'objet ordinaire de ses paternelles allocutions à la communauté, la veille de sa fête ou le 1er janvier. »

Mais il voulait la joie dans l'humilité et la dilatation dans le sacrifice. — « Bien! bien! mes bons frères, disait-il un jour, à la maison de campagne, aujour-

d'hui les visages sont épanouis, tout le monde a l'air joyeux... Il faut être modeste, sans doute, mais aussi aimable et ouvert.

» Ah! le novice se tient dans son petit coin, comme la colombette qui bat un peu des ailes pour se tenir au frais, et qui montre le bec si on la dérange. Il faut, mes chers frères novices, acquérir une vertu robuste, avoir une modestie pleine de vigilance, sans doute, mais large en même temps. Par-dessus tout, il ne faut rien faire par contrainte; tout par amour. Sans ce principe suave et fort, plus tard on n'y tient pas. Que d'occasions, en effet, dans les colléges, par exemple! Formez-vous donc à cet esprit. »

« Je me souviens, ajoute le témoin, d'un autre entretien qu'il eut avec nous à la maison de campagne; car c'était là surtout que nous avions occasion de le voir. — « Oh! le bon Maître! oh! le bon Maître que » nous servons! quand le servirons-nous comme il le » mérite! — Et il répétait : Oh! le bon Maître! ah! » qu'il me tarde d'aller le rejoindre! quand me sera-t-il » donné de mourir? Nous sommes d'âge, nous deux, » pourtant, ajoutait-il en s'adressant au P. Rigaud. — » Ah! mon Révérend Père, lui dit celui-ci, c'est qu'il » faut auparavant mourir à soi-même. — Pour ceci, » reprit vivement le P. Barrelle, désormais c'est plus » l'affaire du bon Dieu que la nôtre. »

« Quelque temps après sonna l'examen; le P. Barrelle se retira dans la rotonde dédiée à saint Joseph. Je l'entendis pleurer et sangloter jusqu'au moment où, peu avant le dîner, pour calmer ses émotions, sans

doute, il quitta la rotonde, et alla achever son examen dans le jardin. »

Cette jeunesse, à son seul aspect, était frappée de respect et attirée par un charme secret. Avant de le voir elle n'avait pas l'idée d'une figure aussi calme et aussi souriante, aussi bienveillante et aussi élevée, d'une modestie aussi grave et aussi douce tout ensemble.

A leur tour, nos jeunes étudiants, quand il les visitait à l'heure des récréations, étaient vivement intéressés par sa gaieté, sa diction piquante et imagée, mais surtout ils se sentaient gagnés progressivement par une chaleur de piété qui émanait de son ton, de ses réflexions, de ses maximes et des traits édifiants dont il émaillait le discours. A peine les avait-il quittés, une même exclamation sortait de toutes les bouches : « Le Père Recteur est un saint! »

Aux époques où ces jeunes religieux devaient ouvrir leur conscience au Supérieur pour recevoir ses avis et sa direction, en peu de minutes, il comprenait toute leur âme, et il devinait si juste leur besoin qu'ils croyaient sans hésiter à une lumière surnaturelle.

Il se plaisait à parler avec nos frères coadjuteurs. Lorsqu'il passait devant eux, après la première récréation, il ne manquait pas de leur faire un charmant sourire et de la main un grand et paternel salut. Souvent il se mêlait à eux, se montrant gracieux et répandant la gaieté. Les choses du ciel venaient naturellement sur ses lèvres, et il ne man-

quait guère de dire aux bons Frères un mot de saint Joseph, à cause de l'analogie de son existence avec leur vie de travail et d'obscurité.

Nul ne fut jamais plus ponctuel aux exercices de la vie commune. Il était, entre autres, d'une assiduité merveilleuse aux récréations. Y entretenir la joie lui paraissait un des plus heureux moyens de dilater la charité fraternelle. Toujours présent aux souvenirs du ciel, il avait de la peine à descendre des hauteurs surnaturelles où vivaient ses pensées et son cœur; « aussi était-il sobre de paroles, dit le Père maître des novices, excepté lorsque la conversation prêtait davantage à insinuer quelque réflexion pieuse. Mais, alors même qu'il gardait le silence, il suivait les entretiens, il aimait à nous voir joyeux et gais, il prenait sincèrement part à la joie commune, riant lui-même de tout son cœur, avec une naïveté presque enfantine. »

Mais, comme cet élément éthéré qui s'élève par sa pente naturelle vers les sphères supérieures, l'âme du saint religieux remontait par une inclination instinctive dans les régions de l'esprit. Alors son regard et ses soupirs cherchaient le ciel, et sa pensée suivait avec peine le courant capricieux et plus terre à terre de la conversation commune. Tel de nos Pères, homme de charmant esprit et de saillies joviales, s'était donné la mission de ramener le bon Recteur à la réalité vulgaire. Il interrompait à dessein ses élévations de cœur et ses soupirs, le forçant, par un trait spirituel, à redescendre au niveau terrestre. Or,

c'était toujours avec un franc sourire que le saint homme répondait à ces saillies joyeuses; il accueillait avec une grâce charmante ces interruptions préméditées.

Rendu à sa chère cellule, il s'y perdait en Dieu. On peut dire que son corps seul habitait la terre, encore s'efforçait-il de lui créer comme un milieu surnaturel dans l'ordre sensible, afin qu'au lieu de l'appesantir vers le monde terrestre, il aidât son être spirituel à prendre son essor dans le sein de Dieu. Comme il avait semé dans la crypte de pieux emblèmes, comme il avait multiplié dans la maison les symboles de la piété, dans sa chambre il avait rendu visible le dépouillement religieux, la solitude et la croix. Isolé sur sa table toute pauvre, mais splendide de propreté, un crucifix où s'attachaient son regard et son cœur, une Bible, à certaines époques son reliquaire, et de loin en loin, selon l'occasion, c'est-à-dire suivant l'exigence de sa dévotion, une dévote gravure. Nous nous souvenons d'y avoir vu la ressemblance de ce Christ sanglant et déchiré attribué à la Solitaire des rochers. Son âme habitait pour ainsi dire dans ces plaies et s'y enivrait d'émotions puissantes, où s'exaltait le saint amour. Toutes les vertus vivaient dans sa cellule dépouillée, silencieuse et recueillie comme un sanctuaire; la pauvreté parfaite en faisait toute l'opulence, l'oraison vraiment ininterrompue du saint Recteur y répandait une plénitude de paix qui rendait Dieu sensible comme dans un lieu sanctifié.

« Quand il n'était pas occupé par quelque ministère, dit encore le Père maître, on le trouvait à coup sûr ou devant le saint Sacrement, ou modestement assis devant sa table, en face de son crucifix. Il a toujours produit en moi l'impression d'un homme qui voit tout en Dieu, d'un homme qui invariablement apprécie toute chose au point de vue surnaturel. Son état de santé exigeant des ménagements, il en profitait pour se tenir uni à Dieu dans le silence et la prière. »

Rien ne changea jamais à ses habitudes contemplatives. Trois heures du matin le trouvaient toujours sur pied; l'oraison le préparait au saint sacrifice, qu'il célébrait à quatre heures et demie, l'oraison le recevait au sortir de l'autel et le renfermait jusqu'à huit heures dans l'intimité avec l'hôte divin de son cœur. Sa journée, nous l'avons vu, n'était qu'une prière, et souvent ses soupirs et ses gémissements éclataient hors de sa cellule, trahissant les secrets tourments de l'amour divin. Avant le repas du soir, qui n'était d'ordinaire qu'un simple potage, il allait prendre longuement, dans un coin retiré près du saint Tabernacle, sa réfection spirituelle. Chaque vendredi il faisait ce qu'on appelle l'heure sainte, heure passée en esprit avec Jésus au jardin de l'agonie, en présence du saint autel où se continuent ses délaissements.

Il croyait devoir accorder deux retraites chaque année aux besoins de son âme, et chaque mois un jour de solitude pour se préparer à la mort. Ce jour-là

le Frère portier avait le mot d'ordre : le P. Recteur n'était visible pour personne.

Une de ses coutumes était d'envoyer le jeudi saint tout le monde prendre le repos ordinaire; pour lui, il se réservait de représenter la communauté auprès de Jésus souffrant. Cette nuit passée entière devant le saint Sacrement lui était le plus doux des repos.

Mais sa suprême joie était la célébration du saint sacrifice. Nous voyons encore cette tenue si humble et si pénétrée, lorsqu'il récitait au bas des degrés le psaume *Judica me*, ces regards brillants jetés sur l'hostie et qui semblaient s'adresser à Jésus-Christ même sensiblement visible, ce front chauve appuyé sur l'autel, pour ainsi dire sur la divine hostie au moment où il allait s'en communier, cette tendre adoration lorsque, allant distribuer son Jésus aux fidèles, il pressait le ciboire dans ses mains et presque sur sa poitrine. Ce qui sortait de tout cela, c'était la pensée que, pour lui, la foi c'était déjà la vision; l'amour, c'était déjà la possession et la jouissance.

Un jour, c'était pour la Fête-Dieu, la procession descendait la rue Saint-Marc, s'avançant vers notre maison, où toute la communauté réunie autour du reposoir attendait l'arrivée du saint Sacrement. Le P. Barrelle, tourné vers le sommet de la rue, contemplait avec bonheur la foule pieuse qui accompagnait le Sauveur ou qui s'agenouillait sur son passage. Après quelques instants, les yeux baissés et le visage rayonnant de joie, son cœur fondit en pieuses larmes qui coulèrent lentement sur ses joues tout le temps

que dura la cérémonie. Pour lui, il demeura ainsi immobile, absorbé en Dieu et comme en extase. Mais les spectateurs, malgré leur recueillement, ne pouvaient s'empêcher de remarquer cette dévotion si tendre et si pénétrée. Plusieurs de nos jeunes religieux en furent les témoins émerveillés et s'en entretinrent ensuite avec admiration.

Nous nous oublions à parler des vertus personnelles du saint religieux; nous aurons à y revenir. Ici il convient de prendre sur le fait la vertu du supérieur.

L'humilité, croyons-nous, en caractérisait les actes, et il avait pris au sérieux et à la lettre l'enseignement de saint Grégoire. Pour lui, la supériorité était pratiquement le lieu de l'humilité.

Un novice, admis de la veille, balayait pour la première fois les corridors de la maison. Assez embarrassé dans son apprentissage, il ne savait comment ramasser les derniers restes de la poussière. Le P. Recteur vient à passer, il devine l'embarras du jeune Frère, prend en main le balai, achève en souriant la besogne du novice et se retire. Quelqu'un plaisantait plus tard le bon Frère sur son embarras; le P. Barrelle en prit occasion de faire ressortir le mérite caché dans les petites choses et la divine excellence que leur communique l'intention de plaire à Dieu et de faire en perfection ce que l'on fait pour lui.

Une autre fois, l'*ordo* qui indique l'office du jour désignait à tort la couleur de l'ornement. Le Frère

sacristain place sur la crédence la couleur indiquée. Le P. Barrelle reconnaît une erreur, l'attribue au bon Frère et le gronde d'un ton paternel. Mais comme il s'agissait de l'Église et des règles de la liturgie, pour laquelle il professait un souverain respect, il mêle à son avertissement une parole sévère. Le lendemain, à la maison de campagne, il prend à part le bon Frère : « Mon cher Frère, lui dit-il, je vous ai grondé hier; vous n'étiez pas en faute, je vous demande pardon. — A moi! mon Révérend Père? dit le sacristain confus. — Oui, bon Frère, c'est moi qui avais tort; car vous avez suivi l'*ordo* et c'était votre devoir. »

Mal renseigné sur le compte d'un Frère coadjuteur, le P. Barrelle lui avait imposé de faire, selon l'usage, une accusation publique. Plus tard, mieux informé, il saisit une occasion solennelle pour disculper publiquement le religieux. Devant toute la communauté, il s'accusa de s'être laissé prévenir sur un de ses inférieurs. — « J'aurais dû, ajouta-t-il, m'éclairer davantage. » Puis il engagea celui qui l'avait induit en erreur à faire réparation.

Plus d'une année après, ce souvenir pénible le poursuivait encore. Comme il rencontra le même Frère dans une autre maison, il le serra affectueusement dans ses bras et lui dit : « Mon cher Frère, vous me pardonnez, n'est-ce pas? — Eh! que puis-je vous pardonner, mon Père, moi qui aurais bien plutôt à vous demander mille fois pardon! — Non, cher Frère, non; vous savez bien? Oh! vous me par-

donnez, n'est-ce pas? Oui, je vois votre cœur et cela me suffit. »

Quelle délicatesse de charité!

Alors que, pour la seconde fois, le P. Barrelle était recteur du collége Saint-Joseph, un Père de la résidence vint le visiter en compagnie d'un novice qui, ce jour-là, avait prononcé ses premiers vœux. Le P. Barrelle l'ignorait, et les deux visiteurs se retirèrent sans qu'il eût adressé un mot de félicitation au nouveau religieux. Il apprend bientôt que ce Frère qu'il a laissé passer ainsi inaperçu a fait ses vœux le matin même. Aussitôt, confus et vivement peiné de son oubli involontaire, il députe à la maison du noviciat un Père du collége, chargé de faire en son nom ses excuses au religieux oublié.

Deux frères se trouvaient ensemble au noviciat de la rue Saint-Marc. Une de leurs sœurs arrive de loin, se rendant à Aix pour y rejoindre une autre de ses sœurs, déjà admise dans une communauté religieuse. Il était tard; le bon Père s'occupe de la faire accompagner dans une maison du même ordre, où elle passe la nuit. Au départ, le matin, quand elle prend congé de ses frères, le Père Recteur découvre que cette bonne fille est à jeun, et elle a devant elle une journée de voyage. L'oubli de la bonne communauté est à l'instant réparé; une table est dressée au parloir, et la pauvre fille déjeune en compagnie d'un de ses frères. Ce n'est pas tout. Ce jour-là, une heure exceptionnelle de récréation est accordée à tout le noviciat, en l'honneur de cette famille bénie qui donnait

à Notre-Seigneur deux religieuses et deux Jésuites. Le bon Frère, après seize années, est encore tout ému de ce trait de bonté.

Quoi d'étonnant que les fautes contre la charité fraternelle ne trouvassent point grâce devant les yeux du saint Recteur?

Un Frère coadjuteur avait traité un autre Frère avec trop de rigueur. Sa faute fut proclamée publiquement au réfectoire devant toute la communauté.

Exact défenseur de la règle, le P. Barrelle avait en même temps de douces condescendances.

Par un oubli du Frère sacristain, les hosties consacrées vinrent un jour à manquer pour la communion. — « Mon cher Frère, dit l'équitable Recteur, plusieurs, par votre faute, n'ont pas eu le bonheur de communier; vous serez privé demain du même bonheur. » Le bon Frère, fort affligé de cette privation, eut la pieuse industrie de demander pardon. C'était prendre le Supérieur par son faible que de s'humilier franchement d'une faute. Le P. Barrelle oublie son sérieux et sa rigueur, il sourit et rend au sacristain la permission de communier; puis, en signe de parfait oubli, il lui présente familièrement à baiser sa petite statue de saint Joseph.

Le héros de l'anecdote suivante nous en fait lui-même le récit.

Au fort de l'été, par suite d'une accumulation de fumier et d'autres immondices autour de la porcherie, elle était devenue tellement dégoûtante qu'un novice coadjuteur, plusieurs fois averti d'y rétablir la pro-

preté, ne pouvait se résoudre à entreprendre ce travail répugnant. Le P. Barrelle informé prend un tablier de travail, s'arme des instruments nécessaires, et, accompagné du novice, se dirige vers la porcherie. Là, les manches retroussées et suant à grosses gouttes, il achève la difficile tâche. — « Je n'avais jamais fait cela, mon cher Frère, vous voyez cependant comment il faut s'y prendre; une autre fois vous ne serez pas embarrassé. » Ainsi avait-il donné une leçon plus salutaire que s'il eût imposé sa volonté par un ordre formel.

Le nom de Jésus fut toujours pour le P. Barrelle l'objet d'une vénération profonde. Le lecteur se souvient de l'accent d'amour que ce nom adorable donnait à la prédication de l'homme de Dieu. Nous avons entre les mains plus de quinze mille pages de son écriture, et dans chacune de ces pages ce nom divin revient souvent, car pas une qui ne s'occupe de Jésus et des âmes. Or ce nom, plus de cent mille fois tracé de la main du fervent religieux, il est toujours en relief dans ses écrits, marqué en lettres majuscules, et pas une exception ne se rencontre à cette loi de vénération. Il souffrait donc si le nom divin n'était pas environné du plus profond respect. Un jour il s'approche tout affligé d'un de nos bons Frères : — « Mon cher Frère, lui dit-il, je suis vivement peiné. Eh quoi! vous n'inclinez pas la tête quand nous récitons les grâces, au *Sit nomen Domini benedictum!* » Il y a quinze ans de cela, le bon Frère n'a plus oublié la dévote inclination.

Encore deux traits qui, chacun en son genre, montreront les lumières et la sainteté du Recteur d'Avignon.

Avant d'entrer au noviciat, un jeune homme avait eu l'occasion d'apprendre à fond la langue italienne. Grâce à cette connaissance et à l'ardent désir qu'il avait des missions, on l'adjoignit à deux missionnaires qu'on destinait à la Syrie. Un soir que les novices allaient en promenade, le P. Barrelle, qui était au parloir, arrête la bande où se trouvait le jeune novice, et s'adressant à lui : — « Il est donc décidé que vous allez en Syrie, cher Frère? Tout n'est pas rose en mission... vous aurez de grandes tentations, vous passerez par de rudes épreuves. Armez-vous donc puissamment... Et puis, ajouta-t-il en portant le doigt sur le cœur du novice, ici, dans votre cœur, ayez toujours votre lampe allumée devant le bon Dieu. Si elle venait à s'éteindre, vous quitteriez la Syrie... et la Compagnie de Jésus. » De ce moment, les novices comprirent que le Frère ne persisterait pas dans sa vocation. Il quitta la Compagnie six mois après.

Celui à qui est arrivé le second fait, aujourd'hui missionnaire intrépide à Beyrouth, va nous le raconter lui-même.

« Après avoir, pendant dix-huit années, cherché la véritable religion, je reçus tout à coup le don de la foi, et ce fut comme par une infusion miraculeuse. En cet état je fus inspiré d'entrer en religion; je choisis la Compagnie et j'entrai au noviciat d'Avignon, où le P. Barrelle exerçait la charge de recteur. Il

y avait trois jours à peine que j'étais revêtu de l'habit religieux, quand je fus attaqué de la manière la plus violente de tentations contre la foi. La souffrance que j'éprouvais ne saurait se décrire; les personnes qui l'ont expérimentée peuvent seules la comprendre, encore faut-il que leur épreuve ait atteint le même degré d'intensité. Or, telle était chez moi sa violence, que j'en avais une fièvre brûlante et que je ne pouvais prendre aucune nourriture.

» Nous étions alors à la campagne du noviciat. Deux fois je descendis à la ville pour aller déposer mes peines dans le sein du P. Barrelle. Mais elles étaient si extrêmes que je demeurai sans consolation. Une troisième fois je revins de la maison de campagne, bien résolu à quitter la vie religieuse et à me retirer dans un lieu solitaire pour m'y laisser mourir de faim, en protestation de ma foi.

» Arrivé chez le bon Père, je lui exposai mon état. Après quelques paroles encourageantes, il me dit : — « J'espère que le bon Dieu aura pitié de vous et » vous fera miséricorde. » Je me retirai dans ma chambre, convaincu que je ne pourrais vivre encore vingt-quatre heures, tant ma peine était excessive. Ma seule consolation était de me dire : Au moins je mourrai au milieu de ces braves gens! car j'étais tout à fait un homme du monde.

» Après quelques instants, la pensée me vint de réciter encore un dernier chapelet; je ne sais comment ni pourquoi, car mon intelligence était comme égarée et tout sentiment de foi était éteint dans mon

cœur. Cette suprême prière était à peine commencée qu'un mieux se fit sentir, et plus le chapelet avançait plus le calme se faisait en moi; si bien que, le chapelet fini, la tentation avait disparu, et je me trouvai rempli d'un sentiment de foi si vif que si Notre-Seigneur était alors visiblement apparu quelque part et qu'on m'eût invité à aller le contempler, j'aurais refusé de m'en convaincre par moi-même, tellement ma foi se trouvait tout à coup ferme et assurée.

» Je dis confidemment ces choses à deux jeunes scolastiques, qui me répondirent : — « Certainement » le P. Barrelle a prié pour vous. » Le lendemain, étant en leur compagnie, je rencontrai ce bon Père dans le jardin. Il s'informa de mon état. — « Tout est passé, lui répondis-je, et je suis entièrement guéri. » J'ajoutai : — « Ah! mon Père, vous avez prié pour moi. » A ces mots, il se détourna un peu pour n'être pas vu de mes compagnons, et d'un air sévère et plein d'autorité, il me fit signe de me taire.

» Quelque temps après, la tentation revint plus violente que jamais. J'eus recours à mon consolateur. Ce bon Père m'annonça alors que cette épreuve durerait un an. La prophétie s'accomplit à la lettre. Je subis, durant l'année entière, les assauts du tentateur; mais l'année une fois écoulée, je fus délivré pour toujours. »

La maladie semblait obéir comme la tentation à ce pouvoir mystérieux exercé par le saint Recteur. Le récit d'un Frère coadjuteur va nous en fournir la preuve :

« Le souvenir de la guérison miraculeuse que je dois à l'intercession du P. Barrelle s'étant réveillé en moi d'une manière toute particulière au moment de quitter la ville de Clermont où reposent les restes vénérés de ce bon Père, j'ai senti un vif désir de faire connaître cette grande grâce qu'il m'a obtenue du Sacré Cœur de Jésus. Je ne ferai jamais assez pour lui en témoigner ma reconnaissance.

» En 1855, j'étais à Avignon, novice de la Compagnie de Jésus depuis dix mois environ. Je fus attaqué d'une fièvre typhoïde qui, au bout de quarante jours, me réduisit à la dernière extrémité. Dans cet état, je manifestai le désir de recevoir une dernière fois le sacrement de pénitence pour achever de me purifier; mais avant d'avoir pu satisfaire ce désir je tombai dans un assoupissement avant-coureur de la dernière agonie. Deux médecins qui avaient suivi le cours de la maladie déclarèrent que j'allais bientôt rendre le dernier soupir. L'extrême-onction me fut administrée, et l'on récita sur moi les prières des agonisants.

» Alors le P. Barrelle s'approcha de moi, jeta sur moi un dernier regard et sortit; mais il ne m'abandonnait pas; car, prenant pitié de mon état, il adressait au Sacré Cœur une fervente prière. Dans ce même moment je sentais que j'allais mourir et j'en éprouvais une grande peine, jugeant que je n'étais point assez préparé; lorsque, par une grâce particulière, j'ai pu adresser intérieurement à Dieu cette dernière prière : Mon Dieu, encore un peu...; laissez-moi jusqu'à demain! Au même instant je sentis s'opérer en moi

comme une résurrection, je me sentis revivre ; bientôt après je repris connaissance, et au bout de quelques jours mes forces étaient entièrement revenues.

» J'étais sauvé ; mais ce n'était point tout : il me resta de ma maladie une douleur de tête qui, par sa continuité, m'empêchait de vaquer aux travaux et aux exercices de la maison. Aussi fut-il bientôt question de me renvoyer dans ma famille, comme impropre à remplir aucun emploi dans la Compagnie. Les Pères de la maison furent consultés, et la plupart furent d'avis que l'on ne pouvait pas me garder. Mais le bon Père Barrelle demanda un délai, disant qu'il ne fallait rien précipiter, qu'il lui semblait que j'étais appelé de Dieu à la Compagnie, et que, dans ce cas, Dieu saurait bien me guérir. Ainsi fut fait ; et ce fut encore à lui que je fus redevable du bienfait d'être reçu dans la Compagnie de Jésus.

» Depuis lors il me témoigna une tendresse toute particulière, et quelque temps après, comme j'allais partir pour l'Afrique, il me fit venir seul dans sa chambre. Là, il me déclara et me répéta à plusieurs reprises avec une entière assurance que c'était au Sacré Cœur de Jésus que j'étais redevable de ma guérison, que je devais en retour l'aimer et le faire aimer autant qu'il me serait possible. Il me dit aussi que je ne serais jamais renvoyé de la Compagnie ; que, quoique je ne fusse point savant, je m'y rendrais utile ; enfin que, malgré la faiblesse, la migraine et les douleurs que m'avait laissées la maladie, le Sacré Cœur me voulait dans la Compagnie, et qu'il me guéri-

rait. Enfin il me recommanda le plus grand secret sur tout ce qu'il venait de me dire.

» Tout ce qu'il m'a dit s'est parfaitement réalisé. Sur ses instances j'en ai toujours gardé le secret, jusqu'à aujourd'hui, où la sainte obéissance m'oblige à le dévoiler.

» Clermont, 14 octobre 1866. »

On peut commencer à se faire une idée du gouvernement d'un tel supérieur : le Ciel était de complicité avec lui et lui prêtait sa puissance ; d'en haut il recevait les inspirations de son cœur, d'en haut descendait sa sagesse, d'en haut même venaient à propos les secours réclamés par les nécessités temporelles.

La sainte Vierge et saint Joseph étaient établis par sa naïve confiance comme ses pourvoyeurs d'office. On ne sait quelles conventions existaient entre eux et lui, mais on prenait quelquefois sur le fait ces touchants rapports de confiance et de bienfaits.

Pendant qu'il s'occupait des premières constructions du collége, un soir il était en prière devant la statue de Marie, dans cette chapelle souterraine que nous avons décrite, et se croyant seul il disait à la sainte Vierge : — « Vous ne m'avez encore rien envoyé d'aujourd'hui. » C'est que, depuis le commencement des travaux, chaque jour la Vierge fidèle lui avait envoyé une aumône. Mais Marie n'avait pas oublié son serviteur. L'heure du sommeil n'était pas venue que le secours espéré récompensait sa confiance.

Quant à saint Joseph, tous les mercredis une messe était célébrée en son honneur, pour qu'il fût le premier économe de la maison. — « Ah! disait un soir le P. Barrelle, ce bon saint se fait encore bien tirer le manteau; aujourd'hui il est en retard. » Mais à peine avait-il porté sa candide accusation contre son bien-aimé protecteur, que le procureur de la maison reçoit une aumône de cinq cents francs. — « Ah! reprit le bon Père en racontant cette générosité nouvelle, je suis bien obligé de m'en dédire, et de toute mon âme je fais bien à saint Joseph réparation d'honneur. »

Au fait, saint Joseph se devait à lui-même de montrer sa protection. N'avait-il pas été établi le patron de la maison, n'était-il pas le modèle officiellement accepté par le saint Recteur, le refuge par lui proposé à toute sa famille religieuse?

Répondant aux souhaits de la nouvelle année que la communauté venait de lui offrir, selon l'usage, il dit : — « Entre autres considérations qui encouragent ma faiblesse dans la charge de supérieur, je place au premier rang le souvenir du bon saint Joseph, le dernier, sans doute, par le mérite dans la sainte Famille, et qui pourtant, par le choix de la volonté divine, était le premier dans la maison de Dieu. »

Dans une autre occasion, c'était précisément le jour de sa fête, la communauté étant réunie autour de lui dans la salle commune, il commença par quelques épanchements de foi et de tendresse sur saint Joseph, son patron. Puis, se tournant vers une sta-

tuette du saint, qui tenait en ses bras caressants l'Enfant Jésus endormi sur son cœur : — « Quel plus excellent modèle, dit-il, vous pourrais-je donner en ce moment, que le Dieu enfant reposant avec abandon sur la poitrine de Joseph? Il lui confie son corps, ses intérêts, sa vie... et il semble nous dire : Ah! que je suis bien dans ses bras! Reposez-vous ainsi sur le cœur de mon père. »

Le séjour du P. Barrelle à Avignon subit une interruption d'une année. La division de la province de Lyon en deux provinces amena des changements dans l'administration intérieure, et le P. Barrelle fut désigné comme supérieur de la maison de Lyon. Voici comment il parle de ce renoncement, imposé à la fois à son cœur et à son humilité ; à son cœur, par la séparation de la famille aimée, à son humilité, par une nouvelle responsabilité. Il écrit le 1er novembre 1852 :

« Me voici à Lyon. Incertain depuis deux mois environ sur ma destination future, je fus enfin appelé, du fond d'une retraite à peine commencée, pour venir me baisser ici sous le faix d'une supériorité nouvelle; et voilà quinze jours qu'elle m'a saisi et qu'elle m'étreint. Oh! la bonne et douce chose que de ne tenir à rien, en aimant cependant ce que la charité de Jésus veut que nous aimions comme il aime ! »

Installé le 16 octobre comme Supérieur au chef-lieu, il entrait en même temps et de nouveau dans les conseils de la province. A l'âge de cinquante-neuf ans, il ne pouvait guère être, comme autrefois,

l'homme de l'initiative; et nous serions tenté de le regretter, en considérant la mission dévolue naturellement au Supérieur d'être l'âme des œuvres et l'inspirateur de l'action, comme il doit être au dedans l'organe vital de la régularité religieuse et de la charité fraternelle. Mais Dieu avait choisi l'homme de l'heure présente. La fin de 1852 et l'année 1853 renfermaient les incertitudes de toute transition de gouvernement dans un grand pays; l'esprit de conservation et d'expectative prudente qui animait alors le P. Barrelle convenait donc mieux à la situation que l'ardeur des saintes entreprises. Ses ministères habituels auprès des âmes, plusieurs crises de santé, et enfin sa députation à Rome, au nom de la province de Lyon, pour l'élection d'un nouveau Général, voilà le simple résumé de l'année.

Cet ouvrier diligent avait sur son travail et sur sa vie de bien humbles pensées. Il parle ainsi le 14 février 1853 :

« Êtes-vous au courant de mes petites œuvres? Je les recommande à vos charités, pour que le Maître de la vigne ne perde rien en se servant d'un ouvrier comme moi, et que je lui donne, vers la onzième heure de ma vie, ce que les heures précédentes n'ont cessé de lui enlever ou de lui disputer. »

Ce n'est pas la première fois que, dans sa correspondance comme dans sa conversation, le P. Barrelle pressent le déclin. L'humilité lui révélait une vérité que peu d'hommes savent comprendre à temps, c'est que, par deux mouvements simultanés, en mon-

tant vers sa plénitude l'homme descend déjà vers son déclin. Ce qui est force, sagesse, vertu, s'achève et se complète longtemps encore, que déjà nous contractons une sorte de vieillesse. Elle tient moins à nous qu'au milieu renouvelé qui nous entoure et qui, nous faisant de sa nouveauté un contraste saisissant, nous classe, à notre insu, dans un monde ancien, et ne se laisse bien atteindre que par ce qui se rapproche davantage de sa propre jeunesse. Il nous donne sa confiance dans toute la mesure que comporte l'estime, mais il aime à trouver une ardeur plus vive pour en recevoir l'impulsion.

Cette situation créée par la nature n'échappa point au P. Barrelle. Quand, après la mort du R. P. Bon[1], il fut désigné pour diriger la congrégation des Enfants de Marie, il comprit bientôt que sa maturité même et une sorte d'austérité dans la vertu le rendaient moins puissant pour le bien au sein d'une réunion où des formes vives et une certaine fraîcheur de pensées

[1] Dans la fleur de son âge et de ses espérances, trois mois seulement après son installation, venait de nous être enlevé le premier supérieur provincial de notre nouvelle province de Lyon : le R. P. Joseph Bon, l'homme au cœur noble et séduisant, aux vastes pensées de zèle, l'ardent ami, le directeur puissant par le dévouement et les lumières, qui savait le cœur humain et qui connaissait son siècle, en un mot l'homme qui semblait né, tout à la fois, pour faire éclore sous sa main les œuvres saintes et pour épanouir à ces œuvres les âmes généreuses.

Mais il dévorait en peu de jours trop remplis les longues années, et un héroïque sacrifice, sanctionné de Dieu sur la tombe encore ouverte de huit de nos Frères, nous a dérobé ce grand avenir.

Le typhus sévissait dans le midi de la France. Le noviciat d'Avignon semblait désigné tout entier au fléau destructeur. Déjà

donnent naturellement plus d'empire. Il annonça humblement qu'il se retirait.

Parmi les œuvres qu'il aida, à Lyon, de ses encouragements, nous nommerons une association qui se fondait pour fournir le luminaire du saint Sacrement dans la chapelle des Dames de la Réparation. Il exhorta plusieurs personnes à s'occuper de cette œuvre, et à sa parole on eut bientôt recueilli plus de mille francs d'annuités. Cependant jamais rien au dehors ne put faire présumer que le vénéré Père se fût occupé de cette œuvre, tant il savait disparaître en faisant le bien.

Le T. R. P. Roothaan étant mort, la congrégation provinciale de la province de Lyon députa le P. Barrelle à Rome pour l'élection du Général de la Compagnie. Ce vote avait eu lieu le 4 mai 1853. Le 6 juin, le P. Barrelle prit sa route vers Rome.

Ce fut un voyage pénible, et le séjour à Rome au fort de l'été éprouva beaucoup la santé du Père. Les

huit novices de la Compagnie avaient succombé avec une rapidité qui ajoutait à la désolation. Le P. Provincial accourt, il rassemble la communauté, mêle ses pleurs aux pleurs des enfants, et dans l'élan de sa douleur paternelle, il termine par ces mots la prière tout émue qui sortait de son cœur : — « Et s'il faut encore, Seigneur, une dernière victime, frappez-moi; mais épargnez mes enfants! »

Ce fut, dans une même parole, une sentence de vie et de mort. Dès cet instant tous les malades entrèrent en convalescence. Le P. Bon partit pour l'Afrique; un choc reçu à la tête détermina une congestion séreuse, et, le 4 décembre 1852, le bon Père allait chercher sa couronne. Il n'avait que quarante-cinq ans.

C'est lui qui, pénétré de vénération pour le P. Barrelle, l'avait appelé à Lyon, à ses côtés, comme Supérieur de la Résidence.

joies de l'âme heureusement apportaient leur compensation aux fatigues corporelles. Parmi ces joies il faut compter la douceur de se retrouver auprès du tombeau de notre bienheureux Père Ignace. Une lettre du 25 juillet exprime bien ce sentiment :

« Au moins vous enverrai-je une salutation qui se ressente de la proximité du tombeau de mon saint Père Ignace. Vous ne sauriez croire tout ce que ce tombeau dit au cœur, quoique toujours silencieux. Il s'en exhale quelque chose qui remplit l'âme, qui l'attire vers ces restes sacrés, et qui lui fait désirer l'esprit par lequel ils furent vivifiés pendant tant d'années. Je le sollicite cet esprit pour moi si pauvre et pour tant d'âmes que m'a confiées Notre-Seigneur. Si ma prière est exaucée, savez-vous quel en sera le résultat? — Ce qu'exprimait ce bon saint dans l'offrande de tout lui-même à son Dieu : « Votre amour seul avec votre » grâce, ô mon Dieu! et je suis assez riche, et je n'ai » plus rien autre à vous demander. »

Selon sa coutume, le P. Barrelle sacrifia aux douceurs du recueillement toutes les satisfactions, même les plus saintes, auxquelles la curiosité pouvait avoir quelque part. Étant allé rendre visite aux religieuses du Sacré-Cœur à la villa Lante, d'où l'on jouit d'un coup d'œil splendide, tandis que d'autres religieux contemplaient avec admiration le spectacle qui s'étendait sous leurs regards, il s'échappa furtivement, et on le retrouva disant son bréviaire dans un coin retiré d'où l'on ne pouvait rien voir.

Une petite aventure qui peint bien son humble

vertu mérite d'être rapportée. Nous transcrivons le récit d'un témoin :

« Le R. P. Barrelle se trouvait à Rome à l'époque de la congrégation générale, en 1853. Voyant que notre maison de la Trinité du Mont était fréquentée par les RR. PP. Provinciaux, il s'abstint módestement d'y paraître. Nos Mères lui en firent des plaintes qu'il accueillit par une douce plaisanterie, afin de couvrir le sentiment d'humilité qui l'avait retenu. Pressé plus vivement, il consentit à venir le premier vendredi du mois, et, dans l'espérance de passer plus inaperçu, il dit qu'il partirait du Gesù à cinq heures du matin. Or, nous avions alors au pensionnat les filles de l'ambassadeur de Portugal ; il nous était fort dévoué et mettait volontiers sa voiture à notre disposition. Comme l'heure désignée par le P. Barrelle ne pouvait le déranger, il envoya son équipage pour épargner au Père la fatigue du trajet. Mais l'humble religieux, à la vue de ce beau carrosse et des domestiques en livrée, ne put se résigner à y monter; il partit donc à pied, persuadé qu'il échappait ainsi à tous les regards. Il comptait sans la ponctualité des domestiques; ils voulurent exécuter les ordres de leur maître et suivirent au pas le P. Barrelle jusqu'à la Trinité du Mont, ce qui excita la curiosité publique. On se demandait quel pouvait être ce grand prélat que l'ambassade de Portugal honorait ainsi à une heure si matinale. »

La Congrégation générale, par la nomination d'un nouvel assistant d'Italie, permit à la province de Lyon

de faire une acquisition précieuse. Le R. P. Francesco Pellico, le frère du célèbre Silvio Pellico, nous fut donné par le T. R. P. Général. La place de cet éminent religieux se trouvait naturellement indiquée au chef-lieu de la province. Il fut nommé supérieur à la rue Sala, et le P. Barrelle fut rendu en qualité de Recteur au noviciat d'Avignon.

A cette occasion, il explique ses sentiments dans la lettre suivante :

« On m'a renvoyé votre lettre à Avignon, où il a plu à Notre-Seigneur de me replanter encore, à mon grand contentement, malgré les épines qui n'ont cessé de croître pour moi aussi longtemps que je l'ai habité, pendant mon premier Rectorat. Le second est commencé depuis le jour de l'Exaltation de la sainte Croix. Que me présage cela? Je l'ignore. Mais il est doux et consolant toujours de se plier à la volonté d'un ami; et quand cet ami est Jésus, vraiment les épines deviennent ce qu'il y a de plus délicat entre les fleurs. Je le bénis de ma position, où du reste le travail ne manque pas. »

C'est le moment d'étudier de plus près ce travail sur les âmes, accompli par les retraites spirituelles, la correspondance et le saint Tribunal; travail auquel l'homme de Dieu, avant d'être repris une dernière fois par les sollicitudes de l'éducation, peut encore se livrer en toute liberté. Cette étude sera l'objet des chapitres suivants.

CHAPITRE XXVI.

LES RETRAITES SPIRITUELLES.

Le P. Barrelle prédicateur des pensionnats et des communautés religieuses. — Il puise ses inspirations près des saints tabernacles. — Son prestige surnaturel sur l'enfance. — Sa manière et son succès. — Le prédicateur de la vie parfaite. — Méthode du P. Barrelle dans les retraites spirituelles.

En avançant dans l'esquisse biographique du R. P. Barrelle, peu à peu nous nous replions avec lui du mouvement des choses extérieures à l'action de plus en plus intime de l'instrument de la grâce sur les âmes; jusqu'à ce que nous le retrouvions placé presque exclusivement en face de Dieu et de soi-même, achevant, du fond de sa cellule, son fécond apostolat, par l'influence de ses conseils et de son oraison.

En ce moment, il faut le voir à l'œuvre auprès de cette portion choisie du troupeau de Jésus-Christ qui abrite sa ferveur au sanctuaire du cloître, ou des jeunes âmes confiées à leurs exemples et à leur solitude recueillie. Nous avons nommé les communautés religieuses et les pensionnats. Nous allons étudier l'homme de Dieu dans l'œuvre des retraites spirituelles, plus excellente, croyons-nous, à mesure qu'elle s'adresse à des âmes plus rapprochées de Dieu,

soit par la générosité de la vertu, soit par la délicatesse de l'innocence.

Ensuite nous essayerons d'entrevoir discrètement les rapports étroits et immédiats de la direction des consciences, par le saint tribunal et par les conseils qui en continuent l'action toute surnaturelle.

Le P. Barrelle a été un des hommes les plus recherchés de notre temps pour ces deux ministères des retraites et de la direction. En vingt ans, on compte par centaines les retraites qu'il a prêchées. Nul ne nous demandera de le suivre dans le détail de cette apostolique activité. Nous présenterons un précis de sa manière et une appréciation historique des utiles résultats qu'il obtint.

C'était quelque chose assurément chez un homme si dégagé de tout intérêt personnel, que de ressentir une prédilection singulière pour les âmes consacrées à Dieu. Il y avait là un indice de la grâce reçue pour leur bien. Ce don se révélait à l'œuvre et s'expliquait suffisamment par la vertu de l'instrument, éminemment propre à répandre la grâce dans les âmes qui n'aspirent elles-mêmes qu'à la perfection. On ne pouvait s'empêcher de remarquer le don éminent du saint religieux pour inspirer l'amour de Dieu et pour porter les âmes à l'imitation du modèle divin, qui est Jésus-Christ. Son cœur n'était-il pas la ferveur même? ne le tenait-il pas constamment appliqué et pour ainsi dire collé aux sources du saint amour?

Entre ses instructions, en dehors du confessionnal, on ne l'a jamais vu qu'auprès du saint tabernacle si

fort enchaîné par l'amour aux pieds de son divin Ami, que ni sollicitations charitables, ni gracieux reproches ne pouvaient l'en arracher un instant. Il allait de Jésus-Christ à Jésus-Christ, de l'autel où il réside aux âmes dont il fait sa demeure. Il alléguait que la prière était sa mission principale, et si, pour s'être moins répandu, il devait encourir le blâme, « Il est des circonstances, disait-il, où il faut s'élever au-dessus des jugements humains. »

La journée ne mesurait pas les heures de ses entretiens avec Dieu. Tantôt après un court repos, tantôt sans avoir pris un instant de sommeil, il revenait au tabernacle. Là, à genoux, la tête appuyée sur l'autel, ou quelquefois prosterné, il priait avec une telle véhémence qu'à son insu ses gémissements d'amour retentissaient au loin. Bien souvent aussi on l'entendait se flageller longuement dans le silence de la nuit.

Nous avons sur ces choses de nombreux témoignages. Nous en citerons un seul. C'est une religieuse qui parle :

« Un soir, retenue par mes occupations jusqu'après le coucher de la communauté, j'allai faire ma prière et mon examen dans une chapelle assez voisine de la chambre du Père, qui donnait à cette époque une retraite à nos enfants. Au bout de quelques instants j'entendis, dans la direction de cette chambre, des gémissements, des sanglots, des paroles entrecoupées. Mon premier mouvement fut d'appeler le domestique pour porter secours au Père, que je supposais souffrant.

» Je me souvins à propos de sa confusion et de son chagrin lorsque, dans une autre de nos maisons, il fut surpris dans ses oraisons et dans ses monologues nocturnes par une personne qui l'avait cru malade. Je tenais aussi d'un domestique qui avait couché non loin de lui, que pendant ses retraites il en était de même à peu près chaque nuit. Retenue par ce motif, je respectai ce qui se passait entre son âme et Dieu, et craignant presque quelque apparition surnaturelle, je me retirai.

» Mais le lendemain j'examinai le Père avec une curieuse attention. Il n'y paraissait plus. Sa sérénité habituelle se montrait sur son visage; j'avais seulement surpris un des secrets de sa parole. »

Que de précautions délicates n'employait-il pas cependant pour n'être pas surpris! que de saintes ruses pour s'assurer qu'il ne serait ni vu ni entendu! Il s'informait avec soin si personne ne demeurait auprès de la chapelle, il demandait si on avait soin de se conformer à la règle liturgique de ne placer aucune chambre à coucher au-dessus du sanctuaire où repose Notre-Seigneur; il ne voulait pas qu'aucun domestique fût mis à proximité de sa chambre pour lui rendre service au besoin, prétextant ou sa prédilection pour un parfait silence ou sa peine d'être un dérangement pour personne. Bien sûr alors de sa complète solitude, il allait en liberté adorer son bon Maître et laissait aller son cœur en sa présence, l'interpellant de ses protestations d'amour ou de ses supplications, comme s'il l'eût vu des regards du

corps. Puis, le matin venu, il prévenait l'heure du réveil et rentrait dans sa cellule.

Rempli des inspirations recueillies à la source de toute lumière, il allait vers ses *chères âmes;* c'était son vocatif habituel dans les instructions aux religieuses. « Je ne connais personne, disait-il, je ne vois que des âmes. » Il leur parlait tout possédé de la charité divine. L'amour éclatait dans ses discours. Il y avait comme des éclairs qui en trahissaient l'ardeur, et telles exclamations échappant tout à coup en donnaient la mesure : « Pour vous, bon Maître, que ne ferais-je pas! Je m'ensevelirais dans un cloaque, dans un égout! »

L'oraison était encore son refuge contre l'impuissance. Dieu permettait, en effet, pour donner, par le sacrifice, plus de mérite à ses discours et plus d'efficacité, qu'il se trouvât souvent comme un désert sans eau. Alors il s'humiliait dans la prière, et soudain, à une heure inattendue, arrivait la lumière de Dieu.

« Il souffrait beaucoup durant les retraites qu'il nous donnait, dit un de ses auditeurs, et tandis que nos cœurs d'enfants s'ouvraient avec bonheur à l'amour de ce Jésus qu'il nous montrait sous de ravissantes couleurs, notre bon Père était en proie à une pression d'âme fort pénible. Quelquefois même l'ennemi se portait contre lui à des voies de fait assez visibles. Il disait une fois à l'une de nos Mères : — « Il m'en fait bien, mais que m'importe! » Jésus connu et aimé le consolait de tout. Au retour d'une

de ces retraites, il disait : — « Je reviens le cœur content; voilà de petits cœurs qui ne connaissaient pas encore Jésus-Christ; ils ont été tout étonnés... Ce ne sont pas encore des fournaises d'amour, mais de petits foyers en attendant mieux. »

« Le bon Père était réputé pour sa haine contre le monde. Ceci lui attirait beaucoup de critiques et bien des contradicteurs. Il le savait, et comme il s'appliquait à nous inculquer sur le monde les sentiments de Jésus-Christ, un jour il nous dit à ce sujet le secret de son cœur. C'était précisément dans une instruction contre l'esprit mondain. — « On se plaint beaucoup, dit-il, de ce P. Barrelle, qui tonne toujours contre le monde, et l'on dit : Le monde! le monde! que lui a-t-il donc fait? Ah! mes enfants, reprit-il avec l'accent de l'amour blessé, ce qu'il m'a fait, ce monde, pour que je le déteste! ce qu'il m'a fait, ce monde! Il a tué mon Jésus! »

Sur tous les enfants il exerçait un empire extraordinaire. Sa personne était saisissante comme sa parole; or il disait des choses comme nul ne pourrait les redire, le ton, le regard, le geste, tout en lui parlait une langue incisive, ardente et colorée; les enfants étaient électrisés.

« Je me souviens, ainsi parle une religieuse, d'avoir vu, dans une de nos maisons, le petit pensionnat assister aux instructions d'une retraite donnée pour nos grandes jeunes filles. Se laissant aller à parler de Notre-Seigneur, le Père avait dit des choses ravissantes, mais, ce semble, fort élevées pour l'auditoire.

Nos petites filles écoutaient dans un profond silence. Il s'arrêta.... Toutes alors, levant spontanément les mains, s'écrièrent : — « Que c'est joli ! » On eût dit qu'elles avaient entrevu le ciel. »

Cela nous rappelle ce que nous ont écrit les religieuses du Saint-Nom de Jésus, du couvent de la Ciotat :

« Au mois de janvier 1846, le bon Père fit une retraite à nos élèves. Il leur parla avec tant d'onction, et se mit si merveilleusement à la portée de tous les âges, que les plus jeunes enfants, retenant leur respiration, se hissaient sur la pointe des pieds pour mieux le voir et pour ne pas perdre une seule de ses paroles. »

Partout c'était le même empressement sous l'action du même zèle.

« Quand il commençait à parler de Notre-Seigneur, il ne dépendait pas de lui de se modérer. Nous craignions alors pour sa poitrine, nous craignions que la chaire portative d'où il parlait ne vînt à perdre son équilibre. La manière dont il disait les choses faisait passer dans les âmes une partie du feu qui le possédait. Aussi nos élèves aimaient-elles Notre-Seigneur comme un frère, comme un ami. L'une d'elles étant allée pour quelques jours dans sa famille, écrivait : — « Voilà quatre jours que je n'ai entendu parler de Jésus ! Que c'est long ! »

» Le bon Père interrompait la gravité de son discours pour adresser la parole aux plus jeunes enfants ; leur attention se tenait alors si bien éveillée qu'elles

faisaient de ses instructions des résumés pleins de justesse et d'une ravissante simplicité. »

Il fallait à tout prix qu'il répandît le feu de la charité dans ces jeunes âmes.

Un triduum, dans un nombreux pensionnat, ne donnait pas les fruits attendus. On écoutait, mais je ne sais quoi de frivole disputait la victoire à la grâce; les cœurs n'étaient pas pénétrés. Le P. Barrelle en tomba malade de chagrin la veille de la clôture, et ne put venir la présider. Les enfants en furent informées, profondément émues, et l'effet de la retraite fut produit.

Dans un pensionnat important, par suite de circonstances malheureuses, un esprit de mondanité s'était emparé de la masse. Ces jeunes filles, préoccupées de rêves frivoles, étaient pour ainsi dire inaccessibles aux influences de la piété. Notre-Seigneur et ses divins mystères n'avaient point d'attrait pour ces jeunes cœurs. Le P. Barrelle commença la retraite. Il fit entendre les grandes vérités de la foi. Or, autant il était onctueux quand il parlait de l'amour de Dieu, autant il terrifiait quand il traitait des divines justices. Ces enfants furent écrasées sous ces vérités foudroyantes. Elles cédèrent à la grâce et firent de fervents retours sur le passé.

Le quatrième jour au soir, le Père parlait encore des jugements de Dieu, quand s'interrompant tout à coup, et le visage rayonnant d'une joie céleste : — « Mais le vide est fait, la place est nettoyée, le temple est prêt! Paraissez, Seigneur Jésus! venez, il

est temps, faites-vous sentir, et on vous aimera. Vous êtes si ravissant de beauté! » On eût dit que le Seigneur Jésus se rendait visible à son serviteur et qu'il lui découvrait les dispositions de ceux qui l'entouraient. Quoi qu'il en soit, la grâce se rendit tellement sensible, que les sanglots obligèrent le prédicateur à s'interrompre, et tout le monde tombant à genoux ouvrit son cœur à Jésus-Christ.

Les suites ont prouvé que ce n'était point là une ferveur d'imagination. Ce pensionnat est devenu une maison modèle. Plusieurs enfants, connaissant leur faiblesse et redoutant les dangers du dehors, demandèrent à passer leurs vacances dans la maison. Le bon Père trouva le temps de leur écrire de précieux encouragements.

Sa manière nous parait exactement tracée dans le témoignage suivant : « Une grande jeune fille disait un jour : « Ce Père commence par nous ôter tout, » puis quand on n'a plus rien, il montre Notre- » Seigneur et tout avec lui. » C'est là un résumé fidèle de sa méthode dans ces pieux exercices. Qu'ils fussent de huit jours, de sept ou même de trois jours, jamais d'autre marche.

« Il éveillait dans ces jeunes âmes les idées de bonheur, de gloire, de grandeur, de possession. Puis, lorsqu'il avait dit : « Toutes ces choses sont pour vous, » vous y aspirez légitimement », les grandes vérités de la foi lui servaient à foudroyer ces convoitises arrêtées aux proportions de ce bas monde; il détruisait ce que l'on croyait avoir, il ruinait les espérances, c'est là

qu'il ôtait tout : la mort, l'éternité, ne laissaient rien. Après avoir tout anéanti devant elles, il relevait ces âmes, il les mettait en présence de Notre-Seigneur, en qui il montrait la réalisation de tous leurs désirs, dévoyés dans les choses humaines. Quel effet il produisait alors, lui qui avait à un point surhumain le don de parler de notre Maître adoré! J'ai vu après ces exhortations embrasées, les enfants haleter et comme éperdues, n'avoir plus en quelque sorte sentiment des choses de la vie matérielle. Le P. Barrelle montrait d'une manière si sensible les beautés de Notre-Seigneur, que tout ce que l'imagination peut accumuler de plus brillant pâlissait à ce Thabor.

» J'ai entendu beaucoup de prédicateurs éloquents; non, jamais un seul qui ait approché de la chaleur de ce séraphin. Il allait prendre le feu sacré au foyer divin; on eût dit qu'il venait du ciel pour parler aux hommes.

» Je dois mentionner dans une retraite, c'était en 1854, un caractère qui n'avait pas encore paru d'une manière aussi saillante et qui finissait par tout absorber en notre bon Père : le désir du ciel. Il eut à plusieurs reprises des élans vers cette terre des bienheureux, élans qui semblaient devoir le briser, et qui l'épuisaient. Son âme ne tenait plus dans son corps, on eût dit un lion bondissant contre les barrières de sa prison. A la lettre, j'ai eu, nous avons eu plusieurs fois la crainte qu'il ne parvînt à rompre ses liens, et que son âme dégagée ne s'échappât pour fendre l'espace jusqu'au paradis. Alors il parlait de Notre-

Seigneur comme s'il en avait eu dans le moment la claire vision, et sa voix était comme perdue.

» Aussi, outre les élèves actuelles, bon nombre d'anciennes étaient-elles accourues à cette retraite. Je me rappelle les émotions de l'une d'elles. Elle était venue en dispositions bien éloignées de s'attacher à Jésus seul, car son cœur était bien empâté dans des amitiés humaines ; mais après avoir lutté les premiers jours, renversée par la force de la vérité en même temps que gagnée par une grâce victorieuse, elle avait cédé à Dieu ; et quand je la voyais seule dans sa chambre, elle était comme ravie, sous un charme qui lui ôtait la parole.

» Cette retraite coïncidait avec la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Plusieurs fois il revint sur cette pensée qui le transportait de joie ; le jour de la fête, on voyait qu'il ne quittait pas Rome et le triomphe de la sainte Vierge.

» Admirable de confiance en Dieu, il recevait avec une paix inaltérable, quelquefois joyeuse, les contradictions et les erreurs qui le lésaient. Il ne souffrait que d'une chose : c'était de ne pouvoir déployer plus de puissance pour faire aimer Dieu. Ainsi pendant le mois de mars, il venait tous les mercredis faire une méditation au pensionnat sur saint Joseph. Je me rappelle comment il nous parla de la douleur qu'eut ce bon saint, dont l'amour était si ardent, de se voir confiné dans son atelier, sans pouvoir faire connaître à l'univers le Dieu caché dans son réduit. On voyait qu'il exprimait ce qu'il éprouvait lui-même.

» Il n'en était pas pour cela plus disposé à se faire bienvenir du monde par des concessions sur les principes. Il était toujours davantage ce juste en qui le prince de ce monde ne pouvait rien trouver qui lui appartînt, et sa doctrine n'en devenait que plus haute. Il avait à ce sujet des saillies qui faisaient mémoire. Ainsi, un jour, il avait établi certaines vérités évangéliques à propos des droits de Dieu sur les âmes : — » Oui, mes enfants, dit-il vivement, il en est » ainsi, et si dans le monde, dans vos familles on vous » demande qui vous a enseigné de tels dogmes, » envoyez-les-moi, je leur répondrai, rue Saint-Marc, » numéro 14. »

» J'ai retrouvé à Paris une de nos religieuses, morte depuis comme une sainte. Elle avait suivi une retraite du bon Père. Il n'en avait pas fallu davantage pour tourner son âme à l'amour passionné de Notre-Seigneur. Lorsque je la rencontrai plusieurs années après, déjà la flamme sacrée commençait à prendre une intensité qui devait la consumer en peu de temps. Dans nos causeries intimes sur les choses de l'âme, elle me demandait ce que le P. Barrelle disait de Notre-Seigneur, comment il entendait ce que c'est que l'aimer. Je lui communiquais tout ce que je savais, et elle en profitait mieux que moi ; car, trois ans après, elle était mûre pour le ciel. En la revoyant, après une séparation, je fus frappée des progrès qu'elle avait faits. Elle semblait consommée dans toutes les vertus et parlait du ciel et du bonheur de voir Notre-Seigneur avec des transports séraphiques.

Elle a ainsi quitté la terre neuf mois avant le bon Père, qui, sans doute, aura été bien surpris en paradis du bien qu'il avait fait à cette âme. »

Plaçons maintenant ce prédicateur de la vie parfaite au fort de l'action, lorsqu'il paraît au milieu des âmes consacrées à Dieu, comme l'envoyé du ciel. Ici le mot est exact, non-seulement pour la foi et par la mystérieuse vérité des choses, mais encore pour les sens, pour l'oreille et pour le regard, qui allaient jusqu'à l'illusion. On croyait entendre, on croyait voir un personnage céleste, Jésus lui-même; comme il arriva au premier monastère de la Visitation de Marseille, quand, après l'avoir entendu quelques instants au parloir, devisant de la vertu, les religieuses se disaient l'une à l'autre, sous une même impression d'admiration : « Ce n'est pas un homme, c'est Jésus lui-même. »

Elles ajoutent ces paroles : « Au mois de décembre 1845, pour l'Immaculée Conception, le P. Barrelle voulut bien donner une retraite à nos élèves. Il nous retraçait d'une manière touchante la sainte humanité du Sauveur; tout en lui nous la rappelait de même, lorsqu'il vint pour d'autres instructions à la communauté; si bien que nous croyions entendre Jésus en personne. »

Citons encore en témoignage une religieuse d'une éminente vertu; une âme, comme on disait dans sa communauté, de l'école du P. Barrelle, ayant l'esprit, le style et les vertus du maître.

« J'ai commencé à connaître le saint P. Barrelle

par une de ses instructions sur l'amour du divin Cœur, que j'entendis au noviciat. Nouvelle novice de deux mois, je reçus de cette lecture une telle impression que, ne pouvant soupçonner que celui qui l'avait faite pût vivre encore, je croyais avoir entendu les dernières paroles d'un cœur trop embrasé d'amour pour battre encore dans une poitrine. J'allai incontinent trouver la Maîtresse des novices, pour lui demander le nom du saint qui avait si bien parlé.

» Mon intention était de m'adresser à lui dans une neuvaine, pour obtenir un peu de cet amour qui l'avait consumé. Je le croyais si bien au ciel! Ah! que c'eût été trop tôt, et pour nous et pour tout le bien qu'il devait faire encore! Quelle fut ma surprise et mon cri de joie quand la Mère maîtresse me répondit : — « Mais il vit, ce saint, grâce à Dieu, et vous » pourrez le voir un jour; c'est même une faveur que » je vous souhaite vivement! »

» Il y eut pour moi dans cette réponse comme une assurance de salut et un gage de persévérance dans ma vocation, qui avait été un peu ébranlée. Je sentis à ce moment que le Seigneur, dans son infinie miséricorde, m'avait ménagé de toute éternité ce bien si grand de parler de mon âme à un saint que je croyais au ciel et qui, à vrai dire, devait pour toujours m'en laisser le parfum salutaire. Oui, je puis le dire, c'était comme du ciel que tout me venait de lui et par lui. Notre-Seigneur en soit mille fois béni et remercié!

» Jamais je n'ai rencontré tant de force unie à

une si parfaite mansuétude. On peut dire qu'il insinuait dans les âmes les vérités qu'il prêchait, non-seulement par sa parole forte, animée et brûlante, mais encore par toute sa personne ; son regard, ses gestes, tout en lui était une prédication persuasive, entraînante. »

Sa méthode dans les retraites était de s'emparer d'une idée unique, d'une formule qui la présentait en relief. Alors portant obstinément tout l'effort de l'âme sur un même point, il burinait plus profondément en elle la vérité, et inoculait, pour ainsi dire à coup sûr, la vertu comme dans la moelle de la volonté.

Si dans la prédication ordinaire, s'adressant à un auditoire intermittent, à une assemblée multiple par la variété et le contraste, soit des dispositions morales, soit de la science chrétienne, une doctrine substantielle, une éloquence insoucieuse des prestiges humains pouvait avoir une réussite inégale ; il n'en était plus de même devant un auditoire plein de foi, placé sans interruption pendant plusieurs jours sous le flot d'une parole qui jaillissait imperturbablement sur un même point, toute débordante de surnaturel et d'amour divin. Parmi les innombrables retraites qu'a données le P. Barrelle dans les communautés, à peine s'en pourrait-il rencontrer une ou deux dont le succès ait été médiocre.

Dans ces conférences religieuses, sa parole n'était plus la même que lorsqu'elle s'adressait à des séculiers. Plus sobre, plus austère de formes, elle donnait

la vérité sans façon, sans ménagements. Tous les esprits n'étaient pas également capables de ce hardi regard sur la lumière. Tandis qu'à leurs yeux s'étalait sans adoucissement l'austère clarté de l'abnégation, quelques-uns, un moment éblouis, perdaient ensuite peu à peu cet enivrement passager de la vérité. Son souvenir allait s'affaiblissant, et l'élan de l'admiration s'évanouissait. Communément au contraire, n'eût-on entendu qu'un discours, on en gardait l'immortelle empreinte, on revenait vingt ans, trente ans plus tard à cet impérissable souvenir; comme certains privilégiés de la grâce reviennent aux réminiscences toujours fraîches d'une apparition surnaturelle.

Le P. Barrelle se répétait rarement. Il lui était plus facile de puiser une suite nouvelle de pensées dans le trésor de son cœur, que de ranimer sous son regard l'étincelle endormie dans la trame écrite d'une retraite.

D'un jet sa plume répandait sans efforts le projet développé d'une retraite entière, abondant de pensées, ordonné comme un plan de bataille, plein de l'inspiration des Écritures; son cœur s'emparait de ce thème, et lui donnait cette vie qu'il fallait recueillir sur l'heure descendant des hauteurs du saint amour; semblable à la manne que nul ne pouvait goûter s'il ne la recueillait descendant des cieux avant le premier soleil.

Pour ne parler que des communautés religieuses, il nous reste une quarantaine de ces projets de retraites, développés de la main du P. Barrelle. Ils se présentent presque tous avec leur idée mère carac-

térisée dans le titre. Parmi les triduum, c'est le grain de sénévé, petite semence qui doit mourir en terre afin de fructifier. C'est Lazare, ou connaissance et mépris de soi. C'est Zachée, modèle de l'âme religieuse ainsi que des prévenances gratuites dont elle est l'objet. C'est le commentaire de ces paroles : Il faut que Jésus croisse et que je diminue. D'autres sur l'esprit de sacrifice, sur la sainteté religieuse, sur la ferveur, sur la fidélité ; enfin sur ces paroles : Renouvelez-vous dans l'esprit de votre esprit.

Le triduum intitulé *Des dettes*, a pour texte ces mots : *Reddite omnibus debitum.*

L'âme religieuse est établie en face du divin Créancier, qui revendique ses droits. Jésus apparaît d'abord, comme modèle, acquittant ses dettes en toute rigueur, d'une manière digne d'admiration. En parallèle, l'âme, appelée à rendre compte, pèse la multitude de ses obligations. A son tour elle est requise d'acquitter envers Jésus-Christ ses dettes nombreuses avec simplicité de vue, véhémence de désir, plénitude d'amour, constance de volonté et délicatesse d'action.

Le P. Barrelle s'adresse-t-il aux filles de sainte Thérèse, c'est l'esprit du Carmel qui fournit le sujet de son triduum.

Parle-t-il aux religieuses de la Visitation, il s'empare d'une parole de leur mère, sainte Chantal :

« Toute votre nécessité est de vous affermir dans le train d'une entière et totale dépendance de Dieu, et ceci sans exception, et d'élever votre cœur au-dessus de tout par cette unique pratique de regarder Dieu,

vous contentant de ce qu'il vous donne; car enfin une seule chose est nécessaire, qui est d'avoir Dieu. »

Ce dernier mot l'arrête : Avoir Dieu! La dépendance de Dieu, voilà le but. Élever son cœur à Dieu, regarder Dieu, se contenter de ce que Dieu donne, voilà les trois moyens.

En passant, notons une particularité. Cette retraite, comme beaucoup d'autres, est tracée en entier sur le revers d'enveloppes de lettres qui portent le timbre des jours précédents. Il faut que le pauvre de Jésus-Christ se retrouve dans les plus menus détails.

S'agit-il des retraites de huit jours? L'une a pour titre : Dieu seul est bon. L'autre : Jésus victime. Une troisième : Vouloir faire et souffrir tout ce que Dieu veut. Celle-ci est intitulée : La recherche de Dieu. Celle-là développe la maxime évangélique *porro unum est necessarium,* sous ce titre : Jésus-Christ ou l'unique nécessaire. Celle qui a pour formule : Tout doit être à Jésus-Christ, commence par établir le droit fondamental du Sauveur; puis elle dénonce plusieurs esprits hostiles à l'esprit de Jésus-Christ. Premièrement l'esprit mauvais, secondement l'esprit mondain, troisièmement l'esprit charnel, en dernier lieu l'esprit propre. La nature de celui-ci, son origine, ses résultats, savoir le ravage et le trouble intérieur, tout est analysé avec une fine ironie.

Écoutons un instant :

« L'esprit propre habite dans le fin fond de notre être; une très-petite place suffit pour le loger, lui et tout son cortége; car, d'une taille svelte et souple, il

possède une des qualités des corps glorieux, la subtilité. Oui, il se glisse, il s'insinue partout avec une admirable aisance. On le croit à cent lieues, mais il est là, alors qu'il est le moins attendu; il est là avec la plénitude de son mérite, toujours frais et dispos, vermeil à faire plaisir.

» Ne vous effrayez pas, pauvres âmes! mais, en vous épargnant vous-mêmes, je voudrais massacrer cet infernal composé d'astuce et d'amour de soi qu'on appelle l'esprit propre.

» Il porte l'homme à se considérer, à se consulter, à s'écouter en tout, à détruire par une lutte acharnée tout ce qui lui est contraire, ou du moins à s'y dérober. L'orgueil fait son fond et son caractère distinctif; le mot latin l'indique : *superbia,* qui se place au-dessus de ce qui lui est dû. En effet, ramenant tout à soi, n'envisageant les choses que par rapport à soi, l'esprit propre se met au-dessus de tout.

» Mon prochain parle, je n'estime ses pensées qu'autant qu'elles sont conformes aux miennes ; pour peu qu'elles ne s'y ajustent pas, je les rejette sans plus d'examen. Mon prochain agit, je méprise ou j'aime son action, selon qu'elle est en plus ou moins parfaite harmonie avec mes idées. Je veux bien avoir des supérieurs ; oh! oui, j'ai le respect et l'amour des supériorités, à une condition pourtant, c'est qu'elles ne me heurteront pas, moi.

» Vous le voyez, l'esprit propre monte, monte toujours, il escalade toutes les hauteurs, même les hauteurs divines. Au fond, le péché n'est que cela :

Dieu commande telle chose, elle me déplaît, à moi; je n'obéirai pas! C'est un tribunal intérieur où tout est pesé, mesuré, rogné à la mesure du moi humain. Que les intérêts personnels ne soient point compromis, on accepte tout; sont-ils tant soit peu froissés, on se cabre ou on se retire.

» Telle est la tendance humaine : la pleine et première supériorité, c'est moi; en moi, ce qui est beau et bien; rien de bon en ce monde que selon moi; le moi en un mot est la règle, la raison dernière, et tout ce qui dépasse sera éliminé sans miséricorde. »

Ces lignes suffisent à faire apprécier la finesse incisive du moraliste. Il faut de plus pour connaître ce prédicateur des saints exercices, lire attentivement quelqu'une de ses retraites spirituelles; elles sont pleines de substance, de nerf et de simplicité.

Pareil à ces terres fertiles en froment, auxquelles on ne demande pas volontiers une récolte moins noble, l'esprit du P. Barrelle gardait une riche uniformité dans ses productions. Il nourrissait les âmes d'un petit nombre de vérités substantielles, toujours les mêmes sous la variété constante de la forme.

Se servait-il par exception de cadres déjà développés dans quelque autre enceinte, alors même sa parole se modifiait selon les âmes. Sa marche était libre. Il lui arrivait de la changer soudain d'une instruction à l'autre, comme un pilote qui modifie la manœuvre selon le vent. Quelque thème qu'il choisît, quelque forme qu'il employât, c'était toujours une

même doctrine; il en maniait le fond avec une souplesse étonnante.

A envisager superficiellement les choses, on pouvait ne pas retrouver du premier coup d'œil la méthode de saint Ignace; mais le P. Barrelle a anticipé de trente ans sa réponse à une objection peu réfléchie; il suffit de consulter le septième chapitre de cette histoire pour comprendre combien cette méthode lui était chère.

Quiconque a l'intelligence des *Saints Exercices* reconnaît bientôt que le P. Barrelle y ajuste sa pensée; mais avec l'ampleur et la souplesse que donne une connaissance approfondie de leur esprit. Toujours, avec l'allure appropriée aux âmes qui l'écoutent, on retrouve la vérité fondamentale, et c'est sa forme et sa physionomie qui donnent un caractère distinct à chaque retraite : toujours les grandes vérités de la première semaine; toujours le Règne de Notre-Seigneur et les mystères de sa vie, toujours de ces mystères il fait jaillir, par la contemplation ou par l'analyse surnaturelle, les vertus du divin Modèle, moule céleste sur lequel doivent se façonner nos vertus.

Nous laisserons les yeux inexpérimentés ne reconnaître les personnes qu'au vêtement qui les couvre. Pour nous, sous la variété des costumes, nous retrouverons toujours la pensée mère des *Saints Exercices*. Heureuse liberté d'allure qui écarte le danger de la routine, et qui épargne aux esprits peu profonds une fastidieuse monotonie.

« Il faut que vous ayez patience avec moi, chères

âmes, disait-il dans une retraite, car je reviens toujours sur les mêmes choses, ou plutôt sur un seul objet, Jésus-Christ! Jésus-Christ! Mais le Saint-Esprit le veut ainsi. Il veut que je bâtisse en vous par la base sur ce fondement solide. Ainsi, supportez-moi encore un peu, ou plutôt supportez Dieu qui vous parle par la bouche de son pauvre serviteur. »

Oui, Jésus-Christ, c'était son fond, c'était comme la substance de son cœur, c'était la plénitude de ses discours, c'était la passion de son zèle, c'était son don et sa grâce; et nous ne sachons pas qu'une autre bouche ait jamais eu la sainte fortune de parler plus souvent de Jésus-Christ.

Jésus-Christ était son unique discours aux hommes, c'était tout son discours quand il parlait à Dieu, toute sa prière. Le soir d'un jour de fête, comme il avait paru tout plein d'une même pensée tout le long du jour, il ne put contenir son cœur et il dit : — « Ce matin j'avais beaucoup à dire à mon Dieu : j'avais à remercier, j'avais à demander pardon, j'avais à obtenir des grâces; alors je n'ai dit qu'un mot : Jésus-Christ! et j'ai senti que ma prière était terminée. »

CHAPITRE XXVII.

LES RETRAITES SPIRITUELLES.

Mission spéciale pour la congrégation du Sacré-Cœur.—Admirable esprit d'obéissance. — Tendresses paternelles. — Les influences du Saint-Esprit. — Vertus du prédicateur. — Efficacité de sa parole.

Laissant de côté tant d'autres horizons de la vie parfaite, savamment explorés par le P. Barrelle dans un long apostolat près des âmes religieuses, nous mentionnerons seulement la retraite sur *la vie intérieure*. Elle fut donnée en 1842 aux Mères conseillères des Dames du Sacré-Cœur, réunies aux *Anglais*[1]. On sent que l'homme de Dieu parlait à des âmes fortes. Jamais cœurs généreux ne furent placés d'une main plus virile sous l'inexorable logique de la grâce et de la vocation; jamais plus impitoyable lumière ne fut portée dans les détours du cœur, ni plus avidement reçue.

Le bon Père savait à qui s'adressaient ses vigoureux enseignements. Depuis tantôt trente ans, à cette époque, qu'il s'occupait des Dames du Sacré-Cœur, il exerçait sur elles, dans une assez large mesure, une espèce de paternité. En bien des maisons, comme à

[1] Ce nom désigne une ancienne maison de campagne située derrière la colline de Fourvières, où se trouve aujourd'hui un pensionnat du Sacré-Cœur.

Avignon, par exemple, ou comme à la Ferrandière, on l'appelait tout simplement le Père, par antonomase; à Conflans, qui est le noviciat principal de la Congrégation, on l'avait surnommé l'*Apôtre du Sacré-Cœur*.

Ce n'est pas qu'on ne rendît au zèle dévoué de tant d'autres religieux éminents l'hommage d'estime et de reconnaissance qu'ils savaient si bien mériter; mais une sorte de désignation providentielle avait mêlé de plus près l'action du P. Barrelle aux progrès et presque aux origines de la Société.

Un don d'en haut lui avait été accordé, soit pour discerner les âmes réservées par la grâce à la Congrégation du Sacré-Cœur, soit pour répandre et développer dans ses membres l'esprit de la Société; un don et un prestige surnaturels pour appeler à soi leur plus entière confiance, mêlée d'une vénération craintive pour la sublimité de sa direction.

Le P. Barrelle n'ignorait pas ce don du ciel. Après une retraite ecclésiastique suivie d'un éclatant succès, la supérieure d'un pensionnat s'étonnait qu'au lieu de se livrer exclusivement à ce genre de ministère, plus universel et plus digne de son talent, il condescendît à évangéliser des communautés religieuses et des enfants. — « Mère! Mère! répliqua-t-il, on me blâmera peut-être, on me condamnera, mais je le sais, je le sais : j'ai reçu de Dieu une mission pour le Sacré-Cœur. Il faut que je l'accomplisse fidèlement pour la gloire de Jésus-Christ. »

De fait, la supérieure générale, la Très-Révérende

Mère Barrat, fondatrice de la Congrégation, ayant apprécié personnellement, soit par les retraites où elle assista, soit par ses autres rapports de direction avec le saint homme, le don qu'il avait reçu pour sa société, sollicita, à son insu, et obtint du Très-Révérend Père Général de la Compagnie l'autorisation écrite d'employer le P. Barrelle, partout où cela se pourrait, au bien de sa Congrégation.

Jamais le bon religieux ne se prévalut, même une fois, auprès de ses supérieurs immédiats de cet assentiment de son Général. Alors même qu'il se sentait au cœur l'inclination de la grâce pour le bien de telle ou telle communauté, il n'aurait eu garde d'influencer par une parole les déterminations de l'obéissance. Un mot lui aurait suffi ; ce mot ne sortit jamais de sa bouche. Il faisait taire aussi bien les inclinations du zèle que toute autre tendance du cœur, pour écouter le pur instinct de l'obéissance. Il exposait ingénument les demandes dont il était l'objet, se tenant en esprit de foi dans les limites de la plus scrupuleuse réserve sur des motifs quelquefois décisifs. Il interrogeait la volonté de son Provincial, il ne faisait pas de demande ; jamais de préférence exprimée, bien moins une instance. Dieu ne saurait-il pas inspirer, à ceux qui devaient décider en son nom, ce qui serait selon ses divins conseils?

Ainsi abandonna-t-il souvent des œuvres vivement désirées. Ainsi le vit-on demeurer des années, à deux pas de telle communauté où le poussait l'Esprit de Dieu, où l'appelaient d'ardents désirs, quelquefois

des besoins spirituels impérieux, attendant, sans la provoquer, l'impulsion de l'obéissance. La sagesse surnaturelle n'était-elle pas le lot assuré de ses supérieurs? Ce qu'ils faisaient était bien fait. Sa prudence à lui c'était la simplicité des enfants. Politique à rebours, ayant pour toute finesse la candeur, pour ressorts cachés l'humble foi et l'aveugle amour de la divine volonté.

En 1853, les supérieurs provinciaux de la Compagnie en France convinrent de certaines mesures d'administration intérieure propres à maintenir la mutuelle harmonie des rapports dans leur juridiction religieuse. Alors recteur du noviciat d'Avignon, le vertueux Jésuite, écrivant à une communauté située dans le nord de la France, se fait ainsi l'application de la mesure adoptée.

« Vous me parlez de la retraite de vos chères enfants. Mon cœur n'a point tardé de se mettre en rapport avec vous. Mais d'après des conventions faites entre Provinciaux, il faut aujourd'hui quelque chose de plus ; le consentement, je veux dire et du Supérieur local et, par son entremise s'il a la bonté de s'en charger, du R. P. Provincial. Je présenterai ensuite votre demande, ainsi autorisée, à notre R. P. Provincial, et nous connaîtrons par là le bon plaisir divin, pour lequel seul il nous faut vivre, parler, confesser et aussi souffrir, ma Mère! Ah! quel bonheur de n'avoir point d'autre but à envisager, et de se voir dans la douce nécessité de ne jamais s'écarter de cette ligne toute sainte! »

Cependant les supérieurs ont témoigné leur désir que la retraite en question soit donnée ; avec quelle délicate réserve il en exprime sa satisfaction :

« J'ai reçu hier la nouvelle que j'attendais pour vous et aussi pour mon cœur, qui, croyez-le bien, ne s'est pas détaché de Kientzheim, par la raison qu'il doit aimer toujours Jésus et tout ce qui est étroitement uni à Jésus. Or, c'est sous cet aspect seulement que j'envisage cette maison, qui m'a été, qui m'est, qui me sera toujours bien chère. Jugez si je puis regarder comme une faute ou une imperfection cette attache que j'ai et que je me plais à avoir. Nous nous retrouverons donc encore, si rien n'y met plus obstacle, ni de la part de Notre-Seigneur, ni de la part des créatures.

» Le bon P. Provincial suppose que le P. supérieur de N.... voit sans peine mon excursion chez vous ; et il me semble que vous me l'avez écrit. Oh ! la sainte charité avant tout, et jamais de bien cherché ou acquis avec lésion d'autrui. »

Et toutefois c'était cette maison si chère à son cœur d'apôtre au sujet de laquelle, quatre ans plus tôt, il écrivait ces lignes :

« Je sens, ma bonne Mère, toutes les fois que je parle de votre maison et que j'en reçois des nouvelles, ce je ne sais quoi de paternel qui remue le cœur. C'est vous dire que j'ai emporté de là des impressions bien profondes, et qu'il sera bien difficile au temps, qui cependant efface tout, de mordre assez avant dans mon cœur pour y détruire ce qu'y a incrusté notre bon Sauveur.

» Comment cela s'est-il fait? Par le bien que j'ai vu opérer là par l'esprit de Notre-Seigneur d'une manière plus sensible qu'ailleurs. C'est ainsi du moins que je me l'explique, ne voyant pas d'autre raison de ce que j'ai et porte au fond du cœur. »

S'il y a des bénédictions célestes pour la vertu, il est aisé de deviner celles qui tombaient sur un zèle si humble et si pur. Tantôt c'est le bon religieux lui-même qui le confesse à demi-mot, tantôt c'est la grâce qui éclate et qui le trahit :

« Mon cœur ne se tourne jamais vers votre bonne maison sans ressentir de la joie d'y avoir laissé tomber quelques grâces et moissonné de bien douces consolations. Notre-Seigneur a daigné être bien bon là pour son pauvre serviteur. »

L'allusion va s'expliquer en partie par le témoignage de la supérieure actuelle :

« C'était le jour de clôture de la retraite pour le pensionnat. On conduisit au Père une de nos enfants qui, précisément ce jour-là, avait abjuré le protestantisme et reçu le baptême. Elle trouva le bon Père prosterné et anéanti dans son antichambre, qui avait une petite fenêtre sur le sanctuaire : il n'entendit pas même ouvrir la porte, et ce ne fut qu'après qu'on lui eut adressé la parole à plusieurs reprises, que le Père se leva; mais il ne put proférer un seul mot; il se contenta de montrer le tabernacle, la statue de la sainte Vierge, et de donner sa bénédiction à l'heureuse enfant de l'Église. Cette statue de Marie que le Père montra, la représentait à l'âge de trois ou quatre

ans, priant, à genoux, dans le temple, les mains croisées sur la poitrine; elle faisait les délices du bon Père, et nous l'avons vu plusieurs fois, à son arrivée dans la maison, témoigner une grande joie de retrouver sa *petite Marie,* lui baiser les mains, avec cette douce et tendre piété qui lui était particulière.

« C'était auprès du tabernacle que le bon Père passait tout le temps que lui laissaient les instructions et les confessions; le calme de notre solitude favorisait singulièrement son attrait pour le silence et l'oraison. »

Ainsi le pieux apôtre conservait son âme sous l'action directe du Saint-Esprit. Il en subissait si fortement la direction et l'influence, que de mystérieuses impuissances l'arrachant aux pensées qu'il avait préparées, la grâce l'emportait irrésistiblement et soudain à des considérations tout autres, nous allions dire tout opposées. La Ferrandière, la maison des Anglais, Marmoutier, Conflans, Saint-Joseph de Marseille, ont vu ces revirements subits. Le Père avait quelquefois sous les yeux les notes de l'instruction préméditée. Le discours fini, il disait avec surprise : — « Je n'ai pas pu m'en servir; le Saint-Esprit n'a pas voulu. Notre-Seigneur me change en cinq minutes tout ce que j'ai préparé. »

Souvent aussi, dominé par le même Esprit, il changeait de genre d'un discours à l'autre, tournant sa voile au souffle de la grâce. Le matin on eût dit ce vent doux et léger qui se lève avec l'aube; le soir c'était l'esprit des tempêtes faisant entendre les éclats de la redoutable justice. Le résultat prouvait la sûreté

de ce divin instinct. — « Mon Père, lui disait-on, vous avez été terrible. — Que voulez-vous, dans ces moments-là ce n'est plus moi qui suis maître, Dieu fait ce qu'il veut. » Et quand il arrivait au saint tribunal, il voyait à ne s'y point méprendre que le Seigneur avait adapté sa parole au besoin des âmes. Il sentait même sortir de ses lèvres comme une vertu surnaturelle qui pénétrait les cœurs.

« Telle pensée que vous avez exprimée est allée droit à mon âme, mon Père. — Oui, j'ai senti qu'elle sortait de moi et entrait en vous profondément. »

Quelquefois sans dessein préconçu il allait à une communauté religieuse, poussé par un mouvement intérieur. Et il se rencontrait que le pensionnat s'était mis en prière pour obtenir sa visite; que la communauté avait importuné le bon Dieu pour avoir le bonheur de l'entendre. Il était donc là, il faisait son œuvre dans les âmes, sa mission finie, il reprenait sa route.

Empruntons quelques lignes au journal de Conflans :

« 8 juin 1854. — Nous recevons aujourd'hui, par un heureux malentendu ou plutôt par une secrète disposition de la Providence, la visite du R. P. Barrelle : au lieu de se rendre de Strasbourg à Lyon, ainsi que le voulait son itinéraire, le bon Père se trompe de convoi et se voit avec étonnement transporté à toute vitesse vers Paris. Nous devons à cette méprise le bonheur de le posséder presque toute la journée. Une autre circonstance se rattache à cette visite inattendue : une de nos novices après avoir fait une confession générale au R. P. Barrelle lors de son

dernier passage à Conflans, conservait un vif désir de le revoir pour lui communiquer encore certaines choses de son intérieur, sans pouvoir néanmoins conserver aucun espoir fondé à cet égard, puisque rien ne faisait présumer la prochaine visite du bon Père, elle priait toutefois avec une ferme confiance, et c'est précisément alors que le Révérend Père, poussé sans doute par son bon ange, vint nous surprendre et exaucer les vœux de notre sœur. »

Voici maintenant le prédicateur de retraite dans la simplicité des actions quotidiennes. Une sœur coadjutrice nous dicte ses observations, nous les reproduisons fidèlement :

« Tout, dans le P. Barrelle, avait quelque chose de si digne et de si modeste, qu'en le voyant on se sentait porté vers Dieu; sa bonté cependant imposait le respect, tant son maintien était grave et religieux. Chargée de faire ses commissions et de veiller à son service, je le trouvais toujours dans le même recueillement. Mais c'est surtout en le voyant dire la messe que j'étais frappée de sa dévotion au moment de la consécration. Un jour, il arriva à la chapelle des étrangers lorsque le salut venait de commencer; je lui proposai d'entrer dans le sanctuaire, mais il me répondit : — « Je suis bien ici, » et se mit à genoux dans un endroit écarté, où il se tint tout le temps immobile et sans appui.

» Le R. P. Barrelle avait un ordre parfait et donnait peu à faire aux personnes chargées de son service. Les moindres attentions étaient reçues par lui

avec une reconnaissance qui confondait. Il prenait un soin remarquable des objets à son usage, et prouvait ainsi l'estime qu'il faisait de la pauvreté. Ses effets les plus usés avaient un air de propreté qui charmait. Un jour on lui mit des mouchoirs de poche en bon état à la place des siens; mais il en eut une véritable peine, et l'obéissance seule put les lui faire accepter. Il me fallut aussi lui donner du papier très-commun pour prendre ses notes; il trouva contraire à la pauvreté de se servir de celui qu'on lui avait préparé.

» Jamais il ne touchait, même dans les plus grandes chaleurs, aux petits rafraîchissements qu'on lui offrait ou qu'on déposait dans sa chambre, et plus d'une fois il me fit dire à la sœur cuisinière que deux plats lui suffisaient et qu'il voulait en tout être servi comme la communauté. Cependant lorsque sa santé exigeait quelques soins, il se laissait faire comme un enfant, et sa réponse était toujours : — « Eh bien, bonne » sœur, puisqu'on le désire, je le veux bien aussi. »

» Un soir, en sortant d'une de ses instructions de retraite, il fut arrêté dans la cour par une de nos sœurs coadjutrices qui le retint assez longtemps; le bon Père avait très-chaud, et le serein tombait. Je pris sur moi de m'approcher de lui et de lui en faire l'observation. Aussitôt il congédia la sœur, mais il le fit avec un air de bonté que je n'oublierai jamais.

» Lorsque je lui faisais une commission, j'avais l'habitude de lui demander sa bénédiction, et le bon Père se levait aussitôt pour me la donner. Je craignais bien, d'une part, de le déranger et d'être importune;

mais de l'autre, je sentais que je me priverais d'une grande grâce en ne la lui demandant pas. Enfin, je lui dis un jour ma pensée là-dessus, et depuis lors, le bon Père, dès que je me présentais devant lui, me bénissait de lui-même. »

Ces dehors simples et bons ont un charme qui sied bien aux instruments de la vertu divine. Ils en relèvent le mérite, quand on les rapproche des grands effets surnaturels qu'elle sait produire.

Bien souvent un progrès important se décidait au contact de cette parole qui ne proposait rien de médiocre, qui, à force d'être généreuse, semblait dilater les courages. Un état nouveau s'établissait dans les âmes, et l'effet produit n'avait rien de fugitif; il avait quelquefois une portée lointaine et décidait d'une vie; car si toute parole n'est pas excellente à tout besoin, celle-ci avait communément un retentissement efficace.

Elle laissait si bien la place à Dieu seul! Quelquefois même Dieu éclatait sensiblement et laissait les esprits sous le saisissement.

En 1851, le P. Barrelle était allé donner à la Ferrandière le triduum de fin d'année sur *Jésus premier* et *Jésus dernier*. Au milieu d'une instruction, enflammé peu à peu par l'ardeur du discours, hors de lui de saint amour et de besoin de le répandre, il se leva tout à coup de son fauteuil, comme saisi par l'inspiration, et dans son transport il s'écria : — « Mes enfants, Alphonse Ratisbonne a vu la sainte Vierge et il a tout compris! Eh bien, moi je vous

dis : J'ai vu Notre-Seigneur et j'ai tout compris! » Et il retomba sur son fauteuil, se cacha le visage dans les mains, comme anéanti par cette explosion passionnée du divin amour. Il resta sous cette impression plusieurs minutes.

Voici une conversion. C'est le retour d'une âme à la ferveur :

« J'étais religieuse depuis bien des années, mais bien loin de ma première ferveur. Diverses circonstances et plus encore le manque de fidélité à la grâce m'avaient tellement dégoûtée de ma vocation, que je n'y persévérais que par un reste de foi, et j'en trouvais le joug insupportable! Connaissant ces dispositions, mes supérieures jugèrent devoir me faire suivre une retraite donnée par le R. P. Barrelle. Je n'en avais nullement envie; bien persuadée que cette nouvelle grâce n'aurait, comme tant d'autres déjà reçues, que le triste résultat de me rendre plus coupable devant Dieu. D'ailleurs j'étais peu désireuse des exercices spirituels, et j'aimais mieux m'étourdir que d'examiner mon triste état.

» Il fallut obéir néanmoins, car on ne me laissa pas le choix. Je ne connaissais pas le P. Barrelle, et dès que je le vis, je fus singulièrement frappée; son air de bonté et en même temps la gravité religieuse qui se peignait sur tout son extérieur, me firent une grande impression. En l'entendant parler, la finesse de ses pensées, la profondeur de son regard, un mélange de grande douceur et de mordant dans ses expressions, tout m'intéressa; et je me dis en sortant de la pre-

mière instruction : Au moins cette retraite ne m'ennuiera pas.

» Mais bientôt ces dispositions si imparfaites durent céder à la grâce puissante attachée aux paroles de cet apôtre du cœur de Jésus! La vérité se montrait à mon esprit comme jamais je ne l'avais comprise. Jamais je n'avais rien entendu de si persuasif, jamais rien de si entraînant n'avait saisi mon cœur!

» De plus, je demeurais parfois stupéfaite en entendant le Père répondre à mes pensées intimes. Je me rappelle qu'une fois, entre autres, j'avais le cœur serré de crainte à l'exposé terrible qu'il faisait du jugement de l'âme religieuse infidèle; mais aucun signe extérieur ne pouvait me trahir. — « Pourquoi ce trouble? » dit le Révérend Père en fixant les yeux sur moi; et parlant alors de la bonté extrême du juge, jusqu'à ce que cette crainte eût fait place à la confiance, il ajouta : — « A la bonne heure! » Je me souciais fort peu qu'on s'aperçût de ces apostrophes; aussi je me composai comme si je n'avais nullement compris qu'elle me fussent adressées; mais au fond j'étais bouleversée, car je ne pouvais douter que Dieu ne donnât au Père la connaissance intime de ce qui se passait dans mon âme. Chacune de ses instructions y faisait entrer l'humiliation à pleins bords, tandis que dans les entretiens particuliers il savait rendre la confiance, la paix, la joie même non moins surabondantes.

» Le souvenir de ces impressions me les rend aussi vives qu'elles l'étaient alors, malgré les longues années

qui se sont écoulées depuis. Et plus tard, quand je rendais compte de ma conscience à ce Père vénéré, j'étais si convaincue que Dieu l'éclairait lui-même, que cette conviction m'aurait empêchée de prendre aucun détour et de faire la moindre restriction, supposé que ma confiance n'eût pas été sans bornes.

» Dans cette retraite il m'eût été comme impossible de ne pas me rendre. Les sacrifices que je devais m'imposer ne pouvaient m'arrêter, car les décisions du Père donnaient à ma volonté une force incroyable! Elle ne savait plus rien mesurer! Et cependant, jamais de violence; mais, au contraire, une douceur qui surpassait tout ce que j'avais trouvé dans les personnes les plus remplies de charité. Les réponses du Père étaient si suaves, qu'il me semblait entendre la voix de Notre-Seigneur lui-même; et elles étaient si claires et si positives, qu'elles m'ouvraient une route où je ne voyais pas la moindre obscurité ni le plus léger doute.

» Ces saints exercices furent donc pour mon âme le début de grâces sans nombre, dont ce Père vénéré a été constamment le canal. Aussi est-ce avec les sentiments du respect le plus profond et de la reconnaissance la plus filiale que j'aime à redire qu'après Dieu je lui dois la persévérance dans ma vocation et l'espérance de mon bonheur éternel. »

Que pouvait-il manquer au crédit de l'ouvrier évangélique, alors que d'aussi puissantes opérations de la grâce étaient encore soutenues par le soulagement des infirmités corporelles? Or, pour nous borner à un

ou deux exemples, la Ciotat, son pays natal, va nous les fournir.

En 1845, le P. Barrelle prêchait la retraite aux religieuses du Saint-Nom de Jésus. « Ses paroles tombaient en nos cœurs, nous dit l'une d'elles, comme des perles précieuses que l'on conserve en un trésor séparé et qui demeurent inaltérables à l'action du temps. Il avait l'art d'humilier sans froisser ni décourager. En nous détachant de nous-mêmes, il s'efforçait de nous unir étroitement à Jésus-Christ, et nous sentions son action d'une manière irrésistible et inexplicable.

» Parlait-il de la sainte humanité du Sauveur, alors surtout s'enflammait son visage; sa parole s'animait de plus en plus, et c'est avec de vrais transports qu'il nous disait : « Allons, chères âmes! nourrissez-vous » de Jésus, mangez de ce pain délicieux; le jour, dans » vos travaux, pour vous soutenir; la nuit, dans vos » insomnies, pour les charmer; mangez, mangez, » nourrissez-vous de Jésus! » Il nous dit des choses sublimes dans une méditation sur la flagellation du divin Maître. Il nous montrait l'adorable Victime, couverte seulement de ses plaies et de son sang; débarrassée des liens qui l'avaient attachée à la colonne, et ne pouvant se tenir debout à cause de son épuisement, elle se traînait à genoux dans son propre sang pour reprendre ses vêtements et en couvrir son corps virginal... Là, comme au spectacle de la croix, quand il nous montra Jésus-Christ abîmé dans la souffrance, auprès de lui sa très-sainte Mère et Marie-Madeleine

représentant les pauvres pécheurs, ce fut avec tant d'onction que nos cœurs en furent brisés; il y en eut même qui ne purent tarir leurs larmes de plusieurs heures, quelque effort qu'elles fissent pour les retenir.

» La croix, les souffrances, les humiliations, toutes ces choses si contraires à la nature, en passant par sa bouche prenaient un attrait irrésistible et captivaient nos cœurs.

» Mais sa parole opérait d'autres merveilles : Une sœur conseillère était malade depuis plusieurs mois. Le bon Père, après avoir traité les affaires de son âme, lui demanda des nouvelles de sa santé. — « J'éprouve, répondit la sœur, un dégoût insurmon-» table pour toute espèce de nourriture. — Allez, » reprit le Père, et dites à votre bon ange, de ma » part, qu'il vous ouvre l'estomac. » En toute simplicité, la bonne sœur obéit. De ce jour-là l'appétit lui revint, et la santé se rétablit insensiblement d'une manière inespérée.

» Une bonne sœur, malade depuis plusieurs mois, touchait au terme de sa vie. Souvent elle était travaillée par la crainte de la mort. Le Père lui apporta des paroles de confiance si persuasives qu'elles l'établirent dans une paix délicieuse, qui ne l'abandonna pas jusqu'à son dernier soupir. — « Ah! depuis que le » P. Barrelle est venu me voir, disait-elle, je n'ai plus » peur. Je n'ai qu'un désir : la sainte volonté de Dieu. »

» Une postulante éprouvée par des tourments intérieurs lui confia ses peines. Après quelques paroles de consolation, le Père lui dit : — « Ma fille, allez au

» chœur ; vous chanterez les litanies de la sainte Vierge, » et votre peine sera dissipée. » C'était précisément l'heure de l'exercice. La voyant entrer au chœur, la Supérieure lui fait signe d'approcher et lui dit : — « Ma sœur, chantez les litanies. » Or, jusqu'alors on ne lui avait jamais confié ce soin. Étonnée, la postulante obéit ; mais les litanies n'étaient pas achevées que sa peine s'était évanouie.

» La même sœur fut interrogée sur les origines de sa vocation. Elle indiqua, sans sonder le passé, quelques indices récents de la grâce divine. Mais le Père ramenant ses souvenirs aux jours de son enfance, elle rappelait seulement les pieux désirs de sa première communion. Alors il la reconduisit comme par la main à une époque un peu plus rapprochée : — « Oui, mon Père, dit-elle enfin, vers quatorze ans » j'ai eu un songe mystérieux qui m'impressionna » vivement. » Le P. Barrelle lui en fit remarquer les circonstances frappantes ; puis il ajouta d'un ton persuasif : — « Ma fille, souvent Dieu s'est manifesté » aux âmes durant le sommeil. Si votre directeur eût » arrêté son attention sur le songe que vous venez de » me raconter, nul doute que cette époque n'eût été » celle de votre donation à Dieu. Heureusement le » Seigneur ne vous a jamais perdue de vue. Mais, dé» sormais, n'approchez jamais de la sainte table sans » faire au bon Maître la prière que vous lui adressâtes » dans votre songe : Jésus, fils de David, ayez pitié » de moi ! » Depuis plus de vingt ans cette pratique n'a jamais été oubliée. »

Le P. Barrelle parlant de cette postulante à la supérieure de la maison, lui dit : — « Ma Mère, prenez de cette sœur un soin tout particulier, je vous la recommande. Soignez-la, soignez-la, » répéta-t-il à plusieurs reprises. Était-ce intuition des desseins de Dieu, connaissance surnaturelle de l'avenir? Le fait est que quinze ans plus tard la postulante de 1845 devint supérieure générale de sa Congrégation.

On aurait dit que la grâce et la puissance divines aimaient à passer par les mains du P. Barrelle. Pour lui, il ne savait que s'en étonner, et plus il opérait le bien, plus il se déplaisait à lui-même. Après les plus heureux succès, il osait bien écrire, avec une entière bonne foi, des paroles comme celles-ci : « Nous venons de terminer notre retraite à Conflans. Tout le monde y a fort contenté Notre-Seigneur, excepté moi, qui ai été ennuyeux au possible. » Ou bien encore : « Je suis une croix toujours à qui me fait la charité de ne pas dédaigner mon humble ministère. »

Ainsi c'est une charité d'accepter ses services; il ne veut pas qu'on se gêne pour les laisser de côté : « Dites-moi en simplicité, car je suis votre frère et serviteur, si l'arrangement proposé pour votre retraite ne vous dérange pas. Avec un misérable tel que moi, il ne faut pas craindre; car il n'y a pas plus à perdre qu'à gagner. »

Cependant la vérité lui arrache des aveux sur les consolants résultats de ses efforts : « Que de consolations Notre-Seigneur m'a données cette année, dans les diverses maisons religieuses que j'ai parcourues!

Que de grâces je l'y ai vu répandre! Qu'il en soit mille fois béni! »

Il écrivait le 1er avril 1852 : « Ce que j'ai dit de nos chères enfants de Kientzheim à mes autres enfants de la Ferrandière a contribué au succès parfait de leur retraite, qui s'est terminée le jour de saint Joseph. Il fallait voir l'entrain de ces petites à s'humilier. Elles fouillaient toutes dans leur vie pour acquérir la vraie connaissance d'elles-mêmes et le mépris de soi qui en est le fruit. Ç'a été comme le cachet de ces saints exercices, qui m'ont beaucoup consolé, quoique un peu fatigué. »

Sous cette atténuation, nous retrouvons ici l'indice des fatigues excessives qu'il amoncelait dans ses courses apostoliques. Peu d'années, depuis 1849, où sa santé n'éprouvât des secousses violentes. Il luttait contre la faiblesse; si le mal prenait le dessus, il subissait la croix et reprenait de plus belle son labeur apostolique. C'est donc en toute vérité, au physique comme au moral, que le Seigneur lui faisait « gagner son pain apostolique à la sueur de son front ».

« Dans sa conduite envers mon âme, Notre-Seigneur se contente de laisser tomber sur le sol de mon intérieur quelques petits grains de sénevé qui me semblent attendre là le jour et l'heure de leur développement. C'est ce qui me force de gagner mon pain apostolique à la sueur de mon front, et dans la peine d'un travail continuel et dans l'état d'une indigente pauvreté habituelle. On ne peut et on ne veut pas le croire; c'est la vérité pourtant; Dieu le

sait. Je dois y ajouter cependant que la charité de ce bon Père ne m'a jamais fait défaut, sauf quand mon peu de foi et ma trop grande pusillanimité m'en ont rendu indigne, ce qui a été rare et bien rare de la part de cet admirable Père, à qui actions de grâces en soient rendues. »

Quelle rapidité dans ses courses, quelle activité dans son apostolat! On lui demande son itinéraire, afin de savoir où le prendre; il répond :

« Mon itinéraire! Eh! pauvre enfant, je traverse tant de pays que le tracé en serait un peu long. Je suis tantôt au Nord et tantôt au Midi. De Lyon, je courus à Châlons-sur-Marne; de là je poussai une pointe sur Conflans, pour me reposer dans deux confessionnaux, là et rue de Varennes. Je revins dans la même direction, quarante-huit heures après, pour me rendre à Reims, qui me retint une quinzaine de jours. Les deux retraites que j'y donnai me causèrent des sueurs abondantes, vrai remède contre les mauvaises humeurs; mais ma gorge! Dieu sait en quel état elle se trouva. Je vins alors à Tours, où je passai trois jours auprès de la très-digne Mère Générale, donnant l'oreille à qui me fut adressé, et distribuant quelques paroles d'édification. Ainsi reposé, je courus vers Périgueux, d'où j'eus de la peine à me tirer sain et sauf. Dieu cependant est venu à mon secours, et je suis une seconde fois à Tours, sur le point de partir pour Blois, qui me jettera comme une balle jusqu'à Montauban, et par contre-coup jusqu'à Niort, et par ricochet jusqu'à Gap, qui, ne voulant pas plus de

moi que les autres endroits, me fera sauter à Kientzheim, lequel, plus charitable, me rendra à Béthanie, pour aller de là je ne sais où, mais bien sûr où Notre-Seigneur voudra.

» Suis-je un être singulier au monde, mon enfant? On m'appelle çà et là; j'y vais, et puis, quelques jours écoulés, on me fait, nous nous faisons *la révérence;* heureux quand le cœur peut se dire : Nous nous quittons bons amis!... Car la doctrine que je prêche n'est et ne saurait être nulle part du goût de la sainte nature; d'où il suit que les âmes qui lui ont dévotion n'aiment guère l'ennuyeux et martelant prédicateur. Cependant, grâce à Notre-Seigneur, je n'ai point encore trouvé de *grands rebelles* sur ma route. C'est de la bonne pâte que celle qu'on m'a mise jusqu'à présent entre les mains. Les impressions ont été reçues avec docilité. Plaise au Seigneur du ciel de donner l'accroissement à mon labourage et arrosage tel quel! »

Quelques jours après, le 13 août 1852, s'adressant à une autre personne :

« Je pars de suite pour Montauban, pour remonter à Niort et redescendre à Gap. Ce sont comme les zigzags de la foudre; seulement je vais avec un peu plus de lenteur, surtout quand il faut passer des rapides chemins de fer sur les lourdes diligences en pays montagneux. Si j'étais fait à la façon des touristes anglais, je me distrairais en admirant tout ce qui borde ma route à droite et à gauche, de près et de loin. Mais le temps de l'admiration semble passé pour

moi, et je suis habitué à ne trouver partout que les mêmes choses. O terre insipide! et d'autant plus insipide que l'art veut rivaliser davantage avec la simple nature, pur ouvrage de mon Dieu. Mon enfant, un jour viendra où tout cela entrera pour nous dans le domaine du néant, lorsque nous entrerons nous-mêmes dans le royaume de la vérité et de la lumière éternelle. Les saints en avaient quelque écoulement, quand ils s'écriaient avec saint Ignace, mon Père : Que la terre me paraît vile et dégoûtante à l'aspect du ciel! Oh! je voudrais que nous nous étudiassions pendant notre vie fugitive à juger de tout ce qui est ici-bas comme ils en jugeaient eux-mêmes à la clarté de leur vive foi. Croyez-vous que nous en serions moins heureux, pour en être plus pauvres de ces misérables fascinations, qui ne font qu'ensorceler le cœur et jeter le désordre dans ses affections?...

» Encore un peu, encore un peu, mon enfant, et nous aurons passé... O vérité! ô vérité! saisis-nous déjà, et que tout devant toi nous paraisse folie et vanité des vanités, hormis la connaissance, l'amour et la fervente imitation de Jésus, le modèle, le sauveur, l'ami passionné et l'époux de nos âmes. »

Ainsi, durant ses voyages il se plongeait en Dieu, des spectacles fugitifs du dehors élevant son âme aux saintes contemplations de l'amour divin; et ses courses « étaient sans ennui, parce que Notre-Seigneur daignait l'attirer à lui pendant ce temps-là. » Il s'unissait d'intention aux courses évangéliques de son adorable modèle, et se félicitait de cette douce ressemblance :

« Me voici, faisant en ce moment ce que faisait notre bon Maître, allant, venant, s'arrêtant un peu, puis reprenant ses courses. Je le remercie de ce petit trait de ressemblance extérieure qu'il daigne me donner avec lui, et je le prie de me donner les autres, qui sont autrement essentiels; car que sert de courir le monde, même en évangélisant, si l'esprit et le cœur ne sont unis à Celui qui envoie, et si la vie ne correspond fidèlement à la sienne? Demandez-lui qu'à tant de charités qu'il a eu la grande miséricorde de me faire, il joigne encore celle-ci, et que je me rattache d'autant plus à lui que je vagabonde davantage au milieu des créatures. »

Cependant la pente du désir ramenait le P. Barrelle aux heureuses thébaïdes qu'habite le recueillement et qu'anime la sainte prière. S'il en rencontrait quelqu'une en sa route, de célestes envies renaissaient en son cœur, et lui offraient l'occasion d'un sacrifice pour les âmes.

Il s'exprimait ainsi le 10 juillet 1855 :

« Il y a quelques jours que j'étais sur de saintes montagnes. Dans mon excursion j'assistai à la consécration d'une église du Sacré-Cœur. Annonay et la Louvesc ont partagé mon temps.

» Trouvant sur mon chemin, dans les montagnes que j'avais à gravir, la plus petite et la plus isolée de nos résidences, située à environ deux lieues de celle de Saint-Régis, dans une assez riante solitude, au milieu de quelques rares maisonnettes, auprès d'un modeste pèlerinage de notre bonne Mère,

Notre-Dame d'Ay, je me suis comme senti pris au cœur, et il m'est échappé de dire : Oh! que je serais bien ici!... Mais c'était trop penser à moi, et il m'a bien vite fallu ajouter : Seigneur, non point ma volonté, mais la vôtre. En elle seule, en effet, est la vraie et parfaite solitude... En elle le vrai et parfait repos. Qu'elle soit donc à vous, votre Amérique avec ses profondeurs, et à moi Notre-Dame d'Ay avec son silence, ses vallées étroites, son torrent et sa pieuse solitude. Que si, plus tard, ce doux sort nous était fait par cette unique volonté, oh! alors nous en serions doublement heureux, et parce que nous n'aurions voulu que ce que Notre-Seigneur voulait, et parce qu'il ferait, en nous isolant, sa volonté infiniment aimable en toute chose. Attendons patiemment, et, en attendant, agissons généreusement. »

L'heure n'était pas encore venue. Au lieu de la douce solitude de Notre-Dame d'Ay, la bruyante demeure d'un pensionnat nombreux allait ramener une dernière fois le P. Barrelle à l'apostolat de sa jeunesse et de sa maturité. Pour la septième fois, l'éducation lui sera redevable. Il lui aura consacré pendant un quart de siècle sa sagesse et son dévouement.

Mais, avant de traverser cette nouvelle période, arrêtons-nous un instant à étudier dans le P. Barrelle l'éminent directeur des âmes.

CHAPITRE XXVIII.

LE DIRECTEUR DES AMES.

Ce que c'est que la direction.— Un idéal : Amour de Dieu jusqu'à l'abjection de soi. — Dieu veut bâtir sur des ruines. — Se laisser faire et se laisser défaire. — Que l'Esprit-Saint va petitement avec les petites âmes. — Comment l'âme qui sait mourir reçoit la divine empreinte de Jésus-Christ. — Rien ne peut retarder l'âme de bonne volonté. — Exploiter les infidélités passées au profit des vertus. — La crainte corrigée par la confiance. — La tentation nous jette au sein de Dieu. — Les jouissances de la maladie.

Dans les retraites spirituelles, si la prédication commence puissamment l'œuvre de la grâce, il appartient à la direction des consciences de poursuivre cette œuvre jusqu'au terme. La direction a une action plus intime; elle possède de Dieu une lumière spéciale pour connaître l'âme, pour lui parler; elle proportionne la vérité aux dispositions personnelles, et elle porte jusqu'au sein de la volonté, selon les besoins du moment, les impulsions immédiates du Saint-Esprit. Le prêtre n'a pas reçu de pouvoir plus efficace et plus salutaire.

Le P. Barrelle fut un directeur éminent. Une ou deux fois dans la suite de cette histoire, nos lecteurs ont pu entrevoir son mérite; nous avons à dire ici quelles qualités il déploya dans la conduite des âmes.

La direction a pour objet de conduire les âmes dans les voies de Dieu. On pourrait la définir la science des âmes et de la perfection; puisque les voies de Dieu ne sont autre chose que la marche du Saint-Esprit pour perfectionner les âmes.

La plupart des chrétiens n'ont besoin de direction que par intervalles. Les enseignements communs de la religion leur apprennent tout ce qui est habituellement nécessaire pour éviter le mal et faire le bien; ils ne vont chercher d'ordinaire, au saint tribunal, que la guérison de leurs infirmités spirituelles ou la réconciliation avec Dieu, et, pour les douleurs inséparables de la vie humaine, les consolations de la foi.

Que si l'on passe par certains états d'âme plus pénibles, ou si l'on aspire à la vie spirituelle, on sent alors le besoin d'un protecteur et d'un guide. Les tentations, le scrupule, l'appel de la grâce à un état de vie plus parfait que la vie des chrétiens ordinaires, sont des circonstances difficiles qui ne sauraient manquer sans péril de conseils éclairés. Que sera-ce s'il s'agit de s'adonner à la vie intérieure ou de suivre les voies difficiles de l'oraison et de la contemplation!

Heureuse l'âme alors si elle trouve un homme spirituel, un homme versé dans la théologie mystique, cette partie la plus haute de la théologie morale, qui enseigne les sentiers de la perfection et conduit l'âme jusqu'aux plus hauts sommets de l'union divine.

Le P. Barrelle possédait excellemment les trois conditions qui font le directeur habile : des principes solides qui assuraient sa conduite; un ardent amour

des âmes, où sa direction puisait de la suite et de la constance; enfin un discernement éclairé des consciences.

Avant toute chose, il faut des principes sûrs pour donner de la sagesse à la direction.

Il en est de la direction comme de la sainteté; le Saint-Esprit les inspire l'une et l'autre, et il répand dans ses mystérieuses opérations une variété merveilleuse. Le soleil ne donne pas aux fleurs la même nuance, les astres n'ont pas tous le même éclat, et l'étoile, dit l'Écriture, diffère de l'étoile en clarté. Ainsi la grâce de Dieu se diversifie en mille manières, selon les âmes qu'elle doit remplir et selon les divins desseins.

Toute sage direction participe de la grâce qui l'inspire cette ampleur, cette flexibilité, d'où procède dans la société des saints la splendide variété de leur vertu et de leur gloire. Plus parfaitement elle s'éclaire au flambeau de la Sagesse infinie, plus aisément aussi elle s'harmonise aux multiples impressions de la grâce. Le fidèle organe de l'Esprit sanctificateur doit s'appliquer à discerner son action au secret des consciences, et son plus grand mérite est d'y seconder l'impulsion divine.

Cela n'empêche pas les maîtres de la vie spirituelle d'être caractérisés par un esprit distinctif. Si nous nommons l'esprit de pénitence ou l'esprit de zèle, l'humilité, la contemplation, la suavité du saint amour, quel lecteur ne trouvera aussitôt dans sa pensée le nom de saint Jérôme et de saint Ignace, de saint Jean

de la Croix et de sainte Thérèse, et celui de saint Bernard ou de saint François de Sales! Mais tous n'ont qu'un seul emploi : seconder le Saint-Esprit. C'est qu'au fond, sous des noms divers, l'esprit qui les anime, c'est toujours l'Esprit de Dieu, infailliblement d'accord avec lui-même dans la variété de ses manifestations.

Oui, sous la bannière d'une vertu, toute vertu garde son allure ; de même toute vertu se retrouve en toute vie parfaite, car les vertus sont inséparables. Parmi elles cependant, il en est toujours une qui éclate davantage, qui a la prédilection du cœur, et qui tient, pour ainsi dire, le sceptre de la perfection. Or, l'esprit d'un directeur des âmes tient d'ordinaire aux tendances de sa vertu. Il possède un idéal conforme à ses inclinations surnaturelles ; cet idéal est la boussole qui marque sa route, le phare lointain qui dirige le pilote vers les rivages de la perfection, alors qu'il écoute fidèlement dans chaque âme quel est le souffle de l'Esprit de Dieu.

S'il fallait caractériser d'un mot la direction du P. Barrelle, nous dirions que l'amour de Dieu en fut le ressort, mais que l'abjection de soi en résuma le secret. On peut la définir d'un mot à la fois doux et austère : s'anéantir devant Dieu par amour.

La formule de la vraie vie et de la perfection véritable nous est donnée par saint Paul quand il dit : « Je ne vis plus, mais c'est Jésus qui vit en moi » ; mourir pour vivre ; mourir à soi pour vivre à Jésus-Christ, voilà en deux mots la perfection. Comment, en effet,

la vie divine pourra-t-elle s'emparer de tout l'être humain? Comment le chrétien pourra-t-il dire en toute vérité : Ma vie à moi, c'est Jésus-Christ, *mihi vivere Christus est?* Pour cela, toute vie qui ne serait point assujettie à la vie divine devra disparaître et mourir.

Mourir à soi pour vivre à Jésus-Christ, oui, c'est bien là le double travail de la perfection.

Telle est la doctrine du P. Barrelle. Détruire les obstacles à la vie divine, afin de préparer la place au Maître des cœurs ; à son avis, c'est le vrai point de départ de la perfection, c'est la grande loi de la sainteté.

« Se vider de soi-même pour se remplir de Jésus-» Christ, se quitter pour courir à la suite du Sauveur ; » se perdre pour trouver le Seigneur Jésus ; mourir à » soi pour vivre à Dieu seul ; descendre dans son » néant, s'y construire une demeure fixe, et là atten-» dre les visites, les lumières, les impulsions du divin » Régulateur, vivre alors de fidélité » ; voilà la doctrine répandue partout dans les écrits spirituels du P. Barrelle.

Écoutons-le, sans oublier qu'il s'adresse à des âmes désireuses de la perfection.

« Vous avez jusqu'à présent trop vécu vous-même ; et il était temps, oui, qu'arrivât le moment de mourir. Mort mille fois plus précieuse que votre première vie ! mort renfermant mille fois plus de vrai amour que tout ce que vous aviez auparavant témoigné à Jésus et à son cœur ! Ne savez-vous donc pas, chère enfant, qu'il a plu à son Père et à Lui de tout bâtir

sur les ruines et la mort?... Aussi j'aime déjà rencontrer en vous les premières, qui sont les préludes de la seconde. Vous voyez dans votre intérieur comme dans votre conduite extérieure, dans l'esprit, dans la volonté, dans le sentiment, dans l'action, dans le langage, dans la position, dans l'isolement, comme des débris d'un bel édifice qui n'est plus, et vous ressemblez à ce cher Fils de l'homme qui n'a plus même où reposer sa tête ni son cœur.

» Mais à force d'en souffrir, n'allez-vous pas à en mourir? — Tout juste. Et de ces ruines ainsi que de cette mort surgiront la résurrection et la vie... et voilà encore Jésus-Christ, mais Jésus-Christ seul, sans vous et sans rien de vous, sans votre propre vie. Meure, meure tout cela, pour n'avoir plus que Jésus et son Cœur, ma véritable et unique vie! Amen mille fois. »

Une autre fois :

« Chère enfant, mourez, mourez chaque jour davantage, mais par le seul motif de vivre enfin, par cette mort incessante, à l'amour vrai de Jésus-Christ. Oh! quel terme! Si nous pouvions seulement avoir l'avant-goût de ce qu'il y a de délicieux, nous nous donnerions mille morts à toute heure. Mourez donc autant que vous pourrez, et allez de sacrifice de vous-même en sacrifice, et d'actes d'humilité, de douceur et de patience en actes semblables. C'est un chapelet qui nous fait gagner plus d'indulgences que tous les autres. »

Il parle ainsi à une autre âme :

« On ne peut arriver au règne de Jésus-Christ sur l'âme sans *aimer* et sans *détruire*. Aimez donc et détruisez. Mais l'amour est moins dans ce qui se sent délicieusement que dans ce qui se fait avec énergie dans la vue de contenter l'Époux. Détruisez et tenez-vous sans cesse armée pour détruire. Des milliers de coups portés sur nos ennemis chaque jour ne suffiraient pas à leur arracher la vie, si nous leur donnions par notre relâchement le temps de ressusciter. »

Au surplus, selon le P. Barrelle, faire mourir la nature et vivre par la charité ne sont pas deux opérations successives. « La mort intérieure elle-même fournit un aliment à la vie de Jésus-Christ en nous. »

« Mon enfant, démolissez d'une main et bâtissez de l'autre, haïssez et aimez tout à la fois. Unissez la guerre à la paix, l'activité et le repos de l'âme, une constante défiance de vous-même en tout, et une espérance au Seigneur qui ne s'impose jamais de limite. »

Le grand obstacle à la vie de Jésus-Christ c'est l'esprit propre, la propre volonté, ce moi humain qui centralise toutes les forces de la nature, qui veut paraître et s'étendre, et tout ramener à soi. Le réduire devant Dieu à ce qu'il est de son fond, ramener l'homme à son néant; voilà la grande destruction que doit opérer l'âme sous l'effort de la grâce. Le P. Barrelle prenait donc à partie le moi humain, il faisait descendre l'âme dans la vérité de son impuissance, de son néant; il la ramenait sans cesse au même point, il y revenait sans relâche, afin que, vide

enfin d'elle-même, elle pût être remplie de Jésus-Christ.

« C'est un grand pas que d'entrer dans sa propre vérité, un plus grand que d'agir d'après la conviction de sa propre vérité ; et le plus grand de tous que de vouloir de plein cœur que tous, au-dessus et autour de nous, jugent, parlent de nous, et nous traitent selon cette même vérité. »

Cette vérité, c'est notre néant, dont la connaissance et l'amour pratique constituent l'humilité. Le P. Barrelle a sur cette vertu une suite de conférences. Nous en tirons quelques pensées. En commençant, le P. Barrelle compare l'œuvre de la grâce dans les âmes à l'œuvre de la Toute-puissance dans la création.

« Qui est comme notre Dieu? Il habite des hauteurs inaccessibles, et il voit en bas toute chose ». Quand donc il s'agit de créer, voyez-le regardant en bas. Il ne peut rien voir au-dessus de soi ; il ne peut regarder à son propre niveau puisqu'il est sans égal, « et il n'y a pas d'autre Dieu que lui. » Son regard plonge donc en bas jusque dans le néant. De même toutes les fois que le Seigneur veut commencer un ouvrage, il s'établit dans le néant comme dans l'atelier le plus convenable à son œuvre ; il choisit là son laboratoire, et, parce qu'il a toujours à faire, *usque modo operatur,* il s'y établit pour ainsi dire à demeure.

» De là, comprenez l'admirable conduite de Dieu sur ses saints : il les pousse, il les pousse sans cesse à

devenir rien, rien, à se traiter et à se laisser traiter comme rien..., il leur enlève tout ce qu'ils ont..., il les dépouille, il les réduit à néant. S'il nous appelle à faire quelque bien dans les âmes, c'est toujours par le même moyen. Il vous faut pour cela descendre jusqu'aux dernières limites du rien, vous établir dans votre néant. Oh! le bon laboratoire, où vous deviendrez dignes de Dieu!

» L'humilité nous présente ce fonds où nous devons semer, planter, arroser pour avoir des fleurs et plus tard des fruits qui demeurent. Si après vous être mis dans la disposition de vouloir, de faire et de souffrir tout ce que Dieu veut, et dans l'acte effectif et total d'un vrai et éternel dégagement de tout, vous vous appliquez à ensemencer vos diverses plantes, c'est-à-dire les vertus que vous devez pratiquer, dans le terrain de l'humilité, et à les y cultiver avec soin, tout est gagné pour vous; car, vous ne l'ignorez pas, ce sont les vallées qui sont le plus richement fertiles. Pourquoi cela? C'est qu'elles reçoivent à elles seules tout ce que ne peuvent contenir les hauteurs. Celles-ci, en effet, ne gardent jamais rien : la pluie, les rosées, toutes les eaux du ciel ne font que les effleurer; aussi, voyez comme leur sommet est aride! et c'est à juste raison qu'on les compare à l'orgueil.

» Quand on a compris l'excellence de l'humilité on fait hardiment les actes qui découlent de cette vertu, et on les porte comme des joyaux sur son front... C'est là le signe de la noblesse chrétienne, de la noblesse évangélique, qui va toujours à l'inverse du

monde. Ce qu'il y a de plus petit, de plus abject, de plus bas, c'est ce qui fait la noblesse de Jésus-Christ. Lorsque les nobles mondains veulent une noblesse au-dessus de la leur, ils humilient leur noblesse extérieure afin de conquérir la noblesse évangélique. Combien n'en voit-on pas qui, dépouillant les rayons de leur gloire mondaine, ne veulent pour échange que la petitesse et l'humilité de Jésus!...

» L'humilité vous laisse à l'influence de toutes les vertus. Le plus souvent elles ne sont paralysées que par ce *moi* qui leur est opposé et souverainement rebelle.

» Ainsi l'obéissance vient et dit : Fais telle chose; l'âme qui est humble répond : Je le veux bien. La charité vient et dit : Rends-moi ce service; l'âme qui est humble lui répond : De tout mon cœur. La patience vient et dit : Il faut souffrir et se résigner; l'âme qui est humble répond : Bien volontiers, j'y consens. La mortification arrive avec ses rigueurs : Il faut frapper un peu ferme, dit-elle; et l'âme humble de répondre : Très-bien ; je ne demande pas mieux.

» Aussi Dieu a-t-il rencontré une âme vraiment humble, il abaisse ses yeux sur elle et envoie toutes les vertus frapper à sa porte, sûr qu'elle leur sera promptement ouverte et qu'elle leur fera un gracieux accueil. Il n'en est pas de même quand le moi habite les appartements intérieurs. Une vertu, l'obéissance par exemple, vient-elle lui demander le sacrifice du jugement et de la volonté propre, aussitôt la porte lui

est fermée. Mais enlevez ce moi qui cause toutes ces révoltes, brisez-lui la tête sous le marteau de la sainte humilité, et aussitôt toutes les vertus trouveront cette âme accueillante, prévenante; l'humilité façonne et prépare tout; c'est délicieux, c'est divin!

» Grand travail, chères âmes, que celui de la destruction de soi; c'est le préliminaire obligé de la reconstruction. N'est-il pas clair qu'il faut vider pour remplir, qu'il faut renverser pour reconstruire! »

C'est la doctrine catholique que, dans l'ordre du salut, l'homme de soi-même est impuissant. Si minime que paraisse une œuvre surnaturelle, il ne peut tirer de son fond ni la force pour l'accomplir, ni la volonté qui l'embrasse, ni même la pensée qui la conçoit. Ainsi, dans les œuvres de la grâce, aussi bien l'initiative que l'impulsion appartiennent à l'Esprit-Saint. A quelque degré de lumière et de perfection que l'élève jamais la grâce, la part de l'âme c'est la docilité. Elle doit céder à l'action divine et coopérer ainsi sans jamais mêler à l'impulsion surnaturelle l'empressement de sa propre activité. Sa coopération consiste toujours à suivre les prévenances de la grâce, à écarter les obstacles volontaires au règne souverain de la divine charité. A mesure que l'âme s'épure et avance dans la vertu, se laisser faire aux divines opérations et ne les contrarier en rien est d'autant plus indispensable que ces opérations sont plus parfaites et que, sous peine de déchoir, il ne faut pas laisser à l'esprit propre l'occasion de reprendre vie. Volon-

tiers, auprès des âmes qui aspirent à la perfection, le P. Barrelle insiste sur ce principe.

« Toute la science de l'amour, dit-il, est renfermée dans ce grain de séneve : se laisser faire par Jésus et aussi s'en laisser défaire. Y a-t-il rien de plus délicieux que de l'introduire et de le maintenir envers et contre tous, en qualité de dominateur unique et souverain, dans l'infiniment petit domaine de notre être, auquel sa miséricorde veut donner une telle extension? Ah! liberté et puissance à Jésus-Christ! Qu'il anéantisse autant qu'il lui plaira! L'acte de Celui qui est vie et éternelle vie ne saurait produire autre chose que ce qu'il est. »

« Oui, mon enfant, dit-il à une autre, laissez-vous faire... Laissez-vous dépouiller quand on vous dépouille, obscurcir quand on éteint autour de vous toute lumière, enrichir quand on vous donne, illuminer quand on vous éclaire, élever quand on vous élève, et jeter, abîmer dans toutes les profondeurs, quand on vous y jette et l'on vous y abîme. Que voulez-vous? C'est la part de la créature, et son unique part. Tout le reste est à Dieu et aux instruments dont il se sert pour opérer à son gré dans nos âmes.

» Oh! nous réfléchissons trop, nous considérons par trop de faces et de côtés la conduite de Notre-Seigneur sur nous. Nous tendons trop par le fond de notre esprit à nous rendre compte de ce qui se fait en nous et ce qui ne s'y fait pas; de la manière dont Notre-Seigneur opère, des moyens qu'il emploie, des

résultats qu'ils obtiennent, des lumières qu'ils nous apportent, des consolations qu'ils amènent, et de mille autres circonstances qui s'y rattachent ou qui en découlent.

» Ah! qu'il faut plus de simplicité sur la voie où vous êtes! Recevez, et c'est tout. Vous avez besoin de préparation? c'est Dieu qui prépare. De fidélité? c'est de Dieu que vous devez l'attendre. De lumière? elle vous viendra de lui. Ce bon Maître ne vous laissera manquer de rien, et plus vous serez pauvre, plus il vous donnera de ses richesses. Laissez-vous donc là, vous, et laissez-le faire, lui. De grâce, consentez enfin à ne présenter que votre pauvreté infinie à l'infini de la miséricorde de Notre-Seigneur.»

De tous les écrits spirituels du pieux directeur, on peut dire que le résumé substantiel est dans cette formule : Amour de Dieu jusqu'à l'entière abjection de soi.

Lors donc que le P. Barrelle entreprenait la conduite d'une âme, tout d'abord il la jugeait. D'un œil sûr il marquait le point décisif, c'est-à-dire la forme particulière sous laquelle se déguisait et tout ensemble se trahissait en elle l'esprit propre. Quand il l'avait saisi, il s'appliquait à le détruire, et, sous les transformations successives que venait à subir cette âme dans le progrès de sa vertu, il poursuivait avec constance cet unique ennemi. L'âme pouvait passer par divers états intérieurs; cette variété ne déconcertait pas le persévérant directeur. A dessein il négligeait certains défauts secondaires, des imperfections qui

semblaient provoquer l'attention, appeler un avis ou un reproche, et, revenant droit au point capital, sous le regard de l'âme surprise, il replaçait le but oublié.

Qu'on ne s'imagine pas que cette unité de vue, cet idéal fixe, dont le P. Barrelle projetait toujours la lumière sur la route réservée aux volontés généreuses, pût gêner les libres allures de la grâce ; à moins que la boussole en indiquant le pôle au navigateur n'enchaîne tous les navires sur un même sillage.

La plus parfaite abnégation de soi par amour pour Jésus-Christ, cette formule pouvait convenir à toutes les âmes, se plier à tous les besoins. Se laisser faire et défaire à la grâce, cette maxime si fréquente sous la plume du saint homme, de quel mérite n'est-elle pas pour établir le cœur dans la liberté des enfants de Dieu ! Dans cette unité de vue, que d'ampleur ! et dans un principe unique, quelle largeur, quelle fécondité !

On comprend l'importance de ce principe, surtout pour les âmes entièrement adonnées au travail de la perfection. Leur ardeur à la vertu peut facilement dégénérer en empressement, devancer la grâce divine, usurper même sur son action par l'initiative personnelle, au détriment de la paix intérieure et du vrai progrès. Or, c'était un des principes du prudent directeur : « Il ne faut jamais devancer la grâce, mais la suivre ; jamais hâter le pas de la grâce, mais se tenir à ses côtés et se contenter d'aller le pas dont elle va ; jamais dépasser la grâce, mais se borner à la seconder. »

Le P. Barrelle apprenait donc aux âmes l'oubli d'elles-mêmes et la docilité à la direction extérieure et à l'esprit de Dieu :

« Oh! je le vois bien, mon enfant, nous n'aimons point naturellement nous perdre, ne plus nous voir et mourir. Il nous semble par moments que la main et la sagesse du céleste Époux seront insuffisantes à nous mener au terme, si nous ne distinguons clairement la part d'activité que nous mettons à nous sanctifier. Cela, nous le touchons au moins; nous en recevons une sorte de certitude et nous nous complaisons à nous y reposer. Or, qu'y a-t-il là, sinon de la confiance cherchée, non en Dieu, mais en nous-mêmes? Oui, ainsi je suis sûre et sûre par moi-même, par des preuves palpables pour moi, que je suis dans le vrai, etc. Hélas! si nous ne sommes jamais et en tout que néant, toute preuve reposant sur nous que peut-elle être? Faisons donc, mon enfant, ce que nous avons à faire, en suivant l'obéissance et la direction, seule lumière vraie, seule source de cette certitude morale qui repose sur la foi et sur les attributs divins; puis, sans examiner autre chose, sinon si nous avons manqué à cette obéissance et à cette direction, allons à l'aventure de l'Esprit de Dieu, nous confiant en lui et en lui seul, et puisant dans le fonds de notre éternelle misère des motifs incessants de nous humilier toujours et toujours plus. Voilà l'état par excellence, la voie des sages ou des insensés selon la foi. Faisons-nous un plaisir d'y vivre et un bonheur d'y mourir. »

Pareille leçon se retrouve souvent sous la plume du P. Barrelle :

» Patience! restons livrée, abandonnée et parfaitement dépendante. Que tout en nous fasse pâte argileuse entre les mains du Père divin. Il a son temps et ses heures. Il les attend pour agir. Attendons-les aussi nous-mêmes. En cela consiste une partie de notre fidélité. L'autre partie, vous savez en quoi elle consiste. Toute girouette vous la dit, de la hauteur où elle est placée... Oh! qu'elle est éloquente par sa mobilité au moindre souffle de tous les vents célestes! Il n'y a nulle autre chose à faire avec vous, ô Esprit de mon Jésus! Cela est tout. »

Et ailleurs :

« L'abandon, l'abandon, le plus complet abandon entre les mains de Notre-Seigneur, pour tout ce qui regarde nos progrès sensibles sur la route de la perfection. Dieu! quand comprendrons-nous cela, et jusques à quand, par nos subtiles réflexions et notre esprit tenace, voudrons-nous ajouter, je ne dis pas une coudée, mais une ligne seulement à la stature de nôtre âme? C'est pitié vraiment que cette obstination de quelques âmes, qui s'appliquent sans cesse à elles-mêmes, comme les mondains et les mondaines s'appliquent à leur miroir, pour voir où en est leur toilette. « J'ai élevé, dit David, mes yeux vers la » montagne d'où me viendra mon secours. Mes yeux » sont toujours fixés vers le Seigneur... C'est qu'il me » délivrera », lui, et non pas moi, des piéges qui me sont tendus, soit par mes ennemis du dehors, soit

par mes ennemis domestiques. Oh! imitons-le, mon enfant, et nous serons plus fidèles, plus rapides sur la voie de la perfection, parce que nous obtiendrons plus de grâces; et nous tiendrons Notre-Seigneur plus appliqué à nous, qu'il ne l'est quand il nous trouve appliqués à nous-mêmes. »

Une autre s'enchaîne trop à des sacrifices de surérogation, qui préoccupent son cœur :

« Je vous engage, mon enfant, à ne pas sacrifier la liberté intérieure à toutes ces minutieuses exigences qui vous fatiguent par leurs continuelles importunités. Quand vous ferez librement, avec joie, par amour, faites; sinon liberté. Mieux vaut faire *moins* et avoir le cœur à l'aise, que d'embrasser *plus* et se tenir le cœur à l'étroit. »

Si l'on s'étonne d'avancer lentement, le P. Barrelle répond :

« Il faut un temps ou du temps pour tout, et ce n'est jamais, sans de rares exceptions, d'un trait et tout d'un coup que s'achèvent en nous les œuvres de la grâce. L'Esprit-Saint va petitement avec les petites âmes; il se proportionne à leur faiblesse; il ménage leur tendreté; mais ensuite, les trouvant grandies, il leur donne plus et il les rend capables de rendre et plus et mieux. Patience donc, vous dirai-je avec l'apôtre saint Jacques, mais activité. Fomentez d'abord dans votre cœur les saints désirs qui s'y trouvent... Demandez ensuite à Notre-Seigneur une grâce toujours croissante pour vous aider à rendre vos œuvres conformes à vos désirs. Tenez-vous, en même temps,

vigilante, pour n'être pas surprise et renversée dans les occasions. Mais si vous l'êtes encore, hâtez-vous de réparer vos torts et de vous encourager à une vigilance et à une fidélité plus grandes. Je vous promets qu'en suivant cette marche avec persévérance, le succès ne vous manquera pas. Notre-Seigneur, touché de votre constance, exaucera tous vos vœux. »

Le P. Barrelle instruit l'âme à patienter avec Dieu et avec soi-même ; il veut de l'ardeur sans empressement :

« Jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de nous renouveler pleinement, humilions-nous, prenons patience avec Dieu et avec nous-mêmes, espérons et ne cessons d'espérer. Jamais de dépit, pas même contre soi... Il faut savoir mâcher son absinthe sans sourciller, et trouver bon selon Dieu ce qui ne l'est pas à notre amour-propre et à ses désirs impatients. Pauvre enfant, trop de faim vous épuise, et trop d'ardeur à avancer sensiblement vous fait reculer. »

» Ame ardente ! dit-il à une autre, vous vous imaginez un peu que dans le perfectionnement de votre âme peut se réaliser cette parole : Aussitôt dit, aussitôt fait. Il n'en va pas ainsi, mais piano ! piano ! doucement, doucement, pour aller solidement ! »

« Il faut un perfectionnement successif, mais sans aucune impatience ni empressement. Il faut des désirs ardents d'être pleinement à Jésus, mais en se contentant de la part qu'il nous fait, et en confessant humblement qu'il nous la fait plus abondante mille fois que nous ne le méritons. C'est ainsi que nous maîtrisons notre imagination et notre cœur trop avide, et

que nous établissons notre demeure intérieure dans la paix. »

Le P. Barrelle n'aimait pas ces retours intérieurs par lesquels l'âme veut se faire des certitudes sur son passé, des assurances sur la satisfaction qu'elle a donnée à Dieu dans ses repentirs ou dans sa fidélité ; le besoin de retrouver en sa propre conduite des points d'appui, au lieu de laisser le cœur plus à l'abandon aux divines miséricordes, après avoir accompli avec droiture ce qu'elle sait que Dieu lui demande.

C'est pourquoi il rappelait volontiers à l'esprit d'enfance et enseignait la simplicité intérieure, qui fait à l'âme une incomparable paix.

« Je me contente de vous dire de rester enfant, de vous perfectionner dans cet esprit d'enfance, et ne plus vous faire de système, chose que les vrais enfants ne connaissent pas et ne connurent jamais, et oubliant, comme dit l'Apôtre, tout ce qui est derrière vous, mais tout, sans en rien excepter, d'aller devant vous, à la suite de la divine miséricorde, n'espérant, n'attendant rien que d'elle, c'est-à-dire tout ! « Elle me conduit, » elle me porte, devez-vous incessamment dire avec David, « et rien ne me manquera. »

Dans l'âme qui sait mourir, qui se quitte elle-même pour se livrer en tout abandon à l'Esprit du Seigneur, une œuvre de vie et de plénitude s'accomplit chaque jour, une incessante transformation la fait d'heure en heure plus semblable à Celui qui est la vraie vie, la parfaite plénitude. Tout appliquée à Jésus-Christ, le

type éternel, la vraie beauté des prédestinés, elle en prend la divine empreinte sous l'action du saint amour.

« Jésus, notre Père du ciel, doit recevoir ses créatures dans le moule de son cœur. Il faut donc que la fonte se fasse, et elle ne peut avoir lieu que dans le creuset et sous le feu de l'amour... puis, la fusion dans le moule, et une fusion qui s'étende à tout ce qu'il y a de plis et de replis dans le moule divin. On laisse ensuite le tout se refroidir pour qu'il y ait pleine consistance... et le moule s'ouvrant alors, la nouvelle créature paraît. Oh! qu'elle est belle et gracieuse quand elle porte avec une exacte fidélité tous les traits de ce moule divin ! »

C'est là une charmante image des effets que doit produire l'étude et l'imitation de Jésus-Christ. La lettre suivante, datée du 4 novembre 1858, contient un ensemble de doctrine sur cette indispensable imitation du divin Modèle :

« La sainteté, l'héroïsme de la perfection, c'est-à-dire la perfection poussée et conduite à son plus haut degré, mais toujours selon la capacité de la personne; car il y a des âmes qui sont plus capables d'une perfection héroïque que ne le sont bien d'autres. C'est ainsi que dans le ciel, où chacun est parfait, il y a cependant des anges et des saints dont la perfection est plus grande, plus excellente que celle de plusieurs autres, soit anges, soit saints. Et l'exemplaire de cette perfection, dont l'héroïsme, c'est-à-dire la plus grande hauteur, est la sainteté, est Dieu le Père et Jésus-Christ son Fils unique, qui avec leur Esprit

sont la sainteté infinie, ou l'immense plénitude et l'infini de toutes les perfections.

» Voilà pourquoi, appelés que sont tous les hommes à être saints, comme leur Père céleste est saint, à être parfaits comme il est parfait, ils doivent contempler, en l'étudiant, Dieu le Père, et l'étudier pour imprimer sur eux-mêmes la sainteté qui est en lui.

» Mais comme l'immense majorité n'en était point capable, Dieu a envoyé dans la chair son Fils unique, pour présenter à tous sa sainteté et ses perfections en relief et en bosse dans la personne admirable de son Verbe, en nous ordonnant de l'écouter, c'est-à-dire de nous former sur ce que nous entendrions de sa bouche et ce que nous verrions en lui.

» Notre sainteté et notre perfection se trouvent donc non pas seulement dans la connaissance et dans l'amour de ce cher Maître, mais dans l'imitation de sa personne en tout, imitation qui produit la ressemblance et qui nous amène naturellement à être comme lui. C'est ainsi que nous commençons à entrer, quoique vivant encore sur la terre, dans le paradis, dont il est écrit : Nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons comme il est. A l'œuvre donc, à l'œuvre sans interruption, sans lâcheté, sans négligence ; advienne que pourra, ne nous dessaisissons pas de ce divin objet, et poursuivons sur nous-mêmes la copie intérieure et extérieure de ce divin et unique modèle.

» Les diverses positions dans lesquelles nous nous trouvons par la conduite de la divine Providence

nous indiquent en quoi surtout nous devons nous appliquer à cette ressemblance aussi parfaite que possible avec notre aimable Seigneur. Mais il faut que nous nous revêtions des mêmes pensées, des mêmes sentiments, des mêmes mouvements d'âme et de volonté que notre divin Ami ; il faut, si nous parlons, que nous parlions comme il parlait ; si nous jugeons, que nous jugions comme il jugeait, etc. ; et aussi que nous ne manifestions pas sur notre extérieur d'autres traits que les siens propres. Nous serons alors sur les voies de la perfection et de la sainteté. »

Au fur et à mesure des difficultés renaissantes sur la route de la perfection, le directeur habile éclaire l'âme et rassure sa marche. Le passé et ses fautes, le présent et ses défaillances, les craintes et les tristesses, les souffrances, les combats, les contradictions du dehors, les désolations intérieures, il faut qu'il ait à tout la réponse de la grâce, une réponse persuasive. Le P. Barrelle avait à souhait cette réponse opportune et insinuante.

Avant toute chose, est-il un état intérieur qui puisse retarder une âme de bonne volonté? Le P. Barrelle répond :

« Ce n'est pas la nature quelconque d'un état intérieur qui peut nous être un obstacle en fait de perfection, mais seulement le peu de conformité que, dans nos divers états, nous avons avec la main qui nous y introduit et nous y fait passer. Nulle route plus isolée, plus abondante en fatigues, en privations, en amertumes, en difficultés de toute sorte que celle du dé-

sert. Et cependant les Hébreux arrivèrent par elle à la terre promise et aux biens qui les y attendaient. Ainsi arrive-t-il à nos âmes dans le désert de la vie. »

Nos imperfections, nos défaillances passées, ont-elles le pouvoir de retenir notre course? — Non, reprend le P. Barrelle. « Rien ne nuit à une âme qui, en dépit de tout ce qu'elle rencontre de déficit en soi, sur soi, autour de soi, va son chemin en avant, sans regarder jamais derrière, et porte en sa volonté la détermination immortelle de ne s'arrêter que quand elle aura trouvé son Sauveur. »

Une autre fois il dit :

« Ce n'est point l'absence de nos misères qui nous rend parfaits et qui glorifie davantage Notre-Seigneur, mais la manière dont nous les traitons, dont nous les portons, dont nous en faisons usage en présence de notre Créateur et Seigneur. Exploitez-les au profit des vertus solides; forcez-les à vous rapprocher davantage de cet aimable médecin, et à vous éloigner toujours plus de vous-même; servez-vous-en comme le postillon se sert de son fouet, pour vous faire avancer sur votre chemin; et elles seront, ne leur en déplaise, une source abondante de biens et de joies. »

Nos misères? Elles sont « l'huile qui entretient la lampe de l'humilité dans le sanctuaire intérieur; » elles sont aux mains du Sauveur une industrie pour nous attirer à soi.

» Vous êtes faible, dites-vous, lâche et infidèle! Vous n'êtes rien, vous n'avez rien, vous ne faites rien, vous ne vous sentez capable de rien! Hé! tant mieux;

allez vers Celui qui peut tout, qui vous aime, qui vous attend, qui tient sans cesse son cœur largement ouvert, afin de remplir tout vase vide qui se présente pour avoir de sa plénitude; et il se plaira à vous emplir l'âme et à la combler. Ah! pourquoi, cher amour, mon Dieu! les âmes oublient-elles et ce que vous voulez leur être, et ce qu'elles vous sont? — *Tout, tout,* est la réponse à ces deux choses; et voilà pourquoi il tient tant à ce que nous ne soyons *rien*, et n'ayons *rien* en nous-mêmes. Force leur sera, dit-il, de venir à moi, et moi je ferai mes délices de partager avec elles ce que je possède.

» Voyez la ruse aimable de notre amour! Les âmes qui l'ont devinée ne sont plus en peine de quoi que ce soit. Dans leur immense pauvreté, elles vont et viennent sans cesse des créatures à Jésus et de Jésus aux créatures, comme l'abeille de sa ruche aux fleurs et des fleurs à sa ruche. Ce qu'elle ne trouve pas dans sa demeure, elle le cherche et le trouve ailleurs, et puis le porte à son gîte. Imitons-la; Jésus est notre fleur issue de la virginale Marie. Là, pompons, sustentons-nous, rassasions-nous, enivrons-nous; Jésus est tout nôtre. Si nous le savions! si nous le savions!... Dieu! quels torrents de grâce et de bonheur déboucheraient dans notre pauvre âme! »

Au reste, ajoute-t-il, que sont nos misères dès que nous les détestons? Un stimulant à la générosité divine.

Toutes les misères quelles qu'elles soient, pourvu qu'on les déteste et qu'on prenne les moyens de les

affaiblir, au lieu d'éteindre l'amour d'un Dieu ne font que le rendre plus généreux. Il vient, il s'y applique comme un remède au mal, et quand la confiance s'y joint, ou ces misères disparaissent, ou, en restant encore, s'il plaît à Notre-Seigneur qu'il en soit ainsi, elles ne font que contribuer à notre plus grande sanctification.

Il est donc juste de corriger l'excès de la crainte par une plus abondante confiance : le P. Barrelle lui-même va tirer cette conclusion.

« Oui, il nous faut craindre pendant la vie...; craindre pour vivre en dehors de tout péché ; craindre pour ne point s'endormir dans la tiédeur et dans la négligence ; craindre pour tenir l'orgueil en échec, et empêcher la présomption de s'asseoir dans nos âmes. Mais cette crainte, qui est de Dieu, ne saurait nuire à la confiance, qui vient aussi de Dieu, et à laquelle cette crainte prépare, en quelque sorte, la place, selon ce qui est écrit : « Ceux qui craignent le Sei-
» gneur ont espéré en lui, et il se fait leur aide et
» leur protecteur. » Si donc nous devons craindre de nos misères, nous devons aussi et infiniment plus encore nous confier dans l'immense miséricorde de notre bon Sauveur, qui, par sa plénitude infinie, submerge et engloutit en un clin d'œil ce très-court et très-petit passé, qu'elle rencontre en ses débordements sur l'extrémité des plages de notre vie.

Bien moins faut-il écouter les terreurs imaginaires. Avec quelle paternelle ironie le P. Barrelle en dissipe le fantôme !

« J'en viens donc à votre lettre, dans laquelle un sentiment de terrible mais de fausse crainte me semble dominer... Et de quoi s'agit-il, pauvre enfant? De damnation, de réprobation! Comme vous y allez! En vérité, s'il est une route où le pas de tortue soit à désirer, c'est bien dans celle-ci. Or, vous m'avez tout l'air de ne pas y entendre, et vous voulez être damnée et réprouvée, même, qui le croirait? avant le terme! Si vous l'étiez déjà et qu'il vous fût possible de ne pas l'être, à l'instant même vous sortiriez de l'enfer. Et maintenant que vous avez le bonheur, non-seulement de n'y point être, mais de vous trouver, au contraire, et sur la route du ciel et bien près du ciel, vous vous damnez et vous vous réprouvez vous-même!

» Mon enfant, vous n'y pensez donc pas? Oh! laissez-moi jeter à côté de vous toutes ces noires imaginations, et s'évanouir dès leur naissance ces épouvantails de moineaux... Jamais vous n'aurez rien à voir avec ces damnations et ces réprobations, si vous savez d'abord en secouer la vaine et imaginaire terreur, et ensuite porter pour l'amour de Jésus en vous renonçant vous-même, toutes les croix, grandes ou petites, lourdes ou légères, qu'il lui plaira de déposer sur vos épaules. »

Le P. Barrelle veut qu'on envisage la tentation sans effroi, et la peine qu'on en ressent comme une assurance de fidélité.

« Nous sommes pendant la vie sur un champ de bataille; quoi d'étonnant que le canon gronde et que les balles sifflent? Quoi de merveilleux qu'alors des

tourbillons de fumée nous empêchent de voir clair et de bien discerner les objets qui vont et viennent dans notre esprit? C'est l'effet, comme vous le voyez, de votre position, heureusement transitoire, dans cette triste vallée de larmes. Il ne faut donc pas tant s'alarmer, s'effrayer, mais en recourant à Jésus et à Marie, en s'humiliant profondément, rejeter sur les vils tentateurs la boue de leurs misérables suggestions.

» La vive peine que vous éprouvez dans ces combats me rassure et doit vous tranquilliser vous-même. On ne souffre point tant, mon enfant, lorsqu'on se plaît dans les misères que le démon présente à notre imagination, pour en blesser notre cœur. Courage donc! et plus de ces noirs désespérants qui vous mettent aux champs, cœur et tête. »

Le P. Barrelle prémunit aussi contre les jouissances de la paix, aussi fatales que les vains effrois du combat :

« Vous voilà donc transportée, mon enfant, d'un lit d'épines sur un lit de roses... et cela par la grâce et par la volonté de Notre-Seigneur. Tout ce qu'il fait est bon. Usez donc de la paix qu'il vous donne après la guerre. Usez-en, dis-je, mais gardez-vous d'en jouir. Il y aurait à craindre de la jouissance; l'usage suffira pour rendre votre cœur reconnaissant et pour vous aiguillonner à rendre fructueuse pour Dieu votre position actuelle. »

La tourmente vient-elle des créatures, le sage directeur veut que, le regard au ciel, on laisse couler le torrent :

« Je voudrais qu'une fois pour toutes vous ressemblassiez à ces rochers le long desquels coulent les eaux d'un torrent, et qui ne bougent jamais, eux, de place, ne cessant de recevoir sur leurs sommets les rayons du soleil. Votre position leur est semblable. Que de choses, de paroles, de jugements et de mouvements autour de vous! Ce sont les eaux du torrent; laissez aller. Vous, affermie dans l'humilité, dans la patience, dans la sainte charité, restez inébranlable, ne cessez de faire et de bien faire ce que Notre-Seigneur demande de vous. Limitez-vous là, sans vouloir ni désirer autre chose, et tenez sans cesse vos yeux en haut pour voir, au soleil de la divine Providence, tout ce qui se pense, se dit et se fait pour ou contre vous, comme autant de dispositions du Seigneur pour amener votre âme au point où il la veut et que vous ignorez, que vous ne devez pas même chercher à savoir; car c'est là son secret et votre mystère. »

Si la tempête semble surgir du cœur, le P. Barrelle remet en mémoire que les orages intérieurs sont de permission divine. Il instruit l'âme à reconnaître Satan aux impressions de la défiance et du désespoir :

« Oui, c'est Notre-Seigneur qui, en conservant dans votre âme la conformité avec son bon plaisir, permet le soulèvement de tant de répugnances dans la partie sensible. Et ce qu'il permet, ne le permet-il point par amour? C'est lui qui laisse souffler sur vous cette bise noire de la réprobation, pour vous faire faire des actes plus véhéments et plus méritoires

d'une confiance sans bornes en sa miséricordieuse charité. Le démon voit les desseins amoureux de Jésus sur votre âme; il en enrage; il accumule les mensonges pour vous empêcher de les distinguer, comme ces idées que vous êtes une âme trompeuse et trompée. Il en a menti; c'est Notre-Seigneur qui me charge de vous le dire. Je dis de même de la disgrâce divine, dans laquelle il voudrait vous persuader que vous êtes. Mensonge encore dont vous ne devez faire nul cas.

» En général, mon enfant, et une fois pour toutes, ne croyez rien de ce qui se présente à vous en noircissant votre âme et en vous poussant vers la *défiance* et le *désespoir*. A ces signes reconnaissez Satan et méprisez-le. »

Généreux pour sa part, et même héroïque en face de la souffrance, comme on le verra surabondamment dans les derniers chapitres de cette histoire; persuadé que « au jugement de la foi il n'y a de vrai Thabor que sur le Calvaire et entre les bras de la croix; » le P. Barrelle se montre compatissant aux appréhensions inspirées par l'approche de la souffrance.

« Sans doute il serait beaucoup plus parfait d'abonder tellement en confiance et en mort à soi-même qu'aucun mal physique ne pût jamais nous imprimer une frayeur quelconque. Mais nous savons pourtant que les plus parfaits eux-mêmes ont été soumis, par une disposition spéciale de Notre-Seigneur, à ces craintes et à ces vives frayeurs. C'est que toute humiliation est bonne, excellente même, et qu'elle amène

de si heureux résultats que Notre-Seigneur n'hésite point à préférer l'imperfection de nature qui humilie, à la perfection qui nous priverait du gain solide et parfait de l'humiliation.

» Et puis, qu'a éprouvé notre divin Époux au jardin des Olives? La frayeur n'a-t-elle pas été une des sources de l'agonie de son âme très-parfaite? Ne vous alarmez donc point; et, acceptant le calice de Dieu tel qu'il est présenté, unissez-vous par tout votre être avec ce qu'il a de bon et de mauvais, à tout ce qui fut et est dans le Cœur de Jésus, afin qu'il perfectionne ce qui lui plaît et qu'il vous délivre de ce qui peut lui déplaire. »

Quelles bonnes paroles coulent de la plume du P. Barrelle pour montrer que la maladie « ne manque pas de jouissances! »

« Je compatis, chère enfant, à ce que vous souffrez. Mais la foi nous montrant dans la souffrance un bien du plus haut prix, je me réjouis en même temps avec vous de l'occasion que votre divin Époux vous donne d'acquérir pendant ce saint temps un peu plus de ressemblance avec lui, par la participation de sa croix. Cette position ne manque pas, ce me semble, de jouissance. Elle tient les créatures à certaine distance de nous; elle nous entoure de silence; elle nous facilite un doux commerce avec Dieu, et nous est un gage certain de cette opération secrète par laquelle Notre-Seigneur, à l'aide de plusieurs souffrances combinées, épure notre intérieur, affaiblit le vieil homme, ouvre les voies à des grâces plus abondantes, et nous

fait, par là même, thésauriser davantage pour notre bienheureuse éternité.

» Profitez donc de ce temps aussi largement que vous le pourrez. Qu'il soit pour nous un temps de repos et de doux entretien avec le bien-aimé de notre âme. Ce n'est pas en lui parlant beaucoup, mais en le regardant, en l'appelant, en vous ramassant humblement et amoureusement à ses pieds, dans ses plaies, dans son cœur, et en vous y tenant silencieuse, aimante, abandonnée, que vous devez vous mettre et vous tenir en rapport avec lui. Cette manière de procéder dans le secret de l'âme ne fatigue pas, ne tend ni l'esprit ni le corps, mais les délasse au contraire, les nourrit et les fortifie. Elle est en vérité la santé des malades. Par elle, les malades, sans même guérir, arrivent à se porter fort bien. »

S'il veut que l'on accepte généreusement les désolations spirituelles, le bon Père ne laisse pas que de montrer les péripéties providentielles ménagées pour leur bien aux vrais fils de la grâce. Mais il faut aussi que le cœur s'élève au-dessus des flots amers, attendant dans l'avenir le retour prochain de la paix. La paix est-elle revenue, il faut goûter alors la bénignité du Seigneur :

« Que Notre-Seigneur est bon et admirable dans ses voies, ma fille! D'abord les bouleversements, les humiliations, les contrariétés affligeantes, les pertes même, et un commencement en quelque sorte de désespoir de cause... Et puis, et soudain, tout change de face, les fronts humiliés se relèvent, l'ordre repa-

raît, les ennemis sont vaincus, ce qui était perdu se retrouve, et la joie éclate dans les cœurs. Nul autre que Jésus ne peut opérer d'aussi consolantes merveilles. »

Enfin le P. Barrelle instruit l'âme à profiter de tous les états intérieurs sans abattement comme sans présomption ; tel est, à son avis, le secret de la paix parmi les variations les plus contraires :

« Il ne faut point vous tant tourmenter, mon enfant, pour les mille variations auxquelles votre intérieur se voit assujetti. Vous pensez peut-être que vous êtes l'unique en votre genre. Pas du tout : votre histoire est celle de tous les cœurs qui se sont trouvés et se trouveront jamais sous le soleil physique et moral. Rien de constant, ma fille, dans la terre de l'inconstance. La mer reste dans son bassin, et cependant quoi de plus inégal dans son assiette? Les arbres restent dans le sol où on les a plantés ; et cependant quoi de plus variable que l'état de leurs rameaux! Il en est ainsi de nos âmes. Elles sont et restent dans le délicieux domaine de Notre-Seigneur, et cependant rien de plus inconstant que les sentiments qu'elles éprouvent. Elles passent de la joie à la tristesse, et de celle-ci à la joie. Elles ont leur été, leur hiver, leur printemps et leur automne. Elles paraissent tantôt calmes et tantôt agitées ; tantôt ardentes et tantôt froides ; tantôt fructueuses et tantôt stériles ; tantôt portant comme sur leurs branches des oiseaux du ciel, et tantôt sillonnées par des chenilles qui les souillent, par des insectes qui les rongent, et par

des crevasses qui les rendent plus ou moins difformes.

» Il faut profiter de tous les états où il plaît à Notre-Seigneur Jésus de les faire passer, mais non permettre que le cœur s'en resserre ou en conçoive de la présomption; nous demandant toujours quelle est la vertu que tel ou tel état d'âme demande que nous pratiquions, et nous y exerçant autant que dure cet état, pour que pure et entière gloire revienne à Notre-Seigneur, de tous les états par lesquels sa divine sagesse veut que nous passions. Si vous vous en tenez à cette règle de conduite, vous aurez enfin la paix, et les mille variations de l'âme ne serviront qu'à la rendre de jour en jour moins imparfaite et plus unie par là même à l'aimable Époux de son cœur. »

Il n'appartient pas à la biographie d'un saint personnage de présenter tout l'ensemble de sa doctrine spirituelle. Le recueil choisi de ses œuvres mystiques peut répondre en ce point au désir du lecteur [1]. Mais nous aurions cru frustrer une légitime attente que de ne pas faire connaître l'esprit de ce directeur des consciences. A le laisser parler lui-même, nous devions gagner non-seulement de mieux atteindre ce but, mais encore, si nous ne nous trompons, de procurer au lecteur un charme de plus.

Maintenant qu'il nous faut exposer la méthode et décrire la manière de l'homme de Dieu dans la direc-

[1] Nous mettons en ce moment sous presse la correspondance spirituelle du P. Barrelle.

tion, nous conduirons de nouveau le fil du discours; mais nous rendrons volontiers la parole au saint religieux, spécialement lorsque nous aurons à dévoiler le secret de ses rapports avec Dieu.

CHAPITRE XXIX.

LE DIRECTEUR DES AMES.

De la manière du P. Barrelle dans le gouvernement des consciences. — Autorité et tendresse. — La paternité de la vertu. — Comment le P. Barrelle exigeait la docilité. — Que son cœur était prompt à la compassion, inaccessible à la lassitude. — L'homme du monde supérieur. — Comment ses lèvres ne s'ouvraient qu'à l'amour de Dieu. — Un écho du saint tribunal. — Le P. Barrelle ravi en Dieu.

Celui à qui est confié de Dieu le soin et la conduite d'une âme, celui-là est, par excellence, l'ami fidèle loué par les saints Livres, auquel rien ne peut être comparé. Le vrai directeur reçoit d'en haut le dévouement surnaturel pour les âmes; il s'éprend pour elles d'un zèle ardent et désintéressé; il poursuit l'œuvre de leur sanctification, jusqu'à ce qu'il ait rempli sa tâche, dans la mesure providentielle réservée à son action. En dehors de ce zèle pur et dévoué, pas de paternité spirituelle.

Le P. Barrelle prenait les âmes au sérieux. Il ne considérait pas s'il s'agissait d'une grande personne ou d'un enfant, d'une conscience novice à la grâce ou d'une âme versée dans les voies surnaturelles. Une âme avait besoin de lui; c'est tout ce qu'il voulait savoir. Et s'il plaisait au Saint-Esprit de parler à

cette âme, pourquoi le serviteur ne viendrait-il pas en aide au Maître divin et négligerait-il la noble créature à qui Dieu ne dédaignait pas de se faire entendre?

On l'a vu pour une enfant de dix ans, qui avait demandé ses conseils, laisser des occupations graves, écouter ses confidences, démêler les germes surnaturels déposés dans cette terre neuve encore, et y préparer la moisson de l'avenir et de la sainteté, comme il eût fait pour des cœurs déjà mûrs à la perfection. C'était une âme, une âme à qui Dieu parlait; une âme valait son temps, ses soins et son dévouement.

Le dévouement signifie le don de soi au bien et au service d'autrui. Il ne signale pas assez le sentiment de douceur paternelle qui marquait dans le P. Barrelle le dévouement lui-même. Passionné pour Jésus-Christ, il en découvrait, transparente aux clartés de la foi, la ressemblance dans les âmes; et il s'éprenait pour leur salut, pour leur vertu, pour leur progrès, d'une sainte et infatigable ardeur. Il donnait aux âmes quelque chose de la tendresse qu'il portait à Jésus-Christ. Mais que de fermeté dans sa charmante sollicitude! On nous permettra un mot d'une exactitude rigoureuse : le P. Barrelle dirigeait les consciences avec une tendresse impitoyable.

Tout d'abord on sentait en lui l'autorité d'en haut. Les consciences n'ont de directeur qu'à cette condition, qu'une volonté autorisée de la grâce s'impose à leur conduite. Elles ne doivent pas aller au hasard, ni tenir le gouvernail. Elles viennent à l'homme de

la grâce demander la règle surnaturelle de leur vie; elles ne progressent qu'en se laissant conduire au pilote, et elles ne se livrent point qu'on ne les gouverne. Heureuses si le règne de Dieu en elles a trouvé ce ferme et vigilant interprète; plus heureuses lorsqu'à cet empire salutaire s'unit, comme dans le P. Barrelle, la tendresse envers les âmes.

Le P. Barrelle marquait le but, le devoir, la marche sûre, avec une volonté irréprochable. Cela fait, il ne déviait plus, il ne cédait jamais. Avec les faibles, il ne montrait ni dureté ni hâtive impatience, il attendait l'heure; mais sa longanimité n'oubliait pas le but. Si l'on pouvait porter plus de lumière, subir généreusement l'aiguillon, il se montrait, à dessein, plus exigeant, et volontiers exerçait les âmes fortes par une austérité sans ménagement. Parfois il terrassait autant sous l'éclat des vérités sévères à la nature que sous l'énergie de ses décisions; puis d'un mot il relevait, il dilatait l'espérance, il ouvrait l'âme à la grâce, au sacrifice, et il la laissait humiliée et joyeuse, immolée et reconnaissante.

« Je n'entre jamais dans le confessionnal du P. Barrelle, disait une de ses pénitentes, sans être prise d'une sueur froide; je le crains beaucoup. Mais si pour me confesser à lui il me fallait faire quatre lieues à pied, je n'hésiterais pas un instant. »

A cette tactique vigoureuse avec les âmes fortes s'applique ce que le P. Barrelle disait un jour de lui-même : — « A chacun sa mission; d'autres sont médecins, moi je suis chirurgien. » Cette parole était

vraie encore lorsque la conscience demandait qu'on s'exécutât. Il tranchait alors sans hésitation : — « Mon enfant, vous voulez le monde? Eh bien! laissez-moi; je suis pour l'Évangile! »

En dehors de ces circonstances, on ne saurait imaginer plus de douceur et de patiente bonté. Vigoureuse avec les âmes avancées, sa direction était douce et patiente pour celles qui commençaient à s'approcher de Dieu. Une jeune religieuse allant à lui pour la première fois, éprouvait une telle appréhension que le frisson parcourait tous ses membres. Le P. Barrelle lui dit d'un ton bienveillant : — « Mon enfant, qu'avez-vous? — Mon Père, j'ai peur de vous... — Peur de moi? mais avez-vous peur de Notre-Seigneur? — Oui, mon Père. — Quoi d'étonnant alors que son petit serviteur vous fasse peur? » Puis il l'interrogea avec une telle bonté, l'écouta avec un intérêt si tendre, la calma si bien, qu'elle sortit toute ravie de sa sainte charité.

Lorsqu'il voyait de la bonne volonté dans une âme, cette charité ne connaissait plus de bornes; inépuisable pour en soutenir les efforts, elle les demandait au nom du Seigneur avec tant de douceur que la victoire de la grâce était assurée.

On voit comment le pieux directeur exerçait sur les âmes que lui avait données la grâce la paternité de la vertu. Cette paternité, la plus noble de toutes, puise directement dans le Saint-Esprit le juste tempérament de sa force et de sa mansuétude. On ne peut dire de ces deux qualités laquelle caractérisait davan-

tage la direction du P. Barrelle. Si le propre de la vigueur est d'être plus en relief, la mansuétude faisait le fond de sa vertu et se retrouvait toujours sous les démonstrations volontaires de la fermeté paternelle. La fermeté exigeait l'entière obéissance, mais elle la devait surtout à la suavité de son cœur.

La première condition imposée à ses enfants spirituels par l'homme de Dieu, nous pouvons dire l'unique condition, c'était la docilité. Au fait, quel besoin d'un guide à celui qui ne veut point se laisser conduire ?— « Ma fille, disait-il un jour à une personne qui ne savait pas se soumettre, vous ne trouverez personne pour vous diriger. Tant que vous aurez deux directeurs, le jugement propre et la volonté propre, le troisième directeur n'y fera rien. »

Au reste, la fermeté n'avait pas pour toutes les âmes un même langage.

« Maintenant, mon enfant, que vous dire? Ce n'est pas que je ne voie clairement, d'après la connaissance que j'ai de votre âme, ce qui vous convient. Mais me croirez-vous? ou, si vous me croyez, aurez-vous bien le courage de faire ce que je vous dirai? ou si vous le faites pour un temps par un effort comme héroïque, le ferez-vous toujours? Et cependant je tiens, et fortement, à ce qu'on m'obéisse, quand je puis m'assurer, et assurer les âmes qui s'adressent à moi, que ce que je leur dis est l'expression de la volonté divine par rapport à elles. Affermissez donc bien votre âme dans votre obéissance; puis écoutez, non par l'esprit, mais par le cœur. »

Ce début fait pressentir d'importants avis à une âme réfléchie et qui veut se vaincre. Mais voici la mobile et ardente nature d'une jeune fille :

« Vous m'écrivez, mon enfant, et c'est pour me tracer le tableau d'une tête tellement vive, d'un cœur tellement impressionnable, que c'est à me faire douter plus que jamais du succès de mes paroles.

» En vérité, je ne sais comment m'y prendre pour me rendre utile à votre âme, parce que, j'en suis sûr, au premier moment venu, votre âme m'échappera. Je la vois comme un oiseau léger qui, vivant de mouvement et d'inquiétude, est partout sans être nulle part, becquète ici et là, au gré de sa fantaisie, n'aime que sa petite liberté, s'agace quand on la lui dispute, et s'envole à tire-d'aile pour en jouir autant et si longtemps qu'il le pourra. Songeriez-vous à convertir cet oisillon?... Vous souririez à cette pensée et vous vous diriez : A quoi penses-tu ?

» Et vous voulez que je le prenne au sérieux, moi! Allons, mon enfant, modérez vos ardeurs, ne vous tourmentez pas de votre irréflexion naturelle, prenez patience avec vous et aussi avec les quelques misères d'autrui; cultivez l'amitié de Jésus, Marie et Joseph, par votre fidélité journalière aux exercices de la piété. Ne vous livrez point aux petites joies que l'on vous procure et n'y mettez point votre cœur. Qu'il vous suffise de vous délasser innocemment ; revenez ensuite à votre simple ordinaire et à ce que, dans la famille, Notre-Seigneur demande de vous. Tout ira bien, si vous vous étudiez à suivre cette marche. »

Qu'il s'agisse maintenant d'une âme forte, adonnée aux vertus généreuses; la leçon prend un caractère bien autrement imposant.

« Savez-vous, mon enfant, que je n'ai guère trouvé que vous dans votre lettre de ce jour!... Prenez garde, je vous en prie... Conformez-vous avec plus de soin et, en me lisant, appliquez-vous d'une manière plus sérieuse et plus intime à la pratique doctrinale de mes lettres. Mon Père m'a chargé de travailler à votre *toilette*. Si, poussée par le désir de recevoir de nouvelles assurances sur le point que vous avez le plus à cœur, vous glissez sur ce que je vous recommande le plus, la toilette intérieure n'avancera guère et nous retarderons la marche de l'Esprit de Dieu. Je veux donc que vous entriez à plein dans ce que je vous dis, que vous vous étudiiez davantage à le faire pénétrer dans la moelle de votre cœur. »

Quiconque n'acceptait pas les décisions du P. Barrelle trouvait toujours en lui le ministre du sacrement; il ne recueillait plus du guide spirituel des conseils désormais superflus. Une personne avait demandé un conseil et ne voulait pas le suivre exactement. Elle reçut cette réponse : — « Voulez-vous vous diriger ou être dirigée? Si les rôles sont intervertis, je me retire et vous laisse agir seule; si, au contraire, vous désirez savoir mon avis, acceptez-le sans restriction. »

Lors donc que le P. Barrelle rencontrait sur sa route l'indocilité de l'orgueil, sa condescendance ordinaire l'abandonnait. Il entrait dans de saintes colères contre les âmes qui ne voulaient pas se laisser humi-

lier; il ne pouvait que les laisser à elles-mêmes et prier.

À la réserve de ces roideurs indociles, l'orgueil lui-même n'était plus qu'une infirmité guérissable à la grâce et digne de toute charité. Or, le cœur du bon Père était souverainement compatissant à toutes les faiblesses. Il se sentait une grâce pour les âmes généreuses, néanmoins il ne se refusait à personne. Patiemment il portait des âmes imparfaites pendant de longues années, et sans se lasser les soutenait dans leurs continuelles alternatives de faiblesse et de bon vouloir. Il en est que, douze et quinze années durant, il a secourues de ses patients conseils avec une douceur proportionnée à leur indigence. Il ne se rebutait point; sous d'innombrables formes il rendait aux faibles courages d'invariables encouragements, répétant à ces âmes languissantes la même doctrine élémentaire, assez payé de sa longanimité paternelle pour avoir maintenu ces bonnes volontés défaillantes; et dans ces âmes couvertes du sang divin, servi son cher maître, Jésus-Christ.

Hélas! les infirmités spirituelles abondent plus que les grands courages; aussi Dieu pétrit le cœur du prêtre de plus de mansuétude que de rigueur. Celui du P. Barrelle était prompt à la compassion.

« Vous, mon enfant, craindre de paraître devant moi! Vous, vous sentir humiliée de m'écrire comme une enfant à son père! Hé! vous n'y songez pas. Je suis bien misérable sans doute, et plus que vous ne sauriez le croire; mais moi, me laisser resserrer le

cœur par les misères de mon enfant! Il me semble trop connaître la volonté du Cœur de Jésus, pour ne pas abonder en pitié en proportion d'un surcroît quelconque de misères dans les âmes qu'il aime.

Comme il était bon, ce vrai Père, quand l'âme était aux abois, de luttes pénibles, d'effrois de tout genre ou même d'infidélités et de fautes! Il n'avait alors ni sévérités ni réprimandes; avec lui il y avait toujours une ressource, rien n'était jamais perdu, et Jésus était toujours l'étoile vers laquelle il reportait l'espérance.

Son dévouement n'avait pas de lassitude; il redoublait dans les moments de détresse :

« Très-bien, mon enfant; il faut toujours en user avec moi comme vous l'avez fait jusqu'ici. Dites-moi, si vous voulez, de cesser de vous écrire, pour ne pas perdre mon temps. Je comprends trop bien, lorsque vous me parlez ainsi, le fond de votre cœur pour vous accorder jamais ce qu'il coûterait trop à mon cœur paternel de faire. Eh quoi! serait-ce donc dans les moments de crise où vous pouvez passer que je cesserais de venir à votre aide? Mais pourquoi vous ai-je aidé de mon mieux jusqu'à présent? N'est-ce pas pour que Notre-Seigneur règne pleinement sur votre âme? Travaillons à cela ensemble, sans jamais nous décourager. Le temps passe rapide; mais l'éternité est là, fixe devant nous, avec ses deux abîmes. Que sa présence nous donne la force de combattre et de vaincre nos ennemis et les difficultés que notre position nous suscite. La bataille finie, nous entrerons

dans le repos et nous jouirons des fruits de nos victoires. »

Il voulait avec les âmes de la longanimité :

« Patientez toujours avec les âmes, tout en les excitant doucement et constamment. Recourez à leurs bons anges, suppliez Notre-Seigneur de les stimuler intérieurement. Et s'il ne réalise pas aussitôt que vous le voudriez vos bons désirs, confiez-vous en lui plus encore. Il a d'autres moyens, qu'à votre insu il peut et sait employer pour vous faire atteindre le but que vous cherchez dans les âmes pour lui. »

Il sentait de jour en jour son âme croître en mansuétude : « Ah! disait-il, plus j'approche du Cœur de Jésus, plus je suis porté à la bonté envers les pauvres âmes que ce doux Maître a tant aimées. »

En 1854 il écrivait : « Je ne sais comment, à mesure que j'avance dans ma triste carrière et que je m'approche de mon éternité, je me sens porté à une plus grande compassion envers les âmes. C'est aussi que Notre-Seigneur est si bon, si patient, si indulgent, qu'il entraîne comme de vive force après soi, et il est doux vraiment de se laisser aller à cette pente, pourvu toutefois que nous ne manquions pas au devoir; car la volonté du Père céleste avant tout. »

Le P. Barrelle laissait discrètement l'âme venir à soi, et ne faisait pas invasion dans sa confiance, attendant l'heure où librement elle livrerait ses pensées intimes.

Depuis plusieurs mois une personne s'adressait à

lui, sans que le bon Père eût fait aucune question pour provoquer une plus grande ouverture de conscience. Un jour qu'elle se trouvait dans de pénibles perplexités, ses aveux furent plus communicatifs, et le Père dit aussitôt : — « Enfin, vous parlez, mon enfant ! — Mais pourquoi, mon Père, vous teniez-vous avec moi dans une telle réserve ? — Ah ! mon enfant, j'ai trop de respect envers les âmes pour forcer leur confiance. »

Rarement ce respect délicat avait à attendre longtemps la clef des cœurs ; le Seigneur lui en livrait toutes les issues.

La première influence du pieux directeur était son aspect paisible et sanctifié. Dès qu'il se présentait, sa vue inspirait le recueillement et la componction. Il répandait autour de soi le surnaturel. Venait ensuite sa parole claire, précise, allant droit au besoin du cœur, montrant simplement la volonté divine, renfermant l'âme entière dans un conseil, dans un mot, ce mot unique attendu et redouté tout ensemble, qui répond à ses dispositions ou qui dénoue son mystère. — « Ah ! disait une de ses pénitentes, ce Père, Dieu lui a donné des paroles toutes faites pour le pauvre cœur humain ! »

Dans le temps qu'il confessait à Lyon, dans le sanctuaire de Fourvières, une bonne femme engageant une de ses amies à s'adresser à lui, le dépeignait ainsi : — « Va, lui dit-elle, à celui-là, » et elle désignait du doigt le confessionnal d'où elle sortait, « va, c'est le bon Dieu tout pur ! »

En approchant de lui on sentait que la nature était absente. C'était l'homme du monde supérieur, parlant sous le regard de Dieu. Il n'y avait pour lui que le service du Maître divin et l'avantage des âmes.

Il n'exagérait pas les torts, il ne les diminuait pas; il restait dans la simple vérité; cependant il savait mieux que personne reprendre avec force; mais il ne faisait pas de plaie sans y répandre le baume. Il préférait l'indulgence au reproche; son humble douceur se retrouvait toujours, même quand il avait humilié, à quoi pourtant il excellait. Il savait faire de l'âme orgueilleuse, avec des couleurs à lui, une peinture écrasante. Il ramenait l'âme à ses vrais mérites, à son néant, jusqu'à ce qu'elle consentît à le goûter; il lui apprenait à être avare des humiliations providentielles comme d'un trésor convoité; il montrait l'humiliation comme une source précieuse dont il ne faut pas perdre le moindre filet, et voulait qu'on eût des lèvres altérées pour en épuiser la dernière goutte. Chose étonnante! il savait rendre aimable l'humiliation et le sacrifice.

Jésus était toujours sur ses lèvres; elles semblaient n'avoir de mouvement que pour parler de son amour. Elles ne s'ouvraient que pour en exhaler la flamme, et s'il ne rencontrait pas des cœurs disposés à s'en laisser consumer, il souffrait étrangement.

« Je ne sais vraiment pas, disait-il un jour, de quelle nature le bon Dieu a fait mon pauvre cœur, mais il est tout à la fois d'une sensibilité et d'une

dureté extrêmes, ce qui me fait singulièrement souffrir. D'un côté, tout ce qui touche à mon Jésus m'occupant uniquement, je ne trouve de paix et de repos que dans cet élément. Je m'y sens constamment entraîné. Oh! c'est ma respiration que cela! De l'autre côté, me trouvant comme étouffé par l'incessant contact des créatures d'une nature tout à fait en opposition avec la mienne, et très-souvent revêtues des instincts des ennemis de mon Jésus, cette rencontre me fait éprouver de terribles commotions. Comprenez-vous comment ce misérable cœur ne voulant et ne pouvant recevoir en aucune sorte ce qui n'est pas de Jésus, ou propre à y conduire, se ferme, et c'est fini! Malgré que je m'étudie sans cesse à le comprimer, il reste toujours aussi douloureusement affecté tant que cette disposition existe dans les âmes. Cela me fait cruellement souffrir parce que je les aime, ces chères âmes! je voudrais les enfermer toutes dans mon cœur pour les rendre toutes à Notre-Seigneur. Otez, leur dis-je alors, ôtez ce buisson qui nous tient séparés. Mais elles ne le veulent pas, et mon cœur à son tour ne voulant pas accepter ce bagage qui n'est pas de Jésus, mais de la nature et de Satan, se durcit; et cette disposition me met sur une rude croix, et y met les âmes, sans qu'il me soit possible de faire autrement.

» Je ne sais pourquoi il arrive que je ne suis pas compris d'un grand nombre d'âmes à qui je veux cependant beaucoup de bien, mais qui ne veulent, ni pour un motif ni pour un autre, se déprendre de ce

malheureux moi qui les tue. Il y a quelque chose en moi qui est tellement incompatible avec ce rival de mon Jésus, que je voudrais l'anéantir à tout jamais, à cause du ravage que ce misérable fait dans la vigne du Seigneur, car il paralyse et détruit tout. Malheureusement les âmes ne veulent pas voir. Pauvres âmes! je voudrais me consumer pour elles et les gagner toutes au pur amour de Jésus! Mais le moyen de les gagner tant qu'elles ne voudront pas se quitter elles-mêmes! Prions donc que le règne de Dieu arrive et que celui du moi prenne fin. »

Le P. Barrelle trouvait-il des cœurs ouverts au saint amour, et tel était le motif de sa prédilection pour les communautés religieuses et pour l'âge de l'innocence, alors sa parole était de flamme; le mot n'est que juste, car on se sentait brûler. On se prenait à dire, comme telle pénitente surprise par cette parole de feu : — « Mais le confessionnal va s'allumer! »

Entendons l'écho de ces entretiens avec une âme candide, qui en recueillait soigneusement le doux souvenir :

« Mon bon Père avait une dilatation toute céleste qu'il s'efforçait de me communiquer. Tantôt il s'adressait à mon âme, tantôt il se substituait à ma place, et répandait devant Dieu les sentiments qu'il voulait voir dans mon cœur, ou s'adressait en mon nom au divin Jésus. Il excusait mes fautes et perdait toutes mes misères dans l'amour de Jésus.

« Cette pauvre enfant est comme un oiseau habitué

» à sa cage; lorsque la porte est ouverte il met la » tête au dehors, puis je ne sais ce qu'il a vu, ce » qui l'a effarouché, il la retire tout effrayé. — Vos » misères? Oh! tout cela n'est rien; le bon Jésus » n'a besoin que d'un souffle, et tout s'évanouira.

» Ce bon Jésus! Il faut lui gagner le cœur. Mais » déjà il m'aime, Jésus; Jésus m'aimera toujours. » Et moi aussi, j'aime Jésus. Que personne ne vienne » me dire que je n'aime pas Jésus. Oh! sans doute » pas encore assez, et c'est là ce qui me désole. Il » me cherche, je le cherche moi aussi; nous fini- » rons bien par nous rencontrer. Ah! si nous le » laissions faire, il viendrait, il ferait l'invasion com- » plète. Maintenant je le chercherai si bien, je l'ap- » pellerai si souvent, qu'enfin je l'atteindrai.

» Je n'irai pas chercher auprès des créatures ce » qu'elles ne peuvent pas me donner. Où est-il, Jésus? » Où est-il, le cœur de mon Époux? Après tout, je » n'aime que Jésus. Je n'ai que lui! Il est mon père, » il est ma mère, il est mon frère, il m'est toute » chose. Quand sera-ce, ô mon Jésus, quand sera-ce » que vous satisferez le besoin que vous m'avez mis » au cœur? Jésus répond : — Mon enfant, ce sera » quand tu ne feras plus de retour sur toi-même.

» Jésus aime son enfant parce qu'elle est misérable. » —Oh! voyez comme il est bon!... J'irai à lui après » mes fautes, et il me fera une douce croix au cœur. » O médecin de mon cœur! ô cœur de mon médecin! » voudriez-vous donc me laisser ainsi?

» Confiance! car, s'il est le Tout-Puissant, le Tout-

» Aimant, il est aussi le Tout-Faisant. O Jésus! à qui
» irais-je si ce n'est à vous? vous qui avez non-seule-
» ment les paroles de la vie éternelle, mais encore
» les opérations qui la produisent?

» Je me plaignais de ne pouvoir réfléchir pendant
la méditation : — « Oh! nous avons assez réfléchi
» pour être convaincue. Lisez le sujet la veille. Lors-
» que le moment est venu, si vous n'avez pas d'ailes,
» vous attendrez que le bon Jésus vous apporte la
» nourriture du cœur. Vous serez mendiante, comme
» l'était Lazare à la porte du riche; mais nous, nous
» sommes à la porte du bon Jésus. Lazare ne quittait
» pas ses plaies; portons les nôtres avec humilité et
» confiance à notre compatissant Jésus. Le père du
» prodigue n'attendit pas que son cher fils eût
» quitté ses vils haillons pour l'embrasser avec ten-
» dresse.

» Les petits agneaux bondissent dans la prairie; ils
» sont tout joyeux. Voilà la joie de nos âmes : elles
» ont trouvé Jésus pour pâture et pour vie. Cette
» petite brebis, attachée au milieu de ce carré de
» verdure, n'en dévorera-t-elle pas jusqu'au dernier
» brin d'herbe? Et c'est Jésus qui est à la disposition
» de mon cœur! Sans doute il faut avoir du respect
» pour Jésus; mais l'amour, l'amour surtout! et l'a-
» mour met dehors la crainte.

» Mon Dieu! quelle illusion! On n'aime pas Jésus
» parce que l'on est mauvais. Eh! quand bien même
» votre âme serait plus noire que le jais, cela n'em-
» pêcherait pas le bon Jésus d'être infiniment beau.

» Il est blanc et vermeil; blanc par sa sainteté, vermeil par le sang qu'il a répandu pour nous.

» La petite colombe de l'arche était la figure de » notre bon Jésus. Son divin Père l'a envoyé en ce » monde. Et qu'y fait-il? Il cherche partout où reposer son cœur, et partout il ne trouve que la » triste vase du péché. Voilà qu'il vient à votre cœur. » — Oh! venez, divine Colombe, venez, étendez vos » ailes, prenez vos ébats; reposez-vous en moi.

» Voici le lit et son dur oreiller : le Cœur de Jésus » et la croix qui le transperce. Cette croix est encore » humide de son sang, appliquez-y votre cœur. — O » sang de Jésus, lave mon âme, purifie mon cœur, » rends-moi petite colombe, afin que je puisse voler » jusqu'au Cœur de celui qui est mon bien, mon doux » trésor du temps et de l'éternité. »

» Voici de ses petits mots : « Je ne suis qu'une » maison de boue; mais Jésus sera le ciment romain. » — Oubliez, mon bon Jésus, ce que je viens de faire, » et je l'oublierai aussi. — Que Jésus soit content, et » je serai contente. Oh! si je pouvais devenir belle à » ses yeux! — Avant la communion pas d'inquiétude; » mais je prendrai la main de Jésus, je la porterai sur » mon cœur et je dirai : Mon Jésus, ôtez, ôtez, effacez ce qui vous déplaît avant que vous entriez en » moi. — Il faut voir Jésus partout, Jésus en tout. » Si nous regardions bien, nous verrions le nom de » Jésus sur chaque petite fleur. »

» Mon saint Père ramenait tout à l'amour le plus ardent et le plus simple, et il le mettait à notre por-

tée. Il répétait : « Simplifiez-vous! O simplicité! simplicité! si on te connaissait, on reviendrait par l'état » de grâce à la familiarité d'Adam avec Dieu. La » simplicité est une vertu qui s'acquiert comme les » autres, par l'acquiescement à l'action de Notre-» Seigneur en nous. »

» Le bon Père paraissait toujours sortir d'une intime communication avec Notre-Seigneur; son amour ne pouvait se contenir, il s'épanchait... Puis il se faisait violence pour arrêter ces doux entraînements et pour terminer enfin en me bénissant. »

Un autre de ses enfants spirituels parle ainsi :

« Ce qui m'a constamment frappée dans la direction du P. Barrelle, c'est l'amour ardent de Notre-Seigneur qui animait ses paroles. Cet amour leur donnait une onction pénétrante. On éprouvait sensiblement que son cœur vivait devant Jésus-Christ, qu'il le contemplait sans cesse, qu'il avait besoin de lui parler directement, en sorte que bien des fois, au lieu de parler à l'âme, il préférait parler d'elle à Notre-Seigneur, et les conseils du bon Père étaient entremêlés de prières. »

Un autre ajoute :

« Tandis qu'il m'entretenait de mon âme ou de Dieu au confessionnal ou au parloir, il m'est souvent arrivé de ressentir une impression que je ne puis rendre, mais qui me portait soudain à le regarder pour m'assurer que c'était bien lui que j'entendais. C'est que, envahie par un sentiment tout divin, je me croyais en rapport direct avec Dieu. »

Semblables surprises n'étaient pas rares. Quelque chose de si ému, de si brûlant, passait dans sa voix, dans son accent, qu'on se retournait d'instinct pour voir si on était avec un personnage terrestre ou si l'on entendait un séraphin.

Nous négligeons d'autres témoignages pour laisser place aux deux traits suivants. Le premier est arrivé à la supérieure d'une communauté religieuse, le second à une personne du monde.

« Un jour, pendant ma confession, je fus très-étonnée de ce que le P. Barrelle ne me répondait pas. Après un moment d'attente, comme j'entendais les pulsations de son cœur se précipiter, craignant qu'il ne fût fatigué, je me tournai de son côté et je regardai à travers la grille. Quelle fut ma surprise de voir le Père le visage rayonnant, les yeux fixés vers le ciel, et comme transfiguré! Pénétrée d'un sentiment de profond respect, je ne savais si je devais demeurer ou me retirer. Je priai Notre-Seigneur de m'inspirer ce que je devais faire, et je restai. Un peu après, poussant un soupir prolongé, il dit : — « Ah!
» la croix! la croix!... Oui, mon bon Jésus, jusqu'à
» la mort, sans appui, sans consolation. Oh! oui!
» cher Maître, je vous suivrai partout, partout à
» jamais!... »

» Puis reprenant sa morale comme si rien ne se fût passé : — « Eh bien, mon enfant, dit-il, voulez-vous
» venir aussi à la suite de Jésus jusqu'à la mort sur la
» croix? — Oui, mon Père, » lui répondis-je. Il se mit alors à me parler des souffrances qu'il faut embras-

ser pour suivre Jésus-Christ; mais d'une manière si merveilleuse que je ne doutai pas qu'il n'eût reçu connaissance de celles qu'il devait endurer lui-même le reste de sa vie. »

Voici le second fait.

« Un jour, je remarquai dans les paroles d'exhortation que m'adressait le P. Barrelle quelque chose de tout à fait surnaturel. Ma confession finie, il continua de parler; j'entendis des paroles sublimes, pleines de feu... Je compris que le Père s'entretenait avec Dieu. Je me retournai vers lui. Je le vis dans l'attitude d'une personne qui n'est plus à soi, et ravi en Dieu. Je connaissais l'humilité de ce saint Père, et je ne savais comment m'y prendre pour m'éloigner, car j'étais persuadée qu'il aurait été couvert de confusion s'il m'avait trouvée le témoin de ce qui avait lieu. Je me glissai donc doucement hors du confessionnal, et j'allai me mettre dans un endroit retiré de la chapelle, où je ne pouvais être vue. Au reste, l'église était déserte en ce moment. Quelque temps après, le Père sortit du confessionnal. Se croyant seul, il se jeta au pied de l'autel, et, la face contre terre, il donna un libre cours à ses larmes, demandant pardon à Dieu de l'ingratitude des hommes. Ses sanglots étaient entrecoupés par les paroles les plus tendres qu'il adressait à Jésus. Je me retirai le cœur plein de suavité de ce que je venais de voir et d'entendre. »

Le saint amour ne transpire pas vainement dans la parole des amis de Dieu et jusque dans les traits de leur visage. Quelle confiance en sa conduite lorsque

ses enfants spirituels voyaient au front de leur Père une auréole de sainteté! Quels élans de vertu lorsqu'ils recevaient de ses lèvres ardentes le mouvement de la charité divine! Je le veux, pour faire des saints, il n'est pas rigoureusement nécessaire d'être soi-même un saint, parce que Notre-Seigneur est la vraie source d'où, par l'intermédiaire de ses ministres, la sainteté coule et se répand dans les âmes. Toutefois, l'ardeur du céleste amour ne rayonne pas en vain plus près d'elles. Après tout, le baptême a fait nos cœurs éminemment inflammables à l'amour divin, et c'est, de proche en proche, du cœur des vrais amis de Dieu que l'incendie se propage.

Pour eux, comme le P. Barrelle, ils vont puisant sans cesse au foyer principal cette contagieuse ardeur. Les lignes suivantes renferment son secret :

« Serrez-vous davantage, mon enfant, contre le Cœur du divin Époux, et augmentez ainsi la chaleur de votre âme. Tant de biens sont attachés pour vous et pour tout ce qui vous entoure à cette proximité par le cœur du Cœur de notre Jésus! On s'y remplit, et puis l'on verse, et de là vient la fertilité du sol. C'est dans ce sens qu'il nous faut entendre cette parole de notre Dieu : *Venez, mangez, buvez, enivrez-vous, mes bien-aimés!* Elles semblent surtout adressées aux âmes apostoliques, qui, sans cette plénitude, ne sauraient jamais donner aux autres ce dont elles ont besoin pour fructifier à la gloire du divin Cœur. La méthode à suivre pour cela est bien simple, comme vous voyez : *J'ai ouvert la bouche du cœur*, dit David,

et j'ai attiré à moi l'Esprit de vie qui s'exhale de toutes les plaies de mon Sauveur. Ah! quand on se tient toujours auprès de lui, rien n'est plus facile. »

Or, le fervent directeur ne quittait pas cette place privilégiée, et c'est ainsi qu'il donnait sans s'épuiser de la plénitude du saint Amour.

CHAPITRE XXX.

LE DIRECTEUR DES AMES.

Le discernement des esprits.— Le P. Barrelle lit dans les replis de la conscience. — Il répond à des lettres qu'il n'a pas reçues. — Il apparaît en songe et résout les doutes. — Dieu lui amène les âmes. — Le P. Barrelle s'attache de préférence aux voies ordinaires et communes. — Il veut de la règle dans la ferveur et de la mesure dans la vertu.—Admirables conseils pour la conduite des âmes. — Inaltérable bonté. — Le P. Barrelle se crée par la correspondance un second apostolat.

Avides que sont instinctivement les cœurs droits de rencontrer Dieu, s'ils viennent à trouver en leur chemin un homme qui le rende sensible, qui visiblement le porte en sa personne et dans ses mains pour le donner aux âmes ; en dépit de quelques appréhensions facilement suscitées en l'âme humaine par l'approche du surnaturel, ils sont attirés et ils se confient. Et quand ils ont senti ce ferme regard jeté sur leurs misères, cette main puissante qui n'est point de l'homme, et qui, tout investie de la vertu de Dieu, va droit à leurs plaies portant le remède, au besoin le fer et le feu; à ce contact, sous cette vertu d'en haut, ils se laissent faire, car celui-là c'est l'homme de Dieu.

Le P. Barrelle était éminemment cet homme qui porte en tout son être le surnaturel; il personnifiait à

merveille en sa direction la domination persuasive de la grâce.

Tout guide spirituel, c'est-à-dire tout ministre de la grâce établi de Dieu pour conduire les âmes dans les voies intérieures, reçoit du Seigneur en un certain degré *le discernement des esprits*, que saint Paul place au même rang que le don des miracles, l'esprit prophétique et la science infuse des langues, parmi les opérations de l'Esprit-Saint[1]. Sans ce don de pénétrer les âmes, quand il serait d'ailleurs un homme de doctrine, comment pourrait-il les éclairer sur elles-mêmes, démêler les mouvements de la grâce, et leur appliquer, suivant leurs dispositions présentes, les divers principes de la vie spirituelle? Or ce don de lire dans les cœurs, le P. Barrelle le possédait à un degré exceptionnel.

Laissons parler une personne qui en a fait une longue expérience; c'est une religieuse d'une congrégation importante :

« Pour l'ordinaire, lorsqu'une âme se plaçait sous sa conduite, ou plutôt quand Jésus lui-même lui *donnait* une âme, il la lui dévoilait de suite jusqu'au fond. On sentait dès les premières paroles du P. Barrelle que son regard avait plongé dans le plus intime. Toutefois, comme il savait que la lumière de la vérité, brillant en tout son jour, effraye certaines âmes, dans les commencements surtout, il faisait darder quelques rayons seulement de cette divine Vérité sur des misères jusqu'alors inconnues. La manière dont

[1] Cor., XII, 10, 11.

ces lumières étaient reçues lui donnait en quelque sorte la mesure des forces de l'âme. Si le résultat était un courage nouveau et un accroissement de bonne volonté, le Père allait en avant et recommençait l'expérience. Si au contraire l'abattement, la tristesse, s'emparaient de cette âme, il s'arrêtait. Ce n'étaient point les misères, même les grandes misères, qu'il redoutait, mais le manque d'énergie et de générosité. Il fallait se résoudre avec lui à voir anéantir tous les subterfuges de l'amour-propre, toutes les réclamations de la nature; il forçait l'un et l'autre dans leurs derniers retranchements.

» Sa manière était si claire et si précise qu'elle ne laissait jamais l'âme dans le doute, et Notre-Seigneur donnait une telle autorité à ses paroles qu'on sentait que lui résister c'était résister à Jésus-Christ lui-même. L'homme disparaissait entièrement, si complétement, que l'on ne voyait plus, que l'on n'entendait plus que Jésus. Aussi cette direction, quoique forte et vigoureuse, était pleine de suavité.

» Mais sa compassion, loin de vous amollir, relevait vos forces, ravivait votre confiance, parce qu'il semblait que Notre-Seigneur, personnifié en lui, s'était attendri sur nos misères et nous tendait la main. Comment en effet ne pas compter sur sa bonté quand il nous envoyait un pareil secours! Il était impossible de ne pas recouvrer la plus profonde paix. Cet effet n'était pas seulement produit par sa présence, ses lettres l'opéraient aussi. On était saisi en les lisant d'un sentiment de foi si vive, chaque parole entrait si

profondément dans l'âme, qu'on sentait que Jésus avait pris la main et la plume du Père pour être l'inprète de son divin Cœur.

» J'ai dit que le Père lisait jusque dans les replis les plus intimes de l'âme; mais cette grâce, si précieuse pour la direction, lui était accordée même à une grande distance de la personne dirigée. Je me rappelle lui avoir écrit une fois dans une disposition d'esprit et de cœur fort pénible; mais en relisant ma lettre, je la trouvai trop intime pour la confier à la poste. Je la déchirai donc et la jetai dans le panier destiné à cet usage. Trois jours après, je reçus à cette lettre *non envoyée* une réponse si claire et si précise que je tombai à genoux, et ne pus lire qu'ainsi des paroles visiblement dictées par Celui seul qui pénètre les pensées. En supputant les jours et les heures, j'acquis l'évidence qu'au moment même où j'écrivais les agitations de mon âme, leurs causes et leurs circonstances, le Père écrivait lui-même pour répondre à tout, et cela comme il l'eût fait dans une conversation de vive voix : même lucidité, même précision, même exactitude. Après de telles preuves de l'intervention immédiate de Jésus dans la direction du Père, comment ne pas avoir en elle, pour soi au moins, une foi et une confiance sans limites?... »

Une supérieure de communauté appartenant à une autre congrégation apporte aussi son témoignage :

« Un fait que je puis attester révèle dans le vénéré P. Barrelle une très-particulière assistance de l'Esprit de Dieu pour la direction des âmes.

» Depuis que Notre-Seigneur m'avait mise sous la direction de ce saint homme, grâce que j'ai toujours estimée l'une des plus grandes que j'aie reçues en ma vie, chaque fois que je lui écrivais pour lui parler de mon intérieur, avant que ma lettre lui arrivât, une réponse à ce que je lui exposais se croisait avec la mienne. En même temps que je lui parlais de mes difficultés, l'Esprit de Dieu lui en donnait connaissance, et, quelque nouvelles qu'elles fussent, lui inspirait ce qu'il devait me dire. Ce fut pour moi un sujet de grand étonnement dans les commencements, à quoi il répondait lorsque j'en faisais l'observation : — « Si Notre-Seigneur use envers vous d'une si pro- » digieuse charité, c'est à cause de mon ignorance et » de mon inénarrable misère. Ne manquez pas d'en » témoigner une vive reconnaissance à ce cher Maître, » qui veut s'abaisser jusqu'à tracer lui-même sur le » papier, à cause de mon incapacité, le remède à vos » maux. » Or, ceci a duré jusqu'à la mort du bon Père.

» Je dois ajouter, pour la plénitude de la vérité et pour l'honneur de ce vrai serviteur de Dieu, que très-souvent, alors que j'étais auprès de lui, en m'abordant, il me disait tout ce qui m'était arrivé et s'était passé en mon intérieur plusieurs jours auparavant, et me reprochait des infidélités que j'avais commises, m'exposant d'un seul trait toutes leurs conséquences en mon âme, ce qui, tout en me couvrant de confusion, me pénétrait de la plus grande vénération pour mon saint directeur; car il n'y avait que le Saint-Esprit qui pût lui découvrir des choses aussi intimes. »

Une religieuse lui écrivit un jour pour lui rendre compte de son âme et lui demander quelques avis. La Providence permit que la lettre fût oubliée. Trois jours après, la supérieure la retrouve, et, fort contrariée de ce retard involontaire, elle se hâte de l'expédier. Il n'y avait de cela que peu d'heures encore, lorsque, recevant elle-même la réponse du P. Barrelle à quelqu'une de ses lettres, elle y trouve avec surprise un pli pour la bonne religieuse. La supérieure le remet sans explications. — « Cette fois, dit la bonne sœur après avoir lu, le P. Barrelle satisfait à toutes mes questions, et me répond exactement sur tous les points. » Alors la supérieure lui découvrit ce qui était arrivé.

Nous tenons de plusieurs personnes graves un fait non moins remarquable, c'est le secours que leur a donné le P. Barrelle lorsque, ne pouvant leur être utile en personne, il leur apparaissait durant le sommeil pour les aider dans leurs difficultés.

A quelques lieues de la ville où résidait le P. Barrelle était une communauté nombreuse qui lui dut un important service. Voici ce que raconte la supérieure de la maison :

« Depuis longtemps, j'étais extrêmement embarrassée pour certaines difficultés de conscience que je ne pouvais éclaircir. De plus, une de nos sœurs me paraissait le jouet d'une illusion qui pouvait avoir pour la communauté de graves conséquences, et ma peine était d'autant plus grande que le confesseur semblait partager les mêmes idées. Je ne savais de qui prendre

conseil. La réputation de sainteté du P. Barrelle me revint alors en mémoire. J'invoquai donc son bon ange, afin qu'il lui inspirât de prier pour moi. La nuit suivante, le Père m'apparut en songe. — « Me » voici, ma fille, me dit-il avec bonté, que désirez- » vous de moi? Je viens éclaircir vos doutes. » Surprise et joyeuse, j'expose au Père toutes mes inquiétudes. Il me calme, m'indique les moyens à prendre pour sortir d'embarras, et me trace des règles de conduite : — « Suivez fidèlement ces conseils, ma » fille, toutes les difficultés s'aplaniront, et vous » maintiendrez dans votre communauté la régularité » et la ferveur. » Il me bénit ensuite et disparut. Je me réveillai toute pleine de ce que je venais d'entendre et inondée d'une douce paix. J'ai suivi les conseils que le Père venait de me donner, et tout est arrivé comme il l'avait annoncé. »

Une autre religieuse nous écrit ce qui suit :

« Le P. Barrelle venait de quitter notre ville pour habiter une autre résidence. Une de nos sœurs éprouva une peine très-sensible d'être privée de certaines règles de perfection que le Père lui avait promises. Elle s'en plaignit à Notre-Seigneur avec amertume. La nuit même, dans son sommeil, elle crut voir le Père. Il lui adressa des reproches sur son défaut d'abandon à la volonté divine, et lui en fit faire à Notre-Seigneur un acte de réparation. Après quoi il lui traça les règles qu'elle désirait; mais il lui fit voir en même temps ses misères intérieures avec une telle clarté que depuis lors elle n'en a jamais perdu le souvenir. »

Quoi qu'il en soit du caractère plus ou moins merveilleux de ces faits, sa pénétration des consciences est, dans la vie du P. Barrelle, un fait général dont les témoignages ne pourraient se compter. Le Seigneur, qui lui découvrait le fond des âmes, les mettait souvent entre ses mains par une visible providence.

En 1845, le P. Barrelle prêchait la retraite pastorale au clergé de Tours. Le pensionnat des Dames du Sacré-Cœur était encore dans la ville. Une religieuse fort âgée témoigna le désir de voir le Père, qui, sur la demande de la Mère supérieure, consentit à se déranger. Au milieu des occupations de la retraite, il arrive un jour fort pressé au Sacré-Cœur, et demande à la portière la personne pour qui on l'appelait. Il se rend sans retard à la chapelle. Madame Nolam, novice encore, s'y trouvait en ce moment. Protestante convertie, âme généreuse et éprouvée par mille traverses, elle avait besoin d'un guide pour la soutenir dans des luttes encore ardentes, et pour avancer dans cette voie de zèle et d'amour où l'entraînait le penchant de la grâce. Elle aurait désiré s'adresser au P. Barrelle. La discrétion avait dicté à la supérieure un premier refus; mais le Père était dans la chapelle, et personne ne se présentait. Cette fois, la permission fut accordée. La bonne sœur en profita en toute liberté. Le Père lui donna tout le temps nécessaire, et quand il la quitta, la religieuse appelée arrivait enfin. Il était trop tard; on attendait le prédicateur au séminaire, il dut s'éloigner à l'instant. Mais le Seigneur avait fait son œuvre providentielle.

La Mère Nolam a souvent assuré que de ce jour avait commencé sa parfaite donation à Dieu ; de ce jour date cet immense besoin de l'aimer dont toute sa vie ne fut qu'une preuve constante, et dont le Père Barrelle soutint d'un cœur dévoué l'infatigable ardeur.

Inutile de multiplier ces exemples, assez ordinaires dans une telle vie.

Le Père Barrelle était un de ces hommes que Notre-Seigneur ôte à eux-mêmes pour les prendre à soi et les donner aux autres. Tantôt donc il devenait, par une série de circonstances qu'on ne pouvait éluder, le confesseur inévitable d'une âme effarouchée de sa vertu, et, d'un mot, tournait toutes ses appréhensions en confiance et en gratitude. Tantôt ayant en ses mains une conscience craintive, il laissait à sa timidité ce cher asile du silence, et sans lui laisser la peine d'une première parole, déroulait devant elle les pages les plus secrètes de son intérieur.

« Vous étiez à telle place hier, mon enfant, pendant que je parlais? — Oui, mon Père. — Eh bien, je veux vous donner quelques avis profitables. » Alors il entrait dans les replis du cœur, faisait l'exposé de ses maladies, montrait l'âme à elle-même mieux qu'elle n'eût su faire dans un examen attentif, lui dépeignait son état, ses souffrances, en expliquait les causes; lui enseignait à s'ouvrir, lui faisait accepter quelques règles de conduite et prenait pour soi la responsabilité de l'avenir. C'était une âme guérie pour toujours de ses anxiétés.

Combien nous ont raconté ces choses! Combien nous ont parlé de leur étonnement lorsque, soit au saint tribunal, soit au parloir, elles étaient abordées par une de ces paroles que Dieu seul peut dire. Ce qui se passait au sanctuaire de leur âme, ce qu'elles ne voulaient pas découvrir : une inspiration secrète, un travail de la grâce, des lumières ou des fautes, le Père leur en parlait avec une assurance qui prouvait à l'évidence une lumière supérieure.

Ce directeur si réservé, si plein de son incapacité, si respectueux pour la liberté des consciences, s'il vient à être éclairé d'en haut sur un dessein de la grâce dont il doit être l'instrument, il triomphera de ses habitudes, et il ira, s'il le faut, au-devant d'une âme pour la gagner à Jésus-Christ. Il faut citer cette rare exception.

Une jeune personne n'avait accompli qu'avec tristesse un acte de dégagement que Dieu demandait. Elle reçut du P. Barrelle, qu'elle connaissait à peine, la lettre suivante :

« Me voilà bien osé, mademoiselle, de vous écrire quelques lignes sans que vous les ayez provoquées en aucune manière; mais je puise la raison de cette liberté dans mon dévouement pour votre âme; mon Dieu a donné son sang pour elle, ne lui dois-je pas mes pauvres mais consolantes paroles? Je sais que vous êtes sous le poids d'un sacrifice causé par le départ d'une personne chère; elle vous avait fait du bien!... Mais permettez-moi de vous dire que, vous attachant trop au canal, vous avez oublié la source;

c'est Jésus qui vous faisait tout ce bien, et Jésus ne vous a point quittée. Que votre cœur si ardent dans ses affections s'attache donc à lui! Là seulement il trouvera son centre et par conséquent le vrai bonheur.

» Je vous bénis au nom de mon Maître.

» JOSEPH S. J. »

Cette lettre ouvrit une correspondance et une direction où le ministre de la grâce acheva son œuvre. Cette jeune personne lui doit, après Dieu, d'avoir embrassé la vie parfaite, et dans le creuset laborieux des épreuves, le souvenir de cette direction solide l'a tenue puissamment attachée à sa sainte vocation.

On croira peut-être que ce directeur si rempli de lumières surnaturelles, si profond dans l'amour de Dieu, cet homme favorisé quelquefois et comme investi de la joie divine, ainsi qu'on le verra plus amplement vers la fin de cette histoire, devait aime les voies extraordinaires. Bien au contraire, il les redoutait, comme le guide expérimenté redoute pour le voyageur les cimes périlleuses des monts élevés; car rien n'est plus voisin des abîmes. Lui-même, s'il fut ravi parfois sur la montagne de Dieu, s'il put commencer ainsi dans la lumière « le noviciat de ses siècles éternels », c'est toujours cependant à la sueur de son front qu'il gravit les pentes difficiles de la vie parfaite. Son oraison suivait les sentiers battus, quelquefois Dieu l'attirait doucement à soi, mais le plus souvent il se plaignait au suprême conducteur de marcher

dans la sécheresse du désert. Habituellement, « la tribulation et l'angoisse le trouvaient sur leur chemin », comme le roi-prophète; et pour lui, « il ne savait chercher le Thabor que sur le mont du Calvaire. »

Peu d'hommes ont reçu aussi libéralement l'instinct du divin et la soif du surnaturel; cependant sa pente volontaire était à l'obscurité de la foi nue, sa préférence à l'amour dépouillé et souffrant. Le Cœur de Jésus fut son centre, son trésor, son ardente passion; mais il le voulait avec sa blessure, surmonté d'une croix où sa place était faite, et qu'embrassaient de toutes parts les flammes symboliques de l'amour.

La voie commune plaisait à sa prudence; elle avait les sympathies de son humilité.

« La voie commune, toute commune, ma chère fille. Cela toujours, cela en tout jusqu'à la fin. Voilà le cri qui retentit pour vous dans mon cœur de père, et c'est après la lecture de votre lettre, qui vient de m'être remise, que je l'ai entendu, ce cri.

» Considérez votre Époux tel que l'Apôtre nous le dépeint au moment où il s'incarne. *Prenant la forme de serviteur, il se fait à la ressemblance des hommes,* c'est-à-dire de l'universalité des hommes, et on le trouve *agissant* en tout *comme un homme,* c'est-à-dire comme le commun des hommes. C'est la forme qu'à sa suite doit prendre l'épouse de son Cœur, non-seulement vis-à-vis de toutes les personnes qui l'entourent, mais encore en traitant avec les supérieures. Ainsi, ma fille, dans vos tentations, peines et diffi-

cultés, etc., demandez-vous ce que ferait la généralité des bonnes âmes qui se trouveraient dans la même position que vous, et sans vous mettre à part comme une exception, rangez-vous à la file de ces âmes, par révérence et par amour pour Celui qui vous a donné l'exemple de ce *divin train commun.* »

Les faits venaient à l'appui de la doctrine. Une âme qui était depuis plusieurs années sous la conduite du P. Barrelle se trouva prise tout à coup par une présence continuelle et sensible de Notre-Seigneur. Elle s'en ouvrit au Père, qui en parut fort contrarié. — Vous vouliez que j'aimasse Notre-Seigneur, mon Père, et maintenant que cela m'est facile vous paraissez peu satisfait; suis-je donc dans l'illusion? — Non, ma fille; mais prenez garde, ne me cachez rien. » Il devint dès lors, contre ses habitudes, bref, roide, grondeur envers cette âme; et le jour où elle lui annonça que tout sentiment avait disparu, il lui en exprima toute sa joie. — « Que je suis heureux, mon enfant! Vous m'enlevez un grand poids; les illusions sont si faciles sur cette route! Il ne faut à votre âme que la pure foi, bien sèche, bien aride, et j'ai demandé à Notre-Seigneur que ce soit désormais le pain solide et sûr de votre vie entière. » La prophétie s'est réalisée.

Non moins vigilante était la prudence de cet habile maître à régler les premiers élans d'une ferveur nouvelle.

Récemment conquise par Notre-Seigneur Jésus-Christ sur les brillantes fascinations du monde, une

âme, d'ailleurs généreuse, éprouvait le noble besoin de réparer par le sacrifice les illusions de son passé. Elle fit part au P. Barrelle, devenu son directeur, de l'entraînement nouveau qui la poussait aux exercices multipliés de la dévotion et à des mortifications exagérées. — « Pauvre enfant, répondit le saint homme, vous me faites l'effet d'un architecte inexpérimenté. Que diriez-vous si, pour construire un bel édifice, il commençait par jeter dans les fondations des objets de grand prix, des marbres rares, des jaspes, des perles fines et des pierres précieuses? Dites-moi, serait-ce bien là le moyen d'achever son ouvrage et d'obtenir la solidité désirable? Il en est de même pour vous; commencez donc à construire, vous ornerez ensuite. »

Il voulait à tout, même à la vertu, de la mesure et du loisir.— « Il n'y a jamais de perfection soudaine, disait-il. C'est par degrés que l'on s'éloigne des bas-fonds et que l'on monte vers les hauteurs de la sainteté religieuse. De plus, il est écrit que « tout bien vite amassé se dissipe bientôt. »

Consulté sur la manière de conduire les âmes qui commencent, voici ce qu'il répondit à une Maîtresse des novices :

« Le moyen, me demandez-vous, de conduire les âmes? — Ce serait une immense dissertation à faire, si je voulais et pouvais aborder le sujet. Mais c'est une Maîtresse des novices qui me porte cette question, et dès lors elle me paraît plus courte et plus facile à résoudre.

» La première chose est d'acquérir la vraie con-

naissance de ces âmes. Ceci ne se fait ni à première vue, ni dans un petit nombre de jours. On serait exposé à se tromper grandement. Il faut d'abord les laisser aller leur petit pas, en les tenant à l'aise pour que leur naturel se révèle... Puis leur recommander l'obéissance aux règles et aux usages, pour voir de quel cœur elles s'y mettront. Les faire causer ensuite sur leurs impressions, à propos de ce qu'elles voient et de ce qu'elles entendent. Ceci fera ressortir ce qui est dans leur fond, soit en fait de principes, soit en fait de vertus acquises, soit en fait d'inclinations ou de répugnances.

» On acquiert ainsi une première connaissance générale de ce qu'elles sont, et cette connaissance se complète par les ouvertures successives de leur intérieur. Là-dessus l'on base la conduite à tenir avec elles, et comme le temps du noviciat est moins destiné à l'implantation directe des vertus qu'à l'extirpation de leurs contraires, c'est surtout à l'exercice de l'abnégation qu'il faut les appliquer.

» Mais ne la présentez point dans toute son étendue, ou plutôt dans tous ses détails. Que l'on sache en quoi elle consiste et le grand avantage que l'on en retire pour la paix et le bonheur de l'âme pendant tout le cours de la vie religieuse : or elle est présentée par le bon Maître comme le moyen d'arriver jusqu'à lui et à la douceur de l'union avec lui.

» Vous proportionnant ensuite aux forces de chacune et aux motions diverses du Saint-Esprit, portez-les maternellement à s'appliquer à ce qu'il y a de plus

saillant dans leurs misères, les encourageant pour leurs moindres efforts, et leur insinuant la douce confiance que si elles marchent de la sorte, Notre-Seigneur en leur demandant plus leur donnera aussi facilité de lui donner ce qu'il demande. Elles iront ainsi grandissant et se fortifiant par la volonté et par l'exercice, et l'œuvre de Dieu se fera solidement quoique doucement. Il est écrit : *Substantia festinata minuitur :* ce qui vient trop vite ne dure pas longtemps.

» En attendant que la vigueur se développe dans ces âmes, il faut user d'une grande prudence, et ne pas les soumettre à des épreuves trop violentes, où elles succomberaient; car alors le découragement survient. Supportez leurs imperfections; ne craignez pas trop leurs petits écarts. Ne prenez point ombrage de leurs quelques attaches; ayez l'air de ne point vous en apercevoir; mais n'y donnez de vous-même aucune sorte d'aliment, et qu'elles vous trouvent sans autre correspondance que celle d'une charité prudemment et religieusement maternelle. Il va sans dire que la crainte de ces attaches ne doit jamais vous porter à leur retrancher ce que réclament leurs vrais besoins spirituels.

» Voilà les quelques idées qui se sont mises sous ma plume, en réponse à vos premières questions. Veuillez vous en contenter. »

Aux enfants spirituels du P. Barrelle il appartiendrait de nous parler de la richesse de son cœur. Il n'y a pas de paternité sans amour, et, pour être virile et céleste tout ensemble, la paternelle tendresse qui se

donne aux âmes ne manque ni d'ardeur ni de suavité. C'est Dieu lui-même, c'est son cœur qui inocule les nobles affections, filles de la grâce, desquelles à son tour la grâce reçoit au sein des âmes d'admirables accroissements; or le cœur divin, source de tout amour pur, s'entend aux généreuses tendresses. Le P. Barrelle s'était fait sur leur modèle, et, par ce côté encore, il reproduisait bien le Maître des vertus.

A peine une âme était en sa garde, il lui dévouait tout son zèle, il la suivait avec une bonté persévérante inaccessible à la lassitude; il avait des entrailles émues pour ses moindres douleurs; de près, de loin, son temps, sa parole, ses sueurs, ses veilles, il lui donnait tout, comme s'il n'eût eu sur la terre que cette enfant de la grâce divine. Dix années, que dis-je? vingt et trente ans passaient sur sa généreuse affection sans la vieillir d'un jour; elle gardait l'inaltérable fraîcheur de sa source immortelle, la charité.

On en lira avec attendrissement la preuve journalière dans le recueil de sa correspondance spirituelle, intarissable épanchement de ses sollicitudes pour l'invisible beauté des âmes.

« Je suis heureux quand j'ai pu tirer quelque épine, adoucir quelque plaie, raviver la foi, ranimer la confiance et montrer en Notre-Seigneur le remède efficace à tous les maux. » Dans une phrase de ses lettres voilà tout entier ce directeur, ce consolateur, qu'on nous permette le mot, cet amant passionné du Dieu des miséricordes.

Nous avons entendu des étonnements et presque

des blâmes pour cette candide persévérance à donner aux moindres âmes la parole secourable avidement attendue. Mais négliger une seule âme « de celles qui voulaient bien recourir à son immense pauvreté, » eût paru au P. Barrelle un déni de justice, une injure à la charité.

Écoutez-le :

« Que de feuilles de papier noirci partent aujourd'hui du pauvre laboratoire de mes mains fatiguées !.. Mais enfin, dès qu'on le peut, il faut bien donner à la belle, à la suave charité, en laquelle Notre-Seigneur trouve ses délices. »

Ou bien :

« A force d'écrire je me suis épuisé ; mais je me souviens de Celui qui pour nous faire un bien dont, hélas ! nous profitons si peu, s'épuisa de sang et de vie. »

« Je suis comme un de ces corps morts dont les oiseaux de proie se font à qui mieux mieux une pâture. Heureux encore si mes misérables lambeaux peuvent être de quelque utilité. Ils ne le seront qu'autant que la grâce voudra bien les vivifier, et je ne vois rien en moi qui plaide auprès de Dieu pour qu'il le veuille. Je m'en remets à la foi de qui veut bien recourir à mon immense pauvreté. »

Le P. Barrelle est donc une humble proie livrée aux âmes. Il lui plaît d'appartenir au salut de tous, et s'il tombe en défaillance, il retrouvera sa force auprès de Celui qui s'est fait la première hostie du salut.

« Vous me demandez un mot de réponse. Hélas! ma fille, combien d'autres m'en demandent autant que vous, tandis que beaucoup d'embarras et de sollicitudes me réclament! Par moments j'ai besoin de me distraire de ce qui pleut de tous côtés sur moi, afin de ne pas tomber en défaillance. Je laisse alors toutes choses, et je vais à Notre-Seigneur, pour le supplier de venir en aide à ma faiblesse et de me donner l'énergie nécessaire pour suffire à tout ce qui m'est demandé. Priez pour moi. »

Nul ne reçoit à son profit personnel le don d'éclairer les cœurs, le secret de les mieux donner à Dieu. Responsable de cette grâce aux âmes et à Dieu même, le P. Barrelle n'aurait eu garde de l'enfouir. Il cède par devoir aux sollicitations de la confiance. Ses relations épistolaires élargissent son action, répandent la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, excitent, soutiennent et augmentent les vertus parfaites. Sans l'avoir prémédité, c'était créer à côté de la prédication par la parole un second apostolat. Sans rien ravir à l'activité extérieure, tout entier aux âmes placées à sa portée, l'homme de Dieu se fit une seconde vie de zèle parallèle à la première, une vie dont l'influence silencieuse étendit la sphère de son action sur tout un autre peuple affamé de Dieu; et, si loin que fût cette tribu sainte, disséminée en mille endroits divers, il lui servait fidèlement la céleste nourriture.

Bientôt les fragments qui restent de ce pain de la consolation ou de la ferveur, réunis pour l'avantage

d'un grand nombre, nourriront encore bien des vertus. La parole confidentielle du P. Barrelle, ravivée pour ceux même qui n'ont pas entendu sa voix, et la semence mystique portant des moissons nouvelles, justifieront tout à la fois son zèle et ses humbles désirs [1].

Ces milliers de lettres, où tout se rapporte uniquement à Jésus et à son amour, méritaient mieux la gratitude des âmes que les appréhensions de sa modestie.

On lui exprimait un jour cette légitime reconnaissance, il répondit :

« Que tout retourne à Celui de qui toute miette de bien et de vie arrive à notre pauvreté. Vous savez ce que dit la sainte Église à l'Esprit-Saint : *Sans votre action, il n'est rien dans l'homme qui puisse être salutaire* soit à son âme, soit à son prochain. Oh! que je voudrais donc n'avoir jamais rien dit, rien écrit sans sa *pure et simple influence!* Mes grains alors tombant çà et là sur tant de sortes de terrains seraient immanquablement fructueux. Mais, hélas! qu'en est-il? Voici que bientôt le jour de la manifestation arrive pour moi. Je verrai; c'est le Seigneur qui juge. Veuillez crier un peu pitié pour moi. »

En terminant ce chapitre, il nous semble que nous ne sommes pas seuls à former un souhait. Plût à Dieu que les âmes avides de la vie intérieure rencontrassent

[1] Nous mettons en ce moment sous presse la correspondance spirituelle du P. Barrelle.

plus facilement sur leur chemin une direction dévouée à leur progrès spirituel ! Ni la vertu ne manque au sacerdoce, ni la lumière d'en haut. Or, sans doute, dans l'intérêt des consciences, la sainteté de celui qui les dirige est souverainement désirable, car sans elle les meilleurs enseignements n'auront point de saveur pour l'âme pure qui aime Dieu. Sans doute, c'est une condition nécessaire pour la direction que cette sagesse plus élevée qui donne le pouvoir de manifester aux âmes les mystères de Dieu, dans la conduite de la perfection ou dans les voies de la contemplation. Mais ce qui empêche de se livrer à la direction des âmes, ce n'est ni la rareté de la vertu ni l'absence des aptitudes surnaturelles, aussi largement départies du Seigneur aujourd'hui qu'autrefois; c'est tantôt qu'on redoute de s'engager dans les difficultés de ce ministère, tantôt qu'on se laisse absorber par les œuvres extérieures du zèle et de la dévotion.

On ne sait point assez ce que peut procurer de gloire à Notre-Seigneur une âme conduite dans les voies de la perfection. Et cependant celles que Dieu y destine n'y marcheront point d'ordinaire qu'elles ne soient éclairées et soutenues en ces sentiers difficiles par un guide expérimenté. On voit cela dans la vie des saints. La conduite des Thérèse, des Chantal, des Marguerite-Marie, a été confiée de Dieu à des ministres de la sainteté selon son esprit et selon son cœur. La direction paraissait à ceux-ci une œuvre de zèle non moins appréciable que certaines pratiques vraiment pieuses, certaines dévotions salutaires ou

même excellentes, lesquelles sont justement à la vertu ce que les moyens sont au but.

Les œuvres extérieures prêtent davantage à l'activité naturelle. Les loisirs qu'exige leur développement absorbent la vie, et leur multiplicité, de nos jours, influe peut-être sur la rareté des directeurs.

Pour produire un bien moins apparent, un bien caché dans l'obscurité mystérieuse qui enveloppe les rapports intimes de Dieu avec les âmes, la direction en sera-t-elle estimée moins fructueuse? Sera-t-elle moins utile à la gloire du Seigneur, soit présentement par l'influence de la sainteté sur l'économie générale du monde spirituel, soit à l'heure des manifestations dernières qui produiront au grand jour les fruits de la Rédemption?

CHAPITRE XXXI.

LES VOCATIONS.

Ce que c'est que la vocation.—Rôle du directeur dans la vocation. —Que le P. Barrelle portait avec soi des persuasions divines.— Son respect pour les desseins de Dieu.—Les péripéties de la vocation religieuse déroulées dans une correspondance : c'est l'âme qui dit à la grâce la parole décisive.—Quels sont les juges légitimes de la vocation.—Différence entre les incertitudes du cœur et celles de la vocation. — Que la vocation doit subir la loi de l'épreuve.—Les tentations ne prouvent rien contre l'appel divin. —La vocation et les sophismes de la sagesse humaine.

Un aspect important se perd et s'efface dans le tableau général que nous avons présenté de la direction du P. Barrelle : celui de ses lumières et de son influence sur les vocations religieuses. Détacher maintenant de l'ensemble ce point de vue particulier, ce sera tout à la fois tenir compte de son importance pratique et du don exceptionnel accordé au prudent directeur.

Dieu reconnaîtra un jour ses enfants à l'empreinte de sa divine perfection. La perfection est comme le signe de sa race. C'est pourquoi il est fait à tous un commandement : « Soyez parfaits à l'image de votre Père céleste qui est parfait. » De là la grande loi de l'amour de Dieu, imposée à tous, car l'amour est

tout ensemble le principe de toute perfection et le plus haut sommet de toute vertu. « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur. » Toute la vie chrétienne trouve dans cette loi de la charité et son commencement et sa plénitude[1]. La charité est la fin de toute la loi ; c'est elle qui est le lien de la perfection surnaturelle[2].

Or, il y a, dit saint Thomas, trois voies plus sûres, plus promptes et plus excellentes pour arriver à la perfection du divin amour. C'est la triple voie des conseils divins. En la suivant, nous obtenons avec la parfaite charité de ceux qui sont au ciel une certaine similitude[3].

Que ces conseils soient proposés à tous les chrétiens comme si Notre-Seigneur les avait adressés à chacun en particulier, c'est l'enseignement du même saint Docteur dans son opuscule *contre la doctrine empoisonnée de ceux qui détournent de la vie religieuse*[4].

Mais cette bienfaisante clarté des divins conseils, qui pourrait profiter à tous, n'arrive pas au cœur de tous. C'est une lumière privilégiée qui brille seulement aux yeux du petit nombre, et que, selon les mystérieux desseins de ses prédilections, l'Esprit-Saint distribue selon son bon plaisir.

1 MATTH. XXII, 38. — ROM. XIII, 10.

2 I TIM. I. 5. — COLOSS. III, 14.

3 *De perfect. vitæ spiritualis,* Opusc. 18, cap. 7 et seq.

4 *Contra pestiferam doctrinam retrahentium homines a religionis ingressu.* Opusc. 17, cap. 9.

Cette lumière qui révèle aux esprits les plus droits sentiers de la vie parfaite, qui les propose à leur ambition, cet attrait qui les sollicite de suivre de près le modèle des parfaits dans la pauvreté volontaire, dans la pureté d'un cœur dégagé des sens, dans le dépouillement de sa propre volonté; cette lumière, cet attrait divin, ils ont un nom, on les appelle la *vocation*. C'est là l'appel de Dieu, le langage de sa grâce pour tirer une âme de l'ordre commun, pour l'introduire dans une plus étroite alliance avec Jésus-Christ.

On le comprend : pour s'en tenir aux préceptes, pour demeurer dans le rang des chrétiens ordinaires, il n'est pas besoin d'un appel particulier de la grâce ; c'est l'ordre commun de tous ceux qui ont reçu la vocation au christianisme et qui n'entendent pas l'appel supérieur du sacerdoce ou de la perfection religieuse.

A côté de cet appel exceptionnel de la grâce, introduisant l'âme dans une voie privilégiée de sanctification, le Saint-Esprit a d'autres voies pour conduire à la vertu parfaite, des desseins particuliers de sagesse et des secrets de prédilection. Combien d'âmes d'élite, demeurées dans l'ordre commun des obligations chrétiennes, sont parvenues par ces sentiers mystérieux à la plus excellente vertu! Dieu sait ménager aussi à leur fidélité l'appui d'une direction éclairée. En ce moment, nous avons plus spécialement à montrer le rôle du directeur dans la vocation religieuse.

Le Saint-Esprit s'en va donc semant dans les âmes

la parole de la perfection : « Si vous voulez être parfaits, allez, dépouillez-vous de ce que vous possédez, et suivez Jésus-Christ. » Quel respect du Créateur pour la liberté de ses créatures intelligentes, dans cette parole intérieure : *Si vous voulez!* C'est que, du côté de Dieu qui la présente, la vocation est un privilége, et le privilége ne s'impose pas; c'est que la vocation, du côté de ceux qui l'embrassent, est un acte généreux, héroïque, et qu'il n'y a ni héroïsme ni générosité sans la spontanéité du cœur.

Il importe de le remarquer pour comprendre le lot véritable du directeur des âmes dans la vocation : il en est de la vocation comme de toute grâce, la lumière divine prévient l'âme, et va jusqu'au cœur solliciter son consentement; mais cette illumination de l'intelligence, cette impulsion secrète du cœur attendent l'assentiment intérieur. Si l'âme écoute, si l'âme accueille, surtout si elle commence à dire : Je veux! c'est alors que la vocation a pris possession; elle n'est plus seulement une sollicitation de l'Esprit-Saint, une grâce, fugitive peut-être, par le défaut de correspondance et de générosité; elle est entrée, elle tient du consentement de l'âme quelque chose de persistant, de ferme, et pour ainsi dire d'achevé.

Le rôle du P. Barrelle, celui de tout directeur des consciences, fut toujours d'écouter la parole de l'Esprit-Saint à travers la parole de l'âme, de démêler ce souffle léger comme le zéphyr à l'aurore, *sibilus auræ tenuis,* que l'âme par elle-même peut difficilement saisir avec certitude, mais que rien ne décèle et ne

démontre comme la préparation même de la volonté.

Le rôle du P. Barrelle fut de démêler la volonté souvent ignorée d'elle-même, au milieu des luttes intérieures de la générosité et de la faiblesse, de la grâce et de la nature, parmi les émotions venues du dehors et les approches du sacrifice.

Son rôle, quand il avait entendu la voix de Dieu et la réponse de l'âme, ce fut d'affermir la générosité au milieu des difficultés pratiques qui encombrent d'ordinaire les avenues de la vie parfaite.

C'est le P. Barrelle qui a écrit les paroles suivantes dans une suite de conférences sur la vocation :

« Quels principes doit suivre un directeur éclairé dans une affaire aussi délicate? — Il ne peut y entrer que par voie de *lumière* et de *conseil*, et seulement pour préserver de toute erreur celui qui la traite face à face et, pour ainsi dire, cœur à cœur avec Dieu. Il doit laisser agir la grâce seule et l'Esprit, qui la donne, sur la volonté et l'intelligence de la personne confiée à sa direction; écarter l'influence dangereuse de tout autre esprit; aplanir les difficultés; éclaircir les doutes, animer la faiblesse, en un mot déblayer le chemin par lequel l'âme doit aller à Dieu et Dieu venir au-devant de l'âme qui l'appelle. Il se tient donc toujours, pour ainsi dire, au pied de la montagne et autour du Sinaï, tandis que, vis-à-vis de son Dieu et des vérités éternelles, celui qui cherche à connaître son état futur fait son choix de lui-même, et vient ensuite s'assurer auprès de son directeur si, comme il en est persuadé, ce choix n'est fait que

d'après les pures lumières de la raison et de la foi.

» C'est là le résumé de ce que recommandent les maîtres de la vie spirituelle, et en particulier saint Ignace, dans le livre qu'il a composé sur ce sujet, et que l'Église a sanctionné de son approbation. »

La pénétration surnaturelle que nous avons reconnue dans le P. Barrelle pour lire au secret des âmes, se manifestait avec évidence quand il était question de vocation religieuse. Les témoignages en sont variés. Tantôt d'une parole il fait tomber le bandeau, et le cœur reconnaît sa route; tantôt, contrairement au jugement de tous, à travers les apparences de la légèreté, les mondaines allures, les entraînements frivoles, il reconnaît les poursuites de la grâce, indique à l'avance les voies de Dieu, et l'événement le justifie. Un jour il passe soudainement des conseils de la temporisation, avec toute l'assurance de la certitude, à une décision nette et pleine de clarté. Une autre fois il accueille avec un sourire plein de bonté une âme craintive qui, après bien des combats, se décidait enfin à s'adresser à lui : — « Mon enfant, ne craignez point, je ne vous donnerai pas la vocation..... vous l'avez déjà ; mais vous êtes jeune, vous avez du temps devant vous. » Et cette parole si redoutée remplit de calme l'âme qu'elle devait désespérer. Souvent la prière lui ouvre une âme, ou bien il marque à jour fixe l'heure de la lumière, ou bien encore, au jour indiqué d'avance, les obstacles s'évanouissent devant une vocation jusque-là sans issue, et les cœurs sont changés.

Mais ce qu'on redoutait dans un certain monde, c'était que le saint homme portait avec soi des persuasions divines ; et, sans autre prestige que l'Évangile, et je ne sais quel parfum de vertu répandu dans toute sa personne, il suscitait des épouses à l'Esprit-Saint.

« Que puis-je à cela? disait-il. Les vocations bourgeonnent sous mes pas ; mais en vérité je n'y suis pour rien ; c'est purement l'œuvre de Dieu. Seulement quand j'ai jeté la ligne évangélique, si quelque proie vient mordre à l'hameçon, je tire vigoureusement, c'est mon devoir. Notre-Seigneur a fait de nous des pêcheurs d'hommes. »

Le P. Barrelle ne parlait presque jamais directement de la vocation religieuse ; mais le souffle sorti de son cœur allumait si puissamment l'amour de Jésus-Christ, que, soulevées par cette flamme du paradis, facilement les âmes généreuses perdaient terre, et de médiocres vertus ne suffisaient plus à leurs ambitions. Le P. Barrelle ne commentait guère dans ses prédications cette féconde parole : « Si vous voulez être parfait, » cette parole qui a peuplé les déserts et dilaté les cloîtres ; mais la substance de tous ses discours pouvait être ramenée à cette formule : — « Ah ! si vous vouliez avoir les prédilections de Jésus-Christ ! Heureuse l'âme qui a mérité d'être choisie entre mille par le Cœur de Jésus-Christ ! » Il était unique pour persuader à l'âme qu'elle était souverainement aimée du Sauveur Jésus. Que faire alors? Et comment refuser en retour le don de son pauvre cœur?

Quel saisissement quand on entendait au profond de la conscience, portée avec toute la persuasion d'une parole surnaturelle, cette révélation si étonnante quand elle est comprise : Il m'a aimé et il s'est livré pour moi. *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me!* Lorsque cette invitation semblait interrompre le silence du tabernacle : Venez, ma fille, et voyez; oubliez la maison de votre père; et le Roi du ciel s'éprendra de votre beauté. *Veni, filia, et vide, et obliviscere... domum patris tui, et concupiscet Rex decorem tuum!*

Eh bien, le P. Barrelle était le révélateur de l'amour divin; le Saint-Esprit mettait sur ses lèvres les confidences de la divine charité, rassemblait devant lui les âmes qu'il prédestinait aux grandes vertus, et la grâce multipliait ses triomphes.

Il nous souvient d'une retraite sur le règne de Jésus par l'amour, dans un pensionnat de jeunes filles. Douze des anciennes allaient quitter le couvent, le monde s'offrait à elles souriant et plein de promesses, comme il arrive à cet âge. Telle fut la puissance de la sainte doctrine que sur ce tout petit nombre sept firent leur choix pour l'abnégation religieuse.

Dans un autre pensionnat, durant un triduum de fin d'année, il se sentit un jour pressé, à la considération de l'après-midi, d'abandonner le sujet préparé. — « Je n'aime pas, dit-il, parler de la vocation, mais cette fois je ne puis résister au mouvement intérieur qui me presse. » En effet, il parla de la vocation, de la fidélité qu'elle exige, des droits souverains de Dieu

qui dispose des âmes, du bonheur de n'aimer que lui seul... et cela en termes si forts, si puissants, que l'intervention du Saint-Esprit était visible. Elle eut des résultats exceptionnels : plus de la moitié de cet auditoire choisi a embrassé la vie parfaite.

Faut-il ajouter que la prudence du P. Barrelle, son respect pour les desseins de Dieu, et le sincère désintéressement de la vérité, ne manquaient pas de laisser à la vie du monde ceux qui ne montraient pas à ses yeux les signes assurés de la vocation, quels que fussent d'ailleurs leurs mérites et leurs pressantes instances? Une personne de noble famille insistait beaucoup pour être admise au couvent. Le Père, après mûr examen, se prononça nettement. « Elle est pour le monde » ; disait-il ; et il tint ferme. Aujourd'hui c'est une excellente mère de famille, une forte chrétienne dont l'exemple est un apostolat.

Une jeune personne ardente au bien, mais que le bon Père ne jugeait pas faite pour la vie du cloître, fit auprès de lui de vaines instances. Enfin son avenir étant sur le point de se fixer par une alliance honorable, elle reçut cette paternelle approbation :

« Avec votre caractère et votre cœur, il vous fallait une autre vie que la vie religieuse, et voilà pourquoi je n'ai jamais donné dans les pensées qui s'en offraient à votre esprit. La Providence nous donne en ce moment une preuve de la vérité de mon jugement, et de plus elle vous donne à vous-même une preuve de l'intérêt paternel qu'elle vous porte. »

Une autre vocation était au contraire indubitable.

Le père, admirable chrétien, faisait généreusement le sacrifice de sa fille. Mais c'était un bon vieillard de soixante-treize ans, il n'avait de consolation que les soins, d'autre charme à son isolement que la présence de son enfant tendrement aimé. Le P. Barrelle n'hésita pas : — « Vous resterez près de votre père, dit-il, vous servirez Jésus-Christ en sa personne; pour le moment votre devoir est auprès de lui. » Une année s'était écoulée; la jeune personne accourt pour retremper son cœur, durant trois jours, dans le recueillement et les saintes pensées. A peine le Père l'a-t-il aperçue : — « Quoi! vous ici, mon enfant! » et dans son accent il y avait du reproche. Mais il se rassure et se radoucit en apprenant avec quelle fidélité la jeune fille remplissait le devoir de la piété filiale. Elle venait seulement reprendre haleine près de Jésus-Christ, afin de remplir joyeusement sa tâche, en attendant l'heure de la grâce. L'heure est venue; la généreuse enfant est aujourd'hui parmi les épouses du Sauveur.

Qu'on n'oublie pas de quelle prudence s'environnent les interprètes de la grâce lorsqu'il s'agit de la vie religieuse. La circonspection préside à leurs décisions; elle s'applique à démêler au fond de l'âme les signes propres de la vocation; elle sonde les qualités personnelles; elle pèse les circonstances; dans la correspondance pratique de l'âme au Saint-Esprit, elle étudie les conditions de persévérance indispensables pour d'irrévocables engagements. Que de velléités de vie religieuse le sage directeur laisse dans le

monde! Nobles aspirations d'un cœur qui pressent, au-dessus de la région commune, une sphère à part de dégagement et de pureté, une existence réservée de ferveur et de sacrifice. Ces lueurs ne sont pas encore la claire révélation des desseins de Dieu. Le crépuscule aux régions polaires n'annonce pas toujours que le soleil va paraître; mais il en signale le voisinage, et le regard charmé de ses approches en salue de loin la lumière. Ainsi les instincts de la vie parfaite sont en certaines âmes un hommage lointain à des vertus plus hautes, un élan favorable au développement d'une piété généreuse, et ne sont pas toujours destinés à d'effectifs renoncements.

Le P. Barrelle donc exerçait avec soin le discernement surnaturel. Mais avait-il une fois reconnu les touches divines, alors il parlait nettement et il soutenait avec vigueur la coopération de l'âme.

Un précis de la doctrine du P. Barrelle en un point si délicat et toujours si pratique, aura de l'intérêt pour beaucoup de lecteurs. Les extraits suivants nous présenteront le prudent directeur aux prises avec les péripéties les plus ordinaires d'une vocation religieuse.

Voici d'abord comment il appartient à l'âme elle-même de décider en présence de la grâce qui l'appelle.

« Je ne vous donne pas encore d'espoir, me dites-vous, mon enfant; mais comment voulez-vous que je vous donne ce que, seule, vous pouvez mettre dans votre cœur et tenir dans vos mains?

» Toute la vocation est dans deux choses : 1° dans la *lumière* surnaturelle, qui nous éclaire sur ce meilleur parti à prendre sans contredit, à cause de sa connexion évidente avec la pratique des conseils évangéliques, pont le plus sûr et le plus direct pour nous transmettre au ciel...; 2° dans un *je veux,* ferme, résolu, inébranlable, qui ne recule et ne faiblit dans aucun des combats à livrer pour s'assurer et tenir cette même vocation, grâce insigne entre toutes les grâces. La lumière, vous l'avez; le *je veux* avec ses qualités, il dépend uniquement de vous de l'avoir, si vous ne l'avez pas; de vous, dis-je, fidèle à la grâce qui suit toujours la lumière surnaturelle.

» L'espoir donc vous ne pouvez le moissonner que chez vous et non dans le champ d'autrui. C'est pourquoi, voyez ce que vous voulez, comment et jusqu'à quel point vous le voulez, et ensuite espérez autant que vous trouverez en vous de grammes de cette volonté. »

Dans l'extrait suivant le Père détermine les conditions de la vocation.

« Quoi! Notre-Seigneur n'appellerait à soi que des parfaits, et l'on n'aurait plus rien à laisser faire, défaire, corriger, perfectionner à la grâce, dans la vie religieuse! O Dieu! combien ceci ressemble au monde et à son esprit! A ce prix-là, aucune mondaine, aucune pécheresse n'aurait jamais été capable de porter le joug de la vie religieuse, ce qui est complétement faux. Qu'est donc la vocation? — Une volonté que Dieu nous donne de nous séparer de tout pour être

uniquement et à toujours à son Fils unique, et qui porte avec elle certains caractères surnaturels auxquels on reconnaît sa divine inspiration. Or, ceci se trouvant en vous, la conclusion est facile à tirer.

» Reste maintenant, de la part de la congrégation religieuse à laquelle on veut se donner, une déclaration d'aptitude à son institut. Voilà pourquoi il faut et se présenter à elle, et, si elle l'agrée, faire un essai du genre de vie de cette vocation. »

Le P. Barrelle enseigne quels sont les juges légitimes de la vocation religieuse.

« On vous a dit que les âmes appelées à la vie religieuse ont un cachet visible de prédestination à cet état. C'est une assertion gratuite et qui ne se trouve nulle part, à moins qu'on n'entende par ce cachet la vocation elle-même. Elle a ses signes, oui, et c'est parce qu'on les trouve dans une âme et non point au dehors, qu'on juge qu'elle est appelée. Mais quels sont ces juges? Les personnes du monde? Les parents? — Nullement. Ni les premiers ni les seconds n'ont reçu mission pour cela; mais les ministres de l'Église qui ont reçu l'Esprit-Saint à cette fin, comme pour tout ce qui a trait à la direction des âmes. Voilà les juges et les seuls compétents. Quand leur décision est donnée, il n'y en a point d'autre à chercher ou à attendre.

» A une autre objection, celle qui regarde votre famille, vous avez bien répondu. La vie religieuse perfectionne le respect et l'amour que l'on doit avoir et que l'on a pour ses parents, mais n'en dépouille

pas. Si votre excellent père tremble en pensant à votre fixité dans un couvent, qui est pourtant au dire de tous les saints une arche de salut, quel ne devrait pas être son tremblement en pensant à votre permanence dans ce monde, qui est la grande route de la perdition, parce qu'avec infiniment moins de moyens de salut, on y rencontre tous les écueils et tous les dangers possibles. »

Des oppositions surgissent-elles dans les familles, le directeur répond sans exagération mais sans faiblesse :

« Des difficulés s'élèvent, comme il fallait s'y attendre, dans le sein même de votre famille. On s'étonne, on ne vous trouve point apte à cette vie religieuse ; on vous déclare que vous n'aurez point le consentement voulu, avant dix ans ; et là-dessus vous me demandez de fixer l'époque de votre entrée. En suis-je donc le maître, pauvre enfant? Il en est pour le temps de l'entrée, comme pour la vocation. Tout ceci est entre les mains de Dieu seul, et je ne puis que vous dire avec un saint docteur de l'Église : « Pour » ce qui est de vous, le plus tôt sera le mieux ; de » telles grâces ne souffrent point de délais dans les » personnes qui sont libres. »

» Mais vos parents s'opposent !... c'est-à-dire qu'ils usent du droit que Dieu leur a donné d'éprouver votre vocation raisonnablement. Remarquez bien ce dernier mot, car, ajourner à dix ans n'est nullement raisonnable, et je pense qu'ils ne parlent ainsi que pour vous faire peur. Ne vous alarmez donc point. Prouvez-leur la vérité de votre détermination par

votre constance, et insistez avec respect pour qu'ils accèdent à ce que vous êtes en droit de leur demander par la ferme conviction où vous êtes que Dieu vous veut, et le plus tôt possible, dans le port de la vie religieuse. Joignez à votre insistance toujours ferme l'humble recours à Marie et à Jésus, et je pense que dans un an à peu près vous accomplirez la volonté divine. »

A une autre personne qui avait perdu la santé dans des délais cruels, il fait la réflexion suivante :

« A vrai dire je ne conçois pas qu'il faille, pour vous éprouver, vous faire dépenser plusieurs années de votre vie dans des luttes qui altéreront votre santé, et vous rendront incapable, peut-être, de satisfaire aux exigences d'une vocation qui est laborieuse. Dieu ne saurait approuver une telle manière de procéder, et vous devez vous-même, ce me semble, en faire à vos parents l'observation respectueuse. Il y a une mesure en tout, et quiconque la dépasse se rend coupable et justiciable du sévère tribunal de Dieu. »

Lorsque l'indécision de caractère se combine avec les invitations de la grâce, si la vocation est moins assurée elle est aussi un secours plus nécessaire.

« Il s'agit donc toujours de vocation trop variable, et vous m'exposez le motif principal de votre insistance à revenir là-dessus. Ce motif, puisé dans votre indécision elle-même, a fait sur moi plus d'impression que je ne pouvais m'y attendre d'abord. Je vous en dirai la raison, si je ne vous l'ai déjà donnée à entendre. C'est que la vocation religieuse, ou la vie qui en est

le terme, ne manquant ni de tribulations, ni de luttes, ni de difficultés, il faut nécessairement une volonté ferme et résolue pour en supporter les charges jusqu'à la mort.

» La faiblesse, par conséquent, et l'irrésolution ne sauraient convenir à cette vocation, et il faut qu'une âme qui y aspire travaille à se dégager de l'une et de l'autre... Voilà ce qui devait me porter à vous dire : Vous êtes faible et indécise par caractère, ne songez donc point à l'état religieux, il n'est pas fait pour vous.

» Mais la pauvre enfant semble avoir prévu ma pensée, et me dit qu'avec un tel caractère il lui sera bien difficile de se sauver dans le monde, qu'elle y courra bien des dangers ; tandis que dans la vie religieuse, l'obéissance la fixera, et les moyens de salut qui s'y trouvent lui donneront force et courage.

» Ces pensées me paraissent justes, et je n'ai vraiment rien à leur opposer, pas même ce qu'on vous a dit que la vocation religieuse est une récompense du bon Dieu. Oh ! cette parole est bien loin d'être exacte. La vocation est une grâce et une bien grande grâce, qui ne suppose point par conséquent le mérite, mais seulement le grand amour que Jésus-Christ Notre-Seigneur a pour un certain nombre de ses enfants, qu'il veut s'unir plus intimement. Pour ma part, je connais quantité de ces âmes vraiment d'élite qui, si elles avaient connu et suivi ce faux principe, ne seraient pas ce qu'elles sont aujourd'hui, c'est-à-dire de très-bonnes, de très-ferventes, de très-dignes religieuses.

» Laissons donc cela de côté, et disons :

» 1° Que si vous avez la conviction de trouver dans la vie religieuse des moyens de salut que la vie du monde ne vous donnerait pas ;

» 2° Que si vous sentez fortement la nécessité de prendre ces moyens pour assurer votre salut éternel ;

» 3° Que si vous pouvez vous promettre, et vous vous promettez en effet de suivre dans la vie religieuse l'étroit sentier de l'humilité, de l'obéissance et de l'abnégation de vous-même, malgré ces misères humaines qui ne nous quittent jamais... ;

» 4° Que si, après avoir réfléchi et prié, vous croyez que cette vie religieuse sera vraiment pour vous la porte du bonheur éternel, et si vous vous y sentez déterminée, je pense que vous y êtes appelée de Dieu. Vous pouvez vous ouvrir comme telle à ces Dames, et leur demander si elles vous jugent propre à leur Institut.

» C'est là ce qui met le sceau à une vocation : le jugement des supérieures appelées à examiner l'aptitude des postulantes.

» J'ai satisfait, ce me semble, à votre désir, mon enfant ; mais gardez votre cœur soigneusement. Il appartient et il doit être tout, tout, tout à Jésus, à tout jamais.

» Adieu, mon enfant, c'est de tout cœur que je vous bénis avec les petites mains de l'Enfant de la crèche.

» JOSEPH S. J. »

Ailleurs le P. Barrelle distingue les incertitudes du cœur de celles de la vocation, et il les combat.

« Vous éprouvez encore, me dites-vous, des incertitudes. La chose n'est pas possible. Incertaine, non, vous ne l'êtes point. Ma déclaration et votre élection ont été trop positives. Mais je vous dirai en quoi consistent ces incertitudes apparentes. Vous êtes reprise par le cœur, vous qui me disiez un jour que, grâce à Notre-Seigneur, vous vous étiez toujours affranchie de ces sortes de chaînes. Et le cœur étant pris plus ou moins, vous êtes devenue lâche, traînante, appesantie. Il vous semble dès lors que vous entreprenez une tâche au-dessus de vos forces, que vous n'y tiendrez pas, et que vous allez faire un sacrifice dont vous aurez à vous repentir bientôt. De là ce vague et cette fluctuation que vous appelez incertitude, et qui ne sont que la lâcheté en face d'une claire certitude. Tel est, mon enfant, le fond de votre âme.

» Quelle garantie! m'ajoutez-vous, de mon bonheur à venir?

» .... — Eh! en quoi donc faites-vous consister le bonheur? Oh! que vous êtes charnelle encore! Jusques à quand le verrez-vous dans les grossières jouissances du cœur? — Elles me plaisent ces créatures, et je leur plais; elles me portent un intérêt délicieux qui me pénètre et qui m'enchante! Avec elles les ris, les amusements, les douceurs de la vie! — Oh! voilà en effet le bonheur. Pauvrette! cœur perdu dans quelques gouttes d'eau sucrée, délayez-vous-y... Combien de temps durera cela? Et ensuite ces créa-

tures cesseront de vous plaire, et vous à elles. L'intérêt n'est plus; l'habitude l'a diminué et fait disparaître. Cette gaieté, ces ris, ces passe-temps, ne sont bientôt plus de saison. Les épines se font sentir après les fleurs; celles-ci sont fanées et tombent; celles-là restent et engendrent mille cuisantes douleurs. Venez donc, créatures, et dédommagez cette enfant qui a fait pour vous tant de sacrifices, même celui de la main du plus aimable, du plus aimant, du plus fidèle et du plus opulent des époux... Ces créatures? elles ont vieilli, elles se sont usées; elles courent avec vous vers le froid tombeau! C'est le sauve-qui-peut qui se fait entendre... Qu'en est-il de ce délicieux passé? La mort arrive enfin... Le juge est là. C'est l'Époux-Dieu dédaigné pour une créature, pour un néant! Quelles seront et peuvent être les suites d'une pareille position?

» Je vous envoie matière à réfléchir, mon enfant. C'en est assez, peut-être même trop. Alors pardonnez-moi. Mais croyez bien que je ne veux vous influencer en aucune manière, et qu'une fois encore je vous livre à Dieu et à votre liberté. »

Une âme appelée de Dieu temporisait avec la grâce; elle reçut du P. Barrelle les réflexions suivantes :

« Hélas! pauvre enfant, de délais en délais où arriverons-nous? Souvenez-vous des dix vierges. Il n'y en eut que cinq qui furent jugées dignes d'entrer dans la salle des noces. Pourquoi? Et les autres, d'où leur vint l'exclusion? Notre-Seigneur ne parle pas seulement dans cette parabole du royaume des cieux et de

sa gloire éternelle, mais encore de son introduction dans la vocation religieuse et dans la perfection. Heureuses les âmes qui se trouvent prêtes et qui, à l'instant où elles sont appelées, se lèvent et s'avancent au-devant de l'Époux! Il n'en est point ainsi des retardataires, surtout quand leurs motifs ne sont pas de telle valeur que Notre-Seigneur lui-même doive les approuver.

» Oh! réfléchissez, ma pauvre enfant, et ne vous contentez plus de ces désirs qui restent sans fruit. Que Notre-Seigneur vous corrobore la volonté et vous dégage le cœur! »

Le P. Barrelle inculque volontiers cette doctrine, que la vocation doit subir la loi de l'épreuve.

« Ne faites consister, mon enfant, ni la vérité de votre vocation ni votre paix intérieure dans l'absence de toute pensée, de tout sentiment et de toute tentation qui se contrarient et se combattent, mais plutôt dans la bonne guerre que vous ferez à ces obstacles tant intérieurs qu'extérieurs.

» Tout ce qui vient de Dieu, tout ce qui nous rattache à Dieu, tout ce qui doit le plus efficacement concourir à notre sanctification présente et à notre salut éternel, est d'ordinaire combattu et par la nature mauvaise, au dedans, et par l'esprit de Satan et du monde, au dehors. Tantôt ce sont des craintes et des terreurs, tantôt ce sont des doutes et des perplexités, tantôt ce sont des perspectives agréables et séduisantes, des positions où l'on nous dit et où il nous semble que nous trouverons le bonheur (bonheur

selon les sens ou l'orgueil, bien entendu). Ce sont là comme des leviers dont le démon se sert pour mettre notre âme en dehors des lumières reçues et de l'accomplissement des volontés de Dieu connues. Il n'y a rien d'étonnant en cela; nous avons à passer par ces épreuves; les subir en vainquant nos agresseurs, voilà ce que Notre-Seigneur attend et ce que l'intérêt de notre âme exige.

» Ne vous occupez donc point d'autre chose. Ne cherchez point à vous affranchir de ces contrariétés, à faire que tout, sur votre route, s'aplanisse; mais en vous recommandant à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère, combattez et efforcez-vous de vaincre. C'est ce qui confirme et finit par rendre invincible une vocation. »

Les dangers viennent-ils des artifices du monde? Avec quelle pénétration le P. Barrelle éclaire ses trames perfides :

« Votre réponse à ma lettre m'a consolé; permettez-moi d'espérer que vous serez plus ferme désormais, et que le monde, cet ennemi déclaré de Jésus-Christ Notre-Seigneur et de toute âme de bonne volonté, ne trouvera plus rien en vous s'il vient y chercher encore. Vous devez, ce me semble, avoir bien saisi sa marche dans les combats qu'il vous a livrés dernièrement. C'est au cœur qu'il s'adresse d'abord par des manières affectueuses, des prévenances délicates, par des signes d'intérêt. Il passe de là à l'imagination, et, par des tableaux attendrissants, tantôt du propre bonheur, tantôt du bonheur des au-

tres, il lui fait comme parler au cœur, déjà préparé, par tout ce qui a précédé, à croire ce qui lui est montré. Il y joint en même temps la peinture de la peine que l'on causera, des sacrifices que l'on devra faire soi-même et des secousses que l'on subira. Le cœur est peu à peu ébranlé.

» C'est alors que le démon se met de la partie. Il fait jeter sur la vie un regard rétrograde, afin de convaincre peu à peu la volonté qu'elle tente une chose très-difficile, si elle n'est impossible. Il représente le caractère, le besoin qu'a le cœur d'aimer, les défauts dont on a été plus ou moins l'esclave; il rappelle ce qui nous a été dit là-dessus, en nous inspirant une vive crainte des conséquences qui pourraient en résulter. Il applique l'esprit aux anciennes répugnances que l'on a eues, en le détournant de la considération de ce que Dieu a fait pour amener l'âme à se déterminer au choix d'un état de vie. Il la remplit d'ennui, de dégoût, de tristesse, et dans ces moments pénibles on écrit comme vous savez que mademoiselle N... l'a fait au P. Barrelle. Et encore c'est une grâce bien grande quand on ouvre les yeux comme vous l'avez fait. Dieu l'accorde à qui se découvre en toute simplicité avec la volonté de se soumettre. »

Les tentations ne prouvent rien contre l'appel de la grâce. C'est toujours le P. Barrelle qui parle.

« Non certes, mon enfant, ces tentations ne sont point un signe de non-vocation à la vie religieuse. Notre-Seigneur envoie souvent de ces sortes de tribulations pour faire acquérir une certaine expérience,

qui nous rend ensuite plus utiles aux âmes dont nous devons procurer le salut. Ne vous effrayez donc pas de toutes ces sottises, qui vont et viennent par l'esprit malgré la peine que nous en ressentons. Vous ne perdez point la grâce à cause de ces tentations et des craintes qui vous surviennent, et que vous appelez tourments quand le combat a cessé. Vous devez, ma fille, dans les craintes ou dans les doutes de cette nature, espérer que Notre-Seigneur vous a rendue victorieuse, quoique vous ne le voyiez pas clairement et que vous ne puissiez vous en rendre compte. C'est la réponse à vos deux questions. »

L'âme est préparée aux obstacles du dehors par ces luttes intérieures.

« Oui, ma chère enfant, je crois toujours, d'après l'exposé que vous m'avez fait, à la vérité de votre vocation, et je ne suis pas surpris que vous ayez des luttes à subir intérieurement avant que les obstacles extérieurs se révèlent. Prenez courage. Il n'y a de couronne que pour ceux qui combattent selon la loi; mais en même temps priez et priez avec ferveur pour que Notre-Seigneur achève ce qu'il a commencé. Les Hébreux, vous le savez, avant de prendre possession de la terre promise, eurent à traverser, et non sans peine, l'interminable longueur d'un pénible désert. Vous n'y mettrez pas quarante ans, comme eux; mais si Notre-Seigneur daigne se proportionner à notre faiblesse, il ne nous accorde pas toujours promptement et à notre gré la réalisation de nos vœux, même les plus ardents. Ne défaillez pas dans

cette pensée; mais plus le terme auquel vous aspirez est heureux, plus vous devez vous armer de force pour n'en être point détournée. »

L'épreuve a, de plus, l'avantage de faire apprécier la grâce.

« Il est écrit : Un bien que l'on acquiert en peu de temps se dissipe aisément. C'est qu'on estime moins ce qui coûte peu; on y tient moins, et il est par là même plus facile de le perdre. Or, la grâce réelle qui vous a été faite dans l'appel de Notre-Seigneur à votre âme, pour qu'elle fût l'épouse de son Cœur, est venue tout d'un coup et sans être attendue. Aussi, consultez vos souvenirs : plus d'une fois vous vous êtes vue sur le point de la perdre, non qu'elle se retirât, mais parce que vous ne l'estimiez pas encore à sa juste valeur. Car le bonheur du monde ou de la famille vous paraissait préférable, ce qui vraiment, permettez-moi de vous le dire, le dépréciait infiniment... et à la suite de cela étaient le doute, le regret, et tous ces autres sentiments qui faisaient de votre âme un vrai champ de bataille.

» Sans les renforts que Notre-Seigneur vous a donnés alors, où en seriez-vous aujourd'hui? Vous auriez été une preuve de plus de la vérité de la maxime susdite qui est du Saint-Esprit. Il faut donc que vous passiez par l'épreuve, que l'épreuve vous fasse apprécier davantage cette grâce, que les efforts que vous aurez faits pour l'acquisition de cette pierre précieuse avec laquelle on achète le royaume des cieux vous la rendent plus chère; ensuite vous la

conserverez avec soin et vous ne vous en laisserez pas dépouiller si facilement. Voilà l'explication du mystère.

» Mais, m'ajoutez-vous, Notre-Seigneur connaît mon cœur. — Plus que vous ne pouvez le croire. C'est pour cela même qu'il vous laisse encore un peu de temps, tout jeune et tout faible arbuste, dans la pépinière où vous êtes sortie de terre et avez pris vos premiers accroissements. Vous devrez, au milieu des saisons diverses qui se succéderont, y continuer votre travail intérieur pour grandir et vous fortifier encore. Puis viendra le jour de la transplantation.

» Non, rien de funeste ne vous arrivera si vous ne vous abandonnez pas vous-même, si vous ne vous détachez pas de votre divin cep, Jésus, si vous tenez bon envers et contre les vents et les orages, si vous vous remplissez de vérité pour l'opposer à l'illusion et aux vanités, si vous mettez bonne garde à la porte de votre cœur, afin de n'y laisser rien entrer d'hostile à l'amour souverain que vous devez à votre Père et à votre Dieu.

» Vous êtes faible, ajoutez-vous. — Tenez-vous appuyée sur le Dieu fort et puissant, et rien ne vous renversera, rien ne pourra même vous ébranler. — J'aime la liberté, dites-vous encore. — Vous ne serez donc pas si facile à vous laisser donner des chaînes par le monde, par les créatures, par vous-même, par cette même liberté enfin qui alors ne ferait plus de vous qu'une esclave. Vous aimez la liberté, conservez donc celle de vouloir et d'accomplir, dès que vous le

pourrez, ce que Dieu demande si positivement de vous.

» Mais ces objets qui sont toujours en face de mon cœur! — Dieu y est avec eux. A qui est due la préférence? »

Nous plaçons ici la réponse par laquelle le P. Barrelle combat auprès d'un cœur travaillé de la grâce les sophismes d'une sagesse tout humaine.

« Oh! que votre lettre m'a causé à la fois de peine et de plaisir! De peine, pour la malheureuse guerre que l'on vous fait en vous présentant des sophismes pour des vérités, et de plaisir, en considérant la fermeté d'âme et l'assurance que vous montrez malgré vos luttes intérieures.

» Un mot maintenant sur les armes dont on se sert contre vous.

» 1° Vos parents ne sont point juges compétents en fait de vocation religieuse, mais les seuls ministres de Dieu. Ils apprennent de vous la décision donnée par qui en a le droit. A eux sans doute de vous éprouver *raisonnablement*. Si vous résistez à leurs épreuves et que rien ne change en votre volonté la détermination prise, la conscience et l'Église leur font un devoir de vous donner leur consentement et votre liberté.

» 2° Votre caractère n'est et ne saurait être une raison de non-vocation. Plus d'une fois Dieu appelle des loups pour en faire des agneaux. Il suffit qu'il ait appelé pour en conclure qu'il veut modifier et changer même les caractères, s'il en est besoin, et pour qu'il le fasse par sa grâce. Le vôtre a besoin plutôt d'être modifié que changé. Il devra être tourné vers la vertu

seule, vers la gloire de Notre-Seigneur et le salut des âmes; et dès lors il sera excellent et excellemment propre à votre vocation.

» 3° Votre amour-propre n'est pas plus à opposer à cette vocation que tout autre défaut de nature. Eh! où en serions-nous s'il fallait d'abord être parfait avant d'entrer sur un chemin ouvert et tracé par Notre-Seigneur pour s'acheminer par degrés à la perfection, en combattant d'abord ces mêmes défauts et en s'appliquant ensuite à l'acquisition des vertus?

» 4° Non, vous n'avez pas une fausse idée de la grâce, car elle n'est telle que parce que « *Notre-Seigneur la » donne gratuitement;* autrement, dit saint Paul, *si » elle était l'effet de nos mérites précédents, elle ne » serait plus grâce, mais une dette de justice.* » Vous l'aurez donc, parce que Dieu vous appelant, se doit à lui-même de vous la donner pour vous rendre apte à votre vocation; et il vous la donnera abondante, pleine, et telle que l'indique le *centuple ou cent pour un* promis à qui laisse tout pour le suivre.

» 5° Quiconque entre dans la vie religieuse avec le désir vrai de se réformer n'y trouve point un enfer, mais un paradis; ne s'expose point à la damnation, mais prend le moyen le plus efficace d'assurer sa prédestination. La règle ne lui est pas un joug intolérable, mais bien un *joug doux et léger* qui lui rend sa course plus facile sur le chemin de toutes les vertus.

» 6° L'assertion que la vocation religieuse a des signes sensibles et certains aux yeux de tous est démentie par l'expérience depuis le temps des apôtres.

Elle a ses signes seulement pour la personne appelée et pour ceux qui doivent l'éclairer. Il les faut pour tous ceux-ci sans exception ; mais les autres n'ont jamais été et ne seront jamais nécessaires.

» 7° Les parents, généralement parlant, n'ont guère grâce d'état, permettez que j'use de ces mots, quoique fort improprement, que pour mettre de l'*opposition*, par forme de raisonnable épreuve, à la vocation de leurs enfants. Hélas! il y en a tant aujourd'hui qui dissipent en eux la grâce de la vocation! Aussi, en exposant leurs enfants à se perdre pour l'éternité, ils se préparent pour eux-mêmes la condamnation la plus terrible[1].

» C'est assez, ma fille. Tenez bon : vous vaincrez. Priez et priez avec instance. Appliquez-vous à la pratique de l'humilité, de la douceur, de la patience et de la charité. Soyez pleine de confiance en Notre-Seigneur. Sollicitez par votre bon ange les anges gardiens de vos excellents parents de vous venir en aide auprès d'eux.

» Adieu. Je vous bénis de tout cœur.

» JOSEPH S. J. »

[1] A ce propos un trait nous revient en mémoire. Une jeune personne se disposait à entrer au couvent. Sa mère écrivit au P. Barrelle pour savoir s'il n'était pas de son devoir de produire sa fille dans le monde. Il faut bien, disait-elle, éprouver sa vocation, et ne point laisser place à de tardifs regrets.—Madame, répondit le pieux Jésuite, si vous aviez une parure de prix, l'approcheriez-vous de la flamme pour savoir si elle brûlerait? Je ne le pense pas. Sachez donc que le cœur de votre enfant est plus inflammable aux ardeurs mondaines que vos délicates parures à l'action du feu naturel. Voyez, entre les deux, à quoi vous tenez davantage.

Le P. Barrelle explique à une autre âme que le malheur ne saurait habiter les maisons religieuses.

« On n'est malheureuse, mon enfant, en pareil état, que quand on se crée des épines à soi-même pour s'en blesser volontairement et gratuitement; car avec Jésus, comment voulez-vous que le malheur habite dans un cœur qui l'a librement choisi pour époux? Impossible, à jamais impossible!... ou il faut dire que l'on sera malheureux au ciel, puisqu'on n'y trouvera que Jésus et ce qui est de Jésus, et rien du tout de tout ce fatras de douceurs prétendues et de plaisirs grossiers que présente le monde.

» Vous comprenez le ridicule de ce grand malheur dont on assure que les religieuses sont les victimes. Ne craignez point ces menteries, mon enfant, et allez votre chemin, pleine de confiance en Dieu et d'énergie contre ceux qui en contrarient pour un temps la volonté; point de timidité en pensant que vous serez peut-être infidèle. Tous ces peut-être, jetez-les dehors, et dites : Vous êtes ma force, Jésus vérité et puissance; je ne crains rien, vous serez avec moi. »

Enfin, l'âme est-elle au port! Écoutons le conseil du prudent directeur :

« Je ne puis m'empêcher de vous témoigner la satisfaction que j'éprouve en vous voyant enfin arrivée au port. Que Notre-Seigneur en soit mille fois béni!

» Mais, comme vous me le dites fort bien, ce n'est là que le commencement, et il faut que le progrès s'ensuive. Mon enfant, cela est vrai. Retenez et méditez pourtant avec consolation cette parole de l'Apôtre :

« Celui qui nous a donné de vouloir, nous donnera » aussi de faire et de mener à terme ce qu'il nous a » fait la grâce de commencer. »

» De notre part il ne réclame qu'une chose, la fidélité, et celle-ci renferme deux points : premièrement, une volonté qui persiste dans son choix et dans sa détermination, quelles que soient les luttes à soutenir : secondement, l'accomplissement de la volonté divine dans la nouvelle position qui nous est faite, et dont les règles sont l'expression, ainsi que la direction donnée par la sainte obéissance. Or, la chose n'est-elle pas faite? Courage donc, ma fille; confiez-vous en Notre-Seigneur, prenez patience avec vous-même, livrez-vous de cœur à vos exercices de piété, obéissez avec simplicité, ouvrez-vous sans nulle crainte, et tout ira bien pour vous. »

Il faut citer encore les félicitations de ce vrai père des âmes, lorsqu'une des épouses de Jésus-Christ, qu'il a fidèlement accompagnée dans les luttes préliminaires de la vie parfaite, revêt enfin pour la première fois le vêtement religieux.

« Je regrette, ma chère enfant, de ne vous avoir point tracé ces lignes avant votre prise d'habit, dont je viens vous féliciter aujourd'hui comme de votre prise de possession du vrai paradis terrestre. C'est là le mot. La vie religieuse est en effet cela, et pas autre chose que cela. Laissons penser le monde comme son esprit l'inspire. Cet esprit n'est pas, certes, l'esprit de Jésus-Christ. Pour nous, la religion est le jardin planté de Dieu, où tous les fruits de la grâce nous sont pré-

sentés pour que nous en fassions notre aliment. Bienheureux qui en éprouve la faim ! il en sera rassasié. Ne pensons point à autre chose.

» Vous l'avez tant désiré ce paradis dont je ne sais quel chérubin vous défendit si longtemps l'entrée! Le glaive est enfin tombé de ses mains. Vous êtes dans cette précieuse enceinte. Le Cœur de Jésus est devant vous. Regardez maintenant, écoutez et prenez. C'est là le modèle qu'il vous faut copier, la douce voix à laquelle il vous faut constamment prêter l'oreille, l'aliment délicieux dont vous ne devez jamais être rassasiée, quoique vous le deviez prendre toujours. Vous êtes ardente, ma fille, appliquez-vous avec ardeur à la poursuite de ce cher objet. Vous êtes aimante, retirez votre cœur de l'amour des créatures et de vous-même, pour le livrer en pleine pâture à l'amour de ce Cœur d'ami, de ce futur Époux. Vous avez été lente précédemment; aujourd'hui hâtez-vous. Vous avez varié par moments, plongez maintenant vos racines si avant dans le Cœur de Jésus que vous en deveniez à jamais inébranlable, fallût-il rentrer dans l'arène et lutter de nouveau contre vos anciens ennemis. Voilà, ma chère fille, ce que je me sens porté à vous dire : Faites-le, et vous vivrez.

» Je vous recommande une grande simplicité, une étude particulière de l'enfance de Notre-Seigneur, et une obéissance toute de foi qui procède en tout d'une manière amoureuse. C'est Jésus et Jésus seul qui doit en être le modèle et le but.

» Je vous bénis de tout mon cœur.

» JOSEPH S. J. »

Nous nous arrêtons. On a entendu l'infatigable auxiliaire de la grâce; on l'a vu laisser au Saint-Esprit l'initiative, à l'âme la délibération, et, gardant pour soi le rôle de la lumière, dissiper sur la route des parfaits les nuages accumulés tantôt par les artifices du monde, tantôt par l'esprit de ténèbres; à côté du respect le plus délicat pour la volonté humaine, un discernement attentif à démêler l'impulsion divine ou le choix de la liberté; puis, lorsque la lumière est faite, un dévouement non moins imperturbable à rassurer les timidités qu'à aiguillonner les défaillances. Un directeur ordinaire aurait hésité quelquefois là où le P. Barrelle affirmait avec assurance; mais les hommes de Dieu parlent avec une vigueur peu commune, parce qu'une lumière supérieure affermit le zèle dans le cœur et leur conseil dans leurs décisions.

CHAPITRE XXXII.

DERNIER SÉJOUR A AVIGNON.

Nouveau rectorat au collége Saint-Joseph. — Le dévot oratoire du Sacré-Cœur de Jésus. — Pieuses pratiques. — Progrès du saint amour. — Compassion pour les indigents. — *Nihil sum!* — Les frères minimes et les frères maximes. — Vivre et souffrir en pauvre. — Persécution du démon. — Le P. Barrelle et les âmes du purgatoire. — Esprit prophétique. — Dernier séjour à Lyon.

Le P. Barrelle allait ainsi, fidèle dépositaire de la grâce, faisant lever sous ses pas la sainte moisson des vertus parfaites, quand le Seigneur interrompit ce travail si cher à son cœur. De nouveau, au mois de mai 1856, il le transplanta dans ce collége d'Avignon dont, sept années auparavant, nous l'avons vu protéger le berceau. La préparation immédiate à sa profession solennelle enlevait momentanément le supérieur du collége Saint-Joseph à des enfants qui l'aimaient. Pour un temps, il les remettait aux mains qui les lui avaient confiées; car le supérieur était encore le même Père qui, en 1851, avait succédé au P. Barrelle.

Tout désignait celui-ci au choix du Père Provincial; et ses relations anciennes avec le collége, et son expérience de l'éducation, et sa présence dans la ville, enfin le caractère transitoire de la mesure : on évitait

ainsi les secousses qu'amènent naturellement des mutations si graves au milieu de l'année scolaire.

Nous suivrons le bon religieux dans sa nouvelle demeure. Mais ce ne sera pas pour le voir encore une fois à l'œuvre au milieu de l'enfance, pour montrer sous un jour nouveau l'instituteur renommé de Billom et de Fribourg. Le lecteur l'a vu agir pendant plus de vingt années au service de la jeunesse. Nous ne voulons point refaire dans la nouvelle histoire de son dévouement présent le fidèle tableau de son mérite passé. Au surplus, le P. Barrelle avance dans sa soixante-deuxième année. Or, l'élan des grandes choses appartient à la vigueur de l'âge; et l'expérience consommée, qui marche sur ses pas, ne livre plus carrière à d'aussi efficaces entraînements. Non, on ne renoue pas avec des mains appesanties par l'âge l'œuvre longtemps interrompue d'une jeunesse glorieuse.

Le P. Barrelle apportait au collége Saint-Joseph la plénitude de l'expérience et de la vertu. On se sentait abrité derrière cette double majesté. Pour lui, comme si le zèle avait une jeunesse immortelle, il se livra tout entier aux sollicitudes de sa nouvelle position. Entouré du nombreux cortége des auteurs classiques, il semblait évoquer du passé ses années lointaines et rallumer l'ardeur littéraire qui si longtemps avait rempli sa vie. S'il ne pouvait comme autrefois se multiplier à tous les besoins et partout animer de sa présence le bon ordre général, du fond de sa cellule il gouvernait toute chose, entrait dans tous les détails,

étudiait le progrès de tous dans les notes de conduite ou dans le résultat des compositions hebdomadaires, en un mot, suivait pas à pas chacun de ses enfants. Puis, dans les grandes occasions on le voyait apparaître, et sa présence vénérable ou sa parole toujours vive, toujours imposante, qui semblait toujours descendre des régions du monde supérieur, produisait encore de magiques effets.

Pour une seule chose il n'avait point diminué son activité des temps anciens : nous voulons dire pour ce qui touchait directement au développement de la foi et de la piété. Il ne manquait point, lorsque ses forces ne le trahissaient pas, d'aller présider dans quelqu'une des classes le cours d'instruction religieuse. Il voulait aussi de sa présence et de son exemple, le plus souvent qu'il pouvait, inspirer ce grand recueillement que demande le lieu saint. Son principe était que si les obligations envers Dieu sont exactement remplies, tous les autres devoirs s'accomplissent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes.

C'est tout ce que nous voulons dire de ce gouvernement dont la fermeté et la vigilance surnaturelles ont préparé d'heureux jours au collége Saint-Joseph. Car la durée en fut plus longue qu'on ne l'avait prévu d'abord; par l'effet des circonstances, cette supériorité, qui devait être de peu de mois seulement, se prolongea trois ans et demi.

Pour un homme tel que le P. Barrelle, on comprendra que nous regardions plus que jamais ce côté extérieur de son existence comme les dehors de la

vie. Ce qui devrait être véritable pour tous, est éminemment vrai pour les saints, que leur vie est au dedans, et ce for intime de leur être a, par-dessus le spectacle des succès humains, de mystérieuses séductions.

Ici s'arrête ce qu'on peut appeler la vie extérieure du P. Barrelle. L'homme d'action a, pour ainsi dire, achevé sa course; mais devant nous demeure encore l'homme du monde intérieur, celui-là même qui, par son intimité avec Dieu, vivifia durant cette noble carrière les utiles influences du zèle, et qui ne perdra pas, même quand sera venue la mort, l'immortelle influence de la vertu.

La vertu du P. Barrelle; jusqu'ici avons-nous donc parlé d'autre chose? Cependant quelques traits restent encore, qui doivent en compléter le tableau.

Le saint religieux a marqué son passage dans la vie par deux vertus caractéristiques, l'amour de Dieu et le mépris de soi. Il a vécu d'humilité et de charité. Ce sont ces deux mêmes vertus qui ont marqué sa trace au collége Saint-Joseph.

On voit encore au haut du petit pavillon délabré qui est en face de l'entrée, au collége Saint-Joseph, une chambre transformée en chapelle. Quand le bon Père reprit le gouvernement du collége, cet oratoire n'était qu'un supplément de la chapelle principale, insuffisante pour les messes nombreuses qui se disaient chaque jour. Après l'avoir orné de cette façon pieuse et naïve que nous rappelle la crypte de la rue Saint-Marc, il y fit mettre à demeure le saint Sacrement.

En peu de jours fut transformé le petit sanctuaire. Quelques offrandes suggérées par Notre-Seigneur à des âmes pieuses firent tous les frais de l'ornementation. Sur un fond décoré avec plus de libéralité que d'élégance, des statuettes dévotes avec leurs fleurs et leurs girandoles, des sentences de l'Écriture faisant entendre les plaintes du Sauveur délaissé, dont l'image se voyait au centre, dominant l'autel; en avant, près de la table de communion, de petites colonnes supportant des veilleuses toujours allumées, tout cela dans le demi-jour silencieux d'épais rideaux rouges, derrière lesquels se dissimulaient des fenêtres irrégulières, formait un ensemble recueilli, que le goût n'avait pas le loisir de désapprouver tant la dévotion était satisfaite.

Le vertueux Recteur cédait sans doute au désir d'honorer d'un culte particulier le Cœur de Jésus, au besoin d'attirer sur sa nouvelle famille les bienveillances divines. Il ne cédait pas moins aux impérieux instincts du saint amour. Vivre cœur à cœur avec Jésus-Christ, tout près de lui. à quelques pas de son amoureuse présence, et comme dans une même enceinte avec lui! couler ainsi familièrement sa vie avec le divin Ami des cœurs, dans une douce et constante cohabitation! il tromperait ainsi son triste et languissant exil.

Sa chambre fut donc établie au second étage, au niveau du petit oratoire, dont elle n'était séparée que par un étroit espace d'un mètre environ de largeur. Une petite lucarne vitrée fut pratiquée dans la cloison

de la chapelle. Tantôt à genoux dans l'étroit réduit, tantôt de sa table, il contemplait le saint tabernacle et ne perdait pas un instant la douceur de ce face à face avec Jésus-Christ. D'ordinaire, même à sa table, il se tenait à genoux; mais venait-on à frapper à sa porte, il s'asseyait tout aussitôt, pour ne point trahir ses pratiques saintes aux regards des visiteurs.

Il était le premier sacristain de sa chapelle du Sacré-Cœur; il aimait à disposer de ses mains les objets à son usage, et quand il arrangeait l'autel, il avait vis-à-vis du tabernacle de ces regards parlants et radieux que la foi toute seule semble ne pouvoir donner.

Le jour, par discrétion pour la piété de ses frères, il s'imposait d'adorer à distance son cher Maître. Ses soupirs seuls, ses gémissements, transpiraient jusqu'à l'autel et trahissaient la blessure de son cœur. Mais la nuit il pouvait écouter ses secrets empressements; il s'approchait du tabernacle et parlait de plus près à l'adorable Captif qu'y retient l'amour.

« Une nuit, dit un de nos missionnaires de Syrie, je crus entendre la cloche du réveil. Je me levai et j'allai faire une visite au saint Sacrement. Je ne manquai pas de trouver le P. Barrelle en adoration. »

A certains jours, pendant la messe, il faisait allumer trois cierges devant le tableau du Sacré-Cœur, l'un pour la sainte Église, l'autre au nom de la Compagnie, et le troisième pour la maison. Tous les ven-

dredis, accompagné d'un Scolastique et d'un Frère coadjuteur qui nous ont raconté cette pieuse pratique, il allait faire dans le petit oratoire une amende honorable au Sacré-Cœur, et répandait l'encens devant lui, en réparation des outrages et des ingratitudes de tant de chrétiens égarés. Une nuit de vendredi, un de nos Pères le surprit devant le saint Sacrement offrant au divin Sauveur un culte d'expiation. Des cierges brûlaient sur l'autel; auprès du Père était un petit réchaud allumé, une cassolette de parfum exhalait son encens, tandis que l'homme de Dieu épanchait son cœur en pieux colloques.

A bon droit il préférait pour ses communications avec Jésus-Christ l'ombre et le secret; cependant, par un sentiment de zèle et d'édification, chaque soir invariablement, un quart d'heure avant le souper de la communauté, il laissait là son cher petit oratoire et il allait faire son adoration dans la chapelle du collége.

C'était la pratique quotidienne du P. Barrelle de réciter le rosaire en entier. Environ quinze ans avant sa mort, il faisait précéder chaque *Pater* de ces paroles du saint précurseur : « Il faut que Jésus croisse et que je diminue. »

Chaque matin, après son oraison, sa messe et les petites heures, il commençait sa journée par la récitation du chapelet à l'intention de sa communauté. Il récitait en outre, tous les jours, depuis une trentaine d'années, le chapelet de Notre-Dame des Sept douleurs, celui des Cinq plaies ou de la Passion, le cha-

pelet des saints Anges, la couronne de saint Joseph et la couronne de l'Enfant Jésus.

Dès le temps qu'il était à Fribourg, le P. Barrelle avait fait sept neuvaines consécutives pour obtenir, par l'intercession de saint Joseph, d'être rempli de l'esprit d'oraison. Nul doute que le saint patriarche ne lui ait obtenu cette grâce. Si dès lors il avait toujours affirmé que la prière était sa principale mission, si sa pensée et ses désirs avaient toujours vécu en Dieu, maintenant que l'affaiblissement de ses forces et la soustraction presque absolue des ministères extérieurs lui faisaient des loisirs forcés, il entrait plus que jamais en familiarité avec le monde spirituel, et, dans la stricte vérité, sans effort, par la pente et l'habitude du cœur, il pratiquait la leçon de saint Paul, il priait sans interruption.

Entrait-on dans sa chambre, il commençait par un sourire affable, écoutait ensuite attentivement ce dont il s'agissait, et répondait en peu de mots. Nous comprenons qu'on pût regretter cette brièveté, qu'on désirât quelquefois plus d'expansion; nous serons même des premiers à admirer l'empressement d'une charité qui se livre et qui fait profiter l'amitié fraternelle de quelques loisirs dérobés à la dévotion. Mais en admirant dans quelques-uns cette surabondance de charité, en retour, qui n'admirerait aussi en d'autres élus la surabondance du saint amour, qui, par la plénitude du sentiment intérieur, les enlève habituellement à eux-mêmes et aux choses de la terre?

Tel était le P. Barrelle : inviolablement fidèle aux inspirations de la charité, bon dans ses procédés, ayant pour tous un regard bienveillant, n'ayant jamais laissé surprendre sur ses lèvres ni le blâme d'un absent ni la moindre parole capable de contrister un cœur; mais si puissamment attiré vers le Ciel que tout ce qui le ramenait à ce monde semblait violenter sa nature.

En lui, l'amour de Dieu croissait avec l'âge. Rencontrant un jour une personne de sa confiance, il laissa échapper cette exclamation qui révélait son âme : — « Il semble qu'en devenant vieux le cœur se refroidisse. Pour moi, à mesure que je vieillis, mon cœur s'enflamme de plus en plus. Plus je suis vieux, plus je suis fou d'amour de Dieu. Oui, je suis fou, je suis fou de Jésus-Christ ! »

Partout où il rencontrait en un degré excellent ce divin amour, son cœur s'éprenait pour de telles âmes d'une sympathie surnaturelle qui ne se cachait pas. Par contre-coup, les blasphèmes le faisaient pâlir, lui arrachaient des larmes et des plaintes. C'est ainsi qu'il écrit et son action de grâces et sa douleur à une communauté fervente :

« Merci, merci ! c'est mon cœur qui vous le dit, et qui est mille fois plus sensible qu'il ne paraît l'être. Croyez-le bien toutes, mères, filles et enfants, et pardonnez-le-moi en considération du motif qui lie mon cœur à toutes ces chères âmes. C'est pour les dons du Seigneur que je vois là, c'est pour l'amour que mon unique Maître vous porte, et auquel le

vôtre, à toutes, me semble correspondre selon la mesure de sa lumière et de ses forces ; c'est pour la foi et la simplicité de ces chères enfants que mon cœur aime tant votre paisible et riante demeure. Ah! que Jésus-Christ, mon Dieu, y soit de plus en plus connu, de plus en plus aimé, de plus en plus servi et retracé en ses admirables mais très-imitables vertus !

» En vous disant ceci, mon cœur est triste à cause d'une lettre horriblement impie que je viens de trouver dans l'*Univers,* et qui nie la divinité de notre aimable Maître. Dieu ! où en sommes-nous donc, et qu'avons-nous à vivre encore au milieu de si révoltantes horreurs? J'éprouve je ne sais quel déchirement qui me remue l'âme jusqu'au fond. Pauvre Mère, tâchons de réparer la brèche qu'on fait à la gloire de notre Dieu Jésus. »

Pour Jésus, il aimait les pauvres qui sont ses protégés et qui le cachent sous leur indigence ; durant tout le temps qu'il fut supérieur, il préleva pour eux la dîme sur les aumônes envoyées par la Providence pour l'entretien de la communauté. A Clermont, comme s'il eût voulu en ses derniers jours capter l'amour du souverain Juge, il y allait plus largement encore. Un de ceux qui eurent le soin de la procure dans les premiers temps de la fondation raconte qu'au début la communauté sentait souvent la gêne. Or, si quelque indigent venait réclamer sa pitié, le bon Recteur n'agissait pas moins libéralement pour cela, sans s'inquiéter du lendemain. Mais, chose remar-

quable, le jour suivant une aumône arrivait trois fois plus forte que celle qu'on avait versée dans la main du pauvre. Le procureur de la maison finit par écarter toute sollicitude, convaincu par l'expérience que donner était le vrai moyen de recevoir. Au fait, l'argent ne manqua point au noviciat naissant et dépourvu ; le P. Barrelle disait qu'il lui était envoyé par les âmes du purgatoire.

Ainsi, sa foi profitait aux intérêts de sa charité. Il ne savait pas compter avec les membres souffrants de Jésus-Christ. Un soir, il apprend qu'un pauvre se présentant à la porte a reçu seulement le morceau de pain qu'il demandait. — « Ah ! dit-il, que ne m'a-t-on averti ! Pour en venir à demander du pain, il fallait que cet homme fût à l'extrémité de la misère. Peut-être n'a-t-il pas où loger ! » Et en disant cela, il versait des larmes.

Ce grand amour pour le Sauveur lui inspirait une particulière affection pour les Juifs et d'ardentes prières pour leur conversion ; c'est qu'il voyait en eux les compatriotes de son bien-aimé Jésus. Nous trouvons dans une lettre cette exclamation de tendresse : « Et mon peuple ! Et mes enfants de Juda ! Que j'aime la lecture des prophètes, de Jérémie surtout ! C'est là qu'on voit tout l'amour du Verbe pour ces infortunés. Ah ! qu'ils reviennent ces temps anciens, et que Dieu se ressouvienne de ses miséricordes passées et du cri de son Fils mourant sur la croix ! »

Il ne concevait pas que tous les cœurs n'eussent pas pour son divin Maître les mêmes ardeurs. « L'amour,

disait-il, est une monnaie facile à trouver, puisque nous en avons plein notre cœur, et qu'à mesure qu'on semble l'épuiser en le prodiguant, il s'en remplit avec plus d'abondance. »

Il allait donc semant cet amour de côté et d'autre; il en jetait les étincelles à toute occasion par de petits mots dardés çà et là sur les âmes avec grâce et simplicité. Il ne voulait pas que le cœur fût avare de bonnes paroles, quand elles devaient être comme le grain qui tombe sur un amas de fumier. Même là, ne peuvent-elles pas germer tôt ou tard? Et en effet, plusieurs de ces petits mots, adressés quelquefois à des hommes éloignés de Dieu par les passions, sont restés attachés comme un trait au fond de leur âme, tantôt les retenant quand ils allaient faire le mal, et tantôt devenant le motif efficace de leur conversion.

On peut dire que son ombre seule jetait des germes de grâce.

Un jour, le bon Père marchait dans une des rues d'Avignon, à son ordinaire, d'un pas grave et disant son chapelet. Quand il eut passé devant eux, un groupe de forgerons le regardèrent d'un air pensif, et l'un d'eux dit à ses camarades : — « Tu vois cé grand Père, ah! pour celui-là, je vous dis que c'est un saint réel; oui, oui, c'en est un, il n'y a qu'à le voir. Je n'aime pas les prêtres, mais pour celui-ci, je ne sais pourquoi toutes les fois qu'il passe ici devant je me sens ému, et pour peu de chose je l'embrasserais. Je ne vous le cache pas, poursuivit-il, si je viens à être malade, moi qui ne me suis jamais confessé, je ne

veux pas aller dans l'autre monde sans que ce saint-là ait signé mon passe-port. »

Quiconque a vu rayonner Dieu sur un visage humain comprendra la puissante fascination qu'exerce la sainteté sur des cœurs terrestres, quand tout à coup elle apporte son contraste et sa sérénité au milieu de leur désordre et de leur malaise. Or, le P. Barrelle, cet homme si modeste qu'il disait n'avoir jamais su ce que c'est que laideur et beauté, cet homme au cœur simple qui aspirait tout haut à la candeur primitive du paradis terrestre, cet homme si recueilli qu'il paraissait en tout lieu comme devant le saint Sacrement, portait sur son visage ce mélange qui n'est pas de l'homme, doux composé d'amour céleste et de sainte humilité.

On aurait pu lire, ce semble, transparente sur son front, cette parole qu'il se répétait souvent à haute voix en se promenant dans sa cellule : *Nihil sum! nihil sum!* Je ne suis rien!

C'était chez lui comme le cri naturel du cœur, et il s'efforçait de se faire juger comme il se jugeait lui-même.

« Quoi! répondait-il à quelqu'un qui témoignait de l'estime pour ses services, quoi! on peut encore avoir souvenance d'un être qui ne s'est fait remarquer sur son passage que par son impuissance à opérer le moindre bien solide! S'il a beaucoup parlé, qu'a-t-il fait? S'il a fait quelque chose, combien cela a-t-il duré? Et pour que le bien eût lieu, n'a-t-il pas fallu qu'il s'éloignât et que d'autres vinssent jeter dans un sol

si fécond une semence plus heureuse et plus productive? »

Si on lui propose de donner du repos à sa santé ruinée, dans un air plus favorable que l'ardente atmosphère qu'il respire, voici sa réponse :

« Pensez-vous donc que je sois homme d'assez grande importance pour aller, en courant le monde, chercher une santé qui me fuit par les ordres exprès de la sagesse admirable de notre bon Dieu?... Oh! non, là où il me frappe, là je reste et j'attends, me livrant du mieux que je sais et que je peux à sa volonté tout aimable. L'action pour lui est bonne, et l'inaction meilleure encore, quand il lui plaît, pour sa gloire et pour notre bien, de la substituer à l'action. Tels sont les sentiments dans lesquels sa grâce travaille à me faire entrer. Désirez et demandez moins pour moi le bien-être corporel que celui de ma pauvre âme. Ce corps, vous savez ce qui l'attend : oh! qu'il est méprisable! Mais l'âme! ah! tout l'amour que son Dieu lui porte toujours, doit nous la rendre bien autrement chère et précieuse. Veuillez donc vous en souvenir un peu dans vos rapports avec ce divin Roi. »

Et quelques jours après :

« On est bien bon de penser à ma chétive santé Elle me vaut : c'est tout dire. Aussi l'ayant mise avec tous ses minces revenus entre les mains de notre divin banquier, je lui en laisse la sollicitude, me contentant de faire ou de dire ce que je peux et me retirant ensuite des créatures, pour apprendre devant Notre-Seigneur à me retirer enfin de moi-même et à mourir

peu à peu successivement à tout ce que je pouvais aimer, vouloir et désirer, même selon Dieu. »

Est-il quelque chose de plus gracieux que ce charmant souhait de voir arriver le règne de l'humilité?

« Puissions-nous être en vérité de l'Ordre établi par l'humble saint François de Paule, qui, se réputant et se traitant comme le dernier de tous, voulut que tous les siens se remplissent de cet esprit et leur donna pour dénomination celle de Frères Minimes!... Oh! qu'il y en a peu de cet ordre-là aujourd'hui! On ne rencontrera bientôt plus que l'opposé, c'est-à-dire des Frères Maximes, qui, au lieu de viser au plus bas, au plus petit et au rien, élèveront haut leurs yeux, leurs pensées et leurs sentiments, et se persuadant, comme le dit l'Apôtre, qu'ils sont quelque chose, arriveront en fin de compte à n'être absolument rien devant Dieu.

» Travaillons donc, et travaillons fortement à être du petit nombre de ces Minimes. Nous le devons d'autant plus que, placés à la queue et au bout de toute la création et confinant par la réalité de notre position, sans aucun intermédiaire entre nous et lui, avec Celui qui, étant le premier, s'est fait tout le dernier, c'est-à-dire le plus minime des Minimes, il nous faut nécessairement et par la force des choses, pour notre parfaite union avec lui, entrer à plein dans la plus grande petitesse possible, et le disputer à quiconque voudrait occuper l'avant-dernière place, celle qui est la plus voisine du dernier de tous, Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme nous appartenant en pro-

pre, à cause du choix que Notre-Seigneur a daigné faire de nous. »

Combien de fois, au milieu de ses frères, songeant à la vertu et au mérite éminent des anciens Jésuites, n'a-t-il pas dit en abaissant la main presque jusqu'à terre pour mieux imager sa pensée : — « Oh! que nous sommes petits en comparaison de nos premiers pères! Quand je pense à saint Ignace! Nous sommes comme de petits rejetons, *surculi, surculi,* auprès de ce chêne majestueux, et c'est seulement de cette racine, de cette séve de la Compagnie, de la grâce et de l'esprit de la Compagnie, que ces petits rejetons peuvent vivre. »

Par prédilection pour sa chère vertu d'humilité, ce bon Père avait un goût particulier pour les violettes, qui en sont l'emblème. On le savait. Un jour qu'il faisait ses adieux à un pensionnat après une retraite, on lui fit présenter par la plus jeune des élèves un beau bouquet de violettes, qu'il accepta avec bonheur et qui lui fournit encore quelques paroles d'édification sur le suave parfum de la vertu qui se cache. Ces enfants n'oublièrent plus sa prédilection pour l'humble fleur, et la dernière année de sa vie, trois jolis bouquets de la petite fleur des champs allèrent encore de leur part lui souhaiter sa fête.

Était-il malade ou seulement indisposé, l'humble supérieur envoyait demander permission à l'infirmier pour le remède le plus simple, le plus ordinaire, quand ce n'eût été qu'un verre d'eau. Alors il ne sortait de la maison que sur l'autorisation du bon Frère

et pour le temps qu'il lui fixait; il allait jusqu'à demander son agrément pour dire la sainte messe.

L'infirmier avait remarqué une touchante dévotion du bon Recteur. S'il avait à prendre un remède, il aimait à honorer la Trinité des divines personnes, et lorsque le Frère, bien au fait de cette préférence, lui apportait quelque chose, le Père disait en souriant : — « Je veux bien; mais il ne faut pas dépasser les bornes. Trois jours seulement, n'est-ce pas? Vous savez pourquoi. »

En esprit de mortification et de pauvreté, le P. Barrelle prenait son sommeil sur une simple paillasse.

S'il arrivait qu'on lui envoyât de petits présents pieux ou de petits objets utiles, ou il les distribuait de suite, ou il s'en défaisait à sa retraite prochaine. Il se réduisait au pur indispensable, si bien que, au pied de la lettre, il n'eut jamais à son usage personnel que son bréviaire et son crucifix.

Dans un certain couvent où il venait donner la retraite, en disposant la chambre du prédicateur, comme on le savait très-fatigué, on crut bien faire de mettre sur la cheminée un petit flacon d'eau de Cologne. A peine le P. Barrelle s'en fut aperçu, il dit gaiement à la supérieure : — « Vite, ma bonne Mère, emportez ce flacon de ma chambre, le démon y serait attiré par son parfum. »

Dans ses repas, au premier abord il n'offrait rien de remarquable que sa modestie singulière et une frugalité si habituelle qu'on n'y prenait pas garde. Bientôt on s'apercevait qu'il ignorait absolument ce qui pou-

vait convenir à ses goûts ou à sa santé; il prenait tout avec une égale indifférence; ses pensées étaient bien ailleurs. — « Je n'ai jamais su, disait-il, ce qui me fait bien ou mal. » Aussi, au grand désappointement de leur charité, les sœurs chargées du service dans ses retraites ne pouvaient-elles deviner quelles étaient ses préférences.

On dit que saint Gilbert avait toujours à table un plat qu'il nommait le plat du Seigneur Jésus. Il y mettait ce qu'on lui servait de meilleur, puis le faisait passer aux pauvres. Le P. Barrelle, sur le repas servi à la communauté, laissait toujours le plat du Sauveur, mais de peur qu'on ne s'en aperçût le cuisinier avait le mot : il avait ordre de ne pas lui faire présenter sa portion.

Vivre et se nourrir en pauvre ce n'était pas assez, il voulait souffrir en pauvre. En 1858, il éprouva des pertes de sang considérables occasionnées par une plaie qui lui était survenue. Redoutant qu'on ne s'en aperçût, il demanda, en aumône et dans le secret, un peu de linge et de charpie afin de se soigner lui-même, sans donner nulle peine à qui que ce fût. La personne charitable qu'il avait priée de ce service, dans un sentiment de foi et pleine de la pensée qu'elle secourait Notre-Seigneur, s'empressa de lui envoyer les compresses les plus délicates qu'elle put trouver. Mais le bon Père les renvoya en disant : — « Ces linges sont trop fins; ils sont bons pour un roi, non pour un pauvre comme moi. Est-ce bien là ce que vous donneriez à des pauvres? Et alors même, gardez

ces linges pour eux, et envoyez-moi ce qui convient à la pauvreté religieuse. »

Il soignait son mal par prudence chrétienne, mais il aimait ses douleurs, et il parlait de ses plaies comme un amant de la croix. — « Nul bien n'arrive et ne peut arriver, disait-il, que par la porte du Calvaire. Chaque épine qui blesse notre cœur doit être regardée par nous comme une rose du paradis. » La vie lui aurait paru insipide sans la souffrance. — « Nous voulons du sel dans nos aliments. Notre-Seigneur a le sien : le sel des contrariétés. Il en met à peu près partout ! »

Quant à lui, sa vie en fut assaisonnée de mille manières. La persécution même du démon ne lui manqua pas. Que de fois, molesté par Satan durant la nuit, il passait les heures en prières afin d'en mieux triompher.

Une religieuse se plaignait à lui d'apercevoir le démon dans ses rêves sous des formes hideuses et si effrayantes qu'elle était réveillée par la terreur. — « Vous êtes bien heureuse, répondit le Père, de ne le voir qu'en rêve. Je connais une personne qui le voit en réalité et qui éprouve en son corps les effets de sa méchanceté. » Or il avouait que, durant les retraites surtout, il en était fortement tourmenté. Quelquefois on accourait au bruit des combats qu'il livrait durant la nuit. On retrouvera plus loin, dans les comptes rendus de son âme, l'écho de ces luttes pénibles.

Satan s'était pour ainsi dire attaché à ses pas pour fatiguer son zèle. Par mépris, le saint homme le nom-

mait *le chien,* et il disait : — « Ce chien d'enfer s'est tellement acharné à ma poursuite que je ne puis plus rien faire qu'il ne s'en mêle pour me harceler. Si ma bonne Mère ne l'enchaînait, il y a longtemps que je ne serais plus de ce monde. De combien de périls elle m'a délivré! »

Après un voyage qu'il fit à Lyon, tandis qu'il était recteur du collége Saint-Joseph, il écrivit à une de ses filles spirituelles :

« Vous aurez encore des actions de grâces à offrir pour votre pauvre Père; peu s'en est fallu que vous me ne revoyiez plus. C'était encore un coup du Cerbère, qui pensait, en me faisant périr, enlever une pierre de son chemin. Je vous avoue que pour ce qui est de moi il m'aurait rendu un service signalé, en me mettant en possession de mon souverain bien. Mais les saints anges ont déjoué son dessein. Voici comment la chose est arrivée.

» Tout plein de la pensée de mon bon Maître, j'étais tranquillement dans un coin du wagon. Le train avait déjà fait plusieurs heures de route, quand je pris mon bréviaire pour réciter le saint office. Tout à coup je m'aperçus que j'étais escorté par un démon, qui se tenait contre la portière. Je n'en tins pas compte et continuai de prier, me demandant néanmoins ce qu'il se proposait dans cette attitude. — Rien de bien sans doute, me disais-je; et je me remis aux soins de mon bon ange et de saint Michel, les priant de nous protéger contre tout accident. Soudain un bruit se fait entendre, et nous éprouvons une vio-

lente secousse. Une barre de fer arrachée je ne sais d'où passe à travers la portière; et au lieu d'aller frapper vis-à-vis, elle se dirige de mon côté et me frappe si rudement à la tempe droite que les voyageurs me crurent assommé. Je devais avoir la tête fracassée; mais, bien que le coup m'eût renversé, je ne ressentis aucune douleur. Ah! si je fusse mort, vous seriez-vous imaginé que *le chien* en était la cause? Mais je dois mon salut à l'intervention de mes chers protecteurs. Donnez-leur mille actions de grâces. »

Ceci nous rappelle les tendres attentions de la bonne Providence pour son confiant serviteur. Il portait en son cœur une reconnaissance tout émue des tendres soins dont il avait été l'objet de la part du ciel.

« Avec quelle attention, quelle délicatesse, disait-il, le bon Maître pourvoit à tous mes besoins, va au-devant de mes pauvres désirs! Que de fois dans le cours de ma vie, et dès mon enfance, l'ombre protectrice de mon doux Maître m'a visiblement couvert! Dans mes peines, dans les embarras de la vie, ce souvenir m'encourage et m'affermit. J'aime à répéter avec le Prophète : « Seigneur, dès le sein de ma mère » votre protection m'a environné. » Je suis obligé même de veiller sur mon cœur et de contrôler ses désirs, dans la crainte de mettre trop en dépense la souveraine bonté. S'il m'arrive de désirer complaisamment quelque chose, elle s'empresse aussitôt de me le procurer. Ce qui peut satisfaire ma dévotion,

elle me l'envoie dès que j'en ai conçu la pensée. Que dis-je? dans mes voyages elle allait jusqu'à me procurer des rafraîchissements; oui, pour ceux qui le cherchent, le Seigneur va jusqu'aux délices. »

Tous ceux qui aiment vraiment Dieu savent ces choses et les ont éprouvées quelquefois; mais il faut l'œil du cœur pour lire, comme le P. Barrelle, tout le long de sa vie, la vivante histoire des paternelles bontés de Dieu.

Tandis que Notre-Seigneur veillait si doucement aux intérêts de son serviteur, il lui donnait en retour le soin de ses affaires, il lui confiait les intérêts de sa miséricorde. On recommandait un jour aux prières du P. Barrelle une affaire importante. Il répondit : — « Oui, je prierai pour cela si Notre-Seigneur le veut et s'il ne me charge pas d'autre chose. — Mais sans doute, répliqua l'interlocuteur, sans doute Notre-Seigneur le veut, puisque c'est une œuvre sainte. — Ah! reprit-il en riant, c'est que le Maître en a tant et tant d'affaires pour le bien des âmes, que souvent il lui arrive de m'en remettre une charge. Bon et charitable Maître! je suis comme sa bête de somme! »

Entre autres choses, le divin Maître l'intéressait aux âmes qui souffrent dans le purgatoire. Entrées dans le règne des rétributions et ne pouvant plus payer leur dette par elles-mêmes, puisque l'heure est venue pour elles « où l'on ne peut plus opérer » d'œuvres méritoires, il faut que les élus du ciel par leurs prières, ou les justes de la terre par leurs expiations, prêtent secours à leur détresse.

Le P. Barrelle s'était livré à cette œuvre de suprême charité. Nous avons trouvé dans son bréviaire, écrite de sa main en 1832, une liste d'indulgences, où il déclare son intention de les gagner et de partager avec les âmes du purgatoire.

C'est dans ce temps que lui arriva le trait suivant. Il l'a souvent raconté depuis, voilant son nom sous le simple titre de Père spirituel ; mais chacun savait que lui-même était alors Père spirituel au collége romain.

Il arriva donc que le Père spirituel avertit plusieurs fois un scolastique du collége romain pour quelques infidélités à la discipline religieuse. Il lui prédit que s'il n'y mettait plus de zèle, il n'échapperait pas au purgatoire. Le scolastique vint à mourir. Une nuit il apparut au Père spirituel et lui dit : — « Dieu m'a condamné à plusieurs années de purgatoire pour mes infractions à la règle, que j'avais toujours jugées fort légères. Mais si vous, mon Père, qui m'avertissiez si charitablement, vous dites encore deux messes pour moi, Notre-Seigneur me fera grâce. » Quand les deux messes eurent été acquittées, cette âme apparut une seconde fois pendant la nuit au bon Père, le remercia de sa charité, lui annonça qu'elle allait en paradis et promit de prier pour lui.

Une religieuse dit un jour au P. Barrelle : « Mon Père, je voudrais bien mourir! — Ah! de grâce, ma fille, au moins pas dans ce moment. J'ai trop à faire pour tirer du purgatoire une bonne Carmélite que j'ai beaucoup connue. J'y travaille depuis plusieurs jours, et si j'avais encore à m'occuper de vous, ma messe ne se terminerait plus. »

Il y a une dizaine d'années le P. Barrelle aida puissamment la vocation religieuse d'une jeune personne d'une rare candeur, mais d'un caractère si ardent et si léger que le monde semblait préparer à son âme d'inévitables naufrages. Il la soutint dans ses irrésolutions, sut vaincre les hésitations que ce caractère inspirait aux supérieures chargées de l'admettre, puis il pria le Seigneur de la prendre promptement parmi ses élus. Dieu l'exauça ; la jeune religieuse s'endormit radieuse après avoir reçu les derniers encouragements de son saint directeur. Or, le 29 du mois d'août, cinq semaines après ce pieux trépas, il revit dans ce même couvent la cousine de la jeune défunte. Celle-ci, enhardie par sa bonté, lui dit inopinément : — « Quoi ! mon Père, ne me direz-vous rien du sort éternel de ma bien-aimée cousine ? » Il rougit, et baissant les yeux : — « Il ne faut jamais, mon enfant, me faire de semblables questions. — Mais enfin, mon Père, je vous le demande en grâce, dites-moi ce que vous savez, je vous garderai le secret. » Alors se recueillant il se leva et dit presque à voix basse : — « Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle était au ciel le jour de l'Assomption. » Or, la jeune religieuse était morte le 13 juillet.

Ici se présente naturellement un trait que nous tenons, comme le précédent, de plusieurs témoins immédiats, et que nos lecteurs ont pu pressentir en lisant le dix-huitième chapitre de cette histoire.

Au mois de mai 1855, le P. Barrelle passa quelques jours à Montpellier chez les Dames du Sacré-Cœur,

dans une maison de campagne distante de quelques minutes de la maison que ces dames habitaient alors. Il y avait encore deux jours avant son départ, et une conférence à la communauté était promise pour le lendemain. Or, le matin du jour convenu, il fit dire qu'il ne pouvait tenir sa promesse. L'émoi fut grand; car, à moins d'impossibilité physique, jamais le bon Père ne refusait une instruction.

A toutes les objections il ne répondit que par monosyllabes, allégua qu'il avait besoin d'être seul et se montra inflexible. La sévérité habituelle de ses traits était altérée; il portait sur son visage la préoccupation et une profonde tristesse. Évidemment il s'était passé quelque chose d'insolite. On crut à une grave indisposition, et pour se délivrer des importunités charitables dont on l'entourait, le Père dut se décider à un aveu.

Il avoua donc confidemment à l'une des religieuses que son âme souffrait, en effet, beaucoup; il avait passé une nuit des plus douloureuses. Le P. Maillard, son ami, lui était apparu portant sur sa figure l'expression d'une extrême souffrance. — « Quoi! mon Père, vous ici! on m'avait annoncé votre mort[1]! — Oui, c'est moi. Je viens vous demander des prières. » Le P. Maillard ajouta qu'il avait à expier de légères imperfections qu'il indiqua, mais que les témoins ont oubliées. Il demanda neuf messes, et neuf jours plus tard vint annoncer sa délivrance.

[1] L. P. Maillard est mort le 13 mai 1855.

Le P. Barrelle passa cette journée dans sa chambre à prier et à gémir. Longtemps il demeura sous une impression douloureuse; elle dura plusieurs mois et se faisait sentir plus vivement lorsqu'il offrait le saint sacrifice.

Plaçons ici un ou deux traits encore, qui montrent dans le saint religieux des lumières de l'ordre prophétique.

En 1842, le P. Barrelle étant de passage dans une ville importante, une religieuse qui ne l'avait pas revu depuis quatorze ans vint se confesser à lui. Sa santé s'était affaiblie; elle ne pouvait plus se lever à l'heure de la communauté, et une infirmité grave lui causait souvent des défaillances. C'était pour elle une grande affliction de ne pouvoir suivre la règle. — « Mon enfant, lui dit le Père, désormais vous vous lèverez comme vos sœurs; je vous l'ordonne, et je vous promets que votre santé n'en souffrira plus. » Dès le lendemain la religieuse obéit ponctuellement; elle fut instantanément guérie de son infirmité et des défaillances qui en étaient la suite. Le mal n'a plus reparu. Nous tenons le fait de la propre bouche de cette religieuse, aujourd'hui supérieure d'une importante communauté.

Une sœur coadjutrice de la maison de Saint-Joseph, près de Marseille, était sujette depuis son enfance à des attaques d'épilepsie. Fort jeune encore, la sœur Depardon, car tel était son nom, avait été admise chez les Dames du Sacré-Cœur, quoique l'on connût son infirmité. Dieu avait ses desseins sur cette âme inno-

cente et fidèle; sans lui accorder sa guérison, il lui donna assez d'énergie pour suivre exactement la règle, et pour rendre par son travail d'utiles services; on lui permit de prononcer ses premiers vœux.

Durant de longues années la sœur Depardon remplit avec autant d'intelligence que d'activité le difficile et fatigant emploi de sous-lingère du pensionnat. Ses crises étaient fréquentes; mais, par une douce attention de la Providence, elles n'avaient guère lieu que pendant la nuit. Peu de personnes dans la maison connaissaient son infirmité et ses souffrances. A cet état si pénible vint s'ajouter une épreuve plus rude encore. Le temps de sa profession étant arrivé, à raison de sa santé, on ne crut pas pouvoir lui accorder la joie de faire ses derniers vœux. La bonne sœur accepta cette croix avec humilité.

Elle eut occasion de confier sa peine au P. Barrelle; elle exprimait surtout la crainte que son infirmité ne la fît enfin renvoyer du Sacré-Cœur. Le Père la consola, puis d'un ton affirmatif il ajouta : — « Tranquillisez-vous, ma fille, vous ne quitterez jamais le Sacré-Cœur, et vous y ferez votre profession sur votre lit de mort. »

Dix ans plus tard la parole du P. Barrelle se réalisa de point en point. La sœur Depardon mourut à Saint-Joseph en prédestinée, après avoir reçu toutes les consolations de la religion et prononcé dans la joie de son âme ses derniers engagements.

Un jeune homme de bonne famille, encore à la fleur de l'âge, se trouvait atteint d'une maladie de langueur

qui le conduisait infailliblement au tombeau. Il voyait venir sa dernière heure, et loin de se résigner à mourir, il entrait dans des accès de désespoir à la seule pensée de la mort. On avait épuisé près de lui toute consolation, il s'irritait de tout ce qu'on pouvait dire de plus capable d'adoucir son esprit; enfin il était à craindre qu'il n'expirât dans un accès de son désespoir.

Une cause inopinée amène le P. Barrelle dans cette maison. On lui parle de l'état effrayant du malade. Il veut le voir, et dès qu'il l'aperçoit il s'émeut de compassion, adresse au pauvre mourant des paroles de tendresse et lui donne toutes les marques d'une vive amitié. Ce cœur ulcéré se dilate et s'épanche, il explique au bon Père sa douleur et ses craintes. — « Eh quoi! mon fils, vous craignez la mort? Ah! vous ne savez pas ce que c'est que mourir; mais je vous l'enseignerai, alors vous n'aurez plus de terreurs. » Le jeune homme à ces mots, percé comme d'un trait de lumière, ouvre son cœur aux pensées de la foi et se trouve subitement changé. — « Ah! mon Père, que j'étais insensé! maintenant j'ai tout compris, je mourrai sans crainte! » Le Père en se retirant le bénit et lui promit de revenir. — « Mais quel est donc ce prêtre? disait le jeune homme; à coup sûr c'est un grand saint. »

Le P. Barrelle revint quelquefois auprès du malade. Les paroles pleines d'onction qu'il lui adressa en firent un fervent pénitent. Autant il avait redouté la mort, autant il la désirait ensuite ardemment. Il

mourut dans de grands sentiments de joie et de reconnaissance envers Notre-Seigneur, de ce qu'il avait envoyé son ange pour lui enseigner le chemin du ciel.

Quelquefois le charitable Père avertissait de leur dernière heure ses enfants spirituels.

Une ancienne supérieure de communauté à qui il avait donné des soins assidus reçut un jour un billet ainsi conçu : « Le temps est venu de ne plus songer qu'à l'éternité. Le monde dira : Pauvre Mère! moi je dis : Heureuse Mère, qui va enfin jouir du repos éternel! » La mère L*** relut cette lettre tout le long du jour. Elle se coucha de bonne heure et voulut, avant de s'endormir, qu'on lui relût encore les paroles du Père. — « C'est singulier, disait-elle, il écrivait la même chose à la Mère Joséphine la veille de sa mort. » Le lendemain matin, à trois heures, la Mère L*** fut frappée d'une attaque de paralysie qui lui enleva toute connaissance pendant les vingt-quatre heures qu'elle vécut encore.

Un dernier fait, où se montre l'intervention providentielle dans les démarches du saint homme.

En 1843, le P. Barrelle sortait, un matin, de notre résidence de Marseille, lorsque dans la rue Longue-des-Capucins il est accosté par une dame inconnue. — « Mon Révérend Père, allez promptement rue Petit-Saint-Jean, tel numéro, il y a là une personne en grand danger de mort. » Le P. Barrelle se rend en toute hâte à la maison désignée. Il s'informe s'il n'y a pas de malade. Au rez-de-chaussée, au premier, au second étage, il ne se trouve aucun malade. Il y a

bien, lui dit-on, un jeune étranger au troisième étage ; il était bien portant hier, mais nous ne l'avons pas vu de la matinée; or, il était dix heures du matin. Le P. Barrelle monte, il pousse la porte... le malheureux jeune homme était là, le rasoir en main, s'apprêtant à se couper la gorge. La surprise, l'apparition presque surnaturelle de ce prêtre vénérable paralysent sa résolution. Il écoute, il se rend, il se convertit. Peu après il fut admis dans le cercle religieux, et, après plusieurs années d'une vie édifiante, il mourut saintement. Ce jeune homme a souvent affirmé qu'il n'avait laissé soupçonner à personne son funeste projet. Quant à la dame inconnue, le P. Barrelle ne l'a jamais revue nulle part.

Les dernières années du P. Barrelle au collége d'Avignon furent mélangées de beaucoup d'amertumes et de beaucoup d'angoisses intérieures, dont nous verrons le secret dans les chapitres suivants. C'est alors qu'il écrivait ces paroles : « Tout ce que j'ai désiré se change en amertume, tout ce qui me plaisait se tourne en épines. Je ne désire plus rien, si ce n'est d'être, s'il se pouvait, flagellé sur la place publique pour l'amour de Jésus-Christ. »

Ce fut un nouveau sacrifice pour son cœur, quand l'obéissance religieuse, cédant cependant à ses demandes réitérées, de nouveau le transplanta du collége Saint-Joseph à la résidence de Lyon. Il avait beaucoup travaillé et beaucoup souffert dans cette ville d'Avignon, dans ce collége fondé de ses mains; or, c'est la souffrance qui a le privilége de préparer au

cœur les plus fortes chaînes. Quand il quitta ses enfants, ses frères, ces lieux où il avait vécu dix années; quand, averti intérieurement que c'était un suprême adieu, il s'éloigna de ce dernier théâtre de son zèle et de tant d'âmes qu'il avait aimées, il y eut un brisement dont la douleur ne put être mesurée que de Dieu seul, mais dont ce cri d'adieu donne quelque idée : « Pour aimer comme on doit aimer, ah! combien il faut mourir! »

Mais un écrit confidentiel nous fera mieux comprendre encore cette grande résignation. On voit que le bon religieux y console deux douleurs en une seule. Ces lignes sont datées du 15 août 1859, huit jours avant le départ pour la résidence de Lyon.

« La tribulation et l'angoisse m'ont trouvé sur leur » chemin et se sont jetées sur moi. Vos ordres, Sei» gneur, sont le sujet de ma méditation. » Ainsi s'exprimait un jour David. Quel est le juste ou celui que Dieu veut rendre tel par l'application de sa croix qui ne puisse et ne doive tenir ce langage? Les tribulations ne manquent à personne : le cœur est en tous plus ou moins angoissé, mais qu'il en est peu qui s'excitent en pareille rencontre à considérer la pure volonté de Dieu, et qui cherchent en elle seule et dans leur parfaite conformité à ce qu'elle envoie de pénible et de mortifiant, la consolation que leur état réclame!... C'est de ce petit nombre d'élus qu'il nous faut être, et pour cela il nous faut nous oublier avec tout ce que soulève en nous de pensées, de souvenirs et de sentiments un cœur par trop sensible, et considérer

uniquement les dispositions toujours bonnes, toujours sages, toujours admirables du divin et éternel vouloir.

» Dieu! si mille ans, au dire du Saint-Esprit, ne sont que comme le jour d'hier, déjà passé, que peut donc nous paraître ce fort petit nombre d'années qui nous restent à parcourir sur la terre de l'exil, et certaines petites portions de ce fort petit nombre d'années, qui renferment quelque chose de plus amer que les autres? Il ne vaut pas même la peine d'y penser; comment nous en affliger si fort? Je veux par conséquent de nos âmes une mesure de courage et d'énergie, qui s'élève par la grâce au niveau de la mesure d'épreuve à laquelle nous sommes soumis. Nous devons la trouver en nous, parce qu'il est écrit que Dieu nous donne en proportion de ce qu'il nous demande, pour que nous ne faiblissions pas sous le joug que nous avons à porter. Si pour cela il nous faut n'avoir pas plus d'égard à nous-mêmes et à nos peines que si nous n'existions pas, pourquoi hésiterions-nous à prendre ce moyen? Je l'attends de vous comme de moi-même, avec la conviction que Notre-Seigneur ne nous fera jamais et nulle part ni faux bond, ni défaut.

» Nous ne saurions nous le dissimuler. Mille fois Notre-Seigneur a parlé de passion, de croix et de mort. Si nous eussions eu une vraie faim et une vraie soif de ces aliments exquis et divins, en les voyant actuellement couvrir notre table, nous en tressaillirions de joie, nous en donnerions à notre Tout honneur, bénédiction et louanges, et nous ne souffririons pas que notre sensibilité vînt couvrir d'un crêpe noir

cette plus belle portion de notre vie qui est en vérité, au jugement de Dieu, de ses anges et de ses saints, l'aurore d'un délicieux et bien glorieux jour. Concevons bien ceci et rions du tentateur, qui fonde l'espérance de sa victoire sur ce qui doit infailliblement amener la plus honteuse et la plus irréparable de ses défaites, par la vertu du sang, des mérites et de la grâce du divin Agneau. Cessons d'avoir peur de lui, et faisons-le plutôt pâlir et trembler par la fermeté de notre confiance intérieure, et par la plénitude de notre patience, de notre foi et de notre abandon total à la main détruisante mais salutaire de notre meilleur et unique Ami. »

Le P. Barrelle arriva à Lyon le 29 du mois d'août 1859. Il y demeura jusqu'au 4 juin 1860, époque de son départ pour la fondation de Clermont. A la fin de septembre 1859, il fit faire aux jeunes professeurs de Mongré les exercices de la retraite annuelle.

Au mois de novembre, il donna la retraite aux élèves du collége Saint-Michel, à Saint-Étienne. Il était épuisé, et pourtant il parlait avec un ton de véhémence et de conviction qui émerveillait tout le monde. — « Je n'y comprends rien, disait-il, je n'en puis plus, et cependant j'accomplis ma tâche sans peine. » Cette retraite marque dans les souvenirs du collége.

Quoique le bon Père se livrât sans répit au travail du zèle, deux triduum aux *Anglais* à la fin de novembre et à la Ferrandière au milieu de décembre,

un autre à nos théologiens de Fourvières, sont presque les seules œuvres que nous ayons à signaler durant son séjour passager à notre résidence de Lyon. Mais sa correspondance nous laisse voir et l'infatigable courage de l'apôtre et les langueurs résignées de l'exilé.

» Mercredi 16 novembre 1859.

» Demain matin je me rendrai à la Ferrandière avec une gorge grandement enrouée, pour faire deux instructions par jour, et confesser la nombreuse communauté. Que Notre-Seigneur me soit en aide! Jusqu'à présent sa douce et maternelle charité ne m'a pas fait défaut, et j'en ai ressenti la protection d'une manière visible. Il m'a livré et abandonné à la sainte obéissance; je suis la marche qui m'est tracée par elle; si je succombe, cela me sera bon. Au travail succédera alors le repos, et ce repos ne sera pas sans souffrance : tout ira donc alors en perfection, selon la sainte volonté de mon Père et divin Ami.

» Priez pour ma faiblesse, et aussi pour qu'il plaise à ce bon Maître de hâter le moment où l'iniquité sera ôtée et le vêtement changé. Ah! que ce moment se fait attendre! Ici-bas tout est court, fort court; c'est la vérité, mais s'il l'est, il ne nous paraît pas l'être; et de là nos langueurs dans l'attente. Ces langueurs augmentent en proportion du désir. Heureusement les distractions de notre vie aident le cœur à ne point sentir autant l'ennui et l'amertume des retards. C'est ce que j'éprouve par la succession des œuvres qui me

sont confiées, et qui me laissent peu de jours de répit, à cause de la préparation qu'il faut que j'y apporte et qui exige que j'aie à peu près constamment la plume dans les mains. La tête en est parfois fatiguée. Mais il faut toujours aller, aller jusqu'à la mort et la mort de la croix, selon que le veut notre Amour.

» Dieu! Dieu! arrivera-t-elle donc bientôt, cette heure fortunée? Il me semble que plus elle tardera, moins je serai préparé. Mais, d'autre part, je crois que ce ne sera point à nos mérites, mais uniquement à ceux de notre Amour, que tout sera accordé : c'est ce qui me console et m'encourage.

» Par moments je me jette, comme un plongeur qui s'abîme, dans l'océan sans fond des humiliations eucharistiques de ce ravissant Ami, et de là, je crie au Père, au Verbe et à leur Esprit pour qu'ils veuillent bien m'en faire l'application. D'autres fois je crie avec David notre père : « Souvenez-vous de ma substance, » Seigneur, et de ce qu'elle est. » Ah! sainte, sainte et suradorable humanité de notre Jésus, que ne vous devons-nous pas ! il a plu au Père de tout mettre en elle et en elle seule, puisque Marie, les anges et les saints ont une participation seulement de l'immensité qui est dans cette délicieuse humanité. Dieu! devons-nous l'aimer et nous jeter sur elle, comme sur notre pâture, car elle est à la fois notre pain, notre viande, notre breuvage, notre résurrection, notre vie, notre douceur, notre substance, notre couche, notre repos, tout, tout, tout, dans les ténèbres de la nuit profonde

comme dans les splendeurs du jour le plus riant, dans le temps et dans l'éternité.

» JOSEPH S. J. »

Une touchante lettre, datée du jour de Pâques 1860, nous montre la souffrance et l'amour perfectionnant à l'envi le cœur du saint Jésuite.

« Ce pauvre de Lyon, que vous demandera-t-il aujourd'hui dans l'état de pénurie et de presque aveuglement où il se trouve vis-à-vis de lui-même? Arrivé au jeudi saint, il paraît que le corps se trouvait un peu épuisé, car le samedi saint, j'ai dû interrompre les cérémonies que je faisais chez nos bonnes Sœurs, pour reprendre haleine[1]; la respiration et les forces me manquaient. J'ai pu terminer l'office, et parler ce matin environ trois quarts d'heure. Notre-Seigneur en soit béni!

» Pendant ces trois derniers jours, mon âme a suivi notre bon Maître sur le chemin de sa Passion, mais de quelle manière? Je l'ignore. J'allais comme je pouvais et je savais, c'est-à-dire pauvrement, selon mon ordinaire, ne distinguant en moi que le désir de m'unir à mon Sauveur et l'impuissance de vouloir ou de faire autre chose. J'ai ainsi passé à peu près tout mon temps entre la paix et la souffrance, entre l'action intérieure, toute pénétrée d'imperfection, et la stupidité provenant en grande partie, ce me semble, d'une certaine dose de fatigue physique, jointe aux

[1] Les Sœurs de Saint-Charles, rue des Quatre-Chapeaux.

ténèbres ordinaires. Oh! que voilà un triste serviteur de Dieu, n'est-ce pas? Je n'en ai pas eu néanmoins le cœur resserré, et j'ai poursuivi simplement ma route, adorant la sainte volonté de mon Dieu et me traînant à quatre pattes, puisque je n'avais ni pieds pour marcher, ni ailes, à plus forte raison, pour voler.

» Ainsi en est-il. Pourquoi n'aimerais-je pas ce qui est conforme à la justice et en même temps le fruit de la sagesse et du bon plaisir divin? Mieux vaut marcher par ce chemin que par le nôtre. Si nous nous obstinions à voir mieux ailleurs que là, nous nous séparerions de notre Amour. Pas d'autre route quand on veut le suivre en vérité. Je le disais ce matin à nos Sœurs, c'est par la passion et par la mort que l'on arrive à la gloire de la résurrection. Tout cela se touche comme les ponts jetés sur les rivières tiennent à leurs deux bords. Il n'y a donc pas lieu à se plaindre quand on souffre de quelque manière que ce soit : c'est là le gage infiniment précieux de la gloire et du bonheur qui s'approchent. Puissions-nous le comprendre, le goûter, et diriger d'après cela notre conduite intérieure et extérieure jusques à la fin de notre vie sur la terre de l'exil!

» Ah! la terre d'exil!... vous devez comprendre tout ce que ce mot réveille dans mon âme... et cependant le désir en moi est tellement macéré, qu'en désirant autant que par le passé, je ne désire pourtant plus et je me livre sans réserve à cette foi, à cette confiance, à cette patience dans l'enceinte desquelles il veut que nous nous renfermions. Tout cela ne peut

se faire et ne se fait pas sans souffrance et sans langueur; mais le bon plaisir divin absorbe tout, et l'âme, grandement sensible toujours, est néanmoins comme insensible. Voilà bien Dieu! car ici rien ne ressemble à la nature.

» Ah! le bon ami que nous avons en notre Jésus! et comme il se révèle au naturel dans la tendresse de son Cœur! Rien n'arrête plus le cœur, quelque misérable qu'il soit et qu'il se sente. Il se livre, il se fond, il s'écoule en plénitude dans ce très-pur océan où il veut en se lavant se perdre, et en se perdant s'unir comme substantiellement, pour en être à jamais, à jamais inséparable. Quel bien donc, quel tout petit atome de bien peut se trouver ailleurs qu'en cette délicieuse, unique et uniquement unique plénitude? Ah! Jésus, Jésus nous est tout, tout dans le temps et dans l'éternité où, abîmés en lui, nous entrerons par lui et avec lui dans ce sein du Père, auquel nous sommes unis, et soumis en unité avec lui, pour la gloire très-pure de la Trinité bienheureuse! Attendons, et attendons encore. Ce jour viendra pour nous. Il est bon et bien bon de souffrir de cette attente et de ces langueurs quand on est sûr d'arriver à cette immense plénitude...

» Je veux tout et je ne veux plus rien que la volonté de mon Ami et de ma Substance. Je crois, j'espère, et il me semble aimer de tout mon cœur. Enfin, je suis à la fois triste et content, languissant et plein de vie, faible et fort, plein de désirs et mort à tout désir, affamé de lumières et résigné à ne plus rien

voir, consentant à mourir et à vivre, et en repos sur le sein et dans le cœur de Dieu.

» Mais je veux qu'au milieu de tout cela, car c'est la vérité et c'est ce que Notre-Seigneur y voit, vous vous souveniez qu'il y a une foule d'imperfections et de misères qui, sans la charité infinie de mon Père, gâteraient tout et lui feraient rebuter tout... Ah! que cette divine charité est donc miséricordieuse! Attendons dans la paix et dans le plus intime abandon.

» Toutes mes bénédictions.

» JOSEPH S. J. »

CHAPITRE XXXIII.

RECTORAT A CLERMONT.

Le P. Barrelle fonde le noviciat de Clermont. — Installation. — Derniers ministères : Retraite aux Ursulines et à Bellecroix. — Divin voisinage. — Langueurs de l'exil.

Depuis longtemps la pensée des Jésuites se reportait avec espérance vers ces contrées d'Auvergne autrefois témoins de leur premier dévouement à la France.

Quel charme ne doit pas cette province à sa conformation, à la fertilité de son sol, aux fécondes ardeurs de son soleil et à l'austérité de ses frimas! Ses montagnes, tantôt ardues, tantôt solennelles, cachent dans leurs replis de frais et capricieux vallons; et, de leurs crêtes élevées, on peut voir, s'étendant au loin sous une opulente végétation, les plaines de la Limagne chargées des produits les plus riches et les plus variés.

On aime dans ses habitants, pour peu qu'on ait pris le temps de les connaître, sous l'apparente insouciance de la forme, une bonhomie pleine de finesse, une nature pleine de cœur, et dans ce cœur une ardente foi.

Sensibles sans doute à ces mérites, les enfants de

saint Ignace se sentaient d'ailleurs attirés par des souvenirs et des espérances. Si Paris avait été le premier berceau de l'ordre, Billom avait été le premier théâtre de ses travaux scientifiques dans le royaume de France; et ces traditions, noblement renouées en 1826, il lui tardait de les reprendre avant que la mémoire s'en fût affaiblie.

Lorsque, en 1859, après un intervalle de trente années, Mgr Féron eut accueilli ce désir, conformément à la requête unanime, présentée dix ans auparavant par les curés titulaires du diocèse, ce fut avec un profond espoir que les Jésuites vinrent poser les bases d'un noviciat de la Compagnie, dans ce pays non moins fécond à Dieu et à son Évangile qu'aux hommes et à leurs désirs terrestres. Car si la séve chrétienne y fait germer pour l'Église de belles moissons et y garde toujours vigoureuse l'antique foi de nos pères, on peut dire aussi que les sueurs de ses prêtres y font germer des apôtres. L'Auvergne est demeurée pour le sanctuaire un terrain fertile, comme si ses premiers évêques y avaient répandu avec leur sang l'onction de leur sacerdoce.

Une pépinière apostolique avait donc bien là sa place, et devant soi un avenir plein de promesses. Le P. Barrelle, en 1827 et en 1828, y avait conquis dans tous les cœurs ses titres de naturalisation. C'est à lui que la Compagnie confia la nouvelle fondation. La reconnaissance, la vénération, la joie lui firent un charmant accueil. « Nous reviendrons, et moi je reviendrai », avait-il dit dans un adieu prophétique.

Enfin l'heure du retour venait de sonner; et le P. Barrelle revenait donner plus que sa jeunesse, son talent et son activité, il venait donner son dernier soupir. Clermont sera le lieu du repos à celui qui ne savait qu'un repos légitime, le repos éternel. Il y laissera sa dépouille, son cœur; et, scellée sur sa tombe vénérée, la chère alliance des fils d'Ignace et des enfants de saint Avit ne sera point brisée.

Qui nous racontera mieux que le P. Barrelle son installation dans la nouvelle demeure? Voici comment il en parle à une supérieure de communauté, le 6 juin 1860 :

« Je vous avais promis, ma chère fille, de vous donner de mes nouvelles. Me voici.

» Bénissons d'abord Notre-Seigneur ensemble de ses mille charités envers ses plus pauvres enfants. Qui pourra jamais lui rendre de dignes actions de grâces de cette miséricorde, dont il daigne garder le souvenir en son cœur? Heureusement toute la reconnaissance de l'homme est dans l'amour, et comme il n'est rien de plus facile que d'aimer le délicieusement Aimable, nous pouvons très-facilement reconnaître l'immense charité de Jésus pour nous. Aimons-le, et il sera pleinement satisfait.

» Lundi soir, à cinq heures, nous débarquions à Clermont, et huit minutes après nous entrions dans la nouvelle demeure que nous avait préparée la divine Providence. La maison, dont l'aspect n'est pas disgracieux au dehors, et présente même quelque peu d'élégance, a trois étages et un modeste grenier. Elle

n'était point faite pour une communauté, et, quoi qu'on fasse, on ne pourra lui en faire prendre les formes. Néanmoins, on ne s'y trouve point mal, quoique le bâtiment y ait peu de largeur. Il y aura pour dix-huit à vingt novices, quelques Frères et cinq ou six Pères, sans compter un petit corps de bâtiment pour des retraitants, mais il aura besoin d'être achevé. Ce qui me plaît le plus ici, c'est le silence et la solitude. Nous sommes loin du bruit, touchant à la ville d'un côté, et ayant vue de l'autre sur la campagne. Cette vue est agréable, et élève le cœur à Dieu. De plus, nous avons trois jardins contigus l'un à l'autre, avec assez d'ombrage pour favoriser un saint recueillement.

» Tout cela, avec le repos du cœur, semblait pour le moment ne pas laisser grand'chose à désirer; et cependant j'y désirais le meilleur... notre Jésus, je veux dire. Point de chapelle encore; mais aujourd'hui tout se prépare pour que le Maître soit chez nous demain. Nous sommes quatre, deux Pères et deux Frères. Le Verbe fait chair sera le cinquième et le premier en même temps. Je l'y mettrai moi-même après l'avoir enfanté dans cette nouvelle Bethléhem, de la parole de ma bouche et de mon cœur. Puis, nous serons à côté l'un de l'autre, le serviteur avec le Maître, l'enfant entre les bras de son Père, et l'ami dans le cœur du plus tendre et du plus familier des Amis. Demandez-lui pour moi la grâce de l'amour simple, caressant et livré à toutes ses tendresses. Ainsi j'attendrai les fêtes de son Cœur.

» Aimons, aimons, aimons l'infiniment Aimable.
» De loin comme de près, tout et toujours à vous.

» JOSEPH S. J. »

La fête du Sacré-Cœur écoulée, le P. Barrelle reprend son compte rendu aux bienfaitrices de la rue Bansac :

« Clermont, le 15 juin 1860.

« Nous voilà, mes bien chères filles, vers la fin de la grande fête. Plusieurs fois je me suis vu et trouvé avec vous et avec vos premières communiantes, mais sans prendre part à ce tracas qui d'ordinaire accompagne les grandes réunions et les grandes solennités. J'avais donc la douceur de la fête, sans en avoir l'agitation : vous aviez le plus, et j'avais le mieux ; je ne le devais point à mon mérite ; il était pour moi le fruit de la caducité plus que de toute autre chose. Tout à côté pourtant, je sentais bien qu'à mon repos et à ce qui l'avoisine il manquait une sorte d'assaisonnement. Les fêtes purement fêtes, sans rien de sensible, ont pour l'homme, tel que Notre-Seigneur l'a fait, un je ne sais quoi d'imparfait, qui les prive d'une partie de leur saveur. J'y ai trouvé matière à un petit sacrifice, et, vous le savez, tout sacrifice est bon. *Amen.*

» Qu'avons-nous donc fait ici, petit troupeau que nous sommes? Nous avons imité Marie et Joseph dans leur sollicitude autour de l'Enfant nouveau-né, et nous avons suppléé à notre médiocrité par notre propreté, et encore il a bien fallu le concours d'une

grande charité. Béthanie, vous devez en savoir quelque chose, est venue à notre aide avec sa libéralité accoutumée; c'est de ses langes que nous avons entouré le pauvre Enfant; c'est de sa cire que nous l'avons éclairé, et son Cœur en était content. Puis M. l'abbé de Meydat nous a prêté un ornement convenable, ou plutôt nous l'a lui-même gracieusement apporté, sans que nous lui en eussions manifesté le désir; et j'ai célébré la sainte messe au milieu des flambeaux de Béthanie, entre deux de nos Frères seulement; pas d'autre assistance.

» Seulement je m'étais permis de demander à Notre-Seigneur qu'il voulût bien, pour la gloire de son Cœur, nous envoyer de son ciel quelques-uns de nos amis d'entre ses saints et ses anges. J'ai la confiance que sa tendre charité m'aura exaucé. Telle a été notre fête. Il est cinq heures, vous êtes au salut. Nous n'en aurons point. C'est le désert; et il m'est bon, parce qu'il n'est pas solitude. Jésus est à deux pas de moi, et vous y êtes aussi, mes bien chères filles, personnifiées dans la lumière qui brille à côté de son tabernacle. Oh! priez bien, pour que je me prépare dans mon désert à l'accomplissement parfait de toutes les pensées de Dieu sur ma pauvre et vieille âme.

» En vérité, mes filles, je ne sais plus ce que je fais sur la terre. Oh! qu'il me serait bon de la quitter pour aller là où la céleste charité ne dédaigne pas de m'attendre! Mais encore, ah! prends patience, mon cœur, ce jour viendra. Meurs avant de mourir, et bien-

tôt viendra la vie, et la pleine jouissance de la vie. Plus le vide s'opère, plus la plénitude s'approche, et alors, ô quel immense bonheur!

» Je vous bénis du fond de mon cœur, vous et toutes mes bonnes filles de Béthanie.

» J. JOSEPH S. J. »

« Prends patience, mon cœur, meurs avant de mourir, et bientôt viendra la vie et la pleine jouissance de la vie. » Le P. Barrelle désormais est tout entier dans cette parole. Il sent que ses liens se dénouent et qu'en lui retirant la vigueur corporelle le Seigneur l'avertit de son prochain passage. « Je ne tarderai pas à mourir, disait-il, je sens que rien ne m'attache désormais aux choses terrestres. »

Impuissant à l'action, il se compare à l'enfant de Bethléhem qui, emmaillotté dans ses langes, n'opère pas moins efficacement l'œuvre de la Rédemption. C'est pourquoi, tant que lui reste la prière, c'est-à-dire jusqu'au dernier jour, il se dépensera devant Dieu pour le bien des âmes; il puisera à la source des grâces, et ses frères en distribueront pour lui les eaux vives, chèrement achetées par les gémissements de l'exil.

C'est une vie toute nouvelle, une existence tout intérieure qui est son nouveau partage, et le prestige qui environne son nom depuis 1828, dans ce pays où le cœur ne connaît pas l'oubli, il n'en pourra pas profiter pour lui-même; ce prestige s'étendra sur sa communauté comme un héritage anticipé qui couvrira d'honneur ses modestes commencements.

Le P. Barrelle essaya cependant quelques ministères. Cinq retraites aux enfants et trois retraites de communautés furent les derniers efforts de sa parole.

Nous ne passerons pas sous silence sa retraite aux Ursulines de Clermont.

Ce couvent, qui est au premier rang à Clermont pour l'éducation secondaire des jeunes filles, avait eu le bonheur, on s'en souvient, de recevoir les derniers soins du P. Barrelle s'éloignant de l'Auvergne et de la France. Son zèle y avait marqué une empreinte profonde, et la tradition de son éloquence et de sa sainteté, perpétuée dans le souvenir des plus anciennes religieuses, avait communiqué aux plus jeunes un pieux désir de l'entendre. Ce désir ne fut pas trompé, et l'attente de leur piété fut de beaucoup dépassée.

« Je le vois encore, dit l'une d'elles, je le vois à cette grille recueilli, exténué, ardent cependant et saintement enthousiaste, les deux mains croisées sur sa poitrine haletante et nous redisant sous mille formes, jusqu'à l'épuisement : — « Mes filles, mes filles, » aimez Dieu ! aimez Dieu ! aimez-le uniquement, » éperdument ! »

» Sa retraite peut se résumer dans cette parole : « Tout au profit de mon amour unique. »

» Combien nous fûmes touchées de son amour pour la solitude, de son indifférence à toute chose créée ! Pendant toute la retraite, il passa tous ses moments libres avec Dieu dans la sacristie, sans sortir une seule fois ; et quand M. l'aumônier l'invitait à faire une petite promenade pour se distraire : — « Merci, disait-il,

» le bon Dieu me distrait assez. » En effet, son entretien avec Dieu était continuel; il se promenait lentement dans la sacristie, laissant ouverte la porte du sanctuaire afin de saluer souvent d'une génuflexion le ravissant Ami de son cœur, et, se croyant seul, il s'épuisait en élans de tendresse, en soupirs enflammés.

» Sa patiente charité le mettait à la disposition de chacune, et il ne refusa jamais un conseil, un encouragement, une consolation. »

On trouvera volontiers ici quelques pensées recueillies de cette fervente retraite :

Sur l'amour. — « Dieu est charité. Or Dieu, dit l'Écriture, nous créa à son image. Voilà pourquoi il nous fit aimants, essentiellement aimants. Désormais je ne cherche plus comment je reconnaîtrai les bienfaits de mon Dieu; j'ai un cœur, cela suffit. O Dieu! soyez l'objet unique, l'objet envahisseur, l'objet maître de mon cœur; son objet épuisant!...

» Restez dans l'amour, dit l'Apôtre. Marchez, allez, venez, mais restez dans cet heureux cercle tracé autour de vous par votre Dieu : l'amour.

» Dieu a aimé le monde qu'il a fait, l'homme qu'il a créé par son Verbe, et après l'avoir tiré des profondeurs du néant et façonné à sa propre image, il le comble d'un déluge de biens. Le premier flot c'est son Verbe, c'est l'océan de la Divinité. Le second c'est son Saint-Esprit. O cœur de l'homme, que tu es un sanctuaire auguste!

» L'amour est unique; c'est son essence. Voici la règle, le principe de sainteté invariable : Ceci, cela

tournera-t-il au profit ou au détriment de mon amour unique? J'ai des yeux, des oreilles, un goût, pour voir, pour entendre, pour savourer; mais, mais la règle : cela tournera-t-il au profit de mon amour unique? — Oui? — C'est bien! — A son détriment? — Exclu! mille fois exclu! J'ai un esprit pour juger, une mémoire pour me souvenir, une volonté pour me prononcer, j'en puis user; mais la règle, la règle!... Jugements, souvenirs, ne blessez-vous point l'amour unique? Volonté propre! Ah! *tolle, tolle, crucifige :* elle tue l'amour.

» Un autre caractère de l'amour, c'est qu'il tâche de faire toujours davantage. Encore plus, encore mieux; voilà sa tendance, c'est dans la nature de l'amour. Dieu le Père a répandu avec profusion ses biens sur la terre, il a inondé les déserts de sa gloire. S'est-il restreint au juste, au convenable? N'a-t-il pas fait le plus, le mieux?...

» Le Fils n'a-t-il point dit : J'ai soif, soif du plus, soif du mieux pour l'homme! Il pouvait nous sauver par un seul acte intérieur, par une goutte de sang, et il est resté trente-trois ans ici-bas, et il n'a dit : « Tout est consommé », que lorsqu'il ne lui restait plus de sang dans les veines.

» Le Saint-Esprit ne nous donne pas une flamme, mais la fournaise; pas un don, mais tous les dons. Ah! pauvres âmes, pourquoi le faites-vous gémir? Pourquoi le tenez-vous captif? Ne voyez-vous pas qu'il ne demande qu'à s'épancher? Livrez-vous à lui, et, fussiez-vous des vers de terre, il vous donnera des ailes

pour voler, voler toujours. Madeleine, Pélagie, Thaïs, Marie Égyptienne, vous êtes les ouvrages de l'Esprit-Saint. Marie-Madeleine a causé d'inconcevables peines à Marthe, à Lazare, à Jésus, par ses retards et ses recherches. Mais cette femme est devenue par l'amour un vaisseau de pureté, et elle conduit au ciel la phalange des vierges sous la bannière de l'amour. Courage donc! courage! espérance! »

Reconnaissance. — « Tout en nous, tout hors de nous, est un moyen de parvenir à Dieu, de le bénir, de nous unir à lui. Chaque objet, chaque créature est un échelon de cette échelle mystérieuse qui porte à son sommet le Très-Haut. Chaque bienfait est un flot qui vient baigner nos pieds et sur lequel nous devons nous élever pour arriver jusqu'à Dieu.

» Chaque saison, chaque jour, chaque heure vient nous jeter des flots de grâce. Ah! si jusqu'ici nous n'avons pas su remercier l'Amour, reprenons notre cantique de bénédiction : *Agimus tibi gratias*. Sachons découvrir la bonté de notre Dieu : cette nature qui nous réjouit, c'est sa main qui l'a revêtue de sa parure; cet air que nous respirons, c'est le souffle de son amour qui nous fait vivre; ce vêtement que nous portons, c'est un tissu de ses bienfaits; cette cellule que nous habitons est pleine des témoignages de sa paternité miséricordieuse.

» N'ouvrons pas tant de livres, seulement celui de la nature et celui de la grâce. Chaque créature en forme un chapitre. Et toutes ces créatures, mises sur notre chemin, sont autant de voix qui nous crient :

Je suis un messager d'amour. Chaque bienfait de Dieu est un tison d'amour qu'il nous jette. D'où vient donc que nous n'en sommes pas consumés? Notre volonté doit être comme un bois desséché que nous jetons dans les flammes de l'amour. »

Imitation de Jésus-Christ. — « Nous sommes des tailleuses; un patron nous est donné. Il faut faire à l'étoffe toutes les échancrures que le patron demande. Et ce divin patron, c'est Jésus-Christ.

» Jésus est notre sacristie. Le prêtre, suivant les jours, se revêt d'ornements de diverses couleurs pour monter à l'autel. Nous, nous devons aller prendre en Jésus-Christ, suivant les diverses circonstances, les saints ornements des vertus, pour aller ensuite offrir notre sacrifice. L'humilité a une couleur bien foncée, mais la pureté est blanche et la pauvreté est or.

» Jésus est la voie, la porte de la justice. Admirer les exemples de Notre-Seigneur, c'est bien; mais souvenons-nous qu'il est notre porte et qu'après avoir contemplé les magnifiques ornements de cette porte auguste, nous devons entrer par elle dans nos propres appartements pour les parer des mêmes vertus. »

Humilité. — « Deux vertus sont essentiellement la base des autres : l'humilité et la pauvreté. L'humilité creuse un abîme en nous; la pauvreté élève un mur autour de ce vide pour que rien au monde ne puisse y tomber et le remplir. Alors Dieu voyant cet abîme qui l'appelle, se précipite dans l'âme.

» Jésus, Marie, Joseph, ces géants du paradis, faisaient de toutes petites choses; et vous, grande

épouse de mon très-petit Dieu, vous, vous ne voulez accomplir que de l'extraordinaire!

» C'est une fleur d'agréable odeur que la petitesse. Respirez-en la suavité. Le jardin où elle brille avec le plus d'éclat est le Cœur de Jésus. Oh! quelle humilité que la sienne!

» Il n'y a rien de plus vil qu'une âme qui s'estime, ou qui ne sait pas se mépriser. »

Obéissance. — « Nous sommes des blocs de pierre enfoncés dans la montagne et cimentés par le péché. Pour être mis dans le céleste édifice il faut rouler en bas, ras de terre, et ce n'est que dans le vallon que Jésus nous travaille et nous polit.

» *Et erat subditus illis.* Jésus rassemble tous les trésors de sa divinité, toutes les perfections de son humanité, sa sagesse, sa lumière, sa sainteté; il en fait un immense faisceau, et il le lie et le relie par la corde sacrée de l'obéissance : *et erat subditus illis;* il se met dessous. »

Zèle. — « La charité couvre la multitude des péchés. J'ai un passé affreux qui, semblable à une mer houleuse, porte jusqu'à moi les débris de mes naufrages. Mais je vais sauver les âmes et je serai sauvé. Un ange descendra du ciel, il portera une épaisse couverture tissue de mes actes apostoliques, et Dieu ne verra plus mes crimes.

» Les âmes apostoliques sont semblables à des aigles qui fondent sur leur proie, qui l'enlèvent avec eux jusqu'à leur hauteur. Ils prennent, ces aigles divins, une âme, la ravissent, la déposent aux pieds

du Bien-Aimé, et reprennent aussitôt leur vol pour courir après une autre conquête.

» Il viendra un temps, dit Zacharie, où une fontaine sera dans Jérusalem, et tous seront altérés. Jésus est la fontaine d'eau vive puisant dans la source de la divinité et déversant sa plénitude sur les âmes. L'âme apostolique est aussi cette fontaine, et Jésus-Christ doit en être la source. Or, de même que le tuyau d'une fontaine s'enfonce dans la source, de même il faut que cette âme soit unie à Jésus-Christ au dedans, soit plongée, immergée dans Jésus-Christ et entretenue par Jésus-Christ. — Il faut pour que l'eau s'écoule pure et abondante, qu'il n'y ait aucune obstruction dans le canal; voilà ce que fait l'examen. Il faut que cet écoulement soit facilité, hâté; voilà ce que fait l'oraison. L'examen, semblable à une sonde, nettoie le canal et donne passage libre à l'eau; l'oraison, comme une pompe foulante, presse l'eau, la pousse, la fait jaillir avec abondance. Et alors la fontaine arrose tout le jardin adjacent et répand la fertilité. — Mais sans examen, sans oraison, point d'apôtre, point d'âmes sauvées ! »

La retraite au couvent de Notre-Dame, à Issoire, eut lieu au mois d'octobre 1860.

Celle des Dames du Sacré-Cœur, à Bellecroix, sur la paroisse d'Iseure, près de Moulins, avait commencé le 10 août 1860. La maison de Bellecroix eut le bonheur d'entendre la dernière retraite que l'Apôtre du Sacré-Cœur ait donnée à cette congrégation dont il fut comme le second père.

Le fruit fut ce qu'il était toujours quand cette âme sacerdotale, livrant la carrière à la divine charité, s'épanchait au milieu de cœurs avides de Dieu et capables de comprendre Jésus-Christ. Non moins grande fut l'édification. La chapelle du pensionnat était alors dans une vaste salle, qu'avoisinait la chambre du Père. La nuit donc, s'étant bien assuré d'abord que nul domestique ne couchait dans son voisinage, et qu'il était dans une solitude muette, il sortait de sa chambre et passait la nuit devant le saint Tabernacle. Cependant son cœur allait s'enflammant peu à peu, éclatait en soupirs et en gémissements... et, réveillées dans les étages supérieurs, les religieuses, accourues discrètement à ses plaintes pour lui porter secours, le trouvaient sur le marchepied de l'autel, où, comme saint François Xavier, il cherchait son unique repos dans le bonheur d'être aux pieds de Jésus-Christ.

Il advint qu'à son exemple une partie de la communauté obtint de passer en prière les heures du sommeil, se reprochant de dormir pendant que le saint homme veillait et priait pour elle. Celui-ci, quand sonnait le réveil, rentrait discrètement chez lui ; on l'en voyait ressortir un quart d'heure après, afin qu'on ne pût soupçonner ses saintes pratiques. Mais quel moyen de surprendre ces regards vigilants, avides de bons exemples, et dès longtemps instruits sur les mérites du fervent religieux ?

De retour à sa solitude de Clermont, qui ne renfermait encore qu'un Père et un Frère coadjuteur, il

reçut de Bellecroix des témoignages effectifs de gratitude. On venait délicatement en aide à sa pauvreté. Voici sa réponse :

« 29 août 1860.

» Ma bonne et digne Mère,

» *La paix de Notre-Seigneur.*

» Vous me parlez de reconnaissance. Eh ! Seigneur, qu'ai-je donc fait? Pauvre canal, je vous ai transmis ce qui se trouvait sur mes lèvres. La grâce a fait le reste, tout le reste; au Cœur de Jésus l'action de grâces; à nous rien, le rien. Et cependant que n'ai-je point déjà reçu, sans compter ce que j'ignorais et ce que je n'ai appris qu'à mon retour ici, lorsque j'ai décacheté votre riche enveloppe !

» De plus, voilà que vous réitérez vos charitables instances pour le tableau de notre divin Cœur. N'est-ce pas vouloir ajouter de nouvelles dettes de ma part aux anciennes? Et comment voulez-vous que je me libère après cela? Vous me forcez donc à être insolvable! Mais enfin, puisque votre charité veut vaincre, je ne saurais lui résister. »

Or le tableau vint bientôt, peint par l'une des religieuses de Bellecroix. Il devait être l'unique ornement du petit salon transformé en chapelle provisoire, et dédiée au Sacré-Cœur de Jésus. Notre-Seigneur, montrant son Cœur embrasé, y avait pour auréole les neuf chœurs des anges.

Voici le remercîment du P. Barrelle :

« Clermont, 9 décembre 1860.

» MA DIGNE ET BONNE MÈRE,

» *La paix de Notre-Seigneur.*

» Je ne me doutais pas, malgré la connaissance que j'ai de votre charité, qu'elle en viendrait à me visiter ici pendant mon absence.

» J'étais dans une petite ville peu éloignée d'ici, Saint-Amand de Tallende, où je donnais quatre jours de retraite à un pensionnat des Dames de la Miséricorde, et c'est alors que votre charité me cherchait à Clermont.

» La retraite finie, je rentrais dans mon gîte, et l'on me donne la bonne nouvelle. Je n'avais point à former ni à éprouver des regrets, puisque le visiteur m'attendait. Nous avons pu nous voir et nous donner un regard réciproque. Quiconque nous eût vus en ce moment-là n'aurait pas manqué de dire : Ils s'aiment bien! Assurément c'était pure vérité.

» Veuillez donc recevoir mes humbles remercîments du sensible plaisir que vous m'avez causé, vous, ma bonne Mère, et la main habile et amie qui vous a si bien secondée par sa piété et son pinceau.

» Nous tenons tant l'un à l'autre, que nous n'avons pu encore nous séparer, et nous voilà, en ce moment-ci même, en présence. Délicieuse compagnie! Vous le savez : les neuf chœurs des anges sont avec nous; seulement ce bel Amour, on le voit, est triste et demande consolation. Je vais, ou plutôt nous allons

faire de notre possible et de notre mieux pour alléger le poids mortel de ses peines.

» Il ne vous en bénira toutes que plus abondamment, et je l'en supplie.

» Votre reconnaissant serviteur.

» J. Joseph S. J. »

Une retraite fut demandée au P. Barrelle pour les pauvres d'une maison de charité, tenue par les Sœurs de Nevers. — « Oui, dit-il, je la donnerai moi-même, et j'y tiens, car ce sont des pauvres de Jésus-Christ. »

A Aigueperse, le mardi 8 janvier 1861, il commença une retraite aux petites filles qui sont élevées par les Sœurs de la Miséricorde. Quelques jeunes personnes, faute de place, n'avaient pu y assister. Il les réunit et leur dit : — « Allez dans la ville, mes enfants, et invitez encore les jeunes filles de vos amies qui voudront profiter avec vous des saints exercices. » Il en fit ainsi de petits apôtres. Un bel auditoire se trouva réuni, captivé et gagné par la sainte parole.

Cet auditoire enfantin lui coûtait la même préparation que les plus graves assemblées. Le bon Père se préparait avec autant de zèle, et parlait avec le même feu, se consumant d'efforts, livrant son temps et ses forces. — « C'est bien de la peine pour de petits enfants, lui dit le bon curé. Ménagez-vous, mon Révérend Père, je vous en prie. — Non, non, Dieu le veut! Dieu le veut! » Ce fut comme un suprême effort; le Père revint épuisé.

Intérieurement, le travail de l'âme sous l'opération

divine était bien autrement douloureux. Notre-Seigneur lui faisait acheter par la souffrance intérieure tous les succès de la grâce. Écoutons-le :

« Je viens de terminer ma petite retraite; le travail n'a pas été petit. Ma marche a été pénible, Notre-Seigneur le permettant ainsi, comme vous le savez, pour les raisons que vous connaissez. Cette tâche m'a été singulièrement laborieuse à cause de mon immense vide et de mon écrasante pauvreté. Dieu! comme tout mon intérieur a été sous la meule! J'allais cependant, et la grâce m'a paru opérer dans mon petit et modeste auditoire, selon la capacité de l'âge et de l'intelligence. Tous semblaient être contents, et me montraient une filiale affection. Je dis *tous* au lieu de dire *toutes;* car à part M. le curé et son vicaire, je n'avais que les religieuses et les enfants au nombre de quatre-vingts, et les personnes pieuses à mes instructions.

» Le Saint-Esprit m'avait pris et attiré pour ainsi dire à lui dès le moment de mon départ, et je l'invoquais dans le cœur comme une belle colombe. Je le sentais alors me nourrissant, me remplissant et me consolant. Son action intérieure a continué à se faire sentir pendant toute la retraite, plus ou moins, sans m'enlever cependant à la pression broyante de ma totale impuissance; mais alors il me suggérait cette parole de saint Paul : « Que la charité du Père, la grâce du Fils et la communion du Saint-Esprit soient avec moi. » J'ai fait, dans ma misère, ce que j'ai pu, et dit ce que j'ai su pour faire connaître et aimer mon bon Père. Puissé-je avoir laissé là des grains qui restent pour

se développer au jour de la moisson! Priez afin qu'il en soit ainsi pour la joie de notre bien-aimé Jésus. »

Le P. Barrelle ne donna plus qu'une courte retraite aux Enfants de la Providence, et un triduum aux pensionnaires de la Visitation de Clermont. Encore, ce dernier écho d'une éloquente parole qui avait si efficacement semé l'Évangile en tant de contrées diverses, semblait-il expirer sur ses lèvres. « L'amour divin était l'unique ressort de sa voix et pouvait seul suppléer les forces physiques qui, le discours achevé, lui faisaient complétement défaut. »

La direction spirituelle d'une petite communauté religieuse, les confessions extraordinaires des sœurs de la Miséricorde à Saint-Amand de Tallende, enfin le soin d'un certain nombre de consciences qui s'étaient mises sous sa conduite, voilà le résumé de ses derniers travaux. De rares instructions familières dans quelque communauté dépassèrent bientôt la mesure de ses forces, et à partir du 19 janvier 1862, il ne fit plus à nos religieux les exhortations domestiques dont jusqu'alors il avait pris la charge. Ce jour-là était le second dimanche après l'Épiphanie, solennité du Saint Nom de Jésus et fête patronale de la Compagnie. Ce nom adorable a eu les derniers accents de cette voix qui savait lui donner une si douce harmonie.

Une prédication restait encore au P. Barrelle, celle de sa présence; une éloquence incomparable, celle de sa grande vertu.

On remarquait que son grand âge, son air angéli-

que, une pieuse et touchante sérénité répandue sur ses traits, et, quand il priait, je ne sais quel doux rayonnement émanant de son cœur vers le tabernacle ou vers la croix, lui donnait avec saint Jean l'Évangéliste, un de ses patrons, une heureuse ressemblance. En le voyant passer dans les rues on se demandait avec surprise : — « Quel est donc ce prêtre qui semble toujours porter le bon Dieu ? » Un saint prêtre de Clermont l'appelait le paratonnerre de la ville. Un autre disait : — « C'est une perle précieuse dans l'Église de Jésus-Christ. »

Mais le Seigneur s'apprêtait à lui donner place dans les trésors de son éternité. Il le retirait du monde extérieur et le purifiait au dedans.

Au mois de juin 1861, il écrivait déjà :

« La suppression de l'ouvrage extérieur facilite l'intérieur, et n'est-ce pas une vraie jouissance que de pouvoir s'appliquer à son unique Amour sans l'embarras et les distractions des créatures? »

Et quelques mois plus tard, faisant allusion à la construction d'une église : « A Bellecroix, Jésus construit et reconstruit. A Clermont, rue Bansac, il se plaît à saper certains édifices par la base. Ah! que n'achève-t-il bientôt, et tout sera enfin consommé. Serait-ce donc un malheur? Oh! pas du tout, mais bien le comble du bonheur. Est-elle donc, par le temps qui court, si douce la vie?... Ne marchons-nous pas dans la boue, et ne respirons-nous pas les miasmes de toutes les iniquités? L'amour non-seulement n'est pas aimé, mais tout conspire et concourt

efficacement à l'éteindre. Où se trouve encore ce beau feu? On le prostitue à soi et aux créatures ; il n'en reste plus pour la Beauté et pour la Bonté infinies. La chose est-elle supportable? Oh! bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur! »

Maintenant donc, dans cette thébaïde de ses derniers jours, au milieu de quelques novices fervents et de trois ou quatre religieux rompus à la régularité et au zèle, la charge du saint Recteur se bornait presque, et sans inconvénient, à la responsabilité de la prière et à la présidence de la vertu.

Comme il portait bien ce double fardeau!

Dès les premiers jours, il avait établi sa chambre auprès de la chapelle, dont, plusieurs mois durant, il se constitua l'unique sacristain. Lui-même préparait l'autel, balayait le sanctuaire et le corridor qui y conduisait, époussetait le pauvre mobilier, purifiait les burettes, et son cœur se reposait complaisamment dans ces soins donnés au culte du divin Maître. Tout était tenu avec un cachet de propreté, seul luxe de ce commencement, qui trahissait dans sa minutieuse attention une œuvre de tendresse.

« Mon Père, lui disait une pieuse bienfaitrice, tout doit manquer à votre chapelle. » Il répondit joyeusement : — « Ma fille, le bon Jésus n'est pas difficile. A Nazareth tout était pauvre. La bonne Mère tenait seulement tout bien propre... » Et il ajoutait de gracieux détails sur la sainte Famille.

Quelle joie presque enfantine lorsqu'il reçut d'Avignon une crèche selon l'usage méridional, offrant aux

regards les diverses scènes de la Nativité. Il décrivait chaque personnage avec la candeur d'un enfant qui vient de recevoir ses étrennes. Tout ce qui lui rappelait son Jésus et se rapportait à lui lui donnait de douces allégresses. Il aimait à faire par la pensée de fréquents pèlerinages aux Saints-Lieux. Pour s'aider à cette pieuse pratique, il avait dans sa chambre, en face de sa table, une forte carte murale, offrant le plan détaillé de la Terre-Sainte et de Jérusalem. C'est sur ce plan que pendant plus d'une année il suivit pas à pas Notre-Seigneur dans sa carrière mortelle. Le jour où l'Église célébrait quelque trait spécial de la vie du Sauveur, si quelque novice avait la bonne fortune d'entrer dans la cellule du P. Recteur et de jeter sur la grande carte un regard furtif, ce regard n'échappait pas au P. Barrelle. Il en prenait occasion d'un entretien spirituel. S'il pensait être écouté avec plaisir, il se levait, s'approchait de la carte, et montrant le lieu de la scène, il commentait en quelques paroles pleines de feu et de piété le récit du Nouveau-Testament. On le sentait : son cœur était là tout entier dans ces lieux sanctifiés par la présence et par les actions du Dieu fait homme. Son ardeur se montrait tout entière dans l'entraînement inséparable de pareils entretiens.

Elle était telle qu'un novice ne crut pas pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance au P. Recteur, qu'en faisant, à son insu, une neuvaine pour obtenir la faveur signalée accordée à quelques saints d'un pèlerinage surnaturel en Terre-Sainte.

« Connaissant les sentiments de notre vénéré Père, dit un novice de Clermont, j'allai le trouver un jour pour réchauffer mon âme en l'entendant parler de ce qu'il aimait. Mon attente ne fut pas trompée. Malheureusement ma mémoire n'a conservé fidèlement que les dernières paroles de cet entretien. Elles avaient trait au saint abandon entre les mains de Dieu. — « Il faut se laisser conduire comme un petit » enfant par Notre-Seigneur. Croiriez-vous qu'il m'a » été offert d'aller en Terre-Sainte, et pourtant je n'y » suis pas allé. Je découvrais un jour, comme nous » devons le faire, mes désirs au R. P. Provincial, il » me dit : — Mon Père, si vous voulez aller à Jérusalem, vous n'avez qu'à dire un mot, je puis vous » y envoyer maintenant. Mon cœur tressaillait, j'hé- » sitai, cependant je n'ai pas dit le oui décisif ; il faut » en tout se laisser conduire par le bon Maître. »

Quel transport n'excitait pas en lui le tabernacle, où ce n'était plus la froide représentation du Sauveur Jésus, mais son Jésus en personne, vivant si près de lui qu'ils semblaient n'avoir qu'une même demeure.

Sa chambre, en effet, c'était encore le sanctuaire. De plain-pied avec la chapelle, car ces deux pièces étaient deux petits salons attenant l'un à l'autre, elle communiquait avec celle-ci par une porte qui s'ouvrait souvent et qui, même fermée, ne les séparait guère. Un même recueillement semblait régner de l'une à l'autre, et le bon Père se sentait vivre incessamment sous l'influence immédiate du saint tabernacle.

« Que je suis heureux! disait-il; c'est peut-être ici la seule maison de la Compagnie où la chambre du supérieur communique ainsi avec la chapelle. Quand l'église sera construite, il n'y aura plus le même avantage; mais alors je serai parti. »

Excité par ce délicieux voisinage, plus que jamais il remplissait sa chambre de soupirs ardents, et lui confiait d'amoureux colloques. On peut le dire : l'oraison était sa nourriture, son élément, son repos. Plus encore : elle était comme la respiration de sa vie, qui s'exhalait en élans vers le tabernacle et vers le paradis. Un mélange d'amour et d'humilité donnait à ces aspirations habituelles un caractère particulier. C'était comme un gémissement, un composé indéfinissable d'humiliation et de joie, de supplication et de reconnaissance. De sa chambre l'explosion s'en faisait entendre dans les appartements voisins et dans la chapelle, et les murs indiscrets la laissaient échapper au dehors; sans le savoir, il rendait ses frères témoins invisibles des secrets de son âme. Pour amortir l'écho de ses gémissements et leur laisser une liberté plus entière, on fut obligé de doubler la porte qui séparait sa chambre de la chapelle domestique.

Entendons-le confesser ses langueurs dans une lettre confidentielle :

« Je suis toujours à la recherche de mon Jésus, et mon pauvre cœur en est toujours plus affamé; et, comme vous le savez, c'est dans les endroits des saintes Ecritures où il en est traité plus directement

que j'aime à aller puiser cette bonne et consolante nourriture, mais que goûte seul le palais de la foi. Quand on l'a une fois goûtée, Dieu! Dieu! combien le reste paraît insipide! quel vide! quelle pénurie! quel rien affreux! en tout ce qui n'est pas notre Jésus! Ah! Jésus! aimable et si aimant Jésus!... Et voilà cependant que l'immense multitude, en son délire, se persuade que dans ces fanges qui les enveloppent se trouvent la vérité et le bonheur, tandis que vous, Jésus, lait et miel du paradis, vous n'excitez en eux que des nausées! Y a-t-il illusion, abrutissement comparable à celui-ci?... Et les hommes, si ce n'est un bien petit nombre, ne voudront jamais en sortir! Cette vue m'a déchiré le cœur, et j'ai prié avec instance pour ces pauvres aveugles. »

Et encore :

« Ce matin à l'oraison une très-vive lumière m'est venue, comme un trait qui me donnait l'espérance de voir bientôt mon exil finir. Ah! Jésus! Jésus!... voilà encore une illusion aimable de mon cœur et de mon amour. Veuillez en agréer le sacrifice. Oh! que vous m'êtes chère, Unité[1]! O amour, que tu m'es un amer faisceau de myrrhe! N'importe, j'aime, oh! oui, j'aime son amour, et je crois de toute l'étendue de mon cœur à l'excès de son amour pour moi. Le Bien-Aimé dont je jouis sera toujours, toujours mon bien-aimé, et moi, oui, moi abject, je suis et serai tou-

[1] C'est ainsi qu'il nommait toujours la sainte humanité de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, en vue de la communion.

jours son fils, le fils de sa substance, qui se cache ici, dans son cœur; et je le tiendrai, le baisant sans cesse, entre mes bras, sur mon sein, dans mon cœur; car il est le seul bien; il m'est d'autant plus aimable, qu'il fait davantage souffrir et languir ce cœur qui l'aime si passionnément. Je délire, peut-être, mais vous le savez, ce consolant et rassasiant délire en soulageant mon pauvre cœur, l'aide à soutenir son mystérieux martyre... Ah! qu'est donc l'amour! comme il m'est cruel! Mon Dieu, laissez-moi vous le dire : toujours, toujours attendre! Attendre, me répond mon cœur, attendre sans se lasser jamais, au milieu des ennuis qui naturellement sont provoqués par la plénitude du bien qui est l'objet de cette attente. C'est, je le comprends bien, une participation qui m'est faite à l'état dans lequel a vécu Jésus-Christ notre amour, et dans lequel il vit encore en son tabernacle eucharistique.

Ainsi nuit et jour le consumait la flamme de la divine charité. Elle allumait en son cœur une soif de Dieu qui ne pouvait s'étancher que dans de continuelles communications avec le Dieu du tabernacle. Puisqu'il ne pouvait s'échapper corporellement de son exil terrestre, du moins son âme s'élevait-elle vers la sainte patrie et trompait par d'incessants entretiens avec le Ciel les tristes langueurs de l'attente. Il ne s'arrachait plus que par une nécessité de charité ou de zèle à son profond recueillement; encore ne pouvait-il entièrement cacher la violence qu'il devait se faire; et sitôt qu'il avait accordé au prochain ce que demandait la vertu, par la pente désor-

mais naturelle de tout son être, il revenait à sa chère cellule et à ses colloques embrasés.

Ce n'est pas qu'une marque la plus légère d'impatience ou d'ennui vînt désobliger le visiteur qui interrompait sa prière ou sa contemplation. Mais, après avoir accueilli d'un regard doux et profondément bon, d'une parole bienveillante, mais grave et mesurée, celui qui avait à lui parler, la sobriété de ses réponses, l'ensemble recueilli et significatif de sa personne et de sa cellule insinuait assez de soi-méme qu'il n'y avait place que pour les pourparlers nécessaires; et quand on se retirait, le sourire reconnaissant dont il accompagnait son adieu semblait un merci donné à la discrétion.

Se rendait-il au parloir, refoulant promptement en lui-même le désappointement de ses inclinations à la solitude, à peine il se trouvait en présence des étrangers que son front revêtait une bénignité particulière. A son regard affable, à son grand geste accueillant et satisfait, on pouvait se persuader qu'on lui causait, en le visitant, une joie profonde. Il écoutait, il s'informait avec intérêt, il rappelait agréablement les plus lointains et les plus minutieux souvenirs; mais rarement il s'asseyait, et quand il n'avait à remplir qu'un devoir de civilité, bientôt on comprenait que le bon Dieu l'appelait ailleurs. Il laissait en s'éloignant l'impression que produit un être surnaturel; on ne regrettait que plus vivement qu'un homme dont la présence était si profitable eût tant de répugnance à se laisser voir.

Mais son secret était à lui. Il le cachait humblement à tous les regards, il en augmentait le trésor dans les mystérieuses communications de sa sainte solitude. Avare de loisirs si fructueux, il en disputait au temps les moindres parcelles.

Or, cette secrète richesse qu'il a voulu d'une main trop modeste ensevelir dans l'oubli, dont il a détruit les moindres indices, la Providence nous en gardait la révélation. Malgré les précautions de son humilité, quelques épanchements sont demeurés comme un débris précieux échappé à sa prévoyance. En abordant au port de son éternité, il a laissé ce débris sur nos rivages. Nous en offrirons quelque chose au lecteur dans les chapitres suivants.

CHAPITRE XXXIV.

CONFIDENCES SPIRITUELLES.

Exil loin de Jésus. — Dieu inconnu. — Amour pour la Croix. — Détresses intérieures et repos dans l'amour. — Compte rendu de deux retraites.

Pendant que le P. Barrelle était dans l'une de nos résidences à titre de supérieur, mourut un religieux remarquable et qui laissait autour de soi de grands regrets. On vint du dehors lui demander de faire insérer dans les journaux un article nécrologique. L'humilité, sa conseillère habituelle, lui suggéra de décliner la proposition. Hors les cas exceptionnels, croyait-il, mieux vaut laisser à l'ombre mystérieuse qui eut ses préférences la mémoire d'un religieux, que d'en occuper l'opinion publique. N'ayant qu'une ambition parmi les hommes, celle d'être en oubli à toute la terre, il aurait cru faire injure à ses frères que de ne les point estimer épris comme lui de ce vertueux désir. Oh! ce n'est point lui qui aurait songé à écrire ses mémoires sur son lit de mort, pour édifier la postérité. Persuadé qu'il occupait en ce monde une place usurpée, il ne pensait qu'à disparaître, à s'effacer, s'il était pos-

sible, du souvenir des hommes, satisfait s'il pouvait vivre dans le souvenir de Dieu.

C'est pourquoi dans les dernières semaines de sa vie il fit la revue de tous ses papiers, et chaque jour il livrait à son garde-malade, pour les jeter au feu, tout ce qui pouvait, en quelque façon, rappeler honorablement sa personne et ses écrits. Le bon Frère, novice encore, et candide par nature, était un exécuteur bien choisi de ses hautes-œuvres. Aveugle en son obéissance, il nous l'a raconté lui-même avant de rejoindre au ciel son saint Recteur, il ne lui vint pas en pensée que peut-être il brûlait des trésors.

Ainsi l'édification a perdu des richesses regrettables. L'humble religieux poussa plus loin la prévoyance. Il lui est arrivé, avec une personne qui eut souvent les confidences de son âme, de se faire remettre en dépôt la correspondance abondante de plusieurs années, et, sans doute, comme il disait, pour l'exercer au sacrifice et désapproprier son cœur, mais plus encore pour détruire un monument de sa propre sagesse, de livrer aux flammes ce recueil chèrement conservé. Nous avons perdu par là, nous dit le correspondant du bon Père, un code complet et remarquable de direction spirituelle.

Le lecteur en pourra juger dans ce chapitre même par les lettres que nous citerons à la fin. Elles sont presque toutes adressées à la même personne à une époque plus récente; et, par une permission divine, ces débris de confidences surnaturelles ne se sont pas trouvés, eux aussi, à la portée du religieux

mourant. Dieu voulait nous conserver ce témoignage authentique d'une parfaite vertu.

A côté de cette source inattendue, le Seigneu nous en a ouvert une autre également précieuse : le souvenir de pieux entretiens écrits à l'heure méme des confidences, ou gravés dans la mémoire comme sur l'acier, par une personne qui eut une part presque unique dans ses intimes épanchements.

Nous commencerons par les confidences orales, où se mêlent çà et là, sans désignation, quelques extraits conservés des lettres anéanties; puis, selon l'ordre chronologique, les épanchements de la correspondance. Afin de ne pas excéder la juste mesure, nous renvoyons au recueil des lettres spirituelles la plus notable partie de ces documents précieux.

Le P. Barrelle allait volontiers prêcher, dans une maison religieuse, les membres de la communauté ou de pauvres enfants. Avant ou après, se sentant dans un milieu qui dilatait son âme, il la laissait quelquefois s'échapper en communications.

« Un jour donc, c'est la supérieure qui parle, je le trouvai fort oppressé. Je lui demandai ce qu'il avait : « Rien autre, me dit-il avec sa simplicité ordinaire, » qu'un surcroît de langueur. Ah ! l'exil ! l'exil ! comme » il pèse sur mon cœur ! Comme cet éloignement de » Jésus me brise le cœur ! Ah ! bon Jésus ! cher Jésus ! » divin Ami, murmurait-il en montant l'escalier, où » êtes-vous donc ?... je vous cherche et me lasse à » courir après vous, et toujours vous m'échappez ! »

» Arrivé au salon de la communauté : « Enfin, mon

» enfant, dit-il, j'ai besoin de parler de Jésus, et je » viens vous trouver, parce que vous comprenez ma » peine et que vous avez pitié de ma faiblesse. Je suis » si misérable! Parlons donc un peu de notre Jésus. » Ah! il est si aimable, Jésus! Jésus, c'est la vie! » Jésus, c'est la vérité! Jésus, c'est la voie! Jésus, » c'est... c'est le ciel!... Mais que dirai-je? Non, je » ne puis dire ce que je comprends. Jésus, c'est Jésus! » je ne puis rien dire de plus. Hé! qui comprendra » jamais ce que renferme ce nom Jésus, et ce que » c'est que mon Jésus? Mon Jésus, c'est l'ineffable, » c'est l'infinie beauté du Père, l'image de ses divines » perfections; c'est son Paradis éternel!... »

» Et après être demeuré comme anéanti dans un silence de profonde admiration pendant lequel il semblait que son cœur voulait s'échapper de sa poitrine par la force de ses soupirs, il ajouta : « Cependant ce » Jésus si admirable, qui fait toutes les délices du » cœur de Dieu lui-même, n'est point aimé des hom» mes, et n'en est pas connu. O mon Jésus si aimant » et si peu aimé! que ne m'est-il donné de gagner le » cœur de tous les hommes à votre amour! Ah! » que ne me faites-vous un incendiaire du feu de votre » charité! Ah! Jésus! Je ne sais plus ce que je dis; ce » que j'éprouve me met hors de moi. Mais pourquoi, » Jésus, êtes-vous si aimable? Mon cœur est trop petit, » il déborde. »

» Et toujours plus suffoqué, il poursuivait ses élans avec plus de véhémence. Tout à coup son visage se trouva resplendissant. « O Jésus! ô Amour! s'écriait-il,

» ô transformation de l'homme en Dieu par Jésus en » son Eucharistie!... » Et en disant ces mots, ses regards demeuraient fixés vers le ciel. Que se passa-t-il dans son âme? je l'ignore; ce que je puis assurer, c'est qu'il s'opéra en lui une sorte de transfiguration pendant que, transporté et ravi par l'ardeur de son amour, il s'écriait : « Non, non, ce n'est plus moi » qui vis, c'est mon Jésus qui vit en moi!... » Puis, un peu après, revenant à lui, étonné de me voir, car il avait oublié, paraît-il, qu'il n'était point seul : — « Comment se fait-il que je sois ici? » Et, tout confus, sans donner le temps de répondre, il s'enfuit avec précipitation.

» Dans un autre de ces entretiens intimes, il dit : « Je suis hors de moi depuis ce matin, ayant au cœur, » comme un glaive à deux tranchants, ces paroles de » saint Paul : Au Dieu inconnu! Ah! pleurons, pleu-» rons avec des larmes de sang, l'oubli où le laissent » ses créatures! Dieu!... mais qui le connaît! qui le » connaît! » Et en même temps qu'il répétait ces mots, comme si un éclair de lumière se fût échappé de son cœur, je croyais voir tout ce que renfermait ce mot Dieu dans le sens que le prononçait le Père d'un ton inspiré; et comprenant le besoin de son cœur, je lui répondis : « J'ai tout compris! Dieu, c'est Dieu! » — *Amen*, *amen*, *amen*, reprit-il avec véhémence; » c'est le chant du ciel : répétons-le avec lui. » Et il s'abîma dans un profond silence d'adoration. Puis, après un peu de temps, il se leva et s'en alla sans dire autre chose.

» Un jour, pendant l'octave du très-saint Sacrement, il se surpassa en expressions de tendresse en parlant de son Jésus, au point que je suis dans l'impuissance de les retracer ici. A la fin de son entretien, il me disait avec sa digne simplicité : « Mais ne » pensez-vous pas que votre Père est fou? Ah! Jésus, » pardonnez-moi si je déparle en parlant de vous; » vous le savez, cher mien, si j'en agis ainsi, c'est » que vous avez été fou de moi, et, en retour, c'est » bien juste, vous le voyez, je suis fou de vous. »

Que de fois semblables expressions sont tombées de ses lèvres et de sa plume!

Le divin amour se manifestait dans ce bon Père par son ardeur pour la croix.

On s'étonnait un jour de le voir dans un état de jubilation extraordinaire. « Vous ne savez pas, dit-il, que je commence tellement à prendre goût à la souffrance que j'en suis affamé. En vérité, la Sagesse incarnée s'entendait parfaitement aux bons morceaux quand, pendant tout le cours de sa vie, il se reput sans cesse de croix, de mépris et d'humiliations. Je comprends pourquoi. Ah! qu'il avait donc bon goût, ce cher Maître, et qu'il est admirable dans ses voies! j'en suis ravi. Je ne sais pourquoi il a plu à ce cher de mon cœur de saturer mon âme de ce pain délicieux pendant cette semaine d'une manière ineffable. Voyez-vous, ce tendre ami avait, je crois, donné carte blanche à toutes les créatures de me servir à souhait ce mets de son divin Cœur. C'était à la façon des flocons de neige, quand les vents se croisent, que cela m'ar-

rivait; je n'avais qu'à recevoir et à ouvrir la bouche de mon cœur; et ce rien de cœur s'en nourrissait avec un appétit et un goût insatiables qui lui en faisaient désirer l'augmentation. »

« De son côté, mon bon Père semblait prendre un singulier plaisir à me voir aux prises avec tant de sortes de contradictions à la fois, et j'étais heureux de lui procurer cette satisfaisante récréation, pensant en moi-même à ce que faisaient autrefois les athlètes pour réjouir les curieux qui allaient jouir du spectacle de leurs luttes. Oh! ne faut-il pas que je récrée un peu, moi, le cœur si pressuré de mon bon Père? Cette pensée me remplissait de joie, et j'aurais voulu me voir, si cela avait pu lui être un peu agréable, jeté dans un amphithéâtre, comme saint Ignace. Mais je n'en suis pas digne! » Et des larmes coulèrent de ses yeux, et il murmurait en soupirant : « Non, non, Jésus, mon amour, je n'en suis pas digne, je n'en suis pas digne; c'est encore trop que, dans votre bonté, vous vouliez bien me gratifier de ces quelques parcelles de votre précieuse croix! »

Se tournant ensuite vers son interlocuteur : — « Promettez-moi donc d'offrir pour moi tout ce que vous ferez cette semaine, pour remercier mon bon Père de la large part qu'il m'a faite de ses souffrances. »

Quelque temps après, l'ayant revu, il lui dit avec une agréable gaieté : — « Vous êtes, à ce que je vois, un fort bon commissionnaire, mon enfant, et je ne manquerai pas de vous députer souvent auprès de Notre-Seigneur pour lui offrir mes remercîments; sûr

qu'il ajoutera toujours de nouveaux dons à ceux qu'il nous a déjà faits. C'est à en être ravi d'admiration. Depuis que je vous ai constitué mon intermédiaire d'actions de grâces, je me suis aperçu que mon bon Maître a pris goût à me voir ballotté par les mille caprices des créatures, et, de plus, il a trouvé bon d'y ajouter l'action sensible des démons. J'étais sous leur action comme une sorte de chiffon entre les dents et les griffes d'un petit chien; et vous savez comment ces petits animaux amusent quelquefois leur maître en secouant les guenilles qu'on leur jette. Eh bien, ceci vous donne l'idée la plus vraie de l'état où je me trouve, par l'effet de l'incommensurable charité de mon Jésus. Et j'aime à me voir ainsi à la merci de toutes créatures, hommes et démons, pour la joie de mon unique amour.

» Puis enfin, ne faut-il pas accomplir toute justice, ayant mérité par mes péchés d'être à la merci des chiens de l'enfer pour une éternité? Puisque mon très-miséricordieux Seigneur veut bien, par un effet de son incompréhensible amour, changer cette expiation éternelle en une passagère, n'est-il pas juste que je lui donne cette satisfaction avec toute la joie de mon cœur? »

« Comme je le voyais en proie à de très-grandes souffrances, ajoute le narrateur, j'avais un peu de peine à entrer dans ses vues, et je lui objectais bien des raisonnements. — « Laissez, laissez-moi de côté » toutes ces raisons humaines; dit-il; ne voyons en » toutes ces choses que la joie que nous donnons à

» notre cher et bien-aimé Jésus. Ah! je suis si heu-
» reux, moi, de boire à la coupe de ses abjections!
» Pauvre Maître, personne ne veut de cette boisson,
» on la laisse toute pour vous; et moi, votre enfant,
» je ne voudrais pas la partager avec vous! Oh! que
» je serais ingrat si j'agissais ainsi, bon et tendre
» Maître! Vous en avez assez bu pour votre part;
» ô bon Ami, laissez-nous la nôtre, je vous en supplie! »

» Puis me regardant avec vivacité comme pour me demander mon adhésion : — « Par hasard, est-ce
» que, vous aussi, vous n'en voudriez pas?... Ah! s'il
» en était ainsi, je vous renierais pour mon enfant, et
» vous n'auriez plus de part avec moi. O précieuse
» humiliation! je te chéris et t'embrasse pour le reste
» de ma vie. Oui, ce doit être là l'objet de notre uni-
» que ambition et de nos désirs. Et puisque Notre-
» Seigneur Jésus-Christ s'est rendu abject pour notre
» amour, aimons, aimons à notre tour cette chère
» abjection pour son amour. »

Que si l'on venait à trouver trop rigoureuse la conduite de Notre-Seigneur à son égard : « Sommes-nous sots et inconséquents! répondait-il. Nous disons et nous savons par la foi que depuis que notre bon Maître est mort sur la croix, elle est devenue le plus précieux héritage qu'il puisse léguer à ses enfants chéris, parce que par elle seule peut se faire en nous l'application des mérites de la Rédemption; et cependant, chose inconcevable, nous avons peine à l'accepter! Si on disait dans le monde qu'un négociant a laissé un gain de cent pour prendre le cinq, on en

rirait et on regarderait comme un insensé celui qui agirait ainsi; et cependant c'est ce que nous faisons tous les jours, en fuyant la croix, les humiliations et les sacrifices. Mais c'est le cent que cela. Et nous nous plaignons quand il nous arrive!

» Notre-Seigneur avait bien raison quand il disait que les enfants de ténèbres sont plus habiles dans leurs affaires que les enfants de lumière! Ah! pauvres aveugles que nous sommes, au lieu de nous réjouir et de faire un gracieux accueil aux choses et aux personnes qui nous présentent une perle pour acquérir les richesses du ciel, nous sommes tristes et nous nous inquiétons. Quelle pitié! Pour nous, je ne veux pas qu'il en soit ainsi. Je veux qu'à l'aspect de tout ce qui crucifie nous soyons joyeux; souvenez-vous bien de cela, mon enfant, et ne paraissez jamais devant moi avec un visage triste quand vous aurez des afflictions; sinon vous serez sévèrement reprise; car nous lisons dans les saints Livres que le Seigneur aime qu'on lui donne en riant et avec joie[1]. »

« En effet, ajoute le témoin, toutes les fois qu'il m'arrivait d'être un peu triste : — « Allons, allons,
» me disait-il en m'abordant, enlevez-moi ce crêpe;
» c'est la joie que je veux voir briller sur votre front.
» N'est-ce pas là la plus belle auréole de la Croix?
» Qu'est-ce donc que vous faites, pauvre enfant? vous
» gâtez tout en agissant ainsi. »

Une autre fois, il discourait sur ce que nous devons

[1] Hilarem datorem diligit Deus.

à Dieu pour les divers bienfaits que nous recevons sans cesse de sa libéralité : — « Chose singulière, s'écria-t-il avec transport, ô mon bon Maître, on oublie toujours de mettre au nombre de vos plus grands bienfaits les croix dont votre bonne providence nous gratifie. Cependant, ma fille, je ne vois pas, après la grâce du baptême et de notre sainte vocation, de faveur plus précieuse que celle de la Croix. Ah! la Croix, là Croix! qui pourra jamais en comprendre le prix?

« O trésor! perle sans prix! Croix chérie, pour laquelle on n'a cependant que des dédains! O bonne et bénite Croix, vous m'avez ravi. En vous considérant toute ruisselante du sang de mon Jésus, mon cœur s'est épris du plus ardent amour pour vous. A votre aspect, tout en moi tressaille. Venez donc, ma toute belle; venez, venez vous abriter sous mon toit. En vérité, vous me captivez, et je trouve entre vos bras des charmes indicibles. »

« Je ne sais pourquoi, disait-il encore, je n'ai jamais pu vivre un seul jour sans croix. Quand j'en suis privé, tout me manque; c'est elle qui adoucit à mon cœur les langueurs de l'exil. Sans elle, j'aurais de la peine à les soutenir, et bien que je sente, à certains moments surtout, d'une manière très-vive la pointe de la douleur, j'y trouve une force qui m'aide à supporter les retards de l'Époux. La Croix est pour mon âme ce que fut pour Samson le rayon de miel qu'il trouva dans la gueule du lion qu'il avait terrassé. Ah! que je suis reconnaissant envers Notre-Seigneur de m'avoir mis au cœur, et surtout de m'y conserver,

malgré tant d'infidélités et d'ingratitudes, ces sentiments pour la Croix! »

» Oui, je vous l'assure, la souffrance est à mon âme ce qu'est une source d'eau pour le voyageur altéré et épuisé de fatigue. A certains jours surtout, où je sens peser davantage le poids de la séparation de mon unique Ami, je languis, j'agonise. Alors, je ne sais plus où j'en suis, et, ne pouvant partager avec personne ce poids si accablant, je me meurs de ne pouvoir mourir. Je suis sans vigueur et comme sans vie. Je vais en me traînant. Oh! triste vie! Mais voilà que mon bon Père, en me voyant ainsi, m'envoie tout aussitôt, pour me raviver, ou une épine de sa couronne, ou une goutte de son fiel, enfin n'importe quoi, et je respire. Alors, à la vue de cette parcelle de sa chère Croix, je suis tout réjoui. Ah! quel mystère que ma vie! Priez, priez toujours pour ce pauvre misérable, et conjurez Notre-Seigneur de ne jamais me priver de sa chère Croix, qui fut toujours sa compagne fidèle jusqu'à la mort. Oh! qu'elle soit aussi toujours, toujours la mienne! »

L'amour de la Croix lui paraissait le corollaire obligé de sa vocation au sacerdoce et à la vie religieuse.

« Quelle reconnaissance je dois à Dieu de l'insigne faveur qu'il m'a faite en m'appelant au sacerdoce et à la Compagnie! Cet état m'a toujours apparu comme devant être la continuation pour moi de la vie de Jésus-Christ sur la terre. Et Jésus-Christ, qu'a-t-il été?... Prêtre et victime : telle doit donc être ma

vie ; et, de toute nécessité, je dois achever en moi ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ. Voyez-vous notre Jésus? Sur l'autel il offre à son Père les mérites de ses souffrances passées, car étant impassible, il ne saurait souffrir maintenant. Cependant, pour que le sacrifice soit complet, il faut une immolation passive unie à la mystique immolation de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et c'est le prêtre qui doit accomplir cet acte, s'il veut que son holocauste soit d'une agréable odeur à l'adorable Trinité, et fructueux pour les âmes; mais s'il n'entre pas en part des souffrances de Notre-Seigneur par quelque endroit, son ministère sera stérile, car ce ne sera que par l'application qui lui sera faite des douleurs de son Maître qu'il entrera en participation de l'œuvre de la rédemption des âmes.

» J'ai toujours entendu les choses ainsi, et voilà pourquoi toujours j'ai éprouvé une sorte de faim de la Croix. Ah! que j'aime à me pénétrer de cette pensée quand je vais offrir le saint sacrifice : Jésus, sur la Croix, était prêtre et victime, et toi, tu dois l'être à ton tour. Alors je sens mon cœur s'élancer vers la Croix, et la demander avec instance, afin que, dans l'excès de ma nullité, par ce moyen, mon ministère soit profitable à mes frères.

» Quel tort n'est-ce donc pas que d'inviter Notre-Seigneur à m'épargner les quelques minimes tribulations que sa charité m'envoie! Et de quel bien cette fausse pitié priverait les âmes, si mon bon Père dans sa sagesse ne poursuivait sa marche providentielle!

Laissons, laissons-nous donc à la merci de son action détruisante, et conjurons ce cher de nos âmes de n'en cesser l'opération que quand nous cesserons de respirer, alors que nous consommerons notre grand sacrifice.

Cet amour de la Croix le portait à faire faire des neuvaines dans l'intention d'en obtenir. Écrivant aux personnes placées sous sa direction, il leur disait : « J'ai été exaucé; la croix ou l'humiliation m'est arrivée : redoublez vos actions de grâces. L'ingratitude tarit la source des bienfaits. Je serais désolé si, faute de reconnaissance, j'étais privé de la moindre parcelle de la Croix de mon Jésus. »

Nous empruntons ce qui suit à une de ses lettres :

« J'ai faim! j'ai soif! *sitio!* Encore plus, encore plus! Je me sens pressé et comme suffoqué par la violence du désir qui m'est au cœur de voir s'accomplir en moi le grand *consummatum est* de tout mon être sur la Croix. Père, Père, *Abba*, *Pater*, que tout me soit aussi, comme à votre Fils, amertume et angoisses, croix et mépris! Combien je serais heureux, un jour, si ce bien-aimé de mon cœur me faisait boire à plein bord au calice de ses humiliations et de ses opprobres! Quelle joie pour moi si ce *cher mien* me faisait la grâce de passer par le jugement des créatures, s'il me fallait subir, pour son amour, des sentences de condamnation, et recevoir en même temps comme des soufflets sur mes deux joues et des crachats sur mon visage; s'il m'arrivait de passer pour un visionnaire, un fanatique, et bien d'autres choses

encore ; de porter une croix et de m'y voir cloué sur un calvaire, sans que ceux qui m'aiment pussent faire autre chose que prier pour moi, et compatir à mes angoisses, et à tout ce que mon Père voudra me faire la grâce de souffrir pour les âmes et pour la sainte Église : oui, je serais heureux !

» Puis enfin, alors seulement que je serai effacé du cœur et de l'esprit des hommes, mon Père se souviendra de moi ; et du grain mort et enterré sortiront des fruits abondants. Mais, mais combien, pour arriver là, il me faudra subir de passes amères et détruisantes ! L'enfer doit agir ; mais souvenez-vous que Notre-Seigneur n'a vaincu que parce que ses ennemis et Satan l'ont fait souffrir ; et il a vaincu, non par sa résistance, mais en cédant au mal, par sa patience, par son humilité, par sa douceur, par une totale abnégation de soi. On l'a jeté, ce cher Maître, dans une fournaise de tribulations. Il s'y est laissé consumer : ainsi, le cas échéant, voudrais-je faire pour lui, afin de vaincre comme il a vaincu ; mais, rien et nul que je suis, combien j'ai besoin jusqu'alors de me conforter dans la citadelle des plaies et du Cœur de mon Jésus !

» Quoique toutes ces choses semblent bien amères à la nature, mon cœur les appelle par d'ardents désirs, quand, à la lumière de Dieu, elles se présentent à mon esprit, en voyant que c'est par ses humiliations, par ses plaies et ses tortures que Jésus nous a sauvés. C'est par ce moyen que nous avons tout reçu, et que nous recevrons sans cesse : donc, si nous voulons

arriver au même résultat, il nous faudra passer par le même chemin. »

Bien qu'il désirât extrêmement d'être réuni à son bon Maître, le P. Barrelle était néanmoins tellement désireux, disait-il, de se rendre conforme à Jésus crucifié, que « s'il arrivait à ce cher Unique de son cœur de lui donner à choisir entre ces deux choses, il serait étrangement partagé. Car, d'un côté il languissait tant d'être avec son Jésus, et de l'autre il sentait un si véhément désir de souffrir pour lui qu'il ne savait auquel des deux céder; cependant, ajoutait-il, la Croix l'emporterait, je pense, en vue de la gloire qui en reviendrait à mon Dieu. »

Il s'agissait une autre fois de ce qui peut procurer un peu de vraie joie en cette vie : « Oh ! dit-il avec véhémence, rien, rien! non, rien autre chose que de voir arriver le règne de Dieu et de souffrir. »

Arrêtons notre plume. C'en est assez pour mettre à découvert les sentiments de cet amant sincère de la Croix. Quand on l'a vu, comme nous, durant les derniers mois de son passage sur la terre, doux et, pour ainsi dire, docile à la souffrance, la contempler toujours comme un messager du Calvaire, et d'un regard calme qui puisait toute sa lumière dans les plaies mêmes de Jésus-Christ, sourire à sa propre démolition, dans le désir d'être avec Jésus sur la croix avant de lui être uni dans le Paradis, on sait alors que sa vie, aussi parfaitement que ses lèvres, parlait la langue sublime du Calvaire.

Estimera-t-on peut-être que ce langage deux fois

admirable de ses œuvres et de son cœur est aisé à un saint comblé, dit-on, de faveurs exceptionnelles et soutenu par l'abondance des célestes consolations? Erreur vulgaire des imparfaits, propre à couvrir d'une facile excuse la médiocrité du courage. Il faut toujours, si l'on veut suivre de près le Roi des prédestinés, consentir à boire son calice et, sur ses vestiges, marcher par le chemin royal de la Croix.

Volontiers nous compterons pour rien les contradictions sans nombre qui, dans les vingt dernières années de la vie du P. Barrelle, ont marqué ce que nous pouvons appeler la période apostolique de sa carrière. Quelle vie en est exempte? Il est vrai : le Seigneur les faisait germer sous ses pas ; il vit ses intentions travesties, ses œuvres traversées, souvent l'opposition lui arriva d'où le soutien devait être attendu, et, à une époque où les plus irréfléchis se croient les plus sages, on osa bien le juger insensé, de si loin les vues de la foi dépassent le niveau du vulgaire ; enfin le retentissement de ces peines multipliées fut mille fois douloureux dans cette organisation si vive. Mais il en concentrait les tortures dans la sérénité d'un humble silence; pas une plainte ne les révélait à son entourage, à peine éveillé sur ce secret martyre par quelques interjections résignées. Comme sa patience était muette, sa conduite était imperturbable; rien de tout cela ne se mêlait à la trame de ses actions et n'en dérangeait l'harmonie; si bien qu'il nous a paru superflu de le signaler au passage.

Quelqu'un venait-il à lui parler des contradictions dont il était l'objet : — « Jésus et Marie, répondait-il, sont les deux parfaits modèles des prédestinés. Nous devons les contempler et faire selon qu'il nous est montré. Ne voyez-vous pas avec quel respect le Sauveur, en vue de la volonté de son Père, a laissé faire les démons et les hommes pour tout ce qui devait concourir à sa Passion? Ne saurons-nous pas imiter notre modèle? Laissons agir les créatures, elles ne sont que les instruments de Dieu. »

Et si l'on insistait pour qu'il se défendît dans l'intérêt du moins de la vérité : — « Taisez-vous, taisez-vous, vous m'êtes un Satan. Non, vous aurez beau dire, vous ne me ferez jamais dévier de la ligne de conduite que Jésus nous a tracée. Ah! je me garderai bien de perdre sur la fin de ma vie une belle occasion d'imiter le bon Maître. Fallût-il le suivre sur la croix, eh bien, avec sa grâce, je m'y laisserais clouer à quatre clous! »

Ce n'est donc point à ces mécomptes venus des créatures, ce n'est pas même aux persécutions sensibles du démon, dont nous avons touché quelque chose, qu'il faut mesurer les angoisses de ce cœur généreux et son mérite dans l'amour pratique de la Croix.

Mais ce dont il faut tenir compte, ce sont les détresses intérieures par où le fit passer la grâce, ineffables désolations qui « sans un secours spécial de la charité de son Jésus, l'auraient souvent réduit à mourir. » Tel est son aveu réitéré.

« Qu'il est donc cruel cet amour! comme il me torture de ses mortelles langueurs! Il m'attire, ce cher mien, et excite en moi une faim et une soif insatiables de le voir, de m'unir à lui, et cependant alors que je m'élance vers lui pour m'en saturer selon toute la véhémence de mon besoin, qui est infini, je m'en sens rejeté. Je le mérite, je l'avoue, mais ce sentiment de mon indignité, bien loin de me consoler, ne fait qu'accroître la faim et la soif qui me consument; j'en suis réduit à l'extrémité, mon cœur s'agite alors, et il est défaillant et me cause d'atroces douleurs physiques et morales.

» Je soupire et je cherche Celui que je sens aimer uniquement et dont j'ai tant besoin; je l'appelle, mais plus je le cherche, plus il feint de s'éloigner de moi. Mon âme déborde d'angoisses alors, contrainte qu'elle est de comprimer sa peine, afin de la dérober à la connaissance des créatures qui m'entourent, et qui sont loin de soupçonner mon martyre, je leur semble même fort singulier, mais qu'y faire? Mon cœur est épris et si fort passionné pour cet Unique, que, loin de lui, je me trouve comme le poisson hors du sein de l'onde; j'éprouve incessamment toutes les angoisses du trépas. Ah! souffrez que je vous le dise, ô mon Jésus, vous êtes bien cruel de tant me faire languir! Hé! cher Maître, laissez-moi vous rencontrer; par pitié, commandez que j'aille à vous, ô Jésus! »

Une autre fois, il s'épanche ainsi :

« Je ne sais ce que mon bon Maître veut faire de ce

mauvais serviteur; mais il me semble qu'il prend un singulier plaisir à répandre l'amertume sur tout ce qui entre en contact avec moi. Par un endroit ou par un autre, tout ce qui récrée les autres et leur fait plaisir est un supplice pour moi. Ah! c'est que tout ce qui est créé me paraît si indigne et si vil depuis que, par une grâce singulière de la charité de mon Père, j'ai compris et connu mon Jésus, que je ne puis plus rien voir, ni plus rien entendre hors de lui. Les entretiens des créatures me sont à charge. Elles s'intéressent à mille choses inutiles, et cependant une seule est nécessaire; et cet un nécessaire c'est Jésus. Mais on n'y pense pas, on ne s'en occupe pas.

» O adorable Jésus! vous qui faites l'objet éternel des joies éternelles du paradis, que vous êtes donc peu goûté de la presque totalité de vos créatures! On cherche des récréations, des distractions, on en prend partout, excepté en vous! O délicieux délassement des anges et des saints! combien cela me fait souffrir! »

CHAPITRE XXXV.

CONFIDENCES SPIRITUELLES.

Ce qu'il faut entendre par l'*action des divins attributs* sur les âmes. — Le P. Barrelle obtient du Sauveur de participer aux états crucifiants de sa vie mortelle. — Il consacre à Dieu son libre arbitre. — Gracieuse humilité. — Ardeur guerrière. — Compte rendu de la retraite de février 1860.—Retraite de décembre 1860.

Pour achever de connaître l'âme généreuse qui vient de se révéler au lecteur, nous citerons quelques extraits de lettres confidentielles où le P. Barrelle rend compte au dévouement filial de ses dispositions intérieures et des mystères de l'action divine au temps où Dieu achevait son cœur, avant de l'appeler au repos. Mais nous touchons tout d'abord à l'un des secrets de la théologie mystique : l'action des attributs divins sur les âmes.

S'il est vrai que le bonheur appartient à Dieu par essence, si la félicité est une des prérogatives de sa nature, en un mot, si par son fonds la béatitude est essentiellement divine, l'indispensable condition de la félicité est de ressembler à Dieu, et le bonheur découle de cette auguste ressemblance comme un effet de sa cause naturelle. De là vient que la loi de la *ressemblance* avec la Divinité a été gravée dans la racine de notre être, et que nous en avons reçu dans

notre substance même, marquée à l'*image* du Père céleste, tout à la fois les premiers linéaments et le germe originel. Cette ressemblance est tout le dessein de Dieu, tout l'objet de notre prédestination. Nous avons à devenir « *parfaits comme notre Père céleste est parfait* » ; les divines prévoyances, en reconnaissant à l'avance les élus, les voyaient prédestinés à devenir le portrait ressemblant du Fils éternel de Dieu[1]; et la vision du paradis aura pour résultat suprême d'achever dans le bonheur cette divine similitude[2]. Car, dans ce face à face éternel, pur et limpide miroir de ses infinies perfections, nous renverrons à la souveraine Beauté la fidèle et resplendissante image de son essentielle béatitude.

Or, comme c'est la lumière elle-même qui remplit le cristal de l'image qu'il reflète, ainsi c'est le modèle divin qui opère lui-même dans nos âmes sa chaste ressemblance. Par la foi, nos pensées sont l'écho de ses pensées; par la charité, nos affections sont l'écho de son amour; et puisque tout mouvement de vertu consiste à céder aux prévenances de sa grâce, l'unique obstacle à cette auguste similitude est l'indocilité de la liberté humaine.

Lors donc que, par une docilité constante, l'âme se dégage des fautes, des défauts, des imperfections volontaires; soumise sans obstacle à l'action du Soleil de justice, elle commence à entrer pleinement sous

[1] Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui.

[2] Similes ei erimus quoniam videbimus eum sicuti est.

l'influence efficace des attributs divins, comme une toile obéissante s'imbibe des couleurs dont la couvre l'artiste habile, comme un métal purifié est pénétré de la flamme; et, par la plus merveilleuse des opérations, ce qui est de l'âme, sans s'anéantir, disparaît dans ce qui est de Dieu.

Alors les divins attributs, qui sont comme les traits de la Divinité, enveloppant la créature de leur substantielle beauté, elle arrive, selon la mesure du don céleste, à la pleine vérité de cet oracle : que Jésus-Christ sera le *vêtement* royal des enfants de Dieu; que, transformés par cette union et véritablement *déiformes*, ils entreront en *communication de la divine nature*[1].

Pour arriver à subir la domination souveraine des attributs divins, jusque-là que toute vie dans l'âme soit la vie même du Fils de Dieu[2], il faut qu'elle soit livrée sans réserve à leur secrète opération. Ce n'est pas assez de céder au Saint-Esprit par des actes intermittents et réitérés, il faut lui avoir remis la direction totale de la volonté. De là vient que les saints se sentent pressés d'abdiquer, pour ainsi dire, leur libre arbitre en faveur de la grâce, afin de conquérir à l'avance quelque chose de cette liberté parfaite du paradis qui délivre les élus de la servitude du péché.

Alors ils éprouvent de violents attraits pour le dépouillement de soi; ils donnent à Dieu non-seulement

[1] Gal. iii. — II Petr. i.

[2] Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus. (Gal. ii.)

les actes de leur volonté, mais la source même, et, renonçant autant qu'il se peut à se diriger et à se reprendre, ils résignent leur volonté tout entière dans les mains divines. Dès lors aussi, constamment attentifs au gouvernement intérieur, dont le Seigneur tient le sceptre au secret de leur âme, ils se maintiennent pratiquement dans la sublime oblation de saint Ignace de Loyola : « Recevez, Seigneur, etc... »

Heureux ceux qui ont fait, en la perdant de la sorte, la vraie conquête de la liberté! Cette noble servitude à l'action divine est l'incomparable délivrance des enfants de Dieu. Quand le Seigneur la leur accorde en agréant leur holocauste, alors ses divins attributs travaillent cette âme bienheureuse : sa sainteté s'applique à en purifier toutes les puissances, sa simplicité à en ramener toutes les intentions à l'unité du divin vouloir; sa justice s'exerce à en tirer, comme d'une hostie dévouée à tous ses excès, des satisfactions pour les péchés qui couvrent la terre, en union de la divine Victime qui est la propitiation du monde. En un mot, les divins attributs ne laissent rien subsister dans le cœur qui leur est livré, de ce qui procède de l'homme terrestre. Ils en poursuivent la destruction avec une impitoyable bonté, afin d'établir sur ses ruines l'homme céleste, l'homme nouveau.

Tel est le caractère de son action : c'est qu'elle paraît toujours détruire. Elle réduit l'âme en agonie, elle lui fait jeter des cris de détresse : au dedans, Dieu, armé de sa rigueur, semble irrité contre l'âme, elle croit souvent que Dieu la rejette; au dehors,

tout se tourne en amertume, et la contradiction l'environne; sa vertu même n'est pas comprise des plus vertueux; elle préconise, elle aime, elle pratique héroïquement l'abnégation, le renoncement, l'humilité; et ces fortes vertus, vraiment trop austères pour la foule des imparfaits, lui sont reprochées à l'égal d'un crime. Elle souffre ainsi de mystérieuses et inexprimables tortures. Mais qui donc mit jamais dans le creuset la pierre ou de vils métaux? Sortie de ce creuset, l'âme est digne des regards, digne de l'amour et de l'admiration de Dieu même.

Il fallait rappeler ces pensées pour faire comprendre au lecteur certains passages de ce qu'il va lire.

Environ huit ans avant sa mort, en 1856, le P. Barrelle, à la suite de communications surnaturelles, fit l'acte solennel d'une pleine donation de lui-même au Cœur de Jésus. Il entra en ce temps-là dans une voie d'immolation et de consomption de tout son être, sous l'action immédiate des opérations divines. Elle résuma tous les états souffrants de la vie mortelle et eucharistique de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce divin Sauveur voulant faire de ce saint homme une reproduction parfaite de lui-même, selon cette parole qui lui fut souvent adressée d'en haut de la part de son divin Maître : Je veux qu'il soit semblable à moi. Conformément à ses ardents désirs, Dieu le fit passer par une série ininterrompue de douleurs intérieures et extérieures, qui ne furent guère connues que du ciel et qui l'ont vraiment consumé.

Un jour, dans un entretien spirituel, il lui échappa

de faire cet aveu : « J'ai demandé avec de vives instances une grâce à Notre-Seigneur, et j'ai tout lieu de penser que j'ai été exaucé : c'est qu'il me fasse entrer en participation de tous les états crucifiants où il a passé durant sa vie mortelle et qu'il continue encore dans les anéantissements eucharistiques. Je me suis offert en union avec lui, aux attributs divins de son Père céleste, comme une victime de réparation, afin qu'il se contente en plénitude en moi et sur moi, et qu'il étende son souverain domaine sur tout mon être, selon toute la mesure des ingratitudes des hommes. »

Et dans une autre circonstance :

« Oui, oui, depuis que je me suis tout donné à mon Jésus et que, par l'effet d'une charité toute gratuite de son Cœur, il lui a plu de me découvrir ce qu'est Dieu et tout le néant de la créature, je n'ai plus rien prisé que le règne plein en moi de ses divins attributs. Ce domaine a été violé par le péché; il faut que mon doux Maître rentre dans ses droits par la Croix. Par elle seule peut s'opérer la défaite de la nature viciée, et, en proportion de son action, s'établira en nous le souverain domaine de la justice, de la sainteté et de l'amour. Or donc, mon âme, de l'avant vers la Croix! et que tout pour moi se change en amertume, en souffrance, en mépris!... »

Une autre fois :

« Que nous serions heureux si chacune des actions de notre vie était comme un coup de pinceau qui retrace en nous l'image de notre Jésus! Voyez-vous, il

faut absolument que tout en nous s'encadre comme un beau portrait dans toutes les œuvres du bon Maître. Oui, son Cœur est le moule où doit s'écouler et se former le nôtre; puis sa Croix est le ciseau qui doit achever et perfectionner son image en tout notre être. C'est surtout par la Croix qu'il complétera cette œuvre en nous; car il en est de notre ressemblance avec lui comme d'un bloc de pierre ou de bois dont on voudrait faire une belle statue. Pour atteindre son but, le sculpteur se sert d'instruments tranchants; il coupe, il enlève, puis il trace des ciselures, des traits, enfonçant toujours plus avant son instrument. Le bon Jésus en fait autant avec sa Croix. O bonne et précieuse Croix! viens, viens avec toutes tes rigueurs; hâte-toi de tracer sur ces troncs informes de nos âmes cette divine ressemblance; apporte avec toi, s'il le faut, le fer et le feu : j'y consens, pourvu que tu fasses de moi un autre Jésus. »

Il écrivit encore le 30 avril 1860 :

« Depuis que notre Jésus m'a fixé, pour la joie et pour la gloire de son Cœur, sous l'action de ses divins attributs, ses opérations en moi sont toujours de plus en plus crucifiantes, consumantes, et, par moments, singulièrement détruisantes. C'est une conséquence naturelle de l'abandon que je lui ai fait de tout mon être. Il n'y a donc à y trouver à dire, mais bien à acquiescer à tout par un joyeux *Alleluia*. Ce matin à l'oraison, je me suis trouvé fixé sous l'action de sa divine justice, qui m'a tenu et me tient encore sur la Croix. »

Enfin, à une autre époque, nous trouvons dans ses lettres ce qui suit :

« Dans les temps passés, Notre-Seigneur m'avait parlé sur le libre arbitre, et cela à plusieurs reprises. Il y revient encore aujourd'hui : il veut donc que nous y réfléchissions de nouveau. Faisons-le, et nous en conclurons que le sacrifice de ce libre arbitre lui étant si agréable, nous n'avons plus à hésiter de le lui livrer tout entier, et nous deviendrons par là même sa joie et ses délices. Il me semble que l'acte de ce sacrifice est exactement formulé par notre saint Père saint Ignace dans la prière intitulée : Recevez, Seigneur, toute ma volonté, etc. Proférons-le et proférons-le encore en unissant notre cœur au cœur enflammé de ce grand saint[1]. Réalisons-le ensuite dans notre conduite intérieure et extérieure, donnant, donnant toujours, ne nous lassant jamais de sacrifier, après l'avoir fait mille fois, et alors même que son Esprit nous pousserait jusqu'aux dernières limites, comme il y poussa Abraham, Moïse et un grand nombre de ses saints; ne reculons point et immolons

[1] Nous citons l'acte de donation tel que le fit le P. Barrelle et tel qu'il l'avait lui-même donné à des âmes généreuses :

« Nous voici devant vous, Seigneur Jésus, votre Cœur nous veut pour sa joie et pour sa gloire. Le nôtre se plaît à se donner à vous. Oh ! prenez et recevez tout absolument en nous, selon votre désir et vos desseins, en plénitude et à toujours pour le temps et pour l'éternité. Amen, amen, amen.

» Joseph BARRELLE.

» Ex toto, in æternum et ultra Jesu Domino suo per Mariam et Joseph. »

jusqu'à la dernière brebis, au dernier agneau de notre troupeau. Voilà la pratique dont il est facile de voir la pleine et juste application. C'est ce que l'auteur de l'*Imitation* appelle suivre, nu, Jésus-Christ nu. Vous le comprenez; c'est la nudité du Calvaire, c'est la perfection du dénûment intérieur et extérieur, dont Jésus-Christ, ainsi que nous le voyons en saint François d'Assise, est la récompense, au delà de tout ce qui peut s'imaginer. Que la grâce nous anime donc à ce point-là, qui nous est nécessaire pour être Jésus-Christ, et Jésus-Christ nous! »

Il est temps d'arriver à la pieuse correspondance que nous avons annoncée, et d'y entendre les vertus, à l'envi, s'épancher d'un cœur fervent.

Trouvera-t-on, par exemple, plus gracieux épanchement d'humilité que la lettre suivante :

« Le 19 octobre 1858.

« Je vous obéis, mon enfant, et je prends la plume, comme Abraham prenait son bâton de voyage, sans savoir où je vais. Car, tandis que vous avez, vous, quelque chose toujours à me dire, je me trouve, moi, sans rien du tout. Or, est-il facile, en pareil état, d'entretenir personne au monde? On n'a guère alors que le silence et l'anéantissement pour refuge; et c'est ce à quoi je me trouve forcément réduit. Ne vous en étonnez donc point, et pensez que c'est une souffrance de plus à joindre aux autres; toutes souffrances cependant fort minimes en elles-mêmes, et qui prennent leur amertume et leur pesanteur moins dans leur

propre nature que dans l'extrême faiblesse du sujet sur lequel Notre-Seigneur les fait tomber.

» Ces pauvres petits grains de poussière deviennent, à cause du néant, que je suis et que je reste, et à cause de lui seul, des rocs et des montagnes qui me broient. Joignez-y, pour vous mettre mieux dans la vérité par rapport à moi, une autre appréciation de votre Père, tout autre que celle que vous auriez pu vous former jusqu'à présent, et dites : Il n'est que cela! en vérité, ce n'est pas grand'chose, puisque en cherchant à en exprimer quelque suc, je n'y trouve absolument rien ni pour moi, ni devant son Sauveur et son Dieu. Et ces paroles seraient la justice et la vérité; je n'aurais nullement à y redire; elles rendraient ce qui est, ce que je sens, ce que je devrais sentir encore plus intimement et plus vivement.

» Aussi n'ai-je nulle raison de me plaindre de la position qui est faite à ma misère. Je vois trop clairement que Notre-Seigneur ne recevant rien de moi que des crudités et des amertumes, je ne saurais prétendre à recevoir de lui qu'un semblable retour. Il fait bien, très-bien; mieux encore, car il me supporte; mieux encore, car il ne cesse de me conserver ses dons les plus précieux. Ah! que sa charité est grande! Et voilà pourquoi je me contente de me recommander le plus humblement que je puis à sa miséricorde, par ce cri si souvent répété : Seigneur, ayez pitié de moi! Faites-lui pour moi la même prière, et ce sera assez.

» Ces quelques paroles vous rendront palpable ma situation intérieure, qui se compose de deux sortes

de peines, la première est ma nullité devant Notre-Seigneur, et la seconde est cette haie d'épines que fait surgir autour de moi ma situation présente, telle que vous la connaissez avec ses soucis, ses prévisions, etc.

» J'abandonne assurément tout à Notre-Seigneur; mais, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, je souffre, et l'amertume remplit mon cœur. Oh! il en sera, après tout, comme le voudra ce bon Maître, ni plus ni moins, j'accepte et je veux tout; seulement, qu'il me prenne en pitié, et que je n'aie pas le malheur de lui déplaire.

» Je vous ai obéi, ma fille, et je termine en vous bénissant.

» JOSEPH S. J. »

Le P. Barrelle s'anime d'une ardeur guerrière contre Satan, en esprit d'amour :

« 28 octobre 1858.

« L'aiguillon qui me pique et me presse maintenant, est l'audace et la rage de Satan, auquel vraiment je voudrais tenir tête et arracher les proies qu'il a entre les dents. Au moins, je désire vivement opposer dépit à dépit, ennuis à ennuis, amertumes à amertumes, et, pour notre divin Ami, devenir d'autant l'ennemi de ce sot et stupide ennemi, qu'il cherche avec plus de rage à diminuer la gloire de ce cher Maître. Mais vous sentez et je sens que, sans la force d'en haut, notre néant n'y tiendrait pas. Voilà pourquoi nous avons besoin, dans notre action, comme

dans notre repos aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'appeler sa vertu, pour qu'elle devienne notre vêtement, et que par elle, et pour Jésus, elle nous procure une victoire qui lui soit douce et glorieuse. Oui, j'ai faim et soif de cela, comme de la plus grande confusion de ce superbe qui, après tout, ne travaille qu'à ramasser et ne ramassera, au dernier jour, comme son magnifique gain, que la boue et l'ordure des pécheurs et des péchés de la terre. Il aura lieu de s'en glorifier! Nous le verrons là, quand il n'aura que la honte éternelle et le désespoir le plus affreux pour partage. Et cela n'aura point de fin.

» Il n'y en aura pas plus pour nous, mon enfant, si nous avons le bonheur et si notre Ami nous fait la grande grâce de lui être fidèles dans le combat et dans les mille avanies qui déboucheront sur nous des entrailles de l'enfer. Toujours aimer et toujours être aimés, sans que rien nous tire pour un instant de l'immensité de ces amoureuses délices! O Jésus! quel bien vous nous avez acquis par votre sang, vos opprobres et votre mort!... Par votre amour, j'aime mieux dire; car c'est à lui que nous devons tout cela.

» A l'amour, l'amour, mon enfant; rien autre; et l'amour d'une volonté généreuse et forte, plus encore que celui du cœur, de ses douceurs et de ses sentiments. Je ne sais, mais ce matin et depuis un jour ou deux, je sens naître en moi comme l'esprit des batailles et une sorte d'élan contre les légions de l'enfer. Combien de temps notre Ami me fera-t-il cette grâce?

Je ne laisse pourtant pas de ne voir rien en moi, mais tout en lui.

» Mon cœur s'offre souvent à lui, comme désirant lui servir de lit et de repos. Pauvre Maître! le consoler devrait être le pain et le miel de notre vie. Qu'il nous l'accorde, et cela nous suffit. Je lui baise ses cinq plaies et je m'arrête à son Cœur, en lui criant : Amour, amour! Oh! vienne d'ici l'amour, avec la véhémence d'un feu qui consume en nous tous les obstacles jusques aux plus petits! *Amen,* mille fois *amen.*

» Je vous bénis de toute mon âme. Périsse Satan et toutes ses machinations.

» JOSEPH S. J. »

Un autre jour, le cœur du P. Barrelle se repose dans l'amour.

« Le 11 novembre 1858.

« ... Les tendresses de notre Jésus font s'écouler mon pauvre cœur dans l'amour infini du sien. Je ne sais ce qui, depuis ce matin, l'attire vers moi et me pousse doucement vers lui. L'amour en moi prend quelque chose de tendre, et, dans ce sentiment, je le tiens comme embrassé et présent, sans que rien me gêne et m'en sépare; avec un désir fort calme en moi, celui de le voir et de recevoir de lui une blessure d'amour, qui me fasse languir dans sa recherche et dans son attente.

» Mais que j'en suis donc loin et que je sens en moi d'empêchements à cette délicieuse rencontre! Oh! si j'étais pauvre en vérité! je serais pur en vérité

par là même. Car, comme je le lisais ces jours passés dans l'écrit d'une de mes filles, à laquelle bien des paroles sont adressées par l'Esprit-Saint : La pureté est, dans une âme, la vérité du rien, c'est-à-dire la parfaite pauvreté ou humilité. Alors cette béatitude recevrait en moi son parfait accomplissement, non-seulement dans le ciel mais encore sur la terre : « Bienheureux » les purs de cœur, parce qu'ils verront Dieu. » Mais que le ver se contente de ramper, et qu'il suffise à la taupe de se traîner en ses souterrains et ses ténèbres. Je suis l'un et l'autre, ma part est faite. Je la veux. Seulement si mes désirs viennent de Notre-Seigneur, je le prie de les entretenir, de les faire fructifier à sa gloire et à mon bien. »

Dans la lettre suivante il rend compte de sa retraite, commencée le 30 février 1860.

« Je me suis trouvé, à l'ouverture du livre, en face du premier chapitre de l'Évangile de saint Jean, et la lumière s'étant faite en moi, j'ai pu goûter ces mots : « Tout a été fait par lui... rien sans lui... En lui » était la vie... et cette vie était la lumière des » hommes. Et cette lumière luit dans les ténèbres, et » les ténèbres ne l'ont pas comprise... etc. » Je ne puis vous rendre ce qui s'opérait en moi, si ce n'est par un triple cri de mon cœur que vous comprenez, qui le nourrissait et le soulageait : O Verbe, *vie !* O Verbe, *lumière !* O Verbe fait chair, *force et sagesse de Dieu,* mais dans votre chair crucifiée ! Je voyais tout dans ce Verbe, tout, tout, absolument tout; tout dans l'ordre de la grâce, de la nature et de la

gloire, et par conséquent tout pour nous et en nous. Oh! dès lors, comment ne pas se livrer à lui sans réserve? Et je ne cessais de redire : O Verbe vie! ô Verbe lumière! regardant simplement et amoureusement mon crucifix, et sentant que mon âme trouvait là abondante pâture.

» J'ai passé ainsi ma première journée de retraite. Puis voulant, ce matin, dans la méditation, me tenir dans la grotte de Gethsémani avec mon Sauveur en agonie (car nous en faisons l'office aujourd'hui), j'en ai été soudain retiré pour en revenir à mon Verbe vie et lumière; et j'ai célébré la sainte messe en l'honneur du Verbe vie, me réservant pour les jours suivants les deux autres attributs qui restent.

« Je suis venu, moi, la vie, disait Jésus, pour que » vous ayez la vie, et toute l'abondance de la vie. » Et je lui ai répondu soudain : Et nous sommes venus, nous, ô notre unique Amour, vers vous pour recevoir tout cela de vous. Oh! nourrissez-nous, Vie, Pain de vie, et notre vie, et qu'il n'y ait plus rien en nous que vous, ô Vie de notre vie! C'est où j'en suis, avec une sorte de plénitude qui inonde mon âme, et dont je ne puis plus sortir. J'en suis abîmé et comme perdu... Cependant une langueur intérieure continue avec cela. Que voulez-vous? l'âme est tellement blessée par la flèche que vous savez, que je continue de cheminer en langueur dans l'attente, bien que, par moments, mon Père me serve une bien délicieuse pâture!

» J'ai continué ma marche toujours sur la même

route; et j'ai dit ma messe à Jésus lumière, et je lui ai demandé communication abondante de cette vraie lumière qui est lui et lui seul. Je continue d'alimenter ma pauvre âme du Verbe lumière, qui est non-seulement Pain de vie pour le cœur, mais encore Pain d'intelligence pour l'esprit; mais cette lumière n'est pas comprise, comme cette vie n'est pas goûtée, ou du moins elle l'est de si peu de personnes, que c'est à en tomber de stupeur, et à en éprouver la plus amère indignation. Mais, ô miséricorde, sortant à gros bouillons des plaies et du côté ouvert de Jésus-Christ crucifié, grâce à toi tout est réparable, et tout, en un clin d'œil, est réparé pour qui veut se livrer à toi, et mesurer sa confiance sur toi. Voilà pourquoi il est écrit : « Au jour où s'allumera le feu de sa colère, » bienheureux seront tous ceux qui se confieront en » lui! »

» J'ai commencé et poursuivi mes oraisons sur cette troisième parole : Verbe en sa chair crucifié, force de Dieu. Il nous l'a communiquée cette force, comme sa vie et sa lumière. Mais est-ce avec des résultats plus heureux pour Lui et plus fructueux pour nous? De la part des hommes toujours même exclusion, toujours Bethléhem qui n'a pas de logement pour Lui; toujours Nazareth qui ne veut rien voir que de commun et d'insipide en Lui; toujours Jérusalem qui le chasse de son enceinte et le mène à la mort des infâmes. Et Jésus, victime, toujours aussi recevant le mal pour le bien, et la haine pour l'amour.

» Ah! Jésus! Jésus! La part reste donc abondante pour les âmes de foi, qui reconnaissent sa force dans son abjection, dans sa nudité, dans ses tourments et dans sa mort, et qui veulent puiser là, dans leur immense faiblesse, la puissance dont elles ont besoin pour se vaincre généreusement elles-mêmes, et pour triompher du tentateur. O Jésus crucifié, Force de Dieu, animez-nous des sentiments qu'avait de vous le grand Apôtre, et que nous arrivions à dire, en vérité, avec lui : Je mettrai mon plaisir dans mes faiblesses, et elles seront ma gloire, pour que la force de Jésus-Christ habite en moi; car il se fait tout pour et dans les vrais humbles.

» Reste un quatrième mot : Jésus crucifié, la sagesse de Dieu. C'est pour demain; et ce sera l'objet de ma quatrième messe, qui sera suivie samedi d'une cinquième tout à la gloire de l'adorable Trinité. Et déjà ma triste barque se verra de nouveau attachée à cette terre de l'exil, loin de ce lieu qui nous attend, nous désire et nous appelle, ce me semble, et par ses habitants et par notre unique Ami! Mon cœur se resserre à cette perspective; mais telle est encore la volonté, tel est le bon plaisir de ce Jésus crucifié, qui nous veut encore sur la Croix avec Lui, répandant encore goutte à goutte, sinon le sang du corps, du moins le sang du cœur, et tendant ainsi, par l'épuisement de tous nos désirs, de toutes nos affections les plus véhémentes et les plus passionnées, à la mort de notre propre amour, de notre propre volonté et de nos intérêts personnels. Elle est belle, oh! bien

belle, bien précieuse, cette mort, puisqu'elle porte en ses entrailles la plénitude de notre vie, de notre lumière, de notre force et de notre sagesse qui est Jésus.

» Oh! qu'elle nous vienne au plus tôt, Père, Père et amour de nos âmes. Ah! Notre-Seigneur sait combien je le désire. Abandonne-toi, mon triste cœur, à son amoureuse Providence, et mange, en attendant dans le calme, le pain amer qui t'est servi. Il t'arrive de la table même de Nazareth, de Gethsémani et du Calvaire, jusqu'à ce qu'un autre plus doux vienne le remplacer. Je voudrais pleurer... Mais non, non! mieux vaut que je m'ensevelisse sous la croix du Golgotha, et que, mort à tout ce qui est de la terre, mourant à moi-même et à ma volonté, j'attende au sein de l'espérance la venue de l'Époux! Patience! patience! c'est par beaucoup de tribulations qu'on entre dans le royaume des cieux. Il faut que le grain meure afin qu'il fructifie avec abondance. *Amen, alleluia!...*

« C'était hier samedi; et j'ai passé ma journée avec Marie et Joseph, que j'ai priés, sollicités, fatigués peut-être, quoique enfin mon pauvre cœur fût d'accord avec eux et le divin Enfant. Oh! combien cette journée a été laborieuse pour moi! Elle s'est toute passée en souffrances, en clameurs, en actes d'adhésion et d'abandon, en attente et pleine déception de tout ce que désirait mon âme. Et seul, tout seul, ne recevant rien d'en haut, ne pouvant recourir à nulle âme qui vive sur la terre, je suis resté ainsi, non pas

à fouler le pressoir, mais sous la pression de la justice de Dieu qui me foulait, sans savoir si j'ai satisfait ou mécontenté mon unique Maître, sa Mère, saint Joseph et tous nos amis du Ciel.

» Mon âme, le comprends-tu enfin ce mot : « Il » faut mourir pour ressusciter, il faut tout perdre pour » tout gagner? » Elle a de la peine à se faire à ce langage pratique, et elle est fort amère à son goût cette mort qui réduit au plus complet dénûment et vous laisse là isolé, nul, en face de sa propre décomposition, vivant cependant encore de désirs, que tout se plaît à broyer; aimant malgré cela l'Unique, mais pour sentir davantage et plus vivement la nécessité où on le met, par le fond de sa propre misère, de retrancher le pain dont on a faim. C'est cela, uniquement cela; et bien qu'il y ait de la part de ce cher Dieu sagesse, justice et charité, et rien que de parfaitement bon, la nature, l'amour de soi, la propre volonté, comme je le disais plus haut, ne peuvent ni ne veulent le goûter. Eh bien! tant pis pour elle! elle sera bien forcée de se résigner.

» A la suite de cela, je montais à l'autel. Arrivé au premier *Memento,* voulant offrir mes intentions, je sentis surgir du plus intime de mon âme comme un vent violent qui, balayant tout, ne m'a laissé que la possibilité de crier à Notre-Seigneur, avec une sorte de véhémence : Mort à ma propre volonté! mort à mon propre amour! mort à tout ce qui peut mettre obstacle à l'écoulement parfait en moi de vos divins attributs! C'a été ma seule intention possible.

» D'après cela, j'ai compris de quoi j'avais le plus de besoin, ce à quoi je devais le plus m'exercer et me laisser exercer par Notre-Seigneur et par toutes les créatures; et ce qu'il me reste par conséquent à faire pour arriver à l'union divine... Hélas! et voilà donc ce qui va me faire encore languir!... Voilà une nouvelle masse d'eau froide jetée dans une chaudière dont je ne sais point attiser le feu, et dont il me faudra attendre la pleine évaporation! Que je suis donc malheureux si Notre-Seigneur ne me vient point en aide! Ah! criez vers Dieu pour moi; criez vers Marie et Joseph, et redoublez vos clameurs afin de m'obtenir la prompte évacuation de tout ce qui met en moi obstacle à mon union parfaite avec ce Tout de mon cœur, dont j'ai faim, et qui me rejette encore pour un peu de temps loin de son Cœur. Ah! quel besoin j'éprouve de demeurer à toujours avec ce cher et bien-aimé Seigneur; mais le temps n'en est pas encore venu. Priez! priez! »

Naturellement se rapproche, par la nature du sujet, le compte rendu de la retraite de décembre, la même année, terminée le jour de Noël. Il est daté du 23 janvier 1861.

« J'ai beau faire effort pour occuper mon esprit de certaines vérités dont on se sert dans une retraite, je ne puis m'y fixer; et toujours je retombe dans mes deux cercles ordinaires, qui sont la Trinité du Ciel ou celle de la terre. Oh! ce Père! ce Verbe, cet Esprit tout amour! Puis ce Jésus enfant, cette douce Mère et saint Joseph! ils me ravissent tellement, que je ne

puis un instant m'en distraire. Je trouve tout là, tout; c'est une plénitude et une dilatation dans laquelle mon âme trouve une pâture qui la rassasie. Je trouve dans mon Père un repos qui ne me laisse rien à désirer. « Le Seigneur me conduit, pourrais-je dire avec David, » rien ne pourra me manquer; il m'a placé dans un » lieu de vrai pâturage. » O plénitude! adorable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, soyez-moi vie toujours! O Jésus, Marie, Joseph, soyez-moi voie toujours, afin que j'arrive à la vérité qui est Vous toujours. *Amen!*

» Oui, ce cœur en revient toujours à sa pente, comme le petit ruisseau vers l'océan qui doit l'engloutir. Pauvre cœur! tu es passionné pour le beau, pour le bien, et c'est pour cela que tu y tends de tout ton être; et comme ce bien ne se trouve qu'en Jésus, cela explique cette pente qui l'y entraîne incessamment et avec une véhémence toujours plus forte, surtout après le saint Sacrifice, au point que si mon bon Maître n'en tempérait l'ardeur, je tomberais de défaillance. Heureusement sa charité suspend les effets sensibles de ses opérations intérieures sur le cœur, pour donner quelque repos à cette nature finie, autrement j'en mourrais.

» Mon impression en entrant en retraite a été un entraînement et un écoulement de tout mon être dans la simplicité de Jésus enfant; j'en ai une image sur ma cheminée, aux pieds d'une autre fort grande, qui représente Notre-Seigneur montrant d'une main son Cœur, et de l'autre, qui est la droite, ce petit Enfant

placé pour ainsi dire au bout de son doigt; il semble me dire : Voilà ton berceau, voilà ton moule! O berceau de la divine enfance! ô moule de la divine simplicité! Je me couche dans ce berceau; je me délecte à me fondre dans ce moule; et c'est tout pour ce pauvre cœur. Il appelait le Saint-Esprit qui est l'Esprit de son Père, tout amour, pour qu'il vînt, de son bec, décharner et décharner encore, afin de réduire tout mon être à sa plus simple expression pendant cette retraite; car les urnes doivent être vides d'abord pour être remplies d'une eau très-pure, et pour que ces eaux soient changées en vin, par un acte de la volonté de Jésus Notre-Seigneur.

» C'est singulier, je n'ai pu retirer mes regards de ce cher petit Enfant. Ah! c'est que, vous le savez, il a charmé et ravi mon cœur, et l'amour que ce cœur a conçu pour lui est s' grand, que j'en suis consumé. Puis, de Jésus enfant passant à ce grand tableau de Jésus-Christ, déposé sur ma cheminée en attendant qu'il soit placé, je pensais en moi-même que cette couronne épineuse était notre époque. Mais je fus surtout saisi soudain, à la vue de la Croix qui s'élevait nue au milieu des flammes qui sortaient de son Cœur; ce qui m'a donné la certitude que ce mouvement subit venait de Dieu. Il me semblait l'entendre me dire : Voici ta part; c'est cette Croix qui s'élève du Cœur de Jésus sans crucifix; il faut que tu sois en tout semblable à moi. Je me rappelais alors que j'étais *fils*... Si je suis *fils*, je suis *héritier*. Elle est donc à moi, cette Croix qui termine et consume ce Cœur,

cette Croix qui s'élève du milieu des flammes de l'amour, et qui en est tout entourée. Oui, oui, elle est mienne, et j'ai dit positivement et avec une très-grande ardeur à mon Père : Père, Père, je la veux isolée, nue, sans son crucifix; il lui en faut un cependant : Eh bien! j'épouse son isolement, et ce sera comme fils et comme héritier que je prendrai la place de mon Père. J'y achèterai ainsi, par lui et avec lui, par mes souffrances et mes tortures intérieures, et toutes les peines dont il vous plaira de m'abreuver, les âmes que vous voudrez sauver... Mais je n'y serai pas seul. Et, au même instant, toute cette série de douleurs qui m'a été montrée fut déroulée à mes yeux. Oh! que de choses! Et après avoir renouvelé mon acte de donation, je me livrai à toute l'action des divins attributs par la Croix. *Amen.*

» Et n'allez pas dire : Mais quoi, n'est-ce donc pas assez de privations, d'angoisses et de sacrifices? Non, non. Dans les desseins de Dieu, nous devons en épuiser la coupe jusqu'à la lie, c'est-à-dire jusqu'à la mort, sans nous lasser jamais d'ajouter douleur à douleur, sacrifice à sacrifice, en disant toujours, pour la joie du Cœur de notre tendre Ami : Encore plus, Seigneur, encore plus! Toujours souffrir et jamais mourir!

» J'ai donc été occupé toute la journée à contempler ce petit Enfant que je voyais devoir être notre moule, dans lequel nous devions nous écouler, pour y prendre cette foi soumise, cette simplicité, cet abandon et cette humilité que Notre Père attend de nous, pour l'accomplissement de ses desseins. J'en-

trais, comme je le pouvais, en lui; de là sortait une bien ardente prière. Oh! que n'a-t-elle été exaucée en plein! car il nous la faut, cette transformation qui doit en être le résultat. Vous le voyez, Seigneur Jésus!

» De Jésus je passais à la Croix, à la petite croix noire qui s'élève au-dessus du Sacré-Cœur dans un tourbillon de flammes. Les impressions qui me saisissaient à la vue de cette croix étaient vives et pleines de tendresse: je m'y voulais, je m'y unissais, me souvenant que pareille croix m'avait été montrée, et que mon Père, me saisissant par le bras, avait dit ces paroles : Au Calvaire! au Calvaire! Et cette parole du Cantique des cantiques retentissait à mon cœur : « Je suis noire, mais je suis belle » , fille de Jésus... « aussi le Roi m'a-t-il aimée et introduite dans sa « chambre. » Quelle est cette chambre? son Cœur, d'où, à la fin des temps, la croix est sortie, sans personne entre ses bras, comme pour s'offrir en épouse à qui voudra s'unir à elle dans l'incendie de l'amour. N'est-ce pas une offre bien capable de tenter? Ah! ma fille, ma fille, c'est à qui aura plus d'amour que Jésus donnera la préférence. O amour! ô amour! ô amour! O Esprit-Saint, venez, venez et mettez tout en feu dans nos âmes!... Et, avec la Croix et l'amour, que nous faudrait-il de plus pour la perfection de notre béatitude? Sur la Croix, que n'a pas laissé notre si aimant Jésus! Dans l'amour, n'est-ce pas tout, tout, que mon âme y trouve!...

. . . .

» C'était à mon tour aujourd'hui d'entrer en lutte

avec le *chien;* et, me trouvant si mal et si fatigué, je me suis tourné vers mon Père, et je lui ai dit que je ne savais plus comment faire. Peu après, il m'a attiré dans son adorable Sacrement, m'a comme entouré de son Eucharistie, ainsi que d'un nuage, et dès ce moment je me suis trouvé dans une paix parfaite qui m'a refait totalement. Oh! c'est là mon air natal, ma famille, ma nourriture, mon breuvage, mon paradis terrestre... C'est tout, tout, tout pour moi. « *C'est » mon repos; j'y habiterai, parce que je l'ai choisi » pour mon partage.* »

» O Sacrement et sacrifice! Sacrement par sa profonde obscurité, par ses mystères en nous, par ce qu'il représente de la conduite du Verbe fait chair en nos âmes; pain et vin séparés et unis. Sacrifice, car, toujours vivant, toujours il est immolé le Verbe eucharistique. Voyez-vous encore où nous conduit la lumière de Jésus? n'en est-il pas ainsi de nous?... Sacrifice! sacrifice! Quelle pensée, mon Dieu!... Oui, oui, mais non sanglant, quoique tout y porte le sceau de la destruction, de la mort, de l'anéantissement et de la sépulture.

» Et cependant, vous le savez, *cher Nôtre,* nous voudrions bien réellement mourir pour vous et avec vous. Votre Isaac est là; il est décidé à mourir. Que Notre-Seigneur et Ami nous introduise dans sa lumière, nous submerge dans son amour, et ne permette pas que nous fassions jamais divorce avec sa Passion, sa chère et belle *Croix* et sa Mort.

» Voilà donc où je suis venu aboutir, conduit par

la lumière de Dieu, devant l'autel du grand sacrifice; demeurez-y avec moi jusqu'au moment de sa consommation. Je me fixe là ; faites-en de même et livrons-nous. *Amen, amen.* »

CHAPITRE XXXVI.

CONFIDENCES SPIRITUELLES.

L'exil terrestre. — Alternatives de mystérieuses agonies et de saintes délices. — Parfait abandon. — La foi pure. — Confiance dans les divines miséricordes.

En reprenant le cours de notre admirable correspondance, nous retrouvons tout d'abord le bon Père dans les langueurs de l'exil terrestre :

« 15 avril 1860.

» Il faut, je le vois bien, que toute mon ardeur naturelle soit purifiée en moi par cette longue attente de mon Jésus qui me fait languir. C'est une mort lente qui achève ma sanctification ; mais je me suis livré à Notre-Seigneur pour faire, en tout et toujours, toutes ses volontés. C'est un cercle que je me suis tracé, et dans lequel je me suis enfermé pour n'en plus sortir jusqu'au bout ; et c'est pour moi en même temps une véritable mort; car, puis-je vous le laisser ignorer? la vie m'est à charge, elle est pour moi un vide et un ennui accablant. Je ne suis allégé que dans les moments d'oraison, où la paix s'assied sensiblement dans mon âme, l'attirant à soi comme pour la sustenter, en la tenant unie par le fond à la sainte

Eucharistie et à la divine substance qui s'y trouve. Mon âme alors se repose et se nourrit en même temps, mais sans rien de distinct. Elle s'écoule vers son amour, dont elle reçoit l'écoulement; et c'est tout.

» Cette impression me prend souvent ailleurs, n'importent le temps et le lieu; c'est comme un rafraîchissement qui me soutient et m'aide à poursuivre ma route. Hors de là, je ne sens que moi, c'est-à-dire le poids de mes imperfections et des misères sans nombre dont je suis la vivante fourmilière; ce qui m'humilie et me serre même parfois le cœur, en vue de la peine que je cause à mon Père.

» Dans ce temps-là, je crierais volontiers avec Job :

« Je m'ennuie de vivre! » Mais la conformité au divin vouloir reste toujours au milieu de mon pauvre cœur languissant dans l'attente de son Jésus. Qu'y faire en effet? « Le Seigneur me conduit et rien ne me » manquera », dois-je dire avec David. Il a été bien plus long le temps de l'attente de tous ces saints, et ils ne perdirent jamais courage; et ils ne s'affaiblirent jamais dans leur foi ni dans leur admirable confiance. Mon Dieu, rendez-nous participants de leur esprit, comme nous en avons besoin; moi surtout à certains moments où je me trouve, ce me semble, dans l'état d'âme dont le chapitre troisième des *Lamentations de Jérémie* vous donnera une vraie description.

» Cependant croyez bien que côte à côte de tout cela marche, avec mes désirs, mes langueurs et mes peines, une conformité entière aux décrets de la Pro-

vidence, de la stabilité et de la justice, infiniment aimable en tout, de mon Dieu et de mon Père; et je ne voudrais pas pour tout au monde qu'il changeât en quoi que ce soit le moindre iota de ce que réclament ses adorables attributs. Ah! qu'il satisfasse en plein sa divine justice!

» Me sentant donc un grand désir de voir enfin se terminer mon exil, je le seconde et le nourris; mais, d'autre part, aimant mieux la volonté de ce bon Père que toutes mes ardeurs, je les lui sacrifie à plein et je m'avance ainsi entre ces deux contraires en apparence, mais formant cependant une véritable unité. Ah! Jésus! Jésus! votre sainte et adorable volonté et non pas la mienne. »

Viennent ensuite les consolantes intermittences des saintes délices. Le P. Barrelle venait de lire les communications spirituelles d'un cœur fervent. A son tour, il épanche sa propre ferveur :

« Votre journal, ma fille, m'a rassasié, m'a rempli, fait comme déborder dans le cœur de mon Père, de ma Substance, de mon Unique, de mon Tout. Je ne saurais vous rendre ce qu'il peut voir lui seul, parce que tout en moi est son ouvrage, et que c'est de sa plénitude qu'arrivent à moi ces filets qui, je le pressens bien, se changeront en ruisseaux et en torrents, jusqu'à ce que mon pauvre et riche cœur entre dans un océan immense.

» Oui, ce temps viendra; car mon Père ne commence rien sans la volonté et la puissance de le mener à sa fin. Or, concevez-vous ce qu'éprouve une âme

qui, sans aucun mérite précédent, et n'ayant d'autre droit qu'à un rebut éternel, se voit, par une merveille à jamais inouïe, introduite dans une sphère comme celle où je me vois? Ah! grand Dieu! Il n'y a ici qu'un mot à dire : Taisons-nous! et qu'il nous suffise d'admirer, en nous fondant de reconnaissance et d'amour dans le cœur qui nous attire avec tant de douceur et de force, pour nous transformer en soi. Tel est l'état où je me trouve. C'est un doux et bien doux accablement, qui favorise cependant l'action intérieure, provoquée par cette pensée que notre Père du Ciel doit recevoir ses créatures dans le moule de son cœur.

» Il faut donc que la fonte se fasse, et elle ne peut avoir lieu que dans le creuset et sous le feu de l'amour... puis, la fusion dans le moule, et une fusion qui s'étende à tout ce qu'il y a de formes, de plis et de replis dans le moule divin. On laisse ensuite le tout se refroidir, pour qu'il y ait pleine consistance... et le moule s'ouvrant alors, la nouvelle créature paraît. Oh! qu'elle est belle et gracieuse quand elle porte avec une exacte fidélité tous les traits de ce moule divin!

» Telles sont les opérations par lesquelles nous avons à passer. Elles sont toujours lentes quand les ouvriers sont de purs hommes, et le métal pur métal, mais quand c'est le Saint-Esprit qui est le fondeur, et un cœur qui se livre à lui avec amour et pleinement, qui est le métal, oh! que tout est plus facile, plus rapide et plus prompt! Notre unique affaire doit

donc être maintenant de nous fondre et de nous écouler à plein dans notre moule, et c'est ce qui s'opère en moi comme naturellement, avec une paix et une facilité qui m'étonnent. Naturellement encore, mon cœur est porté tantôt à se verser tout d'abord dans le sein et dans le cœur si pur de notre sainte Mère, pour en devenir plus pur et plus propre à prendre toutes les formes de son moule, et tantôt à se mettre entre les mains de Marie et de Joseph, ou à s'appliquer à leurs cœurs, pour qu'une première transformation en eux rende la seconde plus parfaite encore.

» Dieu! que n'inspire et que ne fait l'amour, quand il entre dans une âme! Il la remplit d'une telle simplicité, il lui inspire une si large confiance, il lui donne une si grande liberté, qu'elle va droit sans crainte aucune à son ravissant objet, par la certitude qu'elle sent et qu'elle a d'être aimée et d'aimer. Or, je vous le dis en toute simplicité, voilà où je me trouve, et ce que je fais délicieusement, malgré des moments d'ennui de vivre qu'amènent nécessairement les combats extérieurs avec l'état intérieur. Mais abandonnons le tout aux tendresses et à la savoureuse sagesse de notre éternel Ami, et faisons en toute humilité, simplicité, patience et charité, la part de travail qui nous est assignée. C'est là pour nous l'unique nécessaire.

» 9 mai 1860. »

Bientôt l'agonie intérieure recommence sa mystérieuse immolation. Puis, de nouveau Dieu montrera

son visage, pour le voiler encore et le manifester de nouveau :

« 24 novembre 1860.

» Ma dernière lettre et la décharge de cœur qu'elle contenait a commencé à m'alléger du poids qui me broyait. Dieu a bientôt dissipé le reste des nuages qui m'environnaient encore, et fait succéder en mon âme la joie à la tristesse, par le témoignage si sensible et si touchant de l'incompréhensible charité du Père, du Fils et du Saint-Esprit envers une aussi misérable créature.

» En effet, de bien longues mais bien douces heures se sont passées ce jour-là pour elle dans de délicieux rapports avec son Dieu. C'est à la personne du Père plus spécialement que j'ai été intérieurement appliqué dans ces moments-là. Cela venait de ce que pour la première fois, d'une façon du moins très-sensible et très-distincte, cette adorable Personne daignait fixer les regards de son cœur sur ma pauvreté et mon indignité, et qu'elle m'apparaissait ne faisant qu'un avec le Verbe, mon Père, dans sa sollicitude amoureuse pour moi. Non pas que je ne le crusse par la foi; car, ainsi que le dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, « Mon » Père et moi ne faisons qu'Un », mais j'avoue que jusqu'à ce jour la foi me laissait une certaine crainte de la majesté et de la sainteté du Père, crainte que je n'avais pas en traitant avec le Verbe incarné. Or, en voyant le Père s'occupant avec son Verbe de ce rien qui est moi, et unissant son intérêt à celui de son

Fils pour mon âme, j'ai été sensiblement attendri et dilaté.

» Mon Dieu, être aimé de vous! quel bonheur! et d'où peut-il me venir? J'en ai vraiment joui, et ma paix en est devenue plus sensible, quoique je crusse voir dans le Saint-Esprit qui allait et venait, descendait à moi et montait, se rapprochait et puis s'éloignait encore, quelque chose qui semblait me dire : Son infinie délicatesse trouve encore à désirer en toi. Eh! Seigneur, pouvais-je m'en étonner, et ne pas tomber pleinement, et sur-le-champ, d'accord avec vous? Ce point, cette nuance qui me peinait au fond, n'enlevait rien pourtant au bonheur de mon âme, que j'ai goûté pendant ces jours. Cependant il y a eu des intervalles où les brouillards de l'ennui reparaissaient, et où je devais, par conséquent, posséder mon âme par la patience et supporter avec mon propre poids celui de la vie.

» Je n'ai rien à dire à cette marche de la divine Providence qui tantôt m'élève et tantôt m'abaisse par le sentiment de ces grandes misères, pour mon plus grand bien; mais j'ai beaucoup à m'humilier et à me confondre en moi-même de moi-même, en même temps qu'à m'anéantir devant mon Dieu, et à crier à ses pieds miséricorde, parce que les choses n'en seraient point là en moi, si je n'étais, par ma faute, en dessous et bien en dessous de ce que je devrais être. Cependant le malaise est fort grand alors, le cœur est dans l'exil. Ni le ciel ni la terre, rien plus qui l'élargisse. Il lui faut la patience et la

prière. Ma plus grande souffrance alors me semble être la pensée du déplaisir que je cause à mon Jésus et les entraves que je mets ou que je suis fort exposé à mettre aux parfaites opérations de son bel et tendre amour.

» Et voilà, Seigneur, ce qu'est l'homme depuis que le péché l'a dénaturé! Non, vous n'êtes pas étonné de l'entendre alors vous crier du fond de son amertume et de ses angoïsses : « Otez, ôtez de dessus moi ces vêtements souillés, et donnez-moi la nouvelle tunique! » et de le voir partout où il est, partout où il va, traîner à sa suite ses gémissements. Mais ce que vous demandez, ce que vous voulez, cher Maître, c'est la douceur intérieure, c'est l'humilité confiante, c'est l'exercice fidèle de la poursuite et de l'amour; c'est la retenue au dedans, sans qu'il en paraisse rien au dehors, de cette espèce de martyre; c'est la mesure d'activité extérieure possible au milieu de ce délabrement complet de toutes les forces de l'âme. Hélas! en ceci il me semble que j'ai bien des reproches à me faire; car, dans cet état, je ne voudrais pas avoir autre chose à faire que de rester aux pieds de mon divin Sauveur; et cependant les âmes!...

» O Jésus, mon Père, c'est vous, c'est vous seul qui puissiez me consoler quand je m'afflige, me réjouir quand je suis triste, me raviver quand je suis pris de langueur. Ah! qu'alors votre douce voix se fasse entendre! qu'alors mon âme se dégage de ses entraves et de ses ténèbres, pour s'élancer vers vous, et que vous saisissant des bras de sa tendresse, plongeant

son cœur dans votre Cœur, elle se livre à vous, se fonde en vous.

» Ah! qu'il est bon ce Père! qu'il est suave et beau cet Esprit! Ce nom de Beau que je lui donne, sans doute est remarqué par vous, mon enfant. C'est que l'Esprit-Saint est amour; et, en vérité, il n'est rien au ciel ni sur la terre de plus beau. Je vois cela d'une manière confuse que je ne saurais rendre; mais j'en touche par le cœur toute la vérité. Oui, Esprit du Père et du Fils, rien, rien n'est beau comme vous; vous êtes avec ce Père et ce Fils la beauté éternelle infinie, dont les Chérubins et les Séraphins désirent sans cesse, là-haut, de pénétrer toujours plus les charmes ravissants. Oh! quand ne serons-nous plus bloqués par la misérable humanité et contemplerons-nous à notre tour, non-seulement votre si beau visage, mais vos enivrantes opérations! Secrets de Dieu! secrets de Dieu! Ah! mon enfant, je vous en conjure, appliquons-nous à mériter qu'il arrive bientôt, ce moment, par l'acceptation cordiale de tous les sacrifices qu'il nous reste à faire, sur la portion de route que nous avons à traverser encore.

» Joseph. S. J. »

« 9 décembre 1860.

» Je crois comme vous, mon enfant, que nous n'avons pas fini nos croisières. En attendant, regardons en haut, là où réside le Père tout-puissant, et en bas aussi, là où dans ses immenses profondeurs, vit d'anéantissement et d'inqualifiables rebuts le Verbe.

Je me souviens que vous m'avez dit en commençant cette année que je me flattais en vain d'aller enfin près de mon Jésus, que je me verrais déçu dans mon attente. Ah! bon Maître, si c'est là ce que vous jugez dans votre sagesse devoir faire à mon égard, je le veux bien, et je vous dis *fiat*. Mais puis-je vous le cacher! Oh! il m'en coûte et beaucoup. *Amen*, pourtant. Je veux bien mourir de cette première mort afin de trouver enfin notre vie. Mais que je voudrais donc, s'il plaisait ainsi à Dieu, voir, entendre et serrer dans mes bras ce Jésus qui seul m'est tout, et sans lequel tout ne saurait m'être rien!... Allons, confiance et courage. Tout a son cours, et tout aura son terme. Patience, mon âme, attends encore un peu et il viendra... Oh! venez, venez, tendre Ami! et soyez-nous, ô adorable Eucharistie, feu promptement consumant.

» Je pensais aujourd'hui à cette belle fête de Noël et à ce qui s'y rattachait par le souvenir du passé, et cela excitait et irritait mes désirs pour me faire multiplier mes sacrifices. Ah! souvenons-nous que souffrir, c'est aimer, et que plus on souffre humblement, patiemment, plus on aime. Du reste, ne faisons-nous pas sur notre route de bien délicieuses stations sur le Cœur de notre doux Sauveur? Nous serions bien ingrats si nous n'en tenions compte à votre extrême amour pour nous; nous mangeons de bon cœur le pain que nous donne le vôtre, et qui est un fragment de celui que vous avez de tout votre appétit divin dévoré continuellement pour nous. Laissons-nous faire

et aimons à nous laisser mener les yeux fermés, le cœur aimant et les deux bras attachés aux mains toutes bonnes de notre unique Amour... Ah! Jésus, montrez-moi votre divine face et je serai sauvé! Jésus, dégagez ce noyau, mon âme, veux-je dire, qui est en moi unie à votre substance eucharistique, dégagez-la de ce vêtement sordide de nature gâtée qui l'enveloppe et l'humilie, pour qu'elle puisse s'envoler vers vous, mon Père! Voilà l'unique bien que désire mon cœur!...

» Enfin me voilà donc toujours placé entre deux opérations qui se succèdent en moi l'une à l'autre. La première, débordement de pauvreté, qui me broie et m'anéantit en totalité, en me faisant pousser intérieurement des cris douloureux, qui aboutissent à l'abandon aveugle entre les mains de mon Dieu. Et la deuxième, cette plénitude de rassasiement et de repos qui m'accable en me béatifiant par le cœur dans toutes mes puissances intérieures. Alors, je ne vois rien, je ne sens rien de distinct; c'est une lumière : toute lumière sans lumière, c'est comme une vapeur lumineuse et légère qui m'enveloppe, c'est une gaze sans consistance entre cette lumière et mon intelligence qui n'empêche cependant pas la plus douce et la plus enivrante des impressions, fruit de cette même lumière, de venir et d'inonder l'intime de mon âme, mais qui m'ôte tout autre sentiment et efface toute pensée. Je suis alors dans un océan de paix, plein et saturé. Mais rien autre ni rien plus. Je suis envahi et je m'écoule en l'essence divine. Il me

fait bon, bien bon d'être ainsi, et j'y resterais toujours si mon Unique le voulait. Cela me donne une idée légère de la satiété où sont au ciel les âmes bienheureuses. Voyez-vous comment il se fait que je ne puis et ne saurais plus rien goûter ici-bas? Ah! ma fille, si une seule gouttelette de cet océan infini nous comble de tant de délices, que sera-ce donc de le posséder et de le goûter en plénitude!

» Je vous bénis.

» JOSEPH S. J. »

« Le 3 avril 1861.

» Votre lettre m'a trouvé fort triste. Je languissais. Mon cœur voulait se plaindre, mais je l'en ai empêché, m'abandonnant à Notre-Seigneur, qui semblait prendre plaisir à déverser en moi le calice de son amertume de Gethsémani; et il y avait en tout mon être resserrement et comme larmes. Expliquez-moi cela. Je n'ai rien qui m'agite et m'inquiète, et cependant je sens mon âme dans l'état où se trouvait celle de Notre-Seigneur en allant au jardin des Olives. Elle est triste, et je pourrais vous dire ce que ce cher Sauveur disait à ses apôtres : Mon âme est triste jusqu'à la mort.

» Est-ce un effet de la malice du *chien,* ou une opération des divins attributs en moi, je ne m'en rends pas compte; seulement j'éprouve comme une sorte de rupture incessante de mon âme avec mon corps, causée par une opération douloureuse et dont je n'ai rien de distinct, qui me fait ressentir les

angoisses de mille trépas. Cependant je puis assurer, qu'au lieu de me détourner de notre Amour, ces douloureuses impressions me mettent comme sur une pente par laquelle tout en moi, mis en fusion par l'effet de cette tristesse sensibilisante, s'écoule vers mon Sauveur et mon Père. Je ne sais que lui dire : Pitié! pitié de vos pauvres enfants! C'est ma seule prière.

» Ce que vous avez reçu de moi l'autre jour était comme une inondation en moi de toutes sortes de douleurs; c'était comme un débordement de toutes les rigueurs de la justice divine sur moi, et j'en étais si accablé que j'ai dû crier vers vous, afin que, m'aidant de vos instantes prières, il me fût donné de pouvoir soutenir ces opérations déchirantes.

» Mais je ne suis pas encore au bout, et même je ne veux pas y être. Il est bien juste que je souffre, moi qui vous ai tant fait souffrir, ô Jésus! il est bien juste que j'aie le cœur percé, moi qui ai transpercé le vôtre; il est juste que je pleure, moi qui vous ai tant fait pleurer. Puissé-je par cette voie arriver enfin à vous aimer comme vos Chérubins et vos Séraphins vous aiment, comme vous aimèrent Joseph et Marie, vous qui m'avez tant aimé, ô Jésus!

» Non, non, ne cherchez pas à me consoler, ni à tirer mon cœur de cet abîme d'amertume où je me vois plongé, bien que la paix ne quitte pas mon âme. Je veux, oui, je veux boire au calice de mon Père, et mêler mes angoisses et ma douleur aux angoisses et à la douleur de mon Ami. Père, Père, si bon Père,

restons ensemble, et que rien en moi ne sente autre chose que ce que vous sentez. C'est la volonté de votre Esprit-Saint, parlant par la bouche de saint Paul : Pas d'autre sentiment en vous que les sentiments de Jésus-Christ. C'est l'un nécessaire, pour nous, mon enfant. Aspirons-y.

» Toutes mes bénédictions.

» JOSEPH. S. J. »

Tantôt le bon Père se présente avec le désir du pauvre, altéré de besoin, tantôt il nous montre son âme en dehors de l'enceinte lumineuse où ses enfants goûtent la divine joie, réduite sans se plaindre à la nudité de la foi pure :

« 19 mai 1861.

» Je commence, mon enfant, par une prière que je faisais ce matin de tout cœur :

« Bienheureux Saint-Esprit, amour infini du Père » et du Fils, je ne vous demande aucun effet sensible » de votre divine descente aujourd'hui dans nos » âmes. Non, Amour immense, ce n'est pas ce que » nous cherchons, mais que vous nous possédiez » d'une possession pleine, totale et durable à jamais. » C'est pourquoi nous vous donnons nos cœurs sans » réserve : opérez-y une puissante résolution d'être à » vous totalement. Qui dit tout, divin Amour, n'excepte » rien ; c'est ce que je vous demande. Être tout à » vous et être en paradis, c'est tout une même chose. »

» Allons, ma sœur, allons, allons donc en paradis.

Qu'il est désirable, qu'il est aimable, ce divin paradis de la terre!...

» Nous nous plaignons, nous soupirons, nous gémissons. Que faisons-nous, hélas!... Pardonnez-nous, Seigneur, nous ne savons ce que nous faisons, imitant les enfants au berceau, qui pleurent et crient sans qu'on sache pourquoi. Vous seul nous devinez, Seigneur, et vous pourriez nous dire : « Ce que vous » faites, enfants! Vous êtes plus dans votre volonté » que dans la mienne; car si vous étiez plus en moi » qu'en vous, toutes les dispositions de mon aimable » et sage Providence vous donneraient plus de paix » que de troubles, plus de joie que de tristesse, plus » de confiance que de crainte, et beaucoup moins » d'amertume que de douceur. » N'est-ce pas, mon bien-aimé Père saint Joseph, et vous ma douce Mère Marie? Ah! vous ne faisiez pas comme nous, quand vous étiez sur la terre; aussi quelle délicieuse paix vous inondait!

» Aujourd'hui le *chien* a fait ce qu'il a pu pour m'enlever la paix en me suscitant de loin et de près des contrariétés bien capables de me fatiguer; mais, par une grâce spéciale, j'ai fait paisiblement ma route. Je me suis tenu aux pieds de mon bon Maître et de sa sainte Mère, et avec le désir du pauvre altéré, j'ai ouvert ma bouche, comme David, et attiré ce divin Esprit, si désireux de se communiquer aux âmes. Je n'ai point senti, comme en d'autres occasions, cet écoulement délicieux de Jésus en moi, et de moi en Jésus, mais un repos intime, mélangé

d'amertume et nourrissant en même temps. Je suis content, saus l'être de tout point. Pourquoi? Je ne sais m'en rendre compte. C'est comme une nappe tendue sur la surface de mon cœur, mais qui ne m'empêche pas de me tendre moi-même sur tout mon Jésus et sur toute ma sainte Mère, et sur tous nos amis du paradis. Oh! je les aime bien et je sens qu'ils nous aiment. C'est assez, et c'est tout. Merci, Jésus.

» Après ces dix jours de cénacle, voici d'autres jours qui ne parleront pas avec moins de douceur à nos cœurs. Oh! cette Trinité sainte! oh! cette bien-aimée Eucharistie! oh! cette substance, nôtre, nôtre! oh! ce corps sacré! oh! ce sang notre vie! oh! cette plénitude de communion! Je ne sais ce que je dis; bon Maître, bon Maître! quand je réfléchis à ces choses, je suis hors de moi.

» Préparons-nous donc de notre mieux et selon la mesure de grâce qui nous sera donnée, mais surtout par la souffrance; car je ne veux rien que par la Croix. Souffrir, souffrir, et par là entrer en tous les desseins que notre divin Ami s'est proposés et se propose en se donnant à nous. Ah! la Croix! la Croix! et avec elle le dernier soupir sur le sein de Jésus pour entrer dans sa vie glorieuse. Car vous savez qu'il est écrit : « *Elles n'ont pas aimé leurs âmes seulement jusqu'à la mort* », c'est-à-dire elles ne se sont point arrêtées, elles n'ont point reculé devant la mort elle-même. Voyez-vous où toujours il faut aboutir? Mais ne perdons pas de vue cette consolante parole de mon Père : « *Je tirerai la vie de la mort.* »

Méditez ces dernières paroles devant Notre-Seigneur.

» Je vous bénis de tout mon cœur.

» JOSEPH S. J. »

« Le 29 juillet 1861.

» Bénie soit sainte Anne avec son époux saint Joachim! Bénis soient tous nos Amis entre les anges et les saints, et bénis toujours et par-dessus tout en tous, au ciel et sur la terre, les Trois qui ne font qu'Un, en nous comme partout, le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit!

» Jamais ils ne font plus et ils ne font mieux que quand ils semblent ne faire rien du tout. Leur silence profond est une parole très-sonore, et leur totale inaction le couronnement de leur action. J'aime à le penser, j'aime à le dire, j'aime à le croire, à l'espérer et à m'y complaire, parce que dans leur volonté, qui s'accomplit ainsi, tout se trouve, et la promesse et l'exécution, et la perfection de tout. Ne détachons donc pas notre barque du rivage où cette volonté divine la tient encore attachée, et restons fermes en cette agitation et joyeux parmi tous nos sujets de tristesse; car la volonté divine se fait et se fera, et rien ne pourra y mettre obstacle.

» Raisonnons avec le grand apôtre : si le tout nous est donné, comment serions-nous frustrés du reste? Couchés sur notre poussière et sur notre ordure, restons-y donc, languissant sans languir, souffrant sans souffrir, nous consumant sans consomption et mourant sans mourir. Tel est le bon plaisir divin.

» A ce langage qui coule, que pensez-vous? Sans doute que me voilà tout en feu, tout en fusion, tout en écoulement dans le sein du Verbe, mon Dieu et mon Père. — Doucement. Je suis juste comme vous. C'est donc vous dire que sentant je ne sens pas, que voyant je suis comme une créature aveugle, et qu'entendant et comprenant des paroles aussi claires que divines, je n'en suis pas plus impressionné dans la partie sensible de mon âme que si je n'entendais et ne comprenais pas. C'est la mort avec la vie; c'est le supplice avec le paradis; c'est... que dirai-je encore? le Tout avec le néant.

» La foi, et la foi pure, voilà à quoi se réduit mon intérieur. Mais j'en suis content, parce que saint Paul nous dit : « *La foi est la substance des choses que nous devons espérer et la preuve évidente de ce qui ne paraît pas encore.* » Je pense que c'est là une part de notre héritage paternel. Ils cheminèrent par cette voie tous nos Pères, les patriarches depuis Abel jusqu'à Zacharie, et c'est par cette foi qu'ils arrivèrent au but. Ainsi en soit-il pour nous. Il est dit de Moïse que, « ne voyant pas Dieu, il le supporta en toutes ses épreuves », sans doute comme s'il le voyait. Vous, en ce moment, vous ne le voyez pas et vous ne l'entendez pas : présentez-lui le même support que Moïse, et demandez pour moi à Notre-Seigneur la même grâce, pour moi qui, voyant autour de moi presque toutes mes brebis en rapport avec l'Invisible, les unes d'une façon et les autres de l'autre, reste seul, tout seul, dans cette pure foi, sans rien voir ni

rien entendre en dehors de l'enceinte lumineuse où mes chères brebis voient, à ma grande joie, la lumière, qui me reste cachée et qui ne m'arrive que par réfraction ou reflet. Heureuse ressemblance avec mon Père, qui dit de lui-même : « *Je suis le dernier* » ; c'est que je suis tout petit encore, et mon émancipation n'a pas eu lieu. Sujétion donc et dépendance comme celle du serviteur, dit l'Apôtre!... Oui, Seigneur. Amen en plénitude.

» JOSEPH S. J. »

A la date du 14 mars 1862, il écrit encore :

« Si ma peine pouvait alléger la vôtre, je vous dirais que si, d'une part, Notre-Seigneur me tend une main toujours et toute secourable, m'attirant et me tenant avec soi, tantôt au désert, tantôt aux lieux où sa passion s'est opérée, et habituellement dans son tabernacle eucharistique; de l'autre, oh! par combien d'humiliations intérieures et d'amertumes il me faut passer, par une bonté et une charité vraiment ineffables! Mérité-je de telles graces et une telle ressemblance avec son divin Cœur. Mille et mille fois non. Il me les fait pourtant et avec abondance, permettant que tout cela me vienne et de mon ennemi et de diverses facultés de mon âme, et de presque tous les points où mon saint ministère me fait poser le pied.

» Voilà ce que pousse la triste terre où nous sommes encore, d'après la loi proclamée depuis le commencement : Pour les pécheurs, des épines et des ronces. Les herbes de la terre, et non les fruits délicieux du paradis, seront ton aliment, ô homme, qui que tu

sois, et pour que nulle créature, même les plus aimées et les plus favorisées, ne s'attendît à en être exempte, ne voyons-nous pas que le Verbe, qui proclama cette loi de si juste vengeance, ne voulait pas faire exception pour lui-même, lorsqu'il prit notre chair, mais s'enfonça au contraire plus avant dans les taillis les plus épineux et les plus déchirants? Et puis, ce doux Agneau nous criait : Venez après moi, suivez-moi; je vous conduis par mon sentier au royaume que je vous ai préparé dès l'origine. »

Au milieu du flux et reflux de ses impressions, le P. Barrelle se livre à la Providence :

« J'ai de nouveau fait l'expérience de ce que je vous disais l'un de ces jours passés, que rien n'entre en moi pour y rester à demeure. Quand une forte impression a été faite sur mon pauvre cœur, qu'elle soit douce ou qu'elle soit amère, elle fait son chemin pour céder la place à d'autres impressions, qui sont aussi mobiles que les précédentes. C'est une suite de vagues qui tantôt vous élèvent et tantôt vous abaissent; le bateau en sent la différence, mais de même qu'il ne saurait arrêter les unes, qui le consolent, il ne peut pas non plus éviter celles qui produisent en lui un effet opposé. Cela a lieu ainsi, pour que l'âme s'établisse dans la parfaite volonté de son Créateur et de son Dieu, sans jamais rien choisir, rien préférer par égard pour elle-même. Notre-Seigneur est alors le maître unique en elle; c'est sa gloire en même temps que notre vraie félicité. Un saint Père dit de la très-sainte Vierge qu'elle était une roue mobile à

toutes les impressions du Saint-Esprit; c'était nous faire connaître la disposition parfaite du Cœur de cette admirable Mère, toujours au-dessus d'elle-même et de tous les objets créés, et toujours par là même uniquement impressionnable au souffle divin du Saint-Esprit. »

Le P. Barrelle ne compte que sur la gratuité des divines miséricordes :

« 20 avril, saint jour de Pâques 1862.

» Il a plu à mon doux Maître de me conduire d'une manière extrêmement simple pendant la sainte semaine. Je l'ai suivi autant qu'à mon âge il était possible de le suivre. Un enfant, que peut-il? Je lui donnais ce qu'il me mettait dans les mains du cœur; et je souffrais de langueur et d'ennui, avec humilité et patience, quand il me voulait souffrir...

» Chose singulière! j'aurais pu lire; j'aurais même voulu lire, en un certain sens, mais quelque chose me liait et me faisait trouver meilleure l'humble et toute simple contemplation de mon bon Maître. J'en restais donc là à peu près tout le long du jour, et bien que par moments le temps me parût long, il ne laissait pas que de passer assez vite. C'est ainsi que nous sommes arrivés à la fin; et alors Notre-Seigneur m'a rappelé les temps anciens où, comme tant d'autres âmes, je me disais : A Pâques, Notre-Seigneur se fera bien un peu sentir à moi. Je vis l'imperfection de cette perspective, si souvent féconde en déceptions. On compte plus sur ce que l'on a fait pour Jésus,

comme si ce qui vient de créatures pauvres comme nous valait ou était quelque chose, que sur la gratuité de sa miséricorde. Le moi est dans cette disposition, et non pas Jésus seul et sa divine charité. Madeleine et les saintes femmes ne cherchaient que Jésus. L'ange qui leur apparaît leur rend ce précieux témoignage : Je sais qui vous cherchez : Jésus-Christ de Nazareth, crucifié. Elles ne songeaient donc point à elles-mêmes. C'est pour cela qu'il se montre à elles et qu'il leur remplit le cœur de joie. Les autres en restent à leurs prétentions, et au lieu de cette joie, la tristesse. La leçon de Notre-Seigneur était bonne pour moi. J'ai tâché d'en profiter, et je me suis mis entre ses mains pour toute chose.

» J'ai bien fait. Car ce matin j'ai eu un peu plus à souffrir de ma faiblesse et de ma respiration ; et le corps, vous le savez, appesantit l'âme. Ensuite, quelques mots de Notre-Seigneur à la Cène sont venus me rendre un peu plus de cœur : « Quand je m'en » serai allé, et que je vous aurai préparé une place, » je reviendrai à vous, je vous prendrai à moi, afin » que là où je suis, moi, vous y soyez vous aussi. » Oh ! prise de nous par Jésus à soi ! qu'il y a de miel dans cette parole ! Et puis, là où il est, lui, y être, nous ! Le cœur en a l'intelligence ; ni la langue ni la plume ne sauraient jamais le dire. »

Enfin le bon Père repose son cœur dans l'espoir de la consommation dernière, où l'immensité de la joie dépassera l'abondante amertume des agonies présentes :

« *Fiat!* et toujours *fiat!* Que ce soit là notre cantique perpétuel, et qu'il résonne dans toutes les parties de notre être intérieur, comme dans sa grossière enveloppe qui est notre corps!

» La sagesse divine, qui daigne prendre notre conduite, et qui depuis ce moment bienheureux n'a cessé de tenir le gouvernail de notre pauvre bateau, même dans les plus terribles tempêtes, voit bien le jour où tant de tribulations et d'angoisses prendront fin. Elle ne trouve pas bon de nous le faire connaître encore. Mais souvenons-nous de cette parole de notre bon Père sur la Croix, vers la fin de son agonie : Seigneur, je vous remets avec une pleine confiance mon âme désolée et comme abandonnée par vous. C'est en vos mains que je la dépose tout entière. Et en signe de sa totale et éternelle adhésion, il baissa sa tête adorable, exhalant alors son dernier soupir, et avec lui son âme sainte.

» Or, ce que le Père fait, les enfants doivent le faire d'une manière, sinon la même, du moins semblable. Voilà notre part, notre excellente part. Ne la laissons pas prendre à d'autres, et soyons jaloux de n'en laisser tomber pas même un imperceptible fragment. Désolation et abandonnement dans la partie sensible de notre esprit et de notre cœur : c'est la moitié de cette part; l'autre moitié est l'acceptation cordiale du calice qui nous est donné à boire, quelle qu'en soit ou qu'en puisse être plus tard l'amertume. En subissant humblement toutes les souffrances qui découlent de la première, présentons à l'adorable

Trinité tous les sentiments dont se compose dans le Cœur de notre Jésus la seconde ; et ainsi tout se consommera en nous comme dans lui, et au moment voulu et décrété, tout sera à jamais consommé. Alors, alors, ô bienheureux *alors!* tous nos désirs ne seront-ils pas satisfaits en plénitude, et l'immensité de notre joie ne dépassera-t-elle pas infiniment l'abondance plus apparente que réelle des tortures et des agonies de notre pauvre petit cœur? »

CHAPITRE XXXVII.

DERNIÈRE MALADIE.

Les désirs de la consommation. — Dévotion au Verbe eucharistique. — Comment la patience achève les saints. — La maladie du P. Barrelle et ses symptômes surnaturels.— Première impuissance à dire la sainte messe. — Le P. Barrelle remonte au saint autel. — Dernière messe du P. Barrelle. — Visites célestes.

« Je suis venu sur ces montagnes pour y prendre mon vol vers le paradis. Oh! laissez-moi aller à la sainte Sion! » Si l'amitié dévouée qui reçut cette réponse suppliante, au mois de janvier 1861, en échange des souhaits formés pour de longs jours encore sur la terre; si elle avait entendu les épanchements du saint religieux, et ses ardents soupirs pour la dernière consommation de son âme en Jésus-Christ, elle aurait, croyons-nous, perdu toute illusion.

Débordée par le besoin de Dieu, l'âme du P. Barrelle, quand on l'écoute gémir dans ces pages, paraît ne plus tenir à la terre. Chaque jour affaiblis par l'incessante action de l'amour céleste, les liens du corps s'apprêtent à se briser pour la laisser échapper de sa prison terrestre.

Depuis combien de temps se poursuivait le travail de la transfiguration! Depuis combien d'années les

soupirs du bon Père appelaient « le bienheureux alors » où il désaltérerait enfin ses désirs dans la plénitude de Jésus-Christ! Bien longtemps auparavant il écrivait déjà :

« 1856 va commencer, finira-t-il sans que la mort m'atteigne et me place, comme je l'espère de la miséricorde de mon Dieu et des mérites de mon Sauveur, au lieu de mon éternel repos? Je l'ignore et je l'abandonne à mon Jésus; trop heureux des signes qu'il me donne que cela pourrait bien être, et de la nécessité où il me met par là même de me dégager de tout de plus en plus et de me rapprocher davantage de lui. »

Et en 1858 :

« Priez un peu pour moi dont les forces s'usent, dont la tête s'appesantit, dont les petites et bonnes croix se multiplient. Que je meure totalement avant de mourir une fois pour toutes! et que je passe en mourant ainsi de l'amour à l'amour!

» Ma santé est maintenant sujette à bien des inconstances. Plus rien de stable. Les jours ne se ressemblent pas, et mon triste corps est devenu comme un boulevard où les misères physiques se promènent. Je vous dis ces choses non point pour que vous vous apitoyiez sur moi, cela n'en vaut pas la peine, mais pour que vous demandiez à Notre-Seigneur pour moi deux grâces, la patience et l'amour. Avec la première tout se porte et se supporte; avec la seconde tout procède gaiement, et la parole de l'Apôtre peut se réaliser en nous : Dieu aime les joyeux donneurs. »

Le P. Barrelle fut toujours un joyeux donneur. Dix

ans déjà avant sa mort il était usé de travaux et de zèle. Nous avons négligé de signaler les nombreuses défaillances de ses forces physiques, ramenées constamment au labeur de l'apostolat par l'amour des âmes, par une indomptable ardeur à servir Jésus-Christ. Au mois de décembre 1853, au moment où le délabrement de sa santé rendait déjà toute grande station impossible, à l'issue d'une petite retraite, il dit :

« Par le secours de Notre-Seigneur, tout est fini pour recommencer demain ; et ainsi nous sommes sur une route dont on peut dire ce que le Symbole dit du règne de Jésus-Christ : *Non erit finis!* C'est heureux vraiment. Eh! que faire donc sur la terre, si, pouvant agir, nous fatiguer, nous épuiser, souffrir, mourir en vivant pour notre Jésus, nous étions là comme les ouvriers de l'Évangile, oisifs sur les places publiques, à attendre je ne sais quel réveille-matin? L'ennui me prendrait, je l'avoue, à moins que Dieu ne me dît : Je veux désormais que tu sois un homme d'oraison et non d'action. Il ne me l'a pas dit encore, et semble au contraire, à mesure que j'avance dans la carrière, me donner un surcroît d'occupations qui se croisent dans tous les sens. Que son saint nom soit béni et sa sainte volonté accomplie! »

Cependant, il fallait bien en faire l'aveu : « Ma chair, pas plus que celle de Job, n'est d'airain, et elle s'use. Peu à peu, si Notre-Seigneur n'y met la main, ce dont certes il n'a nul besoin, peu à peu je devrai passer aux invalides et vivre de vis-à-vis avec mon

crucifix et le saint tabernacle. Voilà ce que plus d'une croix semble m'annoncer, et ce que, avec le secours de la grâce, j'accepte de toute mon âme, en me livrant à tous les desseins de crucifiement de Notre-Seigneur sur moi. »

L'heure vint, et l'on vit alors dans la pratique la sincérité de ces généreuses protestations. Le bon Père, depuis 1861 surtout, isolé dans une impuissance pleine de contrastes douloureux avec l'activité toujours dévorante de sa nature et de son zèle, entre courageusement dans son martyre.

« Me voilà au bout de ma carrière apostolique. Les forces corporelles sont épuisées, sans que la vivacité le soit encore, et le reste d'ardeur, d'une part, mettrait, de l'autre, bientôt fin à ce que Notre-Seigneur, par pure charité, me laisse de vie. Que dois-je faire en pareil état ? Me fixer sur la voie du sacrifice, monter sur le bûcher de l'immolation et faire de mon mieux pour attiser le feu de l'amour qui doit achever la victime. »

Dès ce moment, le bon Père s'applique à démolir toute confiance qu'on pourrait mettre encore en ses services, et à servir du moins de leçon.

« Non, mon enfant, il ne faut plus compter sur un roseau brisé qui ne doit se redresser que dans la vie éternelle, s'il plaît à Notre-Seigneur de l'y transplanter et d'user envers lui de sa grande miséricorde. Mon temps est fait, et désormais tout est consommé pour moi. La vie obscure et une première sépulture, voilà maintenant tout pour moi ; et si l'on veut me trouver,

c'est dans le saint tabernacle seul qu'il faudra me chercher. Car c'est là seulement que je dois faire ma résidence, pour m'y nourrir, dans sa source même, du pain de l'abnégation et de la mort à tout. Plus de rêve donc, plus d'espérance : ce serait fonder sur le pur néant un édifice en tous points chimérique.

» Et voilà où l'on arrive enfin après une vie plus ou moins laborieuse, plus ou moins vide en dépit des apparences, plus ou moins utile ou inutile à la gloire de Notre-Seigneur et au salut des âmes. Ah! quelle leçon! Profitez-en pour aller de plénitude en plénitude en tout, vous vidant toujours plus de vous-même et de tous les objets créés, pour faire toujours plus large place à l'Unique de notre vie, de notre mort et de notre éternité qui est Jésus seul, seul, tout seul dans son adorable Père, et avec son Esprit, immense fournaise d'amour. »

L'impuissance physique s'imposait donc chaque jour davantage à la vive et toujours ardente nature du P. Barrelle. Quel renoncement de se sentir emprisonné dans l'inaction! De grand cœur, mais d'un cœur brisé par le sacrifice, il répétait alors une de ses paroles favorites : « Il faut que Jésus croisse et que je diminue. » Il se connaissait bien, et il disait : « Je suis très-impressionnable, et c'est par là que le bon Dieu aime à me prendre. Il se plaît à me broyer par l'inaction, moi qui ai tant aimé le travail! »

« Ma plus grande maladie, disait-il encore, est cette espèce de nullité à laquelle Notre-Seigneur me fait la grâce de m'habituer peu à peu. » Alors « il

s'unissait à son cher Crucifié, si beau sous son pressoir, et se réjouissait de donner au divin Cœur la consolation de rencontrer un fidèle amant de ses lassitudes intérieures ».

Ce qu'il pouvait du moins ou croyait pouvoir, n'écoutant que son courage et fermant l'oreille aux souffrances du corps, il ne manqua pas de l'accomplir jusqu'au dernier instant.

Sa chambre, qui touchait par un de ses côtés à la chapelle de communauté, où résidait le saint Sacrement, par l'extrémité opposée aboutissait à la sacristie d'un modeste oratoire réservé aux étrangers. Là était son confessionnal. Quatre ou cinq pas au plus en séparaient. Bientôt ce fut beaucoup encore pour son épuisement. Et cependant il se traînait jusque-là, excédé de souffrance, tombant de faiblesse. Il reprenait alors son vieux refrain : « Un vrai Jésuite ne doit se reposer qu'au ciel. »

Parmi les rares fidèles qu'il crut devoir conserver par gratitude, au nom de sa communauté qui leur était redevable, si, ému de compassion, quelqu'un proposait de lui épargner ces dernières fatigues et de s'adresser à un autre : — « Ah! mon enfant, répondait-il, pour remplir toute justice, ne faut-il pas que je travaille jusqu'au bout? »

De son humble guérite, il revenait à sa cellule, et, sauf les exercices de communauté, où il essayait encore d'apparaître pour l'édification commune, bien des mois avant sa mort il n'en dépassait jamais le seuil que pour se traîner vers le tabernacle. Là il venait

pour *s'épancher* et pour *recevoir,* double nécessité des cœurs souffrants.

« A défaut d'un ou de plusieurs nous avons le divin Consolateur, l'unique espérance de tous, Jésus au très-saint Sacrement, où son cœur, plein de tendresse et de miséricorde, ne cesse de battre jour et nuit pour nous, et attend que nous nous épanchions en lui, pour déverser en nous la plénitude qu'il possède. Vraiment, il est bien certain que, tout en connaissant par la foi l'immense valeur du don qui nous a été fait en lui, nous n'en déduisons pas, dans toute l'étendue que nous devrions, les conséquences pratiques qui en résultent. C'est dans les uns manque de simplicité; en d'autres, excès de crainte; dans quelques autres, déficit d'amour; dans presque tous, pas assez d'attention à ce que Jésus a eu en vue en se fixant dans ce divin tabernacle, sa perpétuelle demeure parmi les enfants des hommes. « En se donnant ainsi à nous, » comment ne nous a-t-il pas donné toutes choses? » dit saint Paul. Oui; cela est vrai, mais pour nous donner il attend que le sentiment du besoin, de la confiance et de l'amour nous pousse vers lui et nous réduise à un état de mendicité par le cœur qui fasse violence au sien et le mette en fusion, pour ainsi dire, et en écoulement sur nous et en nous. »

Voilà comment, si j'ose dire ainsi, le bon Père consolait dans le cœur d'autrui ses propres douleurs. Tout se résumait pour lui désormais dans le Verbe eucharistique.

Au mois de mars 1863, la reconnaissance lui avait

envoyé un encensoir pour sa pauvre chapelle; voici sa réponse :

« Vous ne pouviez me causer un plaisir plus grand que de me faire passer votre charité sous l'enveloppe de votre dévotion au Verbe eucharistique. Oh! que j'aimerais voir ainsi tout aboutir à lui! Si ce n'est point là la passion de tous, elle devrait l'être. Dieu! Dieu! vous là! vous au milieu de nous, vous avec nous, pour nous! Et cela toujours, sans interruption aucune! Ah! c'est ici qu'il faudrait entonner un *quid retribuam* sans fin. Mais ce que nous ne pouvons de la voix, faisons-le du cœur, et que notre amour ne quitte jamais cet Amant passionné dont le Cœur s'est rendu inséparable du nôtre. Il nous faut lui rendre ainsi et assiduité pour assiduité et chaînes pour chaînes. Jamais prison sera-t-elle plus aimable que celle où nous aurons le Verbe fait chair pour compagnon et, si je puis m'exprimer ainsi, pour concaptif ou captif avec nous? »

Il ne fallait rien moins au P. Barrelle pour charmer les langueurs croissantes de son exil terrestre. De la sorte, ramenant incessamment son cœur du délaissement à la confiance, il pouvait dire : « Dans ma chère solitude je moissonne une racine que j'appellerais volontiers douce-amère, à cause du mélange de sentiments et d'impressions qui se succèdent dans mon cœur. »

Ce cœur et toutes ses affections habitaient en Jésus-Christ, et par Jésus dans le sein du Père céleste :

« Il est un conseil, dit-il le 24 juillet 1862, il est

un conseil dont je fais depuis quelque temps la douce expérience, je veux parler de la demeure en Jésus, en regardant le Père et en s'adressant au Père. Rien de plus efficace et en même temps de plus doux. C'est qu'en cette position intérieure, on est, pour ainsi dire, entre deux feux immenses qui s'attirent l'un l'autre et qui se confondent en une parfaite unité d'amour. O les bienheureuses âmes qui se trouvent dans cet impétueux et irrésistible courant! »

L'année 1863 était marquée du ciel pour le grand et éternel repos du bon serviteur de Dieu; elle était aussi prédestinée à ce mystérieux travail d'achèvement où la perfection des saints reçoit dans la douleur sa dernière beauté. La patience est la plus habile ouvrière de la sainteté. En la faisant briller d'une incomparable splendeur au sein des douleurs divines qui ont sauvé le monde, Jésus-Christ lui a donné, entre les autres vertus qu'enfante l'amour de Dieu, un incomparable mérite et une mission suprême. Selon la parole de l'Apôtre, à elle d'achever les saints, *patientia opus perfectum habet.*

Son action dans le P. Barrelle ne laissa rien d'intact. Le corps fut lentement miné et progressivement exténué, sans maladie définie, sans aucune lésion apparente. Il s'en allait, chaque jour moins propre aux fonctions de la vie et chaque jour davantage bon et mieux disposé pour la douleur. L'âme de son côté ne pouvait plus courir après les âmes, et ne pouvant pas encore atteindre ce Jésus qu'elle aimait uniquement, se consumait dans l'inaction du zèle et dans

une longue attente qui la faisait lentement mourir.

Le P. Barrelle le savait et le disait : « Il fallait que son ardeur naturelle fût purifiée en lui par cette longue attente du ciel, qu'il croyait toujours saisir. » Cette sentence écrite de la main du malade, à la date du 29 février 1863, est là sous nos yeux, éclairant le mystère de ses souffrances et de son agonie.

Voilà ce que nous avons de plus exact à dire de cette consomption d'un nouveau genre, que la médecine elle-même n'a pu caractériser que par un diagnostic inusité emprunté au surnaturel. Des douleurs de tête, des palpitations, des langueurs, de vraies tortures, une telle irascibilité des organes que le vêtement le plus léger était un insupportable fardeau; mais sous de tels symptômes, pas de maladie saisissable, et certaines périodicités surnaturelles, contraires aux retours usités des crises morbides. Nous donnerons plus tard l'attestation du docteur qui, jour par jour, a suivi le vénérable malade.

Le vendredi, consacré à la Passion du Sauveur, avait des douleurs privilégiées, aussi le Père l'avait surnommé le *Vendredi saint;* le mercredi, en l'honneur de saint Joseph, son patron, donnait aussi matière plus ample à la patience, et le samedi ajoutait son petit surcroît. — « Ce jour-là, disait le bon Père, la sainte Vierge se met de la partie, et je ne m'en fâche pas. » Certaines fêtes avaient aussi leur part plus abondante, et le bon religieux les voyait venir. Les intervalles de ces temps réservés étaient habituellement meilleurs.

Le 30 mars 1862, il s'excuse en ces termes :

« Vous avez déjà su, mon enfant, la cause de mon silence. Elle est toute dans une petite et précieuse croix qu'il a plu à Notre-Seigneur de faire planter sur ma tête surtout, par les mains de notre bien-aimé père saint Joseph, le jour de sa fête. Pour ce qui m'en revenait, je lui en ai été fort reconnaissant, et ma gratitude, je le comprends et je le sens, doit se prolonger et croître à mesure que cette grâce se maintient et semble s'asseoir sur ce pauvre corps. »

Le 20 juillet 1863, le malade, qui conserva jusqu'à la dernière quinzaine de sa vie quelques correspondances spirituelles, écrit ces mots :

« Le docteur a de la peine à s'expliquer certaines circonstances de mon état, que je sais bien, mais que je ne saurais pas expliquer mieux que lui. Il est des choses dont la divine Providence se réserve le secret. »

Le 20 juin il s'exprimait ainsi :

« Il y a pour moi des jours de distinction dans les semaines. Ces jours-là Notre-Seigneur et bon Père les cachette de son sceau. C'est d'ordinaire le mercredi et le vendredi... Je dis d'ordinaire, car depuis ces dernières fêtes surtout, dont la quinzaine se termine aujourd'hui, par le jour de l'octave du Sacré-Cœur, il n'y a eu guère de jours libres ou de repos tant soit peu long. Tout me semble avoir soudain passé sous le domaine souverain de la Croix, et partant de notre aimable Crucifié, auquel soit obéissance, joie et gloire, aujourd'hui et toujours dans les siècles des siècles ! *Amen.*

» Et c'est aujourd'hui que, faisant l'office de sainte Madeleine de Pazzi, renvoyée de la fin de mai au 20 juin, j'entends cette parole de la Bienheureuse à son divin Époux : Souffrir, ne pas mourir ! Non pas qu'elle répugnât à mourir ; mais qu'il lui paraissait, dans sa foi vive et dans son amour ardent pour Notre-Seigneur, bien préférable de souffrir.

» Ainsi, me dis-je, il n'y a pas de plainte à formuler lorsqu'on gravit le Calvaire; il n'y en a pas lorsqu'on porte même les plus pesantes croix ; il n'y en a pas davantage lorsqu'on se voit poussé vers une espèce d'agonie, et que là tout semble vous abandonner pour que la souffrance s'en donne à l'aise et sur le corps et sur l'âme ! Mais non, dans cet état nulle plainte à formuler ; une seule parole doit jaillir du fond du cœur vers Dieu : *Amen*, Jésus !

» Plus rien pour nous que la volonté divine de notre Pilote, volonté toute et seule sage, toute et seule bonne, toute et seule parfaite. Qu'avons-nous besoin d'autre chose? Quand il aura fait tout ce qu'il a voulu de nous et par nous, n'en sera-ce point assez pour nous comme pour lui, et que nous resterait-il encore à prétendre? Seulement, et c'est pour nous ici l'essentiel et comme l'*un nécessaire*, seulement, pour l'amour de ce cher et si tendre Ami, soyons-lui pleinement fidèles.

» Hélas ! nous ne le savons que trop, cette pleine et constante fidélité n'est pas légume de notre jardin, ni fruit de notre cru. Mais nous savons où en est la graine, où nous en trouverons les plants : dans la

piscine aux cinq portiques, toujours ouverte aux brebis du Crucifié pour qu'elles viennent y puiser avec joie tout ce qui leur manque... Ce Corps sacré avec ses plaies, ce Cœur avec le jaillissement continuel de son sang et de son eau... voilà où il nous faut chercher par une humble et persévérante prière la plénitude et la constance de notre fidélité. Notre-Seigneur ne nous manquera jamais, lui. Le ciel et la terre passeraient plutôt. Nous seuls pouvons lui manquer; mais si nous ne sortons jamais de ces portiques, si nous ne cessons de nous plonger dans l'abîme de son Cœur, Jésus nous la donnera, cette fidélité, et il se procurera en nous cette seconde gloire, complément nécessaire de la première grâce. Il aura demandé, attendu notre fidélité, et il nous la donnera ensuite lui-même. Car, en vérité, par nous-mêmes et de notre fonds, que pouvons-nous lui donner? Pauvres de tout, mendions tout, et nous recevrons tout. Mais qu'elle soit bien humble et bien amoureuse notre mendicité! »

Le 8 juillet ses paroles étaient encore plus explicites sur le mystère de ses douleurs.

« Le docteur Imbert, notre vrai ami, m'assure n'être nullement inquiet sur le mal présent, mais il ne se rend pas compte plus que moi de cette espèce de mystère qu'il renferme. Le *chien* est là, mais sous les yeux de mon Père, qui lui permet une mesure d'attaque, et pas plus. La plupart des infirmités que j'éprouve portent un tel caractère, qu'à en juger d'après les règles du discernement des esprits que nous a laissées saint Ignace, c'est tout *lui,* c'est-à-

dire Satan. Ceci me frappait ces jours-ci. Aussi me recommandé-je beaucoup à ce saint Père et à saint Joseph, pour que tous les deux me prêtent main-forte contre l'ennemi. »

L'intervention diabolique ne se manifestait ici que par un ensemble d'effets et de coïncidences où la foi du pieux malade croyait découvrir l'auteur de tout mal. Tout se montrait à elle dans ses rapports avec le monde invisible, mêlé incontestablement à toute la trame des choses humaines, mais que l'œil du vulgaire ne discerne pas. Au milieu des mystères de la nature, le savant perçoit des phénomènes qui échappent à la foule. Les saints sont les savants du monde supérieur, et, mêlés au mouvement des choses humaines, ils savent reconnaître l'action mystérieuse des esprits invisibles, favorables ou contraires à ses intérêts.

Le P. Barrelle remarquait un redoublement singulier de souffrances à l'heure précise du saint Sacrifice. Levé, même à cette époque, comme aux jours de la santé, dès trois heures du matin, tranquille tout le temps qu'il donnait à la méditation, il pouvait se tenir debout et marcher dans sa cellule; mais à peine il quittait son fauteuil pour aller au saint autel, de violentes palpitations le prenaient soudain, le moindre mouvement de tête lui causait alors de telles douleurs que souvent il pensa tomber à la renverse. Ce martyre allait croissant; il redoublait surtout au moment de la communion; le Père pouvait à peine consommer les saintes espèces. Le sacrifice achevé, ramené quelquefois à son fauteuil comme en défail-

lance, il n'éprouvait plus de douleur, mais uniquement la lassitude du terrible assaut qu'il venait de soutenir contre la souffrance. Il sentait le calme se faire insensiblement, et ses repas étaient pris sans efforts. Lorsqu'il ne célébrait pas la messe, il n'éprouvait rien de semblable, mais seulement les langueurs habituelles d'un corps affaibli.

Si le malade conjecturait juste, si l'esprit mauvais contribuait à cet excès périodique de souffrances, il n'eut pas lieu de s'en applaudir; jamais une seule fois le bon Père ne céda à la douleur; il ne s'arrêta que devant l'impuissance absolue.

Le 5 juillet cette impuissance fut totale. Voici comment le P. Barrelle annonce la privation qui lui est imposée.

« C'est dimanche aujourd'hui, 5 juillet, jour du très-précieux Sang du Dieu crucifié, notre Père. Il ne m'a pas permis de monter au saint autel. Mon cœur en a tant soit peu saigné, mais il a accepté son sacrifice, dont, à vrai dire, je ne prévois pas la fin.

» Mes nuits continuent à être bonnes. L'appétit est aux arrêts toujours. L'ennui me tient assez fidèle compagnie. Mille bontés m'environnent, mais Notre-Seigneur me fait la charité de n'y pas trouver ou du moins bien peu de douceurs. L'amertume, grâce à lui, domine tout, et le jour succédant au jour me rencontre à peu près sur les mêmes sables ou sur les mêmes eaux, selon que le gouvernail de mon divin Pilote mène le bateau et ce qu'il porte. « Le Seigneur me conduit et rien ne me manquera. »

» Vous vous inquiétez de ma santé. Laissez tomber vos inquiétudes, et regardez le Pilote qui nous mène. Ce n'est pas au naufrage qu'il vise, mais au port.

» Le *Tu solus Dominus* du *Gloria in excelsis*, vous seul Maître absolu, unique, c'est la disposition où je désire que Notre-Seigneur me trouve toujours jusqu'à la mort, et je le supplie de m'en faire la grâce. En cet état, je ne crains rien, parce que je ne veux rien d'une part, et que de l'autre je veux toute la volonté de Dieu. »

L'épreuve se prolongea. Le 9 juillet le malade en exprimait ainsi sa plainte résignée, mêlée d'espérance :

« Mon Père, qui, lorsqu'il ferme, personne ne peut ouvrir, ainsi que le disent les saints Livres, tient toujours sa main fermée pour moi, et ne m'admet point encore au saint autel. Je lui dis chaque jour : Si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite. Adam, après sa chute, fut éloigné de l'arbre de vie. Ne faut-il pas que je remonte par où il est descendu? C'est par la privation du véritable Arbre de vie, quoique avec un insigne privilége pour moi, celui d'en manger encore chaque jour le fruit, bien que je ne puisse monter dessus. Je dis seulement avec l'Épouse des cantiques, dans l'espérance qui reste toujours au fond de mon cœur : « J'y monterai encore sur ce palmier, et je » n'en recevrai plus, mais j'en cueillerai moi-même les » fruits. »

La veille sa résignation s'exprimait sous forme de désir :

« Ce bon Père qui mortifie et qui vivifie, qui conduit jusqu'aux portes du tombeau et qui en retire, je l'ai attendu et je l'attends encore. Oh! qu'il me soit donné, par l'intercession des saints qui sont au Ciel et des justes qui sont sur la terre, de correspondre par ma foi, par ma patience, par ma confiance, par mon abandon et par mon amour, à tout ce que notre bon Père et Seigneur cherche à obtenir de sa chétive créature par les misères auxquelles il la soumet.

» Nos novices terminent demain, jeudi 9, une neuvaine commencée pour moi le 1er juillet. C'est une fête de la très-sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame des Miracles ou de Reine de la Paix. »

D'autres neuvaines se faisaient en même temps sur divers points de la France. Elles ne cessèrent que lorsque le divin Maître les eut exaucées. Vers la fin de juillet le malade put de nouveau monter à l'autel. Le 31, il rend compte ainsi de ses sentiments :

« Je respire un peu, après une journée bien laborieuse. Telles étaient les fêtes des saints et les jours de leur plus solide gloire. Ils étaient conformes à leur divin Roi. Ils ne désiraient rien de plus, et ils le bénissaient de les avoir jugés dignes de boire quelques gouttes du calice si amer de son inconcevable Passion.

» C'est depuis quatre heures et demie du matin, moment où commence ma messe, que ce petit et pé-

nible travail a été imposé à ce pauvre serviteur de Notre-Seigneur. Le saint sacrifice m'a mis sur le Calvaire et attaché à l'un des bras du divin Crucifié. J'ai pu néanmoins, par un secours spécial de mes célestes assistants, poursuivre jusqu'au bout; et depuis ce moment jusque vers trois heures de l'après-midi, la bienheureuse Croix, toute petite parcelle de celle de mon Père et de mon Sauveur, a été avec moi, et moi sur Elle avec mon Dieu crucifié. Bénissons-le ensemble de ce don solide, qui m'est assurément venu des mains levées et du cœur de notre saint Père Ignace. Il a préféré et choisi ce bien pour moi. C'est le fruit de sa rare sagesse et de l'amour tout paternel, quoique fort immérité, qu'il ne dédaigne pas de porter au plus misérable, au plus ingrat, au plus inutile de ses enfants.

» Je ne sais si je me trompe, mais il est bien possible que, jusqu'au 7 ou à peu près, je ne sorte pas de cette voie tant soit peu épineuse... Ce jour du 7 est celui de la renaissance de la Compagnie. Je dois, ce me semble, payer mon lot d'expiation pour toutes les misères présentes et passées. Je demande seulement à notre bon Seigneur et Père, s'il plaît ainsi à sa divine majesté, de me conserver la sainte messe, et de me donner une mesure de patience et de fidélité qui l'honore, le réjouisse et satisfasse pleinement aux vues qu'il a sur le pauvre vermisseau qui se tient au pied de sa Croix et dans les trous de ses divines plaies. »

Le 16 août, le malade écrit encore son bulle-

tin douloureux, sans savoir s'il pourra l'achever :

« Je commence par prendre une feuille entière, mais Notre-Seigneur me donnera-t-il la force d'en remplir au moins la moitié?... L'ouvrage de séparation et de destruction qu'il a commencé et poursuivi jusqu'à ce jour continue, et si je n'ose pas dire qu'il se fait aujourd'hui avec une plus mortifiante activité, c'est que je crains toujours que ma pauvre et triste imagination ne s'en mêle, et que je ne grossisse par ma pusillanimité ce qui pourtant n'est que trop vérité.

» Au fond, je deviens toujours moins capable de tout; les riens me sont comme des montagnes à franchir, et cela depuis le matin jusqu'au soir. Cloué incessamment sur ma croix de presque immobilité, dans ma chambre ou dans les lieux réguliers, fort rares, où il m'est permis encore de me transporter, je passe seulement d'un fauteuil à un autre; par rares moments au confessionnal pour une ou deux personnes, de là sur mon lit; debout seulement pendant ma demi-heure au saint autel, où je suis dans le martyre. Souffrir est comme toute ma prière, tout mon amour, tout moi, pour résumer ma position en un mot. Voilà ma vie, qui est une mort de tous les jours, de toutes les heures et comme de tous les instants. Me faut-il la patience, l'abandon et la constance? Toutes ces vertus sont en dehors de moi; il me les faut puiser aux plaies de mon Sauveur. Aidez-moi dans ce travail, et que Notre-Seigneur me donne amplement, je l'en conjure, la grâce de me supporter, de le porter, Lui, et de vaincre! »

Mais le 17 août fut le dernier jour où le saint prêtre put offrir de ses mains la divine hostie, deux mois jour pour jour avant de consommer son propre sacrifice.

Écoutons le gémissement de son amour. Un céleste consolateur vient adoucir sa douleur :

« Il a plu à mon Jésus d'ajouter à mes sacrifices journaliers ce qui me tenait le plus au cœur. Par délicatesse, ce n'est que peu à peu et comme par morceaux qu'il me dépouille, ce cher Maître, et aujourd'hui c'est sans contredit la plus belle brebis de mon troupeau qu'il m'a enlevée, mais je veux que vous l'en bénissiez avec moi, puisque tel est son bon vouloir et qu'il lui a plu, à cause de mon ingratitude, de me priver d'offrir le saint sacrifice. J'ai dû accepter ; je l'ai fait ; mais que mon cœur a souffert ! J'ai cru en mourir de douleur.

» Cependant mes amis du Ciel ne m'ont point délaissé dans l'extrémité où cette privation m'avait réduit, et je vous le dis, afin qu'étant si faible et si impuissant maintenant, vous soyez ma suppliante pour les remercier. Or, voici que ce matin, pendant que mon cœur versait des larmes de sang devant Notre-Seigneur à cause de la privation où je me voyais de ne pouvoir dire la sainte messe, voilà que saint Joseph s'est présenté devant moi. Je l'ai reconnu très-bien, et tout aussitôt je lui ai tendu les bras, et Lui, s'avançant avec bonté vers moi, m'a pris dans les siens et m'a pressé sur son cœur avec effusion. En même temps j'ai senti sur mon front ses

lèvres bénies et je me suis senti tout pénétré d'une douceur divine qui s'est répandue sur mon âme et dans mon cœur, et qui m'a rempli d'une telle suavité que je me croyais guéri. Après cela, à l'instant, il a disparu, mais la joie, la paix et le calme le plus parfait sont demeurés en moi. Que pensez-vous que cette visite m'annonce? Ne serait-ce pas le signal du départ? »

Un mois plus tard le consolateur revint encore visiter le saint malade; c'est ce que l'on peut conjecturer de ce que nous allons dire :

Entre deux et trois heures du matin, le 17 septembre, le P. Barrelle vit entrer dans sa chambre, introduit par un Frère coadjuteur qui lui était inconnu, un personnage respectable d'environ quarante-cinq ans, d'un aspect doux et céleste. Il regardait avec intérêt du côté du fauteuil où se tenait habituellement le malade. Celui-ci pensait en lui-même que peut-être on lui amenait un médecin; et tandis qu'il s'étonnait d'une visite à cette heure matinale, il le vit se retirer sans rien dire. Mais le Père sentit son âme fortifiée et remplie de consolation. Alors seulement il pensa que c'était sans doute saint Joseph qui venait l'inviter à le suivre. Le matin venu, il en parla à l'infirmier, au docteur et à plusieurs autres personnes. Il ajouta : — « J'aurais bien voulu entendre sa voix, mais il ne m'a rien dit. Au reste, il ne faut pas attacher à cela de l'importance, de crainte de quelque illusion. »

Qu'avait à craindre le saint malade? l'humilité, la patience, l'amour de la Croix, le désir du Ciel, la

résignation amoureuse aux volontés du Père céleste, l'ardent amour de Jésus-Christ, formaient autour de son cœur une défense contre tous les périls, comme ils étaient un baume à toutes ses douleurs.

CHAPITRE XXXVIII.

DERNIERS JOURS.

Patience et ferveur. — Le P. Barrelle est déchargé de la supériorité. — Bulletins de résignation et de foi. — Le vis-à-vis avec le tabernacle et avec le crucifix. — Jubilation extraordinaire au moment de l'extrême-onction.— Dernières paroles. — Le P. Barrelle s'endort du sommeil de l'amour divin en recevant l'Eucharistie. — Ses obsèques. — Son cœur conservé dans l'église du noviciat. — Faits merveilleux. — Douce espérance.

Ferveur et patience, ce résumé de l'humble vie du serviteur de Dieu prend une vérité nouvelle pour exprimer ses derniers jours. Aimer Dieu, souffrir pour Dieu, ces deux paroles renferment sa longue existence, tout le secret de sa sanctification. Seulement l'amour de Dieu, qui s'en allait autrefois en quête des âmes, ne peut plus les atteindre aujourd'hui que par la souffrance.

La pensée de se ménager tant qu'il lui resta un souffle de vie n'entra jamais dans le cœur du P. Barrelle. En décembre 1853, à une époque d'épuisement, il la repoussait en ces termes : « Courant comme je le fais vers mon heure dernière, je ne pourrais me décider à économiser sur mes occupations pour me procurer quelque délassement. Mon cœur, tout misérable qu'il est, s'en ferait un grand scrupule. Il me

faut donc, à l'exemple du feu attaché à la mèche des lampes, m'activer tant que je peux, jusqu'à ce que l'huile de mes forces soit totalement épuisée... et alors, ô mon Dieu! je l'espère de votre infinie charité, je verrai le repos. »

Maintenant l'huile était épuisée jusqu'à la dernière goutte; mais n'ayant plus de force, l'homme de zèle donnait ses douleurs. C'est ainsi qu'il achetait les âmes avec la bonne monnaie que Dieu accepte toujours. Car, disait-il, « tout ce qui ne porte pas l'effigie de la Croix est une pauvre monnaie qui n'a pas cours dans le royaume de Dieu. »

Le bon Père ignorait ce que c'est que la plainte; quelquefois la souffrance lui arrachait un soupir vers le ciel, plein de résignation et de paix, rien de plus. Jusqu'aux dernières semaines de sa vie il continua ses habitudes matinales, se levant à trois heures, méditant, puis célébrant la messe, ou, quand il en fut empêché, communiant chaque jour. Mais il était réglé qu'il se reposerait sur son lit dans la matinée, environ deux heures. Or la charité lui avait procuré une sorte de lit de camp, plus mobile que son lit ordinaire, et qu'on supposait plus commode. On n'avait oublié qu'un point : le lit n'était point fait à la mesure du malade, et ses jambes en auraient dépassé la longueur si l'infirmier n'avait eu soin de relever suffisamment le haut du corps.

Un jour le bon Frère crut s'être acquitté de ce soin selon sa coutume. Les deux heures écoulées, il revient ponctuellement à la chambre du Recteur : — « C'est

vendredi aujourd'hui, lui dit celui-ci en souriant. — Oui, mon Père. — Eh bien, jugez si je m'en suis aperçu ; regardez comme je suis arrangé. » Alors l'infirmier reconnut avec stupeur que les jambes du malade, demeurées pendantes pendant les deux heures destinées au repos, lui avaient infligé un rude supplice. Le bon Père ne laissait pas après cela que de se traiter de lâche, de pusillanime, et il s'infligeait volontiers les termes les plus méprisants.

Or, bien autre était la pensée de l'infirmier.

« Le P. Barrelle s'étudiait, dit-il, à se mortifier sans cesse dans sa nourriture et dans l'usage des remèdes qu'on lui présentait. Ce qui convenait le moins au goût était toujours de son choix. Dans sa chambre son repas était très-court. Comme je l'invitais un jour à se nourrir davantage, il répondit : — « Quand Notre-Seigneur mangeait chez Marthe et » Marie avec ses apôtres, il goûtait à peine aux mets » qu'on lui servait, et se levant bientôt, il envoyait ses » apôtres distribuer aux pauvres les restes de la table. »

De là le bon religieux prenait exemple. Si la prévoyance d'amis dévoués lui procurait quelque mets plus délicat, il avait hâte de l'envoyer aux pauvres malades dans les maisons de charité ; il n'en faisait même pas profiter ses frères, de peur de faire injure à la pauvreté évangélique.

Tel était à la fin son état de faiblesse qu'il pouvait à peine supporter un drap. Le froid cependant le pénétrant bientôt, ajoutait à ses souffrances. Une personne charitable lui envoya un édredon, qui, sans

l'accabler, aurait réchauffé ses membres. Il ne le renvoya pas, de peur de contrister l'amitié compatissante, mais il refusa absolument de s'en servir : — « Un pauvre de Jésus-Christ ne doit avoir à son usage que des objets communs et ordinaires. Ceci est pour les riches; les pauvres comme nous ne s'en servent pas. » Il s'en tint là et continua de souffrir.

Du moins il crut pouvoir accepter un bouillon qui lui était envoyé journellement. Plusieurs personnes se partageaient la joie de le soulager ainsi. Sans oublier ces charitables mandataires de la bonne Providence, sa foi renvoyait à Dieu de tendres actions de grâces : — « Eh quoi! le ciel daigne s'occuper de moi; le bon Dieu, Marie, Joseph, les saints Anges, ont la bonté d'entrer dans le menu détail de mes nécessités corporelles! Et moi, je n'ai à leur rendre que ma grande reconnaissance! »

Tandis qu'il semblait n'éprouver de répugnance que pour les petites délicatesses dont on tâchait de corriger son régime, le P. Barrelle prenait avec une ponctualité rigoureuse les remèdes indiqués.

Il devait prendre un jour certaine potion de demi-heure en demi-heure. Il avait compris que ce serait trois fois seulement. La quatrième fois il fit donc de la main un geste négatif; mais au retour du médecin il reconnut sa méprise. Se tournant alors vers l'infirmier, il lui demanda humblement pardon. — « Eh! de quoi, mon Révérend Père? répondit le garde-malade. — Ah! vous savez bien! J'avais mal compris, et j'ai refusé. Il fallait insister. »

» Les saints, pas plus que les chrétiens ordinaires, ne trouvent en eux-mêmes les eaux vives de la patience ; ils les vont puiser au Calvaire et aux sources toujours ouvertes du tabernacle.

On se rappelle les héroïques tendresses du P. Barrelle pour la Croix de Jésus-Christ. Il les alimentait tous les jours dans une oraison qui semblait ne pas s'interrompre. Ses regards ne quittaient pas son crucifix, ou l'image du Sacré-Cœur placée sur l'autel, ou le tabernacle, selon qu'il était devant sa table, ou que, derrière sa porte entrouverte, il attachait ses yeux et son cœur sur le saint autel.

Il disait à l'infirmier : — « Je fais mes méditations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ah! que nous sommes de petits enfants quand il faut souffrir! Nous nous plaignons toujours, malgré les exemples de Jésus sur la Croix et au saint Sacrifice. »

Ce qui va suivre, nous l'avons recueilli nous-même de la bouche du Frère infirmier, nous ne faisons que prêter notre plume à son témoignage.

Il répétait souvent : — « Mon doux Jésus, ayez pitié de nous! » Au milieu de ses souffrances il disait :
— « Oh! Dieu est bon! Tout ce qu'il fait est bien fait!
» Faites, faites, mon Dieu; ne vous gênez pas avec
» votre petit serviteur; faites tout ce que vous vou-
» drez. Donnez-moi la patience et une grande sou-
» mission à votre sainte volonté. Je m'abandonne
» doucement à votre infinie miséricorde. Oh! quand
» vous verrai-je, mon doux Jésus? Sera-ce aujour-
» d'hui? Oh! venez, venez! qu'il me tarde d'aller à

» vous, Seigneur! » Et il reprenait à voix basse de ferventes prières et des paroles latines des psaumes, ou bien quelque strophe des hymnes de l'Église. Il aimait par exemple à redire : *O salutaris hostia, quæ cœli pandis ostium,* il appuyait avec onction sur ces dernières paroles.

« Le jour de sainte Anne, 26 juillet, il avait lu l'histoire de l'entrée de Jésus à Jérusalem, et il me dit : — « Notre-Seigneur me laisse mes infirmités
» pour me tenir toujours à l'attache à l'anneau de
» sa croix, comme l'ânon de Bethphagé l'était au
» sien. L'ânesse et lui attendaient, pour être mis
» en liberté, un mot de notre cher et puissant Sau-
» veur. Allez, détachez-les et amenez-les-moi. J'en
» suis là. Le mot n'a pas encore été dit. Se fera-
» t-il encore longtemps attendre? Il est bon, dit Jéré-
» mie, d'attendre dans le silence le salut de Dieu!
» Ah! si Notre-Seigneur voulait envoyer saint Joseph
» pour me délier! Voyez, je n'ai plus rien, rien; ce
» serait bientôt fait! »

» Il implorait sans cesse Jésus au saint Sacrement par des invocations, et faisait avec lui de touchants colloques.

» Dès qu'il ne fut plus supérieur, c'est-à-dire un mois avant sa mort, débarrassé de tout souci, il demeurait tout le jour absorbé dans une profonde méditation. Je pouvais entrer dans sa chambre et en sortir sans qu'il s'en aperçût, et lorsque j'avais à lui parler, il semblait se réveiller comme en sursaut sur son fauteuil, comme un homme qui revient de loin. Que de

fois en entrant dans sa chambre je le vis baisant amoureusement son crucifix et versant sur lui des larmes! Dans les derniers jours de sa vie, je le croyais quelquefois bien endormi; mais il me disait : — « Je » prie jour et nuit, je suis toujours avec mon bon Maître. »

Un jour, durant la dernière période de la maladie, il dit au Père Maître des novices : — « Je ne sais comment cela se fait; mais je prie, pour ainsi dire, sans le vouloir, comme si quelqu'un m'appliquait à la prière. » Le Père Maître répondit par les paroles de saint Paul : *Ipse spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.*

Le Frère infirmier reprend ainsi : « Le P. Barrelle me parlait sans cesse du Sacré-Cœur; souvent c'était les larmes aux yeux, sa voix s'éteignait dans son émotion. Si je voyais un nuage de tristesse, car son âme paraissait souffrir beaucoup, pour le dissiper et ramener un doux sourire il me suffisait de parler du Cœur de Jésus.

» Jamais un seul jour il ne manqua de communier, quand il ne pouvait célébrer la messe. Or, la seule pensée de la communion lui donnait des forces. Une seule crainte le préoccupait, c'était que l'on oubliât de lui porter à temps Notre-Seigneur. — « Si le Père » vient à oublier, me dit-il un jour, je monterai à » l'autel, vous direz le *Confiteor*, et je me communierai moi-même. »

» Il allait pour recevoir Notre-Seigneur jusqu'au pied de l'autel; on le soutenait ainsi agenouillé, car

il serait tombé de faiblesse. — « Mon Père, lui disais-je, » il serait bien plus simple de vous porter la sainte » communion dans votre chambre, il n'y a que cinq » ou six pas à faire. — Y pensez-vous? C'est Notre-» Seigneur ! Oh ! je n'ose pas ! je n'ose pas ! — Du moins » nous vous mettrons un prie-Dieu. » Mais quand on l'eut fait une première fois : — « Ah! Frère, me dit-» il, je souffre davantage en communiant sur le prie-» Dieu que quand je suis agenouillé à terre. »

« Mais, mon Père, lui dis-je une autre fois, vous » lever si matin (en ce temps-là c'était vers quatre » heures) pour aller recevoir la communion, c'est » vraiment une fatigue excessive. Souffrez qu'on » vous apporte le bon Dieu dans votre lit. » Le bon Père se révolta à cette pensée. — « Quoi ! dit-il, je » puis encore me lever, et je me ferais apporter à mon » lit Notre-Seigneur! Oh! jamais cela ne se serait » vu ! » Or, il était si faible alors que la petite nappe de communion était trop lourde pour ses forces et qu'il ne pouvait même supporter un simple purificatoire. »

Si léger que fût le fardeau de la supériorité dans notre noviciat de Clermont, il imposait encore au vénérable malade le souci de quelques affaires courantes, et les rapports indispensables pour régler ou distribuer les ministères de zèle. La charité compatissante de la Compagnie songea donc à décharger le P. Barrelle de toute responsabilité. Comme toujours, plus haut que la terre, son cœur s'éleva jusqu'au bon plaisir de Dieu et lui abandonna ses désirs.

— « Je ne sais, dit-il, ce que mes supérieurs se proposent de faire à mon endroit. Mais je sais que si je m'abandonne entre les mains de mon Père céleste qui est dans le saint tabernacle, ils seront purement et simplement les exécuteurs de sa sainte volonté. Je sais que c'est lui qui les a poussés à me mettre ici, dans un temps où les hommes n'y pensaient guère ni moi non plus ; et que ce sera par sa volonté seule que l'on m'en retirera, ou qu'il m'en retirera lui-même. Non, non, je ne veux plus voir les créatures en rien. Que m'ont-elles été jusqu'à cette heure?... Et en ce moment même, celles qui me portent le plus d'intérêt ici, qu'ont-elles obtenu par leurs soins multipliés pour moi? Ah! ce sont leurs prières seules qui me vaudront toujours quelque chose et beaucoup. Il n'en tombera pas une seule parole par terre, et le jour viendra où j'en récolterai les fruits. »

Ces paroles sont du commencement de juillet. Deux mois se passèrent encore, et dans les premiers jours de septembre seulement le bon Recteur pouvait remettre la charge de la maison aux mains d'un de ses anciens élèves de Fribourg, le R. P. de Foresta. Nouvelle attention de la Providence au moment où, rompant pour ainsi dire avec le dernier exercice de sa vie active, il s'enfonçait plus avant dans une solitude inusitée. Or cette sorte d'isolement, que lui faisaient plus complet chaque jour ses infirmités, ne fut pas à cette âme ardente le moins douloureux des sacrifices. Quant à la supériorité, il l'avait acceptée avec une humble résignation, il la déposa avec une humble joie.

Le jour où arriva son successeur, lorsque le Frère infirmier lui apporta son déjeuner : — « Cher Frère, » lui dit le P. Barrelle, j'ai une nouvelle à vous an- » noncer. A partir de demain, à midi, je ne serai plus » supérieur. Ah! j'étais un potentat! ajouta-t-il en » riant, avec un de ses gestes expressifs d'une imita- » tion si vive, je serai petit, tout petit! J'ai été long- » temps supérieur; je ne serai plus rien; je serai pour » toujours le dernier de tous, inutile, hélas! et à » charge à la Compagnie. » Ensuite il s'étendit sur l'esprit d'obéissance, d'humilité, de parfaite indifférence à tous les emplois... Le bon infirmier, tout ému, n'y pouvant plus tenir, fondait en larmes.

Revenons un peu en arrière, aux derniers jours du mois d'août. Nous retrouvons quelques pages confidentielles, bulletins de ses souffrances, nous voulons dire de sa résignation et de sa foi. Ils se passent de commentaires; les voici; ils portent comme toujours, en tête et en majuscules, le nom de JÉSUS :

« Comment être consolé quand on est dans le désir et dans l'attente, et que le jour n'arrive pas? Je suis dans la tristesse et dans la nuit. La vie est difficile à porter; et je demandais tout à l'heure avec Élie à mon Père, pour moi, de mourir. Car que vois-je partout en ce monde? Le faux et la déperdition.

» Éli, Éli, pourquoi m'avez-vous abandonné? Ç'a été mon cri le long du jour. Patience dans la souffrance totale.

» C'est le 25. Il m'apporte quelque fatigue de plus. Notre-Seigneur brise tous mes chemins, et il me faut

adhérer pleinement à son adorable et crucifiante conduite. C'est ce que je tâche de faire. Mais comme j'ai besoin d'être assisté d'une force particulière d'en haut! Vous ne sauriez croire la décomposition qui peu à peu s'opère et dans mon corps et dans mon âme... Et notre bon Père se contente de me regarder en cette pénible lutte. *Fiat!* mais *Deus, ad adjuvandum me festina!...*

» La consolation! mon état de souffrance m'empêche de la sentir. Ainsi Dieu, en donnant d'un côté, soustrait de l'autre. Nous devenons ainsi en vérité les jouets de son amour. *Amen.*

» Je commence à voir comme une première solitude se former autour de moi. Les novices sont à la campagne, quelques Pères en course; la maison, c'est le désert, heureusement habité par le meilleur et le plus fidèle des amis et des maîtres. »

« Le 29 août.

» Vous connaissez trop bien mon état actuel et les tribulations et les angoisses par lesquelles Notre-Seigneur, mon Père, me fait passer dans ces temps-ci, pour croire que les choses même les plus consolantes consolent le moins du monde, lorsque la grâce et une grâce spéciale n'est pas là pour faire goûter ce qu'il y a de plus consolant. Or, par la disposition de la bonne Providence, que je m'efforce de bénir et à laquelle je veux cordialement m'abandonner, cette grâce dont je vous parle, et qui donne le goût des lumières et des douceurs de Dieu, n'est pas avec moi. Mon

cœur est sens dessus dessous; *ma vigueur m'a abandonné; et la lumière même de mes yeux n'est pas avec moi*. C'est ce que disait notre père David, et c'est ce que tout me met dans le cas de répéter avec lui, soit pour ce qui est du corps, soit pour ce qui est de l'âme.

» D'une part, rien ne s'améliore plus sensiblement; et *une mesure de mieux restant,* le reste du corps est toujours sous le pressoir. On s'y habitue peu à peu autour de moi. Je voudrais pouvoir m'y habituer autant et plus encore moi-même. Oh! que je suis loin d'en être venu là! C'est que, pour le mérite et le prix de la souffrance, il faut qu'elle soit sentie. *Amen.*

» D'autre part, c'est-à-dire pour l'âme, nuit, désert, isolement. Je me trouve comme un homme perdu dans des profondeurs qui crie et ne cesse de crier, et à qui nulle voix ne répond ni du ciel ni de la terre. Voilà deux états qui marchent de pair, et auxquels il n'y a pour moi d'autre remède à apporter que le regard à la Croix et au Tabernacle.

» J'ai néanmoins une immense consolation devant moi. Elle me vient de Notre-Seigneur et de vous, mon enfant. Notre-Seigneur vous inspire et vous presse de prier et de faire prier pour moi. Toutes ces messes, tous ces vœux, toutes ces neuvaines, tant de saints à la porte desquels votre charité frappe, obtiendront de Dieu le Père ce qu'il veut nous donner depuis l'éternité. Non, rien n'est perdu. Laissez venir la saison opportune. Que de fruits!

» JOSEPH S. J. »

Une lacune de trois semaines nous conduit à la fin de septembre :

« Jésus seul.

» Vous donner un léger signe de vie, c'est tout ce que je puis, c'est tout ce que je sais ; au delà, rien ; Notre-Seigneur a tout ramassé dans la chambre de son enfant, n'a rien laissé à sa disposition, que des souffrances parfaitement échelonnées qui, en se succédant, semblent se donner le mot d'arrêter ce qui ne fait pas commune cause avec elles.

» En tout, *Benedicamus Domino*. C'est le chant tout naturel de la reconnaissance.

» Qu'en est-il de mon état ? Je n'en sais pas plus aujourd'hui que je n'en ai su dans les temps passés, et le médecin pas plus que moi. Notre-Seigneur seul a ce secret, et il nous faut bien le lui laisser avec un total abandon. *Alleluia*.

» En avant ! au Calvaire ! Il ne s'agit plus que de mourir sur la Croix qui nous a été préparée... On me soigne bien toujours, à me faire honte.

» Le jour des Sept Douleurs, 20.

» Joseph S. J. »

Quatre jours après, il commence ainsi :

« Jésus seul et moi, son pauvre enfant, passant par les fenêtres de ses quatre plaies, pour me présenter de là aux regards de son Cœur qui m'attend au fond de la cinquième. Je suis là avec sa miséricorde, son attribut spécial à Lui, comme il me l'a si longuement et si délicieusement expliqué autrefois. »

« Le 24 septembre 63.

» Je ne sais ce qui peut se passer ces jours-ci, à cause de ma faiblesse. Il n'y a pourtant rien de plus extraordinaire que les jours précédents. C'est la continuité seule du mal, malgré les soins et les remèdes, qui alarme davantage. Je ne m'alarme avec personne; mais je dois, pour l'édification, me ranger du côté de la pensée générale. Nous attendons le retour du P. de Foresta pour une décision sur l'extrême-onction. Je choisirais volontiers ou le 27 septembre ou le jour de saint Michel.

» Que la main de Jésus nous conduise sans naufrage jusqu'au terme! Mais nous ne reculerons pas, j'espère, devant la mort... livrant tout, tout à notre bon et tout-puissant Maître, sans nous réserver autre chose que *son pur amour*. »

Cinq jours se sont écoulés; le Père trace ces paroles :

« JÉSUS toujours plus seul,

et Joseph le cherchant toujours plus sans pouvoir l'atteindre. Voilà son martyre, sa croix, sa langueur et sa mort à petit feu. Oh! que n'est-ce le feu, le vrai feu du pur amour! Voilà tout le résumé de mon état actuel aujourd'hui, jour de saint Michel et des saints Anges, 29 septembre 1863.

» Un seul nom retentit dans mon intérieur. Il débouche par les cinq plaies toujours. Il sera exaucé. Ah! que je demande peu ce qu'on demande pour

moi!... Être vraiment victime, voilà ma fin! Eh bien, Père saint, faites, poursuivez, hâtez-vous. »

Voici l'avant-dernier bulletin :

« Jésus.

» Il continue son œuvre d'épuisement, d'anéantissement, et je ne sais ce qui me reste, ou de courage intérieur ou de force physique. Mais ce n'est point là ce qui me regarde.

» Je vais du jour au jour et de la nuit à la nuit, me laissant faire, usant de ce que me laisse mon Père, me tenant à sa disposition pour ce qu'il continue et il continuera encore à m'enlever, sans désir, sans demande, sans autre sentiment au fond que celui de l'abandon.

» C'est le 2 octobre aujourd'hui, jour des saints Anges. »

Enfin, une dernière fois, la main vénérée du saint religieux donne à un cœur bienfaisant et dévoué un signe de gratitude.

« Saint Rosaire, 4 octobre.

» Encore un peu de temps, il me le semble du moins, et il ne me restera plus guère de forces que pour regarder ma Croix, le Tabernacle et le Cœur qui bat sous ces adorables espèces. C'est étonnant, comme la vie s'en va!... Une seule chose m'est à cœur, de plaire en mon état présent et par toutes les circonstances de jour, de nuit, de mon état présent, à Jésus mon Seigneur, mon Père et mon Ami. Cela me suffit.

» Ne vous préoccupez pas des choses matérielles et sensibles. Laissez donc crucifix et autres saints objets, que vous n'aurez pas le temps seulement peut-être de posséder un instant après ma mort... Ah! il nous faut laisser bien plus pour avoir le royaume des cieux. « Quiconque ne renonce à son père, à sa » mère, etc., ne peut être mon disciple. » Qu'allons-nous donc attacher tant d'importance à mon crucifix?...

» On ne veut pas encore de l'onction dernière, dont j'ai encore reparlé aujourd'hui.

» Je m'arrête, à cause d'une fatigue plus sentie, mais en vous donnant toutes mes bénédictions.

» Fions-nous à Dieu, et au lieu de perdre quoi que ce soit, même un fragment, nous recouvrerons tout avec usure.

» Plus rien, plus rien que Jésus. »

Jésus devait être la pensée de la dernière phrase que tracerait cette plume si souvent sanctifiée par ce Nom béni, et comme le dernier trait qui scellerait pour l'éternité les écrits d'un de ses disciples les plus séraphiques. Jésus lui-même, Jésus en personne ne va-t-il pas se poser au moment même du dernier soupir comme le sceau de l'immortalité sur ces lèvres qui tant de fois l'ont appelé et béni, sur ce cœur qui n'a palpité que de son amour?

Lorsque, douze jours avant sa mort, le P. Barrelle fut contraint de garder le lit, il le fit placer dans la direction du sanctuaire, tout près de la porte qui communiquait avec la chapelle, en sorte qu'en l'ouvrant son regard tombait sur le tabernacle. Cette porte

s'ouvrait souvent, ou plutôt dans ces derniers jours ne se ferma guère. Une fois cependant, l'humilité l'emportant un instant sur l'amour, le malade dit au Frère infirmier qui, le matin, à l'ordinaire, entr'ouvrait cette porte : — « Il ne convient pas de l'ouvrir toujours; il ne faut pas être trop familier avec Notre-Seigneur. Pour moi, je suis toujours avec lui avec la sainte Famille, et je m'entretiens avec eux. »

A cause de son divin voisinage, le P. Barrelle avait pris l'habitude en entrant et en sortant de sa chambre de faire la génuflexion au saint Sacrement. Les derniers jours de sa vie, comme il ne pouvait plus fléchir le genou, il faisait avec la tête une profonde révérence. Il aimait à baiser avec un tendre respect les vases sacrés, et lorsqu'il ne lui fut plus possible de se traîner à la chambre voisine qui servait de sacristie, il priait le sacristain de les lui apporter afin qu'il pût leur donner cette marque de vénération et d'amour.

Nous construisions alors notre chapelle extérieure, œuvre simple mais d'un goût pur, où la piété respire à l'aise. Dès le premier jour que l'on commença à bâtir, le Père s'approcha de la fenêtre de sa chambre qui donnait sur les travaux, et il leur donna sa bénédiction, suppliant le bon Dieu de les préserver des accidents trop ordinaires en de telles constructions, parce que celle-ci était toute à la gloire du Cœur de Jésus. L'un des derniers jours de sa vie, il dit au Père Recteur : — « Je meurs consolé en voyant qu'une église s'élève en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus. Oh! gardez bien à cette dévotion sa forme populaire

de dévotion au très-saint Sacrement. Le saint Sacrement! Ah! je lui dois tout, toutes les grâces me sont venues de lui! » Il développa cette pensée en quelques mots, avec une ardeur angélique; et sa voix s'éteignit dans son émotion.

Le fervent malade passait donc ainsi les jours et les nuits dans la contemplation et dans l'amour, ne disant que peu de mots aux visiteurs, accueillis, du reste, avec aménité; mais ne cessant de converser avec Dieu, le plus souvent à voix basse, quelquefois de manière à être entendu de ceux qui le gardaient. C'est donc face à face avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, caché mais présent, qu'il a passé les trois dernières années de sa vie; c'est à l'ombre du tabernacle qu'il a attendu l'heure de la délivrance et exhalé son dernier soupir.

Nous avons vu réaliser en sa personne ce que nous trouvons dans une de ses lettres datée de 1852 :

« Songeons que si le terme est le même pour tous, les voies sont différentes. Ces vies des saints nous présentent mille tableaux divers, au moment de leur passage dans l'éternité. Dans les uns c'est l'amour, dans les autres c'est la crainte qui domine. Ici, c'est l'humilité qui s'enfonce dans le néant; là, c'est la joie qui donne en haut des élans incroyables. Adorons cette conduite de l'Esprit-Saint, sanctifiant et également admirable dans les âmes qu'il prépare pour l'éternité glorieuse. Généralement, cependant, le cœur à la fin de la vie est tel qu'il a été dans son progrès, et quand Jésus a été sa nourriture spéciale,

il devient aussi sa douce préoccupation à la mort. »

C'est à la lettre la prophétie de ses derniers moments. Que de fois le saint Jésuite avait désiré mourir en recevant la sainte communion! Il enviait la mort de Mgr Naudo, archevêque d'Avignon, expirant au saint autel, après avoir communié. Le Seigneur a montré dans son serviteur qu'il fait la volonté de ceux qui le craignent, *voluntatem timentium se faciet :* le P. Barrelle, administré au pied de l'autel, a rendu son dernier soupir en recevant la sainte Eucharistie.

Avec le tabernacle la Croix fixait les regards du pieux malade. Levé, il l'avait seule devant soi, sur sa table dépouillée de tout autre objet et propre comme un autel. Il demeurait des heures à la regarder, et il lui adressait de fréquents colloques. Lorsqu'il dut garder le lit, il la fit placer de manière à l'avoir toujours sous les yeux; son regard alors, tout le long du jour, allait du tabernacle au crucifix et du crucifix au tabernacle. Point de livres : ils étaient son livre, sa science, tout son délassement.

Le 27 ou le 28 septembre, quelqu'un lui présageait la prolongation de sa vie dans le martyre où il était réduit; il se sentit comme écrasé sous le poids de cette croix. Mais tournant aussitôt d'ardents regards vers son crucifix, il dit d'une voix très-émue, et avec un accent où perçaient une familiarité et une intimité singulières : — « Non, non, mon bon Maître, je le sais bien, vous ne me frapperez pas trop fort, vous m'épargnerez, parce que vous êtes bon et que j'ai confiance en vos mérites. »

Plusieurs fois le P. Barrelle avait suggéré la pensée de l'extrême-onction. Mais le mal n'avait aucun caractère précis; il pouvait traîner en longueur, on l'espérait du moins : — « Mieux vaut plus tôt que plus tard, répondait-il, le moment approche; » puis d'un ton véhément : — « Il faut être prêt! »

Lorsque enfin la faiblesse ne permit plus au malade de quitter son lit, on craignit une surprise de la dernière heure; on consentit à son désir.

Le matin du mardi 6 octobre, quelques instants avant l'heure fixée pour l'administration des derniers sacrements, le R. P. Recteur étant entré dans sa chambre, le malade étendit ses deux bras vers le ciel, et dit avec beaucoup de vivacité et d'énergie : — « Je suis tranquille, je suis content, je jubile! C'est un beau jour pour moi! » Et il répétait, ne contenant plus son bonheur : — « Je suis content! » La communauté arriva peu après; il l'invita à se ranger autour de sa chambre, et il reprit d'une voix très-forte : — « Entrez, mes chers Frères, entrez. J'ai été un bien pauvre Jésuite; mais j'ai pleine confiance aux divines miséricordes. Ah! je suis content, je jubile! » On eût dit un chant de joie. Il était tout transporté de bonheur, tout rayonnant. Les Pères, les novices, toute la communauté était attendrie.

Le Père Recteur renouvela en son nom la profession religieuse. Puis lui-même à haute voix, demanda pardon à Dieu, à saint Ignace, à la Compagnie, de toutes ses fautes; ensuite il insista sur la confiance en Dieu, sur sa reconnaissance pour les bienfaits sans

nombre qu'il en avait reçus, et sur son bonheur de mourir.

Cette allégresse devant la mort avait pour cause non-seulement son bonheur de mourir dans la Compagnie de Jésus, et d'y mourir après une vie dépensée uniquement à faire connaître et aimer le divin Maître, Jésus-Christ; mais encore l'assurance qu'il avait reçue de ce cher Maître que toutes ses fautes étaient pardonnées. Le Père Maître des novices, le confident de son âme, peu de jours auparavant, était entré dans sa chambre et l'avait trouvé inondé d'une joie céleste. « Je lui demandai, nous dit-il, d'où lui venait cette joie extraordinaire. Il me répondit : — « Comment » ne serais-je pas dans l'allégresse et la jubilation? Il » me l'a dit, le bon Maître, que tout est effacé, tout » est oublié! »

A partir du jour où le P. Barrelle eut reçu l'extrême-onction et le saint viatique, il demeura plus que jamais étranger à tout ce qui était de ce monde, absorbé dans la contemplation, l'abandon et le divin Amour. Il disait : — « Je ne désire plus qu'une chose : l'Amour! l'Amour! *Ubi est quem diligit anima mea?* »

Dans une consulte de médecins, l'un d'eux crut devoir lui dire quelques paroles sincères mais flatteuses sur une existence si bien remplie. Alors il ramassa ses forces et il dit d'un ton vif et accentué : — « Messieurs, je ne suis rien! je n'ai rien été! » Il ajouta un instant après : — « Je veux être saint! » — Quand on se fut retiré, le malade dit au Frère infirmier : — « C'est

en vain qu'on songe à me guérir. Il n'y a que celui-là (et il montrait Notre-Seigneur en croix) qui connaisse mon mal et qui puisse le guérir. Mais c'est là-haut que je désire aller ; car je n'ai plus rien à faire sur la terre que de souffrir pour expier mes péchés. »

Il y avait toujours de l'affabilité dans son accueil. Il disait volontiers au médecin quelque bonne parole. Le 15 juin, il lui dit : — « Quel bonheur de quitter ce misérable exil! qui peut l'aimer? Hélas! on l'aime pourtant, on s'y attache comme à la patrie. Pour moi je n'y ai vu que misères et incalculables douleurs. »

Trois jours avant sa mort, un Père qu'il avait aimé, obligé de s'absenter pour une œuvre de zèle, vint lui demander un dernier conseil et une dernière bénédiction. Il répondit simplement : — « Le crucifix, le crucifix, le crucifix! » Puis étendant les bras : « Oh! bien volontiers, je vous bénis ; » il prononça ensuite la formule de la bénédiction, et se laissa baiser les mains.

Après la réception des sacrements, un certain mieux relatif s'était manifesté. Mais le vendredi 16 octobre, une toux opiniâtre et sèche fatigua le malade toute la matinée. Après avoir entendu la messe, à son ordinaire, il dit à l'infirmier : — « Frère, quand sera-ce que nous irons là-haut? Oh! que je voudrais m'en aller, non de cette maison, mais au ciel avec le bon Maître! Mon Dieu! je m'abandonne tout à vous! Je me jette à corps perdu dans le sein de votre immense, éternelle et infinie miséricorde! »

Un de nos Pères entra dans sa chambre, le malade lui dit : — « Mon Père, faites le bien, car le temps est court. »

Cependant dans la soirée, le docteur Imbert, son pénitent et son ami, qui le soignait avec un dévouement filial, est averti que le saint malade paraît aller plus mal. Il accourt. La poitrine s'embarrassait ; mais on se trouvait au vendredi, le docteur avait constaté qu'il y avait périodiquement ce jour-là un notable accroissement de souffrances. On pensa que la nouvelle crise pouvait être une plus abondante participation aux souffrances du Calvaire et que le samedi amènerait quelque repos. Il devait amener le repos éternel.

Dans cette prévision le P. Recteur ne quitta plus le malade. Il fut donc le témoin de sa résignation parfaite et de son union très-intime à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cette fois le saint religieux pressentait sa délivrance. À cinq heures il demanda à son confesseur une dernière absolution, et il dit tout haut ces paroles : — « Je demande bien pardon au bon Dieu de toutes mes fautes. »

Il avait coutume chaque jour de demander au Frère infirmier pardon de toutes les peines qu'il lui donnait, croyait-il. « Cette fois, raconte le bon Frère, le P. Barrelle m'appela auprès de son lit, et, d'une voix mourante, il me dit : « Frère, je vous demande bien » pardon de toutes les peines que je vous ai causées. » Je prierai bien pour vous lorsque je serai au Ciel. »

Il me regarda en même temps avec une bonté si touchante que je ne l'oublierai jamais[1]. »

Le docteur, revenu trois fois dans la soirée, craignit que la nuit suivante ne fût la dernière. En se retirant il baisa respectueusement les mains de son vénéré Père, qui, contre son ordinaire, ne fit aucune réflexion sur ce témoignage de filiale tendresse.

Il arriva une fois au bon Père de demander à Notre-Seigneur un moment de répit. Mais l'abandon dominait tout : — « *Tibi derelictus est pauper,* » disait-il ; et de nouveau : — « Je me jette à corps perdu dans le sein de l'infinie miséricorde ; mon Jésus, tout ce que vous faites est bien fait.

[1] Ce Frère infirmier, qui prit soin du P. Barrelle, était un jeune novice d'une grande candeur et d'une angélique piété, nommé Jean Félix. Il était né à Lausanne de parents protestants, mais que d'heureuses sympathies, puisées dans d'excellents ouvrages, rapprochaient du catholicisme. L'instinct de la vérité, la droiture de son âme et les aveux significatifs du premier pasteur de Lausanne en faveur de nos croyances, amenèrent la conversion du jeune Félix.

Sa généreuse abjuration reçut pour récompense la grâce de la vocation religieuse. Le F. Félix entra au noviciat au commencement de 1862, à l'âge de vingt-deux ans. Il y fut un modèle de foi, de modestie et de ferveur.

Il donnait ses soins au P. Barrelle avec un filial amour. Après l'avoir servi durant le jour, la nuit il se couchait à sa porte, afin d'être prompt au premier désir du malade.

Le F. Félix demandait à Dieu avec larmes la conversion de sa famille. — « Le P. Barrelle, disait-il, a promis de prier pour elle, et moi je me suis offert au bon Maître ; le P. Barrelle saura bien faire agréer mon sacrifice. » L'événement a justifié cette espérance. Le F. Félix, atteint d'une maladie de langueur, a fait une mort précieuse devant Dieu le 27 novembre 1864.

« Il paraissait attacher un sens profond à ces paroles du psaume cinquante-quatrième : *Expectabam eum qui salvum me fecit a pusillanimitate spiritus et tempestate.* — « La tempête, redisait-il à de longs intervalles, la tempête! mais du calme, du calme. » Le P. Recteur lui présenta de l'eau bénite; il dit : — « Je ne suis point tenté. » On l'entendit répéter plusieurs fois : Père! Père! Son garde-malade, qui se tenait un peu en arrière pour ne pas le fatiguer, arriva à ce qu'il croyait un appel. Le malade reprit en souriant : — « *Abba, abba, Pater!* O notre Père du Ciel! nous plions bagage pour aller au Père éternel. »

Dès que la nuit fut venue, le P. Barrelle sentit que son heure était proche. Il commença à soupirer après la sainte communion, qu'il avait reçue le matin, mais qu'il désirait recevoir une fois encore. On aurait pu la lui donner en viatique; mais on jugea qu'on pouvait attendre minuit. Pour lui, il soupirait ardemment et il disait : — « J'attends! Oh! qu'il y a encore du temps avant minuit! » Et d'un accent suppliant : — « Père, Père! vite, Notre-Seigneur! J'attends! j'attends! » Vers onze heures et demie, il dit encore : — « Vite, vite! le temps presse! » Puis ce ne fut plus qu'une plainte qui s'en allait en mourant.

Au coup de minuit le Père Recteur lui apporta la divine Eucharistie. Quand le P. Barrelle la vit approcher il fit un effort suprême pour se découvrir; il ôta sa calotte, reçut le Corps de son divin Maître; ses bras retombèrent le long de sa couche, et dans ce

dernier acte de respect et d'amour, sans soupir, sans aucun mouvement des lèvres, il s'endormit au sein de Jésus-Christ.

Quand le Père Recteur accourut de la sacristie pour lui appliquer l'indulgence plénière *in articulo mortis,* au témoignage du Frère infirmier, qui veillait sur ses moindres mouvements, déjà son corps était immobile et son âme était allée dans un monde meilleur.

Depuis deux mois à peine le P. Barrelle était entré dans sa soixante et dixième année. Sa noble taille n'était point courbée; son œil renfermait encore ce vif et pénétrant rayon qui descendait droit au fond de l'âme; son visage toujours calme portait moins la trace des années que des longues douleurs. La candeur vénérable répandue sur ses traits leur conservait une fraîcheur venue de l'âme. Il penchait au déclin de l'âge et n'était pas encore un vieillard.

Il avait désiré mourir un vendredi, et il mourait au moment où s'achevait cette journée toujours si chère à sa dévotion. Il se plaisait à invoquer Marie comme Porte du ciel, *Janua cœli;* il avait popularisé la pratique du saint scapulaire, et il mourait lorsque le samedi, commençant à paraître, lui donnait droit au privilége promis par la Reine du ciel à ceux qui portent sa livrée. Cet amant du Cœur de Jésus mourait le 17 octobre, le même jour que la bienheureuse Marguerite Marie Alacoque, l'apôtre du divin Cœur. Ce prêtre, à qui la divine Eucharistie avait été toute chose, expirait devant le saint tabernacle, en rece-

vant le pain du ciel, dans un transport d'amour, et il emportait dans sa poitrine, substantiellement présent au sanctuaire de son cœur, Celui qui est la résurrection et la vie.

Deux mois avant sa mort, il avait dit à un des novices de Clermont : — « Mourir à l'autel, ce serait trop beau ! » Et avec beaucoup d'émotion il avait ajouté : — « Mourir dans l'action de grâces ! Ah ! mon cher Frère, quel bonheur !... Mais non, cette grâce n'est pas pour un misérable comme moi ! » Or, voici que l'humilité avait eu tort devant l'amour. Le désir de l'amour avait été rempli, car cette fois l'amour lui-même avait frappé le coup mortel.

C'est le témoignage du docteur qui a pris soin du vénérable religieux pendant ses trois dernières années. Il atteste que la maladie du P. Barrelle n'a jamais offert aucun symptôme qui permît d'en qualifier la nature, que les souffrances éprouvées par le malade ne provenaient d'aucune lésion organique, et que la science déconcertée devait y reconnaître un phénomène surnaturel. L'autopsie est venue confirmer ce diagnostic et démontrer que les palpitations extraordinaires éprouvées par le saint homme étaient un effet du divin amour[1].

[1] Voici l'attestation du docteur Imbert au sujet des palpitations du P. Barrelle :

« Le P. Barrelle, à son arrivée à Clermont, me disait qu'il avait une affection au cœur, reconnue par la Faculté.

» J'ai examiné souvent son cœur, sa vie durant, et j'ai toujours soutenu le contraire.

» Il avait d'ailleurs très-souvent des palpitations. Comme l'aus-

La même cellule, placée entre deux chapelles, qui avait eu pendant trois ans et plus les confidences célestes du saint religieux, garda encore jusqu'au dernier moment ses restes mortels. La chapelle du dehors, mise en communication avec la chambre mortuaire par le petit corridor qui les séparait, laissa affluer une foule pieuse et recueillie.

Rien n'arrête le parfum de la sainteté. Quoiqu'il se fût renfermé dans une solitude presque absolue, le P. Barrelle était connu dans la ville. De loin en loin le peuple l'avait vu passer, et cette présence qui rappelait Dieu et le ciel ne laissait pas inattentif; elle marquait son souvenir dans les âmes chrétiennes. Ce bon peuple fit au modeste convoi un touchant cortége; le clergé fut dignement représenté, les communautés religieuses prirent aussi part aux obsèques avec un sympathique empressement. Cependant l'humilité du saint homme semblait encore présider à ses funérailles; la piété et une vénération silencieuse en furent l'unique splendeur.

Le caveau des Dames de la Miséricorde a reçu les dépouilles mortelles du R. P. Barrelle. Par cette pieuse hospitalité, la supérieure de la Providence a voulu payer un tribut de gratitude à celui qui, trente-

cultation ne m'avait révélé aucune trace d'affection organique, je lui ai dit plusieurs fois, lorsqu'il me parlait de ses battements de cœur : « Mon Père, vous n'avez que les palpitations de sainte » Térèse. »

» J'ai fait l'autopsie du cœur, à sa mort, et n'y ai pas trouvé trace d'affection organique.

» A. Imbert-Gourbeyre. »

cinq ans auparavant, avait décidé de sa vocation religieuse. Cette piété filiale ne perdra pas sa récompense. Déjà, en attendant l'heure du suprême réveil, ces restes vénérés appellent sur ce qui les entoure les bénédictions du ciel.

Sur le caveau existe un oratoire, où se célèbre une messe commémorative le 17 de chaque mois. Tout d'abord la vénération et la confiance, et presque aussitôt la gratitude, en ont appris le chemin. Car Celui qui glorifie les humbles aime à écouter les prières qui s'élèvent de cette tombe, où repose un des plus fidèles disciples de son humilité. Tout à l'heure nous en donnerons quelques preuves authentiques.

La chapelle du noviciat de Clermont, si elle n'a pu garder son corps, conserve du moins précieusement le cœur de son fondateur. A droite, près de l'autel de saint Joseph, un modeste monument renferme ce cœur, qui a toujours battu pour le Cœur divin résidant au saint tabernacle ; et c'est là, près de ce tabernacle bien-aimé, qu'il attend la résurrection.

En dessous de la grille qui forme le petit monument, un marbre porte cette inscription :

Nonne cor nostrum ardens erat dum loqueretur in via? (Luc. xxiv, 32.)

A ce cœur plein d'amour Dieu révéla son Cœur ;
Être humble fut sa gloire et souffrir son bonheur.

Ce distique a été composé pour la bienheureuse Marguerite-Marie.

Si nous ajoutons à ce récit quelques-uns des faits extraordinaires qui ont suivi la mort du P. Barrelle, ce n'est pas que rien nous paraisse aussi merveilleux que sa vertu même. Auprès des miracles opérés par la grâce dans le cœur de ses élus, que sont, pour qui voit les choses dans la lumière de Dieu, ces dérogations aux lois qui régissent le monde corporel?

Mais ces faits ne nous appartiennent pas, et nous ne sommes pas libres de les vouer au silence. Nous en devons compte à la sagesse de Dieu et à la piété des fidèles. Notre rôle n'est ni de les repousser dans l'ombre, ni de les qualifier, mais uniquement d'en certifier l'authenticité, laissant au lecteur chrétien l'appréciation, à la sainte Église le jugement.

Madame B***, dont le mari était employé chez le doyen de la faculté des lettres de Clermont, souffrait depuis trois semaines d'un panaris à la main droite. La main entière était enflée, tout le bras était douloureux, le sommeil était impossible, et la malade comprenait, disait-elle, qu'on puisse devenir fou de douleur. Après quelques adoucissements passagers, la souffrance devint plus forte. Elle était plus violente que jamais le 17 octobre, jour de la mort du P. Barrelle; elle ne cessa même d'augmenter tout le jour.

Vers le soir, madame B*** alla se faire panser chez les Sœurs de la Miséricorde. La sœur qui prenait soin d'elle lui dit : — « Recourez donc au P. Barrelle, qui vient de mourir. Ce saint homme faisait des miracles pendant sa vie; il peut bien en faire après sa

mort. Allez dans la chambre où il est exposé, vous toucherez sa main et vous serez guérie. »

La malade se laisse persuader à cette candide confiance. Elle pénètre au milieu de la foule dans la chambre mortuaire, et, avant même de s'agenouiller, elle pose un instant sa main sur celle du P. Barrelle. Puis elle prie auprès du lit funèbre, se relève, place une seconde fois sa main sur celle du Père et se retire. Rentrée chez elle, elle ne sent plus de douleur; après quinze jours d'insomnie elle s'endort doucement, couchée sur ce même bras qui ne pouvait tout à l'heure supporter le moindre contact.

Le lendemain elle put s'habiller sans secours, balayer elle-même sa maison et vaquer aux autres soins du ménage. La douleur n'est pas revenue, et la plaie s'est fermée d'elle-même sans pansement ni remède.

Quatre jours s'étaient écoulés, et, le 21 octobre, madame B***, revenue à la Providence, s'entretenait avec une sœur de la Miséricorde de ce qui lui était arrivé. Survint inopinément un ouvrier typographe qui, forcé par un mal violent d'interrompre son travail, s'en allait au hasard promener sa douleur.

Il s'avance vers la sœur. Sa main était brûlante comme un tison ardent. Il avait à la jointure des doigts et de la paume de la main un panaris très-dangereux. Les remèdes n'avaient fait qu'empirer le mal et ajouter à ses souffrances. De l'avis du médecin, il fallait renoncer à reprendre son travail avant trois ou quatre mois.

La bonne sœur s'apprête à le panser; mais en

même temps elle lui dit : — « Mon ami, nous avons un saint, nous autres ; il fait des miracles. Venez donc vous faire guérir. » Cependant elle l'entraîne doucement vers la chapelle mortuaire. Invité à faire une neuvaine sur le tombeau du P. Barrelle, il commence sans plus de retard, et récite un *Pater* et un *Ave Maria*. Pendant ce temps son infirmière disait avec ferveur : — « Saint Père Barrelle, saint Père Barrelle, guérissez son corps et son âme ! »

Ces deux faveurs furent obtenues. A l'instant même le brave homme fut soulagé. Une nuit de sommeil bienfaisant succéda à huit jours de cruelle insomnie. Le lendemain plus de douleur. Le bon ouvrier continua sa neuvaine ; le quatrième jour il reprenait son travail. Comme il demandait ensuite de quelle façon il pouvait témoigner sa reconnaissance, sur le conseil de la sœur il mit ordre aux affaires de sa conscience, et le lundi 26 octobre il communiait sur le tombeau du P. Barrelle, en compagnie de madame B***, occasion première de cette double merveille.

Le fait suivant s'est passé dans un couvent d'Ursulines. Nous citons :

« Depuis près de huit ans j'avais une aphonie pénible, bizarre, et qui échappait aux appréciations de la médecine aussi bien qu'à ses remèdes. On avait tenté divers traitements, mais sans succès ou avec des résultats passagers. J'en étais même venue, ces dernières années, au point de perdre complétement la voix durant des périodes de trois, quatre, six et même de neuf mois consécutifs. Il me fallait recourir au

crayon pour toute chose, même pour la confession. Enfin j'étais vraiment muette.

» Pendant l'été de 1863 ma voix éprouva une légère amélioration; elle sembla reparaître un peu, mais l'automne l'avait ensevelie de nouveau, et je voyais s'ouvrir un quatrième hiver de grand silence.

» Le P. Barrelle venait de mourir. Avec une de nos sœurs qui avait eu avec lui des rapports particuliers de direction, nous lui faisons une neuvaine pour ma guérison. Elle n'était point finie que je possédais une voix magnifique; et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que ma voix n'a plus disparu. Elle a triomphé des rhumes, des brouillards, de mille circonstances où elle échouait inévitablement. Je puis remplir mon nouvel emploi sans trop de fatigue; or ce nouvel emploi c'est l'enseignement.

» Mon Révérend Père, je n'ose crier au miracle; mais dans mon for intérieur j'appelle ainsi cette guérison. Toutes mes sœurs la trouvent merveilleuse. »

Nous pourrions citer d'autres faits. Mais notre intention est uniquement d'éveiller la confiance aux mérites du saint religieux; or les citations qui précèdent suffisent à ce but. Quant aux faveurs spirituelles dues à sa protection, nous en avons des preuves nombreuses.

La confiance et la résignation faisant place, dans les âmes dont il était le père, aux longues épreuves de la désolation intérieure ou du découragement; des grâces spirituelles inopinément obtenues au moment de son passage à un monde meilleur; au lieu de briser

les cœurs qui l'aimaient, sa mort dissipant leur deuil et y répandant, avec une joie soudaine, le sentiment le plus vif de son parfait bonheur, voilà certes de légitimes présomptions de sa félicité et de son pouvoir.

Entre les témoignages qui sont sous nos yeux, nous en produirons un seul, comme un encouragement domestique et fraternel pour le noviciat de Clermont, dont le saint Jésuite fut le premier père.

« C'était le 21 novembre 1864. Le soir devait s'ouvrir la grande retraite d'un mois. Je m'inquiétais et je m'alarmais, car je sentais ma poitrine bien faible et presque incapable de soutenir le moindre effort. Une autre faiblesse plus redoutable s'ajoutait à la première, c'était une certaine défiance, une tristesse découragée qui me faisait envisager ce mois de recueillement absolu comme un siècle interminable. Grâce à Dieu, ce sentiment de ma double incapacité n'avait point détruit en mon cœur un ardent désir de bien faire; je compris que j'avais besoin d'un puissant secours surnaturel.

» Le matin, le Père Maître des novices avait recommandé à tous les retraitants d'aller prier sur le tombeau du P. Barrelle. Comme si cette parole eût été pour moi une voix et une promesse du ciel, et que pour obtenir la force du corps et de l'âme je n'avais eu qu'à la demander avec ferveur, j'allai plein de confiance m'agenouiller et prier sur le tombeau du P. Barrelle. Je promis, s'il m'exauçait, de faire la communion et de réciter le Rosaire en son honneur

le jour de clôture de la retraite, et de ne laisser ensuite passer aucun jour de ma vie sans l'invoquer.

» La retraite commença. A chaque méditation j'avais soin de demander le secours de mon protecteur; c'est ainsi que j'ai passé un mois entier dans la prière et la méditation sans ressentir aucune fatigue de poitrine, sans éprouver nulle tentation d'ennui, de tristesse ou de découragement; favorisé enfin durant tout ce temps des lumières et des consolations divines. Aussi est-ce avec joie et amour que je me suis acquitté de ma dette. J'ai rempli mes deux premières promesses; je continue et je continuerai toujours à m'acquitter de la troisième, assuré que ce véritable amant du Cœur de Jésus est auprès du divin Cœur mon protecteur et mon avocat. »

Le P. Barrelle savait que la carrière des justes ne finit pas avec leur vie terrestre. Nul ne s'est plus heureusement et plus largement servi, au profit de sa propre vertu, du dogme pratique de la communion des saints. La confiance et la prière aux habitants du Paradis tiennent une large part dans l'histoire de son existence spirituelle. Or, en approchant de son éternité, il pressentait le rôle nouveau qu'il allait remplir en faveur des âmes. Il ne les abandonnait pas, il leur devenait du haut du ciel un plus utile secours.

En effet, nous l'avons vu, il savait que ses fautes avaient été effacées par le sang de Jésus-Christ, et, comme saint Paul, en consommant sa course il se confiait à la fidélité du Seigneur pour recevoir de sa main la couronne de justice. Lors donc que, peu de

mois avant sa mort, l'amitié s'efforçait un jour de lui montrer les perspectives d'une plus longue vie, il répondit : — « Détrompez-vous ; je m'éteins comme un flambeau qui donne sa dernière lueur. — Ah! mon Père, le bon Dieu ne vous laissera-t-il pas encore un peu pour le bien des âmes? — Non, mon enfant, il faut partir. Mais je ferai plus de bien aux âmes après ma mort que durant ma vie. »

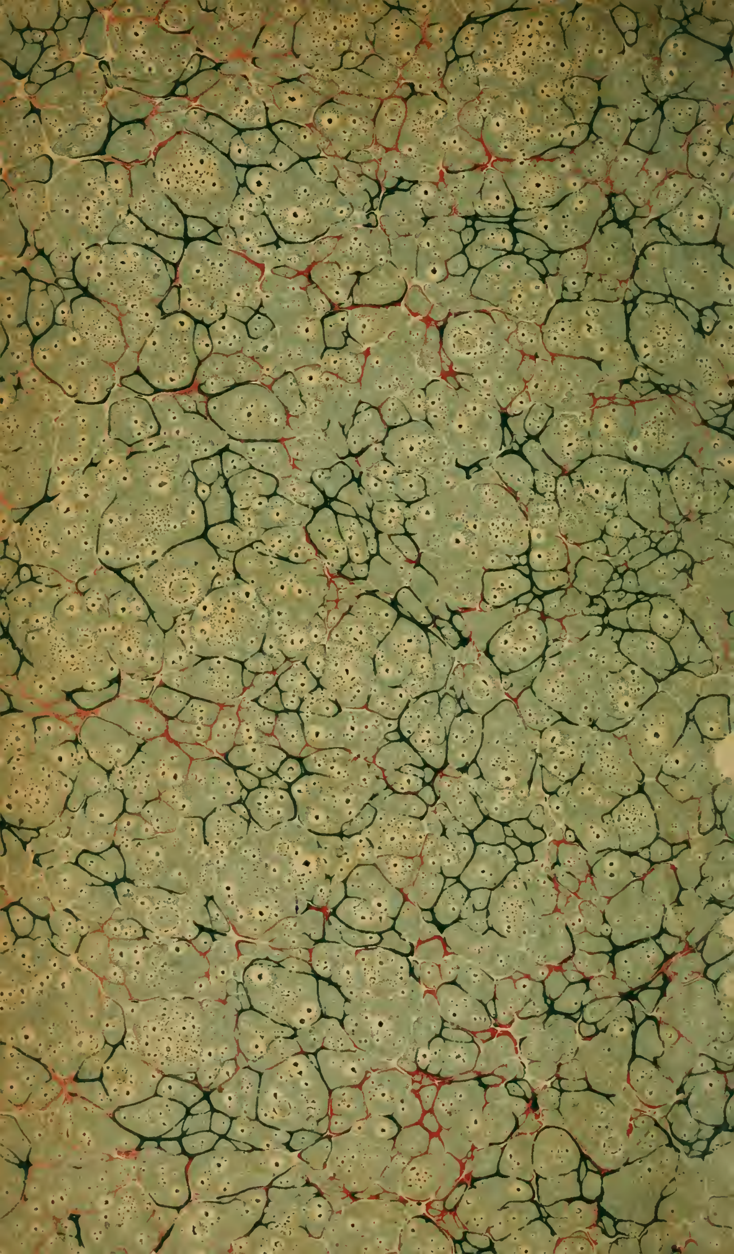
En terminant la biographie du vénéré P. Barrelle, cette conviction du saint homme nous remplit d'une pieuse espérance. Ses exemples et sa doctrine, perpétuant son apostolat, créeront au bon Père de nouveaux enfants, et sa paternelle protection, mesurée sur leur confiance et sur leurs bons désirs, les suivra jusqu'au dernier jour.

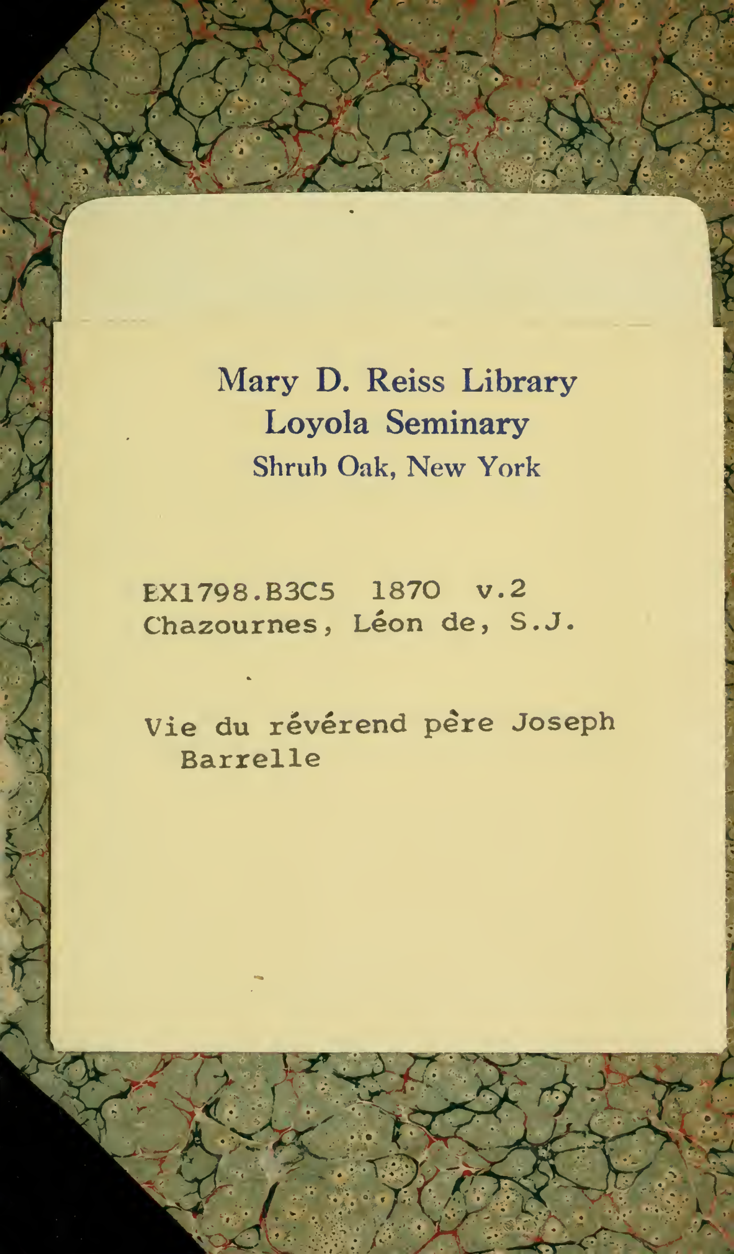
Quant aux âmes qu'il cultiva sur la terre avec un dévouement si paternel, non-seulement rien ne pourra leur ravir le bien que sa direction a déposé dans leur cœur, mais cet héritage spirituel verra ses fruits grandir et se perpétuer. L'action de sa charité pour ses enfants n'est pas interrompue par la mort de leur vénéré Père ; au sein de Dieu, où la charité se perfectionne, il leur continuera sa protection et son secours.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.




Mary D. Reiss Library
Loyola Seminary
Shrub Oak, New York
BX1798.B3C5 1870 v.2
Chazournes, Léon de, S.J.
Vie du révérend père Joseph
Barrelle

